

EUGÈNE SUE

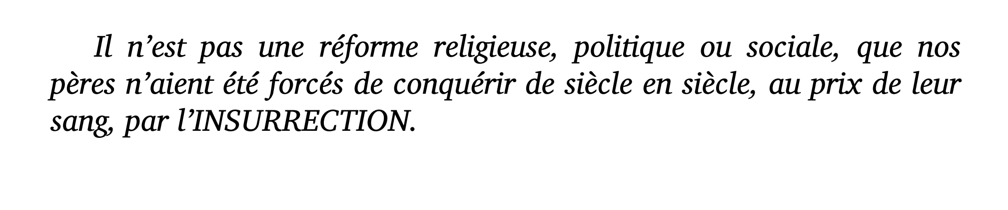
**Eugène Sue**

# LES MYSTÈRES DU PEUPLE

## Tome II

HISTOIRE D’UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES À TRAVERS LES ÂGES

1849 – 1857


*Il n'est pas une réforme religieuse, politique ou sociale, que nos pères n'aient été forcés de conquérir de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l'INSURRECTION.*

# Travailleurs qui ont concouru à la publication du volume :

*Protes et Imprimeurs* : Richard Morris, Stanislas Dondey-Dupré, Nicolas Mock, Jules Desmarest, Louis Dessoins, Michel Choque, Charles Mennecier, Victor Peseux, Étienne Bouchicot, Georges Masquin, Romain Sibillat, Alphonse Perrève, Hy père, Marcq fils, Verjeau, Adolphe Lemaître, Auguste Mignot, Benjamin.

*Clicheurs :* Curmer et ses ouvriers.

*Fabricants de papiers* : Maubanc et ses ouvriers, Desgranges et ses ouvriers.

*Artistes Dessinateurs* : Charpentier, Castelli.

*Artistes Graveurs* : Ottweil, Langlois, Lechard, Audibran, Roze, Frilley.

*Planeurs d'acier* : Héran et ses ouvriers.

*Imprimeurs en taille-douce* : Drouart et ses ouvriers.

*Fabricants pour les primes* : *Associations fraternelles d'Horlogers et d'ouvriers en Bronze* : Duchâteau, Deschiens, Journeux, Suireau, etc., etc.

*Employés à l'Administration* : Maubanc, Gavet, Berthier, Henry, Rostaing, Jamot, Blain, Rousseau, Toussaint, Rodier, Swinnens, Porcheron, Gavet fils, Dallet, Delaval, Renoux, Vincent, Charpentier, Dally, Bertin, Sermet, Chalenton, Blot, Thomas, Gogain, Philibert, Nachon, Lebel, Plunus, Grossetête, Charles, Poncin, Vacheron, Colin, Carillan, Constant, etc., etc., de Paris ; Férand, Collier, Petit-Bertrand, Périé, Plantier, Etchegorey, Giraudier, Gaudin, Saar, Dath-Godard, Hourdequin, Weelen, Bonniol, Allix, Mengelle, Pradel, Manlius Salles, Vergnes, Verlé, Sagnier, etc., etc., des principales villes de France et de l'étranger.

La liste sera ultérieurement complétée, dès que nos fabricants et nos correspondants des départements, nous auront envoyé les noms des ouvriers et des employés qui concourent avec eux à la

publication et à la propagation de l'ouvrage.

*Le Directeur de l'Administration.*

# LA CLOCHETTE D'AIRAIN ou LE CHARIOT DE LA MORT – AN 56 À 40 AVANT JÉSUS-CHRIST.

# CHAPITRE PREMIER.

*Albinik, le marin, et sa femme Méroë, vêtue en matelot, partent seuls du camp gaulois pour aller braver* le lion dans sa tanière. – *Leur voyage. – Ils assistent à un spectacle* que nul n'avait vu jusqu'alors et que nul ne verra jamais. – *Arrivée des deux époux au camp de César. – Les cinq pilotes crucifiés. – Le souper de César. – L'interrogatoire. – La jeune esclave maure. – Le réfractaire mutilé. – L'épreuve. – L'hospitalité de César. – Albinik et Méroë sont séparés. – Ce qui apparaît à Méroë dans la tente où elle a été renfermée seule.*

Albinik, le marin, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak ; Méroë, la chère et bien-aimée femme d'Albinik, ont, pendant une nuit et un jour, assisté à un spectacle dont ils frémissent encore.

Ce spectacle, nul ne l'avait vu jusqu'ici, nul ne le verra désormais !

L'appel aux armes, fait par les druides de la forêt de Karnak, et par *le chef des cent vallées*, avait été entendu.

Le sacrifice d'Hêna la vierge de l'île de Sên, semblait agréable à Hésus, puisque toutes les populations de la Bretagne, du nord au midi, de l'orient à l'occident, s'étaient soulevées pour combattre les Romains. Les tribus du territoire de Vannes et d'Auray, celles des montagnes d'Arès et d'autres encore, se sont réunies devant la ville de Vannes, sur la rive gauche, et presque à l'embouchure de la rivière qui se jette dans la grande baie du Morbihan : cette position redoutable, située à dix lieues de Karnak, et où devaient se réunir toutes les forces gauloises, a été choisie par *le chef des cent vallées*, élu général en chef de l'armée.

Les tribus, laissant derrière elles leurs champs, leurs troupeaux, leurs maisons, étaient rassemblées, hommes, femmes, enfants, vieillards, et campaient autour de la ville de Vannes, où se trouvaient aussi Joel, ceux de sa famille et de sa tribu. Albinik, le marin, ainsi que sa femme Méroë, ont tous deux quitté le camp, vers le coucher du soleil, pour entreprendre une longue marche. Depuis son mariage avec Albinik (il est fier de le dire), Méroë a toujours été la compagne de ses voyages ou de ses dangers sur

mer. Alors, comme lui, elle portait le costume de marin ; comme lui, elle savait au besoin mettre la main au gouvernail, manier la rame ou la hache, car son cœur est ferme, son bras est fort.

Ce soir-là, avant de quitter l'armée gauloise, Méroë a revêtu ses habits de matelot : une courte saie de laine brune, serrée par une ceinture de cuir, de larges braies de toile blanche tombant au-dessous du genou, et des bottines de peau de veau marin ; elle porte son court mantel à capuchon, sur son épaule gauche et sur ses cheveux flottants un bonnet de cuir ; de sorte qu'à son air résolu, à l'agilité de sa démarche, à la perfection de son mâle et doux visage, on pouvait prendre Méroë pour un de ces jeunes garçons, dont la beauté fait rêver les vierges à fiancer. Albinik aussi est vêtu en marin ; il a jeté sur son dos un sac contenant des provisions pour la route, et les larges manches de sa saie laissent voir son bras gauche enveloppé jusqu'au coude dans un linge ensanglanté.

Les deux époux avaient quitté depuis peu d'instants les environs de Vannes, lorsque Albinik, s'arrêtant triste et attendri, a dit à sa femme :

– Il en est temps encore… songes-y… Nous allons braver le lion jusque dans son repaire ; il est rusé, défiant et féroce… c'est peut-être pour nous l'esclavage, la torture, la mort… Méroë, laisse-moi accomplir seul ce voyage et cette entreprise, auprès de laquelle un combat acharné ne serait qu'un jeu… Retourne auprès de mon père et de ma mère, dont tu es aussi la fille.

– Albinik, il fallait attendre la nuit noire pour me dire cela… tu ne m'aurais pas vue rougir de honte à cette pensée : tu me crois lâche !…

Et la jeune femme, en répondant ces mots, a hâté sa marche, au lieu de retourner en arrière.

– Qu'il en soit ainsi que le veut ton courage et ton amour pour moi… – lui a dit son mari. – Qu'Hêna, ma sainte sœur, qui est ailleurs, te protège auprès de Hésus !…

Tous deux ont continué leur chemin à travers une route montueuse, qui aboutit et se prolonge sur les cimes d'une chaîne de collines très-élevées. Les deux voyageurs eurent ainsi à leurs pieds et devant eux une suite de profondes et fertiles vallées : aussi loin que le regard pouvait s'étendre, ils virent ici des villages, là des bourgades, ailleurs des fermes isolées, plus loin une ville

florissante, traversée par un bras de la rivière, où étaient de loin en loin amarrés de grands bateaux chargés de gerbes de blé, de tonneaux de vin et de fourrages.

Mais, chose étrange, la soirée était sereine, et l'on ne voyait dans les pâturages aucun de ces grands troupeaux de bœufs et de moutons qui ordinairement y paissaient jusqu'à la nuit ; aucun laboureur ne paraissait non plus dans les champs, et pourtant c'était l'heure où, par tous les sentiers, par tous les chemins, les campagnards commençaient à regagner leurs maisons, car le soleil s'abaissait de plus en plus. Cette contrée, la veille encore si peuplée… semblait déserte.

Les deux époux se sont arrêtés pensifs, contemplant ces terres fertiles, ces richesses de la nature, cette opulente cité, ces bourgs, ces maisons. Alors, songeant à ce qui allait arriver dans quelques instants, dès que le soleil serait couché et la lune levée, Albinik et Méroë ont frissonné de douleur, d'épouvante, les larmes ont coulé de leurs yeux, et ils sont tombés à genoux, les yeux attachés avec angoisse sur la profondeur de ces vallées, que l'ombre envahissait de plus en plus… Le soleil avait disparu ; mais la lune, alors dans son décours, ne paraissait pas encore…

Il y eut ainsi, entre le coucher du soleil et le lever de la lune, un assez long espace de temps. Cela fut poignant pour les deux époux, comme l'attente certaine de quelque grand malheur.

– Vois, Albinik, – a dit tout bas la jeune femme à son époux, quoiqu'ils fussent seuls, car il est des instants redoutables où l'on se parlerait bas au milieu d'un désert, – vois donc… pas une lumière ! pas une !… dans ces maisons… dans ces villages… dans cette ville… La nuit est venue… et tout dans ces demeures reste ténébreux comme la nuit…

– Les habitants de ce pays vont se montrer dignes de leurs frères, – a répondu Albinik avec respect. – Ceux-là aussi vont répondre à la voix de nos druides vénérés, et à celle *du chef des cent vallées*…

– Oui, à l'effroi dont je suis saisie, je sens que nous allons voir une chose que nul n'a vue jusqu'ici… que nul ne verra peut-être désormais…

– Méroë, aperçois-tu là-bas… tout là-bas… derrière la cime de cette forêt… une faible lueur blanche ?…

– Je la vois… c'est la lune qui va bientôt paraître… Le moment

approche… Je me sens frappée d'épouvante… Pauvres femmes !… pauvres enfants !…

– Pauvres laboureurs !… ils vivaient depuis tant d'années, heureux sur cette terre de leurs pères ! sur cette terre fécondée par le travail de tant de générations !… Pauvres artisans ! ils trouvaient l'aisance dans leurs rudes métiers !… Oh ! les malheureux !… les malheureux !… Quelque chose égale leur grande infortune… c'est leur héroïsme !… Méroë… Méroë !… – s'est écrié Albinik, – la lune paraît… Cet astre sacré de la Gaule va donner le signal du sacrifice…

– Hésus !… Hésus !… – a répondu la jeune femme, les joues baignées de larmes, – ton courroux ne s'apaisera jamais si ce dernier sacrifice ne le calme pas…

La lune s'était levée radieuse au milieu des étoiles ; elle inondait l'espace d'une si éclatante lumière, que les deux époux voyaient comme en plein jour, et jusqu'aux plus lointains horizons, le pays qui s'étendait à leurs pieds.

Soudain, un léger nuage de fumée, d'abord blanchâtre, puis noire, puis bientôt nuancée des teintes rouges d'un incendie qui s'allume, s'éleva au-dessus de l'un des villages disséminés dans la plaine.

– Hésus !… Hésus !… – s'écria Méroë, tout en cachant sa figure dans le sein de son époux agenouillé près d'elle, – tu as dit vrai : l'astre sacré de la Gaule a donné le signal du sacrifice… il s'accomplit…

– Oh ! liberté !… – s'est écrié Albinik, – sainte liberté !…

Il n'a pu achever… Sa voix s'est éteinte dans les pleurs, tandis qu'il serrait avec force sa femme éplorée entre ses bras.

Méroë n'est pas restée la figure cachée dans le sein de son époux plus de temps qu'il n'en faudrait à une mère pour baiser le front, la bouche et les yeux de son enfant nouveau-né…

Et lorsque Méroë, relevant la tête, a osé regarder au loin… ce n'était plus seulement une maison, un village, un bourg, une ville, de cette longue suite de vallées, qui disparaissait dans des flots de fumée noire teinte des lueurs rouges de l'incendie qui s'allume !

C'étaient toutes les maisons… tous les villages… tous les bourgs, toutes les villes… de cette longue suite de vallées que l'incendie dévorait…

Du nord au midi, de l'orient à l'occident, tout était incendie ! les rivières elles-mêmes semblaient rouler des flammes sous leurs bateaux chargés de grains, de tonneaux, de fourrages, aussi embrasés, qui s'abîmaient dans les eaux.

Tour à tour le ciel était obscurci par d'immenses nuages de fumée, ou enflammé par d'innombrables colonnes de feu.

D'un bout à l'autre, cette vallée ne fut bientôt plus qu'une fournaise, qu'un océan de flammes…

Et non-seulement les maisons, les bourgs, les villes de ces vallées ont été livrés aux ravages de l'incendie, mais il en a été ainsi de toutes les contrées qu'Albinik et Méroë ont traversées durant une nuit et un jour de marche qu'ils ont mis à se rendre de Vannes à l'embouchure de la Loire, où était établi le camp de César(1).

Oui, tous ces pays ont été incendiés par leurs habitants, et ils ont abandonné ces ruines fumantes pour aller se joindre à l'armée gauloise, rassemblée aux environs de Vannes.

Ainsi a été obéie la voix du *chef des cent vallées*, qui avait dit ces paroles, répétées de proche en proche, de village en village, de cité en cité :

« Que dans trois nuits, à l'heure où la lune, l'astre sacré de la Gaule, se lèvera, tout le pays, de Vannes à la Loire, soit incendié ! Que César et son armée ne trouvent sur leur passage ni hommes, ni toits, ni vivres, ni fourrages, et partout… partout… des cendres, la famine, le désert et la mort !… »

Cela a été fait ainsi que l'ont ordonné les druides et le *chef des cent vallées*(2).

Ceux-là, qui ont assisté à ce dévouement héroïque de chacun et de tous au salut de la patrie, ont vu une chose que personne n'avait vue… une chose que personne ne verra peut-être plus désormais… Ainsi, du moins, ont été expiées ces fatales dissensions, ces rivalités de province à province, qui pendant trop longtemps, et pour le triomphe de leurs ennemis, ont divisé les Gaulois.

La nuit s'est passée, le jour aussi, et les deux époux ont traversé tout le pays incendié, depuis Vannes jusqu'à l'embouchure de la Loire, dont ils approchaient. Au soleil couché, ils sont arrivés à un endroit où la route qu'ils suivaient se partageait en deux.

– De ces deux chemins, lequel prendre ? – dit Albinik ; – l'un doit nous rapprocher du camp de César, l'autre doit nous en éloigner.

Après avoir un instant réfléchi, la jeune femme répondit :

– Il faut monter sur cet arbre, les feux du camp nous indiqueront notre route.

– C'est vrai, – dit le marin ; et confiant dans l'agilité de sa profession, il se disposait à grimper à l'arbre ; mais s'arrêtant, il dit :

– J'oubliais qu'il me manque une main… Je ne saurais monter.

Le beau visage de la jeune femme s'attrista et elle reprit :

– Tu souffres, Albinik ? Hélas ! toi, ainsi mutilé ?

– Prend-on le *loup de mer* sans appât(3) ?

– Non…

– Que la pêche soit bonne, – reprit Albinik, – je ne regretterai pas d'avoir donné ma main pour amorce…

La jeune femme soupira, et après avoir regardé l'arbre pendant un instant, elle dit à son époux :

– Adosse-toi à ce chêne : je mettrai mon pied dans le creux de ta main, ensuite sur ton épaule, et de ton épaule j'atteindrai cette grosse branche…

– Hardie et dévoué !… tu es toujours la chère épouse de mon cœur, aussi vrai que ma sœur Hêna est une sainte ! – répondit tendrement Albinik.

Et s'adossant à l'arbre, il reçut dans sa main robuste le petit pied de sa compagne, si leste, si légère, qu'il put, grâce à la vigueur de son bras, la soutenir pendant qu'elle lui posait son autre pied sur l'épaule ; de là, elle gagna la première grosse branche, puis, montant de rameau en rameau, elle atteignit la cime du chêne, jeta au loin les yeux, et aperçut vers le Midi, au-dessous d'un groupe de sept étoiles, la lueur de plusieurs feux. Elle redescendit, agile comme un oiseau qui sautille de branche en branche, et, appuyant enfin ses pieds sur l'épaule du marin, d'un bond elle fut à terre, en disant :

– Il nous faut aller vers le Midi, dans la direction de ces sept étoiles… les feux du camp de César sont de ce côté.

– Alors, prenons cette route, – reprit le marin en indiquant le plus étroit des deux chemins. Et les deux voyageurs poursuivirent leur marche.

Au bout de quelques pas, la jeune femme s'arrêta, et parut chercher dans ses vêtements.

– Qu'as-tu, Méroë ?

– Attends-moi ; j'ai, en montant à l'arbre, laissé tomber mon poignard ; il se sera détaché de la ceinture que j'ai sous ma saie.

– Par Hésus ! il nous faut retrouver ce poignard, – dit Albinik en revenant vers l'arbre. – Tu as besoin d'une arme, et celle-ci, mon frère Mikaël l'a forgée, trempée lui-même, elle peut percer une pièce de cuivre.

– Oh ! je retrouverai ce poignard ! Albinik. Avec cette petite lame d'acier bien effilée, on a réponse à tout… et dans tous les langages.

Après quelques recherches au pied du chêne, elle retrouva son poignard ; il était renfermé dans une gaine, long à peine comme une plume de poule, et guère plus gros. Méroë l'assujettit de nouveau sous sa saie, et se remit en route avec son époux. Après une assez longue marche, à travers des chemins creux, tous deux arrivèrent dans une plaine : on entendait, très au loin le grand bruit de la mer ; sur une colline on apercevait les lueurs de plusieurs feux.

– Voici enfin le camp de César ! – dit Albinik en s'arrêtant : – le repaire du lion…

– Le repaire du fléau de la Gaule… Viens… viens… la soirée s'avance.

– Méroë !… voici donc le moment venu !…

– Hésiterais-tu, maintenant ?…

– Il est trop tard… Mais j'aimerais mieux un loyal combat à ciel ouvert… vaisseau contre vaisseau… soldats contre soldats… épée contre épée… Ah ! Méroë… pour nous, Gaulois, qui, méprisant les embuscades comme des lâchetés, attachons des clochettes d'airain aux fers de nos lances, afin d'avertir l'ennemi de notre approche, venir ici… traîtreusement…

– Traîtreusement ! – s'écria la jeune femme. – Et opprimer un peuple libre… est-ce loyal ? Réduire ses habitants en esclavage…

les expatrier par troupeaux, le collier de fer au cou… est-ce loyal ?… Massacrer les vieillards, les enfants… livrer les femmes et les vierges aux violences des soldats… est-ce loyal ?… Et maintenant, tu hésiterais… après avoir marché tout un jour, tout une nuit, aux clartés de l'incendie… au milieu de ces ruines fumantes, qu'ont faites l'horreur de l'oppression romaine !… Non… non… pour exterminer les bêtes féroces, tout est bon : l'épieu comme le piège… Hésiter… hésiter ! ! ! Réponds, Albinik !… Sans parler de ta mutilation volontaire… sans parler des dangers que nous bravons en entrant dans ce camp… ne serons-nous pas, si Hésus aide ton projet, les premières victimes de cet immense sacrifice que nous voulons faire aux dieux ?… Va, crois-moi, qui donne sa vie n'a jamais à rougir… et par l'amour que je te porte ! par le sang virginal de notre sœur Hêna… j'ai à cette heure, je te le jure, la conscience d'accomplir un devoir sacré… Viens, viens… la soirée s'avance…

– Ce que Méroë, la juste et la vaillante, trouve juste et vaillant doit être ainsi… – dit Albinik en pressant sa compagne contre sa poitrine. – Oui… oui… pour exterminer les bêtes féroces tout est bon : l'épieu comme le piège… Qui donne sa vie n'a pas à rougir… Viens…

Les deux époux hâtèrent leur marche vers les lueurs du camp de César. Au bout de quelques instants, ils entendirent, à peu de distance, résonner sur le sol le pas réglé de plusieurs soldats et le cliquetis des sabres sur les armures de fer ; puis à la clarté de la lune ils virent briller des casques d'acier à aigrettes rouges.

– Ce sont des soldats de ronde qui veillent autour du camp, – dit Albinik. – Allons à eux…

Et ils eurent bientôt rejoint les soldats romains, dont ils furent aussitôt entourés. Albinik avait appris dans la langue des Romains ces seuls mots : « Nous sommes Gaulois bretons ; nous voulons parler à César. » Telles furent les premières paroles du marin aux soldats. Ceux-ci, apprenant ainsi que les deux voyageurs appartenaient à l'une des provinces soulevées en armes, traitèrent rudement ceux qu'ils regardèrent comme leurs prisonniers, les garrottèrent et les conduisirent au camp.

Ce camp, ainsi que tous ceux des Romains, était défendu par un fossé large et profond, au delà duquel s'élevaient des palissades et un retranchement de terre très-élevé, où veillaient des soldats de guet.

Albinik et Méroë furent d'abord conduits à l'une des portes du retranchement. À côté de cette porte, ils ont vu, souvenir cruel… cinq grandes croix de bois : à chacune d'elles était crucifié un marin gaulois, aux vêtements tachés de sang. La lumière de la lune éclairait ces cadavres…

– On ne nous avait pas trompés, – dit tout bas Albinik à sa compagne ; – les pilotes ont été crucifiés après avoir subi d'affreuses tortures, plutôt que de vouloir piloter la flotte de César sur les côtes de Bretagne.

– Leur faire endurer la torture… la mort sur la croix… – répondit Méroë, – est-ce loyal ?… Hésiterais-tu encore ?… Parleras-tu de traîtrise ?…

Albinik n'a rien répondu ; mais il a serré dans l'ombre la main de sa compagne. Amenés devant l'officier qui commandait le poste, le marin répéta les seuls mots qu'il sût dans la langue des Romains : « Nous sommes Gaulois bretons ; nous voulons parler à César. » En ces temps de guerre, les Romains enlevaient ou retenaient souvent les voyageurs, afin de savoir par eux ce qui se passait dans les provinces révoltées. César avait donné l'ordre de toujours lui amener les prisonniers ou les transfuges qui pouvaient l'éclairer sur les mouvements des Gaulois.

Les deux époux ne furent donc pas surpris de se voir, selon leur secret espoir, conduits à travers le camp jusqu'à la tente de César, gardée par l'élite de ses vieux soldats espagnols, chargés de veiller sur sa personne.

Albinik et Méroë, amenés dans la tente de César, le fléau de la Gaule, ont été délivrés de leurs liens ; ils ont tâché de contenir l'expression de leur haine, et ont regardé autour d'eux avec une sombre curiosité.

Voilà ce qu'ils ont vu :

La tente du général romain, recouverte au dehors de peaux épaisses, comme toutes les tentes du camp, était ornée au dedans d'une étoffe de couleur pourpre, brodée d'or et de soie blanche ; le sol battu disparaissait sous un tapis de peaux de tigre. César achevait de souper, à demi couché sur un lit de campagne que cachait une grande peau de lion, dont les ongles étaient d'or et la tête ornée d'yeux d'escarboucles. À portée du lit, sur une table basse, les deux époux virent de grands vases d'or et d'argent précieusement ciselés, des coupes enrichies de pierreries. Assise

humblement au pied du lit de César (triste spectacle pour une femme libre), Méroë vit une jeune et belle esclave, africaine sans doute, car ses vêtements blancs faisaient ressortir davantage encore son teint couleur de cuivre, où brillaient ses grands yeux noirs ; elle les leva lentement sur les deux étrangers, tout en caressant un grand lévrier fauve, étendu à ses côtés ; elle semblait aussi craintive que le chien.

Les généraux, les officiers, les secrétaires, les jeunes et beaux affranchis de César, se tenaient debout autour de son lit, tandis que des esclaves noirs d'Abyssinie, portant au cou, aux poignets et aux chevilles, des ornements de corail, restaient immobiles comme des statues, tenant à la main des flambeaux de cire parfumée, dont la clarté faisait étinceler les splendides armures des Romains.

César, devant qui Albinik et Méroë ont baissé le regard, de crainte de trahir leur haine, César avait quitté ses armes pour une longue robe de soie richement brodée ; sa tête était nue, rien ne cachait son grand front chauve, de chaque côté duquel ses cheveux bruns étaient aplatis. La chaleur du vin des Gaules, dont il buvait, dit-on, presque chaque soir outre mesure, rendait ses yeux brillants, et colorait ses joues pâles ; sa figure était impérieuse, son sourire moqueur et cruel. Il s'accoudait sur son lit, tenant de sa main, amaigrie par la débauche, une large coupe d'or enrichie de perles ; il la vida lentement et à plusieurs reprises, tout en attachant son regard pénétrant sur les deux prisonniers, placés de telle sorte qu'Albinik cachait presque entièrement Méroë.

César dit en langue romaine quelques paroles à ses officiers. Ils se mirent à rire, l'un d'eux s'approcha des deux époux, repoussa brusquement Albinik en arrière, prit Méroë par la main, et la força ainsi de s'avancer de quelques pas, afin, sans doute, que le général pût la contempler plus à son aise, ce qu'il fit en tendant de nouveau, et sans se retourner, sa coupe vide à l'un de ses jeunes échansons.

Albinik sait se vaincre ; il reste calme en voyant sa chaste femme rougir sous les regards effrontés de César. Celui-ci a bientôt appelé à lui un homme richement vêtu, l'un de ses interprètes, qui, après quelques mots échangés avec le général romain, s'est approché de Méroë, et lui a dit en langue gauloise :

– César demande si tu es fille ou garçon ?

– Moi et mon compagnon, nous fuyons le camp gaulois… –

répondit ingénument Méroë. – Que je sois fille ou garçon, peu importe à César…

À ces paroles, que l'interprète lui traduisit, César se prit à rire d'un rire cynique. Il parut confirmer d'un signe de tête la réponse de Méroë, tandis que les officiers romains partageaient la gaieté de leur général. César continuait de vider coupe sur coupe, en attachant sur l'épouse d'Albinik des yeux de plus en plus ardents ; il dit quelques mots à l'interprète, et celui-ci commença l'interrogatoire des deux prisonniers, transmettant à mesure leurs réponses au général qui lui indiquait ensuite de nouvelles questions.

– Qui êtes-vous ? – a dit l'interprète ; – d'où venez-vous ?

– Nous sommes Bretons, – répondit Albinik. – Nous venons du camp gaulois, établi sous les murs de Vannes, à deux journées de marche d'ici…

– Pourquoi as-tu abandonné l'armée gauloise ?

Albinik ne répondit rien, développa le linge ensanglanté dont son bras était entouré. Les Romains virent alors qu'il n'avait plus sa main gauche. L'interprète reprit :

– Qui t'as mutilé ainsi ?

– Les Gaulois.

– Mais tu es Gaulois toi-même ?

– Peu importe au *chef des cent vallées*.

Au nom du *chef des cent vallées*, César a froncé les sourcils, son visage a exprimé la haine et l'envie.

L'interprète a dit à Albinik : – Explique toi.

– Je suis marin, je commande un vaisseau marchand ; moi et plusieurs autres capitaines, nous avons reçu l'ordre de transporter par mer des gens armés et de les débarquer dans le port de Vannes, par la baie du Morbihan. J'ai obéi ; un coup de vent a rompu un de mes mâts ; mon vaisseau est arrivé le dernier de tous. Alors… le *chef des cent vallées* m'a fait appliquer la peine des retardataires… Mais il a été généreux, il m'a fait grâce de la mort ; il m'a donné à choisir entre la perte du nez, des oreilles ou d'un membre. J'ai été mutilé… non pour avoir manqué de courage ou d'ardeur… cela eût été juste… je me serais soumis sans me plaindre aux lois de mon pays…

– Mais ce supplice inique, – reprit Méroë, – Albinik la subi parce que le vent de mer s'est levé contre lui… Autant punir de mort celui qui ne peut voir clair dans la nuit noire… celui qui ne peut obscurcir la lumière du soleil !

– Et cette mutilation me couvre à jamais d'opprobre, – s'est écrié Albinik. – À tous elle dit : Celui-là est un lâche… Je n'avais jamais connu la haine : maintenant mon âme en est remplie ! périsse cette patrie maudite, où je ne peux plus vivre que déshonoré ! périsse sa liberté ! périssent ceux de mon peuple, pourvu que je sois vengé du *chef des cent vallées* !… Pour cela je donnerais avec joie les membres qu'il m'a laissés. Voilà pourquoi je suis ici avec ma compagne. Partageant ma honte, elle partage ma haine. Cette haine nous l'offrons à César ; qu'il en use à son gré, qu'il nous éprouve ; notre vie répond de notre sincérité… Quant aux récompenses, nous n'en voulons pas.

– La vengeance… voilà ce qu'il nous faut, – ajouta Méroë.

– En quoi pourrais-tu servir César contre *le chef des cent vallées* ? – a dit l'interprète à Albinik.

– J'offre à César de le servir comme marin, comme soldat, comme guide, comme espion même, s'il le veut.

– Pourquoi n'as-tu pas cherché à tuer *le chef des cent vallées*… pouvant approcher de lui dans le camp gaulois ? – dit l'interprète au marin. – Tu te serais ainsi vengé.

– Aussitôt après la mutilation de mon époux, – reprit Méroë, – nous avons été chassés du camp : nous ne pouvions y rentrer.

L'interprète s'entretint de nouveau avec le général romain, qui, tout en écoutant, ne cessait de vider sa coupe et de poursuivre Méroë de ses regards audacieux.

– Tu es marin, dis-tu ? – reprit l'interprète ; – tu commandais un vaisseau de commerce ?

– Oui.

– Et… es-tu bon marin ?

– J'ai vingt-huit ans ; depuis l'âge de douze ans je voyage sur mer ; depuis quatre ans je commande un vaisseau.

– Connais-tu bien la côte depuis Vannes jusqu'au canal qui sépare la Grande-Bretagne de la Gaule ?

– Je suis du port de Vannes, près de la forêt de Karnak. Depuis

plus de seize ans je navigue continuellement sur ces côtes…

– Serais-tu bon pilote ?

– Que je perde les membres que m'a laissés *le chef des cent vallées* s'il est une baie, un cap, un îlot, un écueil, un banc de sable, un brisant, que je ne connaisse, depuis le golfe d'Aquitaine jusqu'à Dunkerque.

– Tu vantes ta science de pilote ; comment la prouveras-tu ?

– Nous sommes près de la côte : pour qui n'est pas bon et hardi marin, rien de plus dangereux que la navigation de l'embouchure de la Loire en remontant vers le nord.

– C'est vrai, – répondit l'étranger. – Hier encore une galère romaine a échoué et s'est perdue sur un banc de sable.

– Qui pilote bien un bateau, – dit Albinik, – pilote bien une galère, je pense ?

– Oui.

– Faites-nous conduire demain matin sur la côte ; je connais les bateaux pêcheurs du pays : ma compagne et moi nous suffirons à la manœuvre, et du haut du rivage. César nous verra raser les écueils, les brisants, et nous en jouer comme le corbeau de mer se joue des vagues qu'il effleure. Alors César me croira capable de piloter sûrement une galère sur les côtes de Bretagne.

L'offre d'Albinik ayant été traduite à César par l'interprète, celui-ci reprit :

– L'épreuve que tu proposes, nous l'acceptons… Demain matin elle aura lieu… Si elle prouve ta science de pilote, peut-être, en prenant toute garantie contre ta trahison, si tu voulais nous tromper, peut-être seras-tu chargé d'une mission qui servira ta haine… plus que tu ne l'espères ; mais il te faudrait pour cela gagner toute la confiance de César.

– Que faire ?

– Tu dois connaître les forces, les plans de l'armée gauloise. Prends garde de mentir, nous avons eu déjà des rapports à ce sujet ; nous verrons si tu es sincère, sinon le chevalet de torture n'est pas loin d'ici.

– Arrivé à Vannes le matin, arrêté, jugé, supplicié presque aussitôt, et ensuite chassé du camp gaulois, je n'ai pu savoir les délibérations du conseil tenu la veille, – répondit Albinik ; – mais

la situation était grave, car à ce conseil les femmes ont été appelées ; il a duré depuis le soleil couché jusqu'à l'aube. Le bruit répandu était que de grands renforts arrivaient à l'armée gauloise.

– Quels étaient ces renforts ?

– Les tribus du *Finistère* et des *Côtes du Nord*, celles de *Lisieux*, d'*Amiens*, du *Perche*. On disait même que des guerriers du *Brabant* arrivaient par mer…

Après avoir traduit la réponse d'Albinik à César, l'interprète reprit :

– Tu dis vrai… tes paroles s'accordent avec les rapports qui nous ont été faits… mais quelques éclaireurs de l'armée, revenus ce soir, ont apporté la nouvelle que de deux ou trois lieues d'ici… on apercevait du côté du nord les lueurs d'un incendie… Tu viens du nord ? as-tu connaissance de cela ?

– Depuis les environs de Vannes jusqu'à trois lieues d'ici, – a répondu Albinik, – il ne reste ni une ville, ni un bourg, ni un village, ni une maison… ni un sac de blé, ni une outre de vin, ni un bœuf, ni un mouton, ni une meule de fourrage, ni un homme, ni une femme, ni un enfant… Approvisionnements, bétail, richesses, tout ce qui n'a pu être emmené, a été livré aux flammes par les habitants… À l'heure où je te parle, toutes les tribus des contrées incendiées se sont ralliées à l'armée gauloise, ne laissant derrière elles qu'un désert couvert de ruines fumantes.

À mesure qu'Albinik avait parlé, la surprise de l'interprète était devenue croissante et profonde ; dans son effroi il semblait n'oser croire à ce qu'il entendait, et hésiter à apprendre à César cette redoutable nouvelle… Enfin il s'y résigna…

Albinik ne quitta pas César des yeux, afin de lire sur son visage quelle impression lui causeraient les paroles de l'interprète.

Bien dissimulé était, dit-on, le général romain ; mais à mesure que parlait l'interprète, la stupeur, la crainte, la fureur, et aussi le doute, se trahissaient sur la figure de l'oppresseur de la Gaule… Ses officiers, ses conseillers, se regardaient avec consternation, et échangeaient à voix basse des paroles qui semblaient pleines d'angoisse.

Alors César, se redressant brusquement sur son lit, adressa quelques brèves et violentes paroles à l'interprète, qui dit aussitôt au marin :

– César t'accuse de mensonge… Un tel désastre est impossible… Aucun peuple n'est capable d'un pareil sacrifice… Si tu as menti, tu expieras ton crime dans les tortures !…

Albinik et Méroë éprouvèrent une joie profonde en voyant la consternation, la fureur du Romain, qui ne pouvait se résoudre à croire à cette héroïque résolution si fatale pour son armée… Mais les deux époux cachèrent cette joie, et Albinik répondit :

– César a dans son camp des cavaliers numides, aux chevaux infatigables : qu'à l'instant il les envoie en éclaireurs ; qu'ils parcourent non-seulement toutes les contrées que nous venons de traverser en une nuit et un jour de marche, mais qu'ils étendent leur course vers l'orient, du côté de la Touraine, qu'ils aillent plus loin encore, jusqu'au Berri… et aussi loin que leurs chevaux pourront les porter, ils traverseront des contrées désertes, ravagées par l'incendie.

À peine Albinik eut-il prononcé ces paroles, que le général romain donna des ordres à plusieurs de ses officiers ; ils sortirent en hâte de sa tente, tandis que lui, revenant à sa dissimulation habituelle, et, sans doute, regrettant d'avoir trahi ses craintes en présence de transfuges gaulois, affecta de sourire, se coucha de nouveau sur sa peau de lion, tendit encore sa coupe à l'un de ses échansons, et la vida, après avoir dit à l'interprète ces paroles, qu'il traduisit ainsi :

– César vide sa coupe en l'honneur des Gaulois… et par Jupiter ! il leur rend grâce d'avoir accompli ce que lui-même voulait accomplir… car la vieille Gaule s'humiliera, soumise et repentante, devant Rome, comme la plus humble esclave… ou pas une de ses villes ne restera debout… pas un de ses guerriers vivants… pas un de ses habitants libres !…

– Que les dieux entendent César ! – a répondu Albinik. – Que la Gaule soit esclave ou dévastée, je serai vengé du *chef des cent vallées*… car il souffrira mille morts en voyant asservie ou anéantie cette patrie que je maudis maintenant !

Pendant que l'interprète traduisait ces paroles, le général, soit pour mieux dissimuler ses craintes, soit pour les noyer dans le vin, vida plusieurs fois sa coupe, et recommença de jeter sur Méroë des regards de plus en plus ardents ; puis, paraissant réfléchir, il sourit d'un air singulier, fit signe à l'un de ses affranchis, lui parla tout bas, ainsi qu'à l'esclave maure, jusqu'alors assise à ses pieds, et tous deux sortirent de la tente.

L’interprète dit alors à Albinik :

– Jusqu’ici tes réponses ont prouvé ta sincérité… Si la nouvelle que tu viens de donner se confirme, si demain tu te montres habile et hardi pilote, tu pourras servir ta vengeance… Si tu le satisfais, il sera généreux… si tu le trompes !… ta punition sera terrible… as-tu vu en entrant dans le camp cinq crucifiés ?

– Je les ai vus.



Les cinq Pilotes Bretons crucifiés.

– Ce sont des pilotes qui ont refusé de nous servir… On les a portés sur la croix, car leurs membres, brisés par la torture, ne pouvaient plus les soutenir… Tel serait ton sort et celui de ta compagne au moindre soupçon…

– Je ne redoute pas plus ces menaces que je n’attends quelque chose de la magnificence de César… – reprit fièrement Albinik. – Qu’il m’éprouve d’abord, ensuite il me jugera.

– Toi et ta compagne, vous allez être conduits dans une tente voisine ; vous y serez gardés comme prisonniers…

Les deux Gaulois, à un signe du Romain, furent emmenés et conduits, par un passage tournant et couvert de toile, dans une tente voisine. On les y laissa seuls… Éprouvant une grande défiance, et devant passer la nuit en ce lieu, ils l’examinèrent avec attention.

Cette tente, de forme ronde, était intérieurement garnie d’une étoffe de laine rayée de couleurs tranchantes, fixée sur des cordes

tendues et attachées à des piquets enfoncés en terre. L'étoffe, ne descendant pas au ras du sol, Albinik remarqua qu'il restait circulairement, entre les peaux grossièrement tannées, servant de tapis, et le rebord inférieur de la tente, un espace large comme trois fois la paume de la main. On ne voyait pas d'autre ouverture à cette tente que celle par laquelle les deux époux venaient d'entrer, et que fermaient deux pans de toile croisés l'un sur l'autre. Un lit de fer, garni de coussins, était à demi enveloppé de draperies dont on pouvait l'entourer en tirant un long cordon pendant au-dessus du chevet ; une lampe d'airain, élevée sur sa longue tige piquée dans le sol, éclairait faiblement l'intérieur de la tente.

Après avoir examiné en silence et avec soin l'endroit où il allait passer la nuit avec sa femme, Albinik lui dit à voix très-basse :

– César nous fera épier cette nuit ; on écoutera notre conversation… mais si doucement que l'on vienne, si adroitement que l'on se cache, on ne pourra, du dehors, s'approcher de la toile pour nous écouter sans que nous n'apercevions, à travers ce vide, les pieds de l'espion.

Et il montra à sa femme l'espace circulaire laissé entre le sol et le rebord inférieur de la toile.

– Crois-tu donc, Albinik, que César ait des soupçons ? Pourrait-il supposer qu'un homme ait eu le courage de se mutiler lui-même pour faire croire à ses ressentiments de vengeance ?

– Et nos frères ? les habitants des contrées que nous venons de traverser, n'ont-ils pas montré un courage mille fois plus grand que le mien, en livrant leur pays à l'incendie ?… Mon unique espoir est dans le besoin absolu où est notre ennemi d'avoir des pilotes gaulois pour conduire ses galères sur les côtes de Bretagne. Maintenant surtout que le pays n'offre plus aucune ressource à son armée, la voie de mer est peut-être son seul moyen de salut… Tu l'as vu, en apprenant cette héroïque dévastation, il n'a pu, lui toujours si dissimulé, dit-on, cacher sa consternation, sa fureur, qu'il a bientôt tenté d'oublier dans l'ivresse du vin… Et ce n'est pas la seule ivresse à laquelle il se livre… je t'ai vue rougir sous les regards obstinés de cet infâme débauché !…

– Oh ! Albinik ! pendant que mon front rougissait de honte et de colère sous les yeux de César… par deux fois ma main a cherché et serré, sous mes vêtements, l'arme dont je me suis munie… Un moment j'ai mesuré la distance qui me séparait de

lui… il était trop loin…

– Au premier mouvement, et avant d'arriver jusqu'à lui, tu aurais été percée de mille coups… Notre projet vaut mieux… S'il réussit, – a ajouté Albinik en jetant un regard expressif à sa compagne, et en élevant peu à peu la voix au lieu de parler très-bas, ainsi qu'il avait fait jusqu'alors, – si notre projet réussit… si César a foi en ma parole, nous pourrons enfin nous venger de mon bourreau… Oh ! je te le dis… je ressens maintenant pour la Gaule l'exécration que m'inspiraient les Romains…

Méroë, surprise des paroles d'Albinik, le regarda presque sans le comprendre ; mais d'un signe il lui fit remarquer, à travers l'espace resté vide entre le sol et la toile de la tente, le bout des sandales de l'interprète, qui écoutait au dehors de la tente… La jeune femme reprit :

– Je partage ta haine comme j'ai partagé l'amour de ton cœur et les périls de ta vie de marin… Fasse Hésus que César comprenne quels services tu peux lui rendre, et je serai témoin de ta vengeance comme j'ai été témoin de ton supplice.

Ces paroles, et d'autres encore, échangées par les deux époux, afin de tromper l'interprète, l'ayant sans doute rassuré sur la sincérité des deux prisonniers, ils s'aperçurent qu'il s'éloignait de la tente.

Peu de temps après, et au moment où Albinik et Méroë, fatigués de la route, allaient se jeter tout vêtus sur le lit, l'interprète parut à l'entrée de la tente : la toile soulevée laissait voir plusieurs soldats espagnols.

– César veut s'entretenir avec toi sur-le-champ, – dit l'interprète au marin. – Suis-moi.

Albinik, persuadé que les soupçons du général romain, s'il en avait eu, venaient d'être détruits par le rapport de l'interprète, se crut au moment de connaître la mission dont on voulait le charger ; il se disposait, ainsi que Méroë, à sortir de la tente, lorsque celui-ci dit à la jeune femme en l'arrêtant du geste :

– Tu ne peux nous accompagner ; César veut parler seul avec ton compagnon.

– Et moi, – répondit le marin en prenant la main de sa femme, – je ne quitte pas Méroë.

– Oses-tu bien refuser d'obéir à mon ordre ?… – dit l'interprète.

– Prends garde !… prends garde !…

– Nous, irons tous deux près de César, – reprit Méroë, – ou nous n'irons ni l'un ni l'autre.

– Pauvres insensés ! n'êtes-vous pas prisonniers et à notre merci ? – dit l'interprète en indiquant les soldats immobiles à l'entrée de la tente. – De gré ou de force, je serai obéi.

Albinik réfléchit que résister était impossible… La mort ne l'effrayait pas ; mais mourir, c'était renoncer à ses projets au moment même où ils semblaient devoir réussir. Cependant il s'inquiétait de laisser Méroë seule dans cette tente. La jeune femme devina les craintes de son époux, et sentant comme lui qu'il fallait se résigner, elle lui dit :

– Va seul… je t'attendrai sans alarmes, aussi vrai que ton frère est *habile armurier*…

À ces mots de sa femme, rappelant qu'elle portait sous ses vêtements un poignard forgé par Mikaël, Albinik, plus rassuré, suivit l'interprète. Les toiles de l'entrée de la tente, un moment soulevées, s'abaissèrent, et bientôt Méroë crut entendre de ce côté le bruit d'un choc pesant ; elle y courut, et s'aperçut alors qu'une épaisse claie d'osier, fermant l'entrée, avait été appliquée au dehors. D'abord, surprise de cette précaution, la jeune femme pensa qu'il valait mieux, pour elle, rester ainsi enfermée en attendant Albinik, et que peut-être lui-même avait demandé que la tente fût clôturée jusqu'à son retour.

Méroë s'assit pensive sur le lit, pleine d'espoir dans l'entretien que son époux avait sans doute alors avec César. Tout à coup elle fut tirée de sa rêverie par un bruit singulier ; il venait de la partie située en face du lit. Presque aussitôt, à l'endroit d'où était parti le bruit, la toile se fendit dans sa longueur… La jeune femme se leva debout ; son premier mouvement fut de s'armer du poignard qu'elle portait sous sa saie. Alors, confiante en elle-même et dans l'arme qu'elle tenait, elle attendit… se rappelant le proverbe gaulois : – *Celui-là qui tient sa propre mort dans sa main… n'a rien à redouter que des dieux… !*

À ce moment la toile qui s'était fendue dans toute sa longueur s'entr'ouvrit sur un fond d'épaisses ténèbres, et Méroë vit apparaître la jeune esclave maure, enveloppée de ses vêtements blancs.

## CHAPITRE II.

*Trahison de l'esclave maure. – César et Méroë. – Le coffret précieux. – La corde au cou. – Adresse et générosité de César. – Le bateau pilote. – Torr-è-benn, chant de guerre des marins gaulois. – Albinik pilote la flotte romaine vers la baie du Morbihan. – L'homme à la hache. – Le chenal de perdition. – Le vétéran romain et ses deux fils. – Rencontre d'un vaisseau irlandais. – Les sables mouvants. – Jamais Breton ne fit trahison.*

Dès que la Mauresque eut mis le pied dans la tente, elle se jeta à genoux et tendit ses mains jointes vers la compagne d'Albinik, qui, touchée de ce geste suppliant, et de la douleur empreinte sur les traits de l'esclave, ne ressentit ni défiance, ni crainte, mais une compassion, mêlée de curiosité, et déposa son poignard au chevet du lit. La jeune Mauresque s'avançait comme en rampant sur ses genoux, les deux mains toujours tendues vers Méroë, penchée vers la suppliante avec pitié, afin de la relever ; mais l'esclave s'étant ainsi approchée du lit où était le poignard, se releva d'un bond, sauta sur l'arme, qu'elle n'avait pas sans doute perdue de vue depuis son entrée dans la tente, et avant que, dans sa stupeur, la compagne d'Albinik eût pu s'y opposer, son poignard fut lancé à travers les ténèbres que l'on voyait au dehors.

À l'éclat de rire sauvage poussé par la Mauresque lorsqu'elle eut ainsi désarmé Méroë, celle-ci se vit trahie, courut vers le ténébreux passage, afin de retrouver son poignard ou de fuir… mais de ces ténèbres… elle vit sortir César…

Saisie d'effroi, la Gauloise recula de quelques pas. César avança d'autant, et l'esclave disparut par l'ouverture, aussitôt refermée. À la démarche incertaine du Romain, au feu de ses regards, à l'animation qui empourprait ses joues, Méroë s'aperçut qu'il était ivre à demi, elle eut moins de frayeur. Il tenait à la main un coffret de bois précieux ; après avoir silencieusement contemplé la jeune femme avec une telle effronterie qu'elle sentit de nouveau la rougeur de la honte lui monter au front, le Romain tira du coffret un riche collier d'or ciselé, l'approcha de la lumière de la lampe comme pour le faire mieux briller aux yeux de celle

qu'il voulait tenter ; puis, simulant un respect ironique, il se baissa, déposa le collier aux pieds de la Gauloise, et se releva, l'interrogeant d'un regard audacieux.

Méroë, debout, les bras croisés sur sa poitrine soulevée par l'indignation et le mépris, regarda fièrement César, et repoussa le collier du bout du pied.

Le Romain fit un geste de surprise insultante, se mit à rire d'un air de dédaigneuse confiance, choisit dans le coffret un magnifique réseau d'or pour la coiffure tout incrusté d'escarboucles, et après l'avoir fait scintiller à la clarté de la lampe, il le déposa encore aux pieds de Méroë, en redoublant de respect ironique, puis, se relevant, sembla lui dire :

– Cette fois je suis certain de mon triomphe.

Méroë, pâle de colère, sourit de dédain.

Alors César versa aux pieds de la jeune femme tout le contenu du coffret… Ce fut comme une pluie d'or, de perles et de pierreries, colliers, ceintures, pendants d'oreilles, bracelets, bijoux de toutes sortes.

Méroë cette fois ne repoussa pas du pied ces richesses, mais autant qu'elle le put elle les broya sous le talon de sa bottine, et d'un regard arrêta l'infâme débauché qui s'avançait vers elle les bras ouverts…

Un moment interdit, le Romain porta ses deux mains sur son cœur, comme pour protester de son adoration ; la Gauloise répondit à ce langage muet par un éclat de rire si méprisant que César, ivre de convoitise, de vin et de colère, parut dire :

– J'ai offert des richesses, j'ai supplié ; tout a été vain ; j'emploierai la force…

Seule, désarmée, persuadée que ses cris ne lui attireraient aucun secours, l'épouse d'Albinik sauta sur le lit, saisit le long cordon qui servait à rapprocher les draperies, le noua autour de son cou, monta sur le chevet, prête à se lancer dans le vide et à s'étrangler par la seule pesanteur de son corps au premier mouvement de César ; celui-ci vit une résolution si désespérée sur les traits de Méroë qu'il resta immobile ; et, soit remords de sa violence, soit certitude, s'il employait la force, de n'avoir en sa possession qu'un cadavre, soit enfin, ainsi que le fourbe le prétendit plus tard, qu'une arrière-pensée, presque généreuse, l'eût guidé, il se recula de quelques pas et leva la main au ciel

comme pour prendre les dieux à témoin qu'il respecterait sa prisonnière. Celle-ci, défiante, resta toujours prête à se donner la mort. Alors le Romain se dirigea vers la secrète ouverture de la tente, disparut un moment dans les ténèbres, donna un ordre à haute voix, et rentra bientôt, se tenant assez éloigné du lit, les bras croisés sur sa toge. Ignorant si le danger qu'elle courait n'allait pas encore augmenter, Méroë demeurait debout au chevet du lit, la corde au cou. Mais, au bout de quelques instants, elle vit entrer l'interprète accompagné d'Albinik, et d'un bond fut auprès de lui.

– Ton épouse est une femme de mâle vertu ! – lui dit l'interprète. – Vois à ses pieds ces trésors ! elle les a repoussés… L'amour du grand César… elle l'a dédaigné. Il a feint de vouloir recourir à la violence. Ta compagne, désarmée par ruse, était prête à se donner la mort… Ainsi elle est glorieusement sortie de cette épreuve.

– Une épreuve ?… – reprit Albinik d'un air de doute sinistre, – une épreuve… qui a donc ici le droit d'éprouver la vertu de ma femme ?…

– Les sentiments de vengeance qui t'ont amené dans le camp romain sont ceux d'une âme fière révoltée par l'injustice et la barbarie… La mutilation que tu as subie semblait surtout prouver la sincérité de tes paroles, – reprit l'interprète ; – mais les transfuges inspirent toujours une secrète défiance. L'épouse fait souvent préjuger de l'époux, la tienne est une vaillante femme. Pour inspirer une fidélité pareille tu dois être un homme de cœur et de parole. C'est de cela que l'on voulait s'assurer.

– Je ne sais… – reprit le marin d'un air de doute. – La débauche de ton général est connue…

– Les dieux nous ont en ta personne envoyé un précieux auxiliaire, tu peux devenir fatal aux Gaulois. Crois-tu César assez insensé pour avoir voulu se faire un ennemi de toi en outrageant ta femme ? et cela au moment peut-être où il va te charger d'une mission de confiance ? Non, je le répète, il a voulu vous éprouver tous deux, et jusqu'ici ces épreuves vous sont favorables…

César interrompit son interprète, lui dit quelques mots ; puis, s'inclinant avec respect devant Méroë et saluant Albinik d'un geste amical, il sortit lentement avec majesté.

– Toi et ton épouse, – dit l'interprète. – vous êtes désormais

assurés de la protection du général… Il vous en donne sa foi, vous ne serez plus ni séparés ni inquiétés… La femme du courageux marin a méprisé ces riches parures, – ajouta l'interprète en ramassant les bijoux et les replaçant dans le coffret. – César veut garder comme souvenir de la vertu de la Gauloise le poignard qu'elle portait et qu'il lui a fait enlever par ruse. Rassure-toi, elle ne restera pas désarmée.

Et presque au même instant deux jeunes affranchis entrèrent dans la tente ; ils portaient sur un grand plateau d'argent un petit poignard oriental d'un travail précieux et un sabre espagnol court et légèrement recourbé, suspendu à un baudrier de cuir rouge, magnifiquement brodé d'or. L'interprète remit le poignard à Méroë, le sabre à Albinik, en leur disant :

– Reposez en paix et gardez ces dons de la magnificence de César.

– Et tu l'assureras, – reprit Albinik, – que tes paroles et sa générosité dissipent mes soupçons ; il n'aura pas désormais d'auxiliaire plus dévoué que moi, jusqu'à ce que ma vengeance soit satisfaite.

L'interprète sortit avec les affranchis ; Albinik raconta à sa femme que, conduit dans la tente du général romain, il l'avait attendu en compagnie de l'interprète, jusqu'au moment où tous deux étaient revenus dans la tente, sous la conduite d'un esclave. Méroë dit à son tour ce qui s'était passé. Les deux époux conclurent, non sans vraisemblance, que César, ivre à demi, avait d'abord cédé à une idée infâme, mais que la résolution désespérée de la Gauloise, et sans doute aussi la réflexion qu'il risquait de s'aliéner un transfuge dont il pouvait tirer un utile parti, ayant dissipé la demi-ivresse du Romain, il avait, avec sa fourbe et son adresse habituelles, donné, sous prétexte d'une épreuve, une apparence presque généreuse à un acte odieux.

Le lendemain, César, accompagné de ses généraux, se rendit sur le rivage qui dominait l'embouchure de la Loire : une tente y avait été dressée. De cet endroit on découvrait au loin la mer et ses dangereux parages, semés de bancs de sable et d'écueils à fleur d'eau. Le vent soufflait violemment. Un bateau de pêche, à la fois solide et léger, était amarré au rivage et gréé à la gauloise, d'une seule voile carrée, à pans coupés. Albinik et Méroë furent amenés. L'interprète leur dit :

– Le temps est orageux, la mer menaçante : oseras-tu

t'aventurer dans ce bateau, seul avec ta femme ? Il y a ici quelques pêcheurs prisonniers, veux-tu leur aide ?

– Ma femme et moi, nous avons bravé bien des tempêtes, seuls dans notre barque, lorsque par de mauvais temps nous allions rejoindre mon vaisseau ancré loin du rivage.

– Mais, maintenant, tu es mutilé, – reprit l'interprète ; – comment pourras-tu manœuvrer ?

– Une main suffit au gouvernail… ma compagne orientera la voile… Métier de femme, puisqu'il s'agit de manier de la toile, – ajouta gaiement le marin pour donner confiance au Romain.

– Va donc, – dit l'interprète. – Que les dieux te conduisent…

La barque, poussée à flot par plusieurs soldats, vacilla un instant sous les palpitations de la voile, que le vent n'avait pas encore emplie ; mais bientôt, tendue par Méroë, tandis que son époux tenait le gouvernail, la voile se gonfla, s'arrondit sous le souffle de la brise ; le bateau s'inclina légèrement, et sembla voler sur le sommet des vagues comme un oiseau de mer. Méroë, vêtue de son costume de marin, se tenait debout à la proue. Ses cheveux noirs flottaient au vent, parfois la blanche écume de l'océan, après avoir jailli sous la proue du bateau, jetait sa neige amère au noble et beau visage de la jeune femme. Albinik connaissait ces parages comme le pasteur des landes solitaires de la Bretagne en connaît les moindres détours. La barque semblait se jouer des hautes vagues ; de temps à autre les deux époux apercevaient au loin, sur le rivage, la tente de César, reconnaissable à ses voiles de pourpre, et voyaient briller au soleil l'or et l'argent des armures de ses généraux.

– Oh ! César !… fléau de la Gaule !… le plus cruel, le plus débauché des hommes !… – s'écria Méroë, – tu ne sais pas que cette frêle barque, qu'en ce moment peut-être tu suis au loin des yeux, porte deux de tes ennemis acharnés ! Tu ne sais pas qu'ils ont d'avance abandonné leur vie à Hésus, dans l'espoir d'offrir à Teutâtès, dieu des voyages sur terre et sur mer, une offrande digne de lui… une offrande de plusieurs milliers de Romains, s'abîmant dans les gouffres de la mer ! Et c'est en élevant nos mains vers toi, reconnaissants et joyeux, ô Hésus ! que nous disparaîtrons au fond des abîmes avec les ennemis de notre Gaule sacrée !…

Et la barque d'Albinik et de Méroë, rasant les écueils et les

vagues au milieu de ces dangereux parages, tantôt s'éloignait, tantôt se rapprochait du rivage. La compagne du marin, le voyant pensif et triste, lui a dit :

– À quoi songes-tu, Albinik ?… Tout seconde nos projets : le général romain n'a plus de soupçon, l'habileté de ta manœuvre va le décider à accepter tes services, et demain peut-être tu piloteras les galères de nos ennemis…

– Oui… je les piloterai vers l'abîme… où elles doivent s'engloutir avec nous…

– Quelle magnifique offrande à nos dieux !… dix mille Romains, peut-être !…

– Méroë, – a répondu Albinik avec un soupir, – lorsque après avoir cessé de vivre ici, ainsi que ces soldats… de braves guerriers, après tout, nous revivrons ailleurs avec eux, ils pourront me dire : « Ce n'est pas vaillamment, par la lance et par l'épée, que tu nous as tués… Non, tu nous as tués sans combat, par trahison. Tu veillais au gouvernail… nous dormions confiants et tranquilles… tu nous as conduits sur des écueils… et en un instant la mer nous a engloutis… Tu es comme un lâche empoisonneur, qui, en mettant du poison dans nos vivres, nous aurait fait mourir… Est-ce vaillant ?… Non ! ce n'est plus là cette franche audace de tes pères ! ces fiers Gaulois, qui, demi-nus, nous combattaient, en nous raillant sur nos armures de fer, nous demandant pourquoi nous battre si nous avions peur des blessures ou de la mort… »

– Ah ! – s'est écrié Méroë avec amertume et douleur, – pourquoi les druidesses m'ont-elles enseigné qu'une femme doit échapper par la mort au dernier outrage ?… Pourquoi ta mère Margarid nous a-t-elle si souvent raconté, comme un mâle exemple à suivre, ce trait de ton aïeule *Siomara*… coupant la tête du Romain qui l'avait violentée… et apportant dans un pan de sa robe cette tête à son mari, en lui disant ces fières et chastes paroles : « Deux hommes vivants ne se vanteront pas de m'avoir possédée !… » Ah ! pourquoi n'ai-je pas cédé à César !

– Méroë !…

– Peut-être te serais-tu vengé alors !… Cœur faible, âme sans vigueur ! il te faut donc l'outrage accompli… la honte bue… pour allumer ta colère ?…

– Méroë ! Méroë !…

– Il ne te suffit donc pas que ce Romain ait proposé à ta femme de se vendre ?… de se livrer à lui pour des présents ?… C'est à ta femme… entends-tu ?… à ta femme… que César l'a faite… cette offre d'ignominie !…

– Tu dis vrai, – a répondu le marin en sentant, au souvenir de ces outrages, le courroux enflammer son cœur, – j'étais une âme faible…

Mais sa compagne a poursuivi avec un redoublement d'amertume :

– Non, je le vois ; ce n'est pas assez… j'aurais dû mourir… peut-être alors aurais-tu juré vengeance sur mon corps !… Ah ! ils t'inspirent de la pitié, ces Romains, dont nous voulons faire une offrande aux dieux !… ils ne sont pas complices du crime qu'a voulu tenter César, dis-tu… Réponds ?… seraient-ils venus à mon aide, ces soldats, *ces braves guerriers*… Si, au lieu de me fier à mon seul courage et de puiser ma force dans mon amour pour toi, je m'étais écriée éplorée, suppliante : « Romains, au nom de vos mères, défendez-moi des violences de votre général ! » Réponds, seraient-ils venus à ma voix ? auraient-ils oublié que j'étais Gauloise… et que César était… César ? Les cœurs généreux de ces braves se seraient-ils révoltés, eux, qui, après le viol, noient les enfants dans le sang des mères ?…

Albinik n'a pas laissé achever sa compagne ; il a rougi de sa faiblesse ; il a rougi d'avoir pu oublier un instant les horreurs commises par les Romains dans leur guerre impie… il a rougi d'avoir oublié que le sacrifice des ennemis de la Gaule est surtout agréable à Hésus. Alors, dans sa colère, et pour toute réponse, il a chanté le chant de guerre des marins bretons, comme si le vent avait pu porter ces paroles de défi et de mort sur le rivage où était César :

« Tor-è-benn ! Tor-è-benn !(4)

» Comme j'étais couché dans mon vaisseau, j'ai entendu l'aigle de mer appeler au milieu de la nuit – Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du rivage, – Et il leur disait en les appelant : – Levez-vous tous… venez… venez… – Non, ce n'est plus de la chair pourrie de chien ou de brebis qu'il nous faut… c'est de la chair romaine.

» *Tor-è-benn ! Tor-è-benn !*

» Vieux corbeau de mer, dis-moi, que tiens-tu là ? – Moi, je

tiens la tête du chef romain; je veux avoir ses deux yeux… ses deux yeux rouges… – Et toi, loup de mer, que tiens-tu là? – Moi, je tiens le cœur du chef romain, et je le mange! – Et toi, serpent de mer, que fais-tu là, roulé autour de ce cou, et ta tête plate si près de cette bouche, déjà froide et bleue? – Moi, je suis ici pour attendre au passage l'âme du chef romain.

» *Tor-è-benn! Tor-è-benn!*

Méroë, exaltée par ce chant de guerre, ainsi que son époux, a, comme lui, répété, en semblant défier César, dont on voyait au loin la tente:

« *Tor-è-benn! Tor-è-benn! Tor-è-benn!* »

Et toujours la barque d'Albinik et de Méroë, se jouant des écueils et des vagues, au milieu de ces dangereux parages, tantôt s'éloignait, tantôt se rapprochait du rivage.

– Tu es le meilleur et le plus hardi pilote que j'aie rencontré, moi, qui dans ma vie ai tant voyagé sur mer, – fit dire César à Albinik, lorsqu'il eut regagné la terre et débarqué avec Méroë. – Demain, si le temps est favorable, tu guideras une expédition dont tu sauras le but au moment de mettre en mer.

Le lendemain, au lever du soleil, le vent se trouvant propice, la mer belle, César a voulu assister au départ des galères romaines; il a fait venir Albinik. À côté du général était un guerrier de grande taille, à l'air farouche: une armure flexible, faite d'anneaux de fer entrelacés, le couvrait de la tête aux pieds; il se tenait immobile; on aurait dit une statue de fer. À sa main, il portait une lourde et courte hache à deux tranchants. L'interprète a dit à Albinik, lui montrant cet homme:

– Tu vois ce soldat… durant la navigation il ne te quittera pas plus que ton ombre… Si par ta faute ou par trahison une seule des galères échouait, il a l'ordre de te tuer à l'instant, toi et ta compagne… Si, au contraire, tu mènes la flotte à bon port, le général te comblera de ses dons; tu feras envie aux plus heureux.

– César sera content… – a répondu Albinik.

Et suivi pas à pas par le soldat à la hache, il a monté, ainsi que Méroë, sur la galère *prétorienne*, dont la marche guidait celle des autres; on la reconnaissait à trois flambeaux dorés, placés à sa poupe.

Chaque galère portait soixante-dix rameurs, dix mariniers pour

la manœuvre des voiles, cinquante archers et frondeurs armés à la légère, et cent cinquante soldats bardés de fer de la tête aux pieds.

Lorsque les galères eurent quitté le rivage, le préteur, commandant militaire de la flotte, fit dire, par un interprète, à Albinik, de se diriger vers le nord pour débarquer au fond de la baie du Morbihan, dans les environs de la ville de Vannes, où était rassemblée l'armée gauloise. Albinik, la main au gouvernail, devait transmettre, par l'interprète, ses commandements au maître des rameurs. Celui-ci, au moyen d'un marteau de fer, dont il frappait une cloche d'airain, d'après les ordres du pilote, indiquait ainsi, par les coups lents ou redoublés du marteau, le mouvement et la cadence des rames, selon qu'il fallait accélérer ou ralentir l'allure de la *prétorienne*, sur laquelle la flotte romaine guidait sa marche.

Les galères, poussées par un vent propice, s'avançaient vers le nord. Selon l'interprète, les plus vieux mariniers admiraient la hardiesse de la manœuvre et la promptitude de coup d'œil du pilote gaulois. Après une assez longue navigation, la flotte, se trouvant près de la pointe méridionale de la baie du Morbihan, allait entrer dans ces parages, les plus dangereux de toute la côte de Bretagne par leur multitude d'îlots, d'écueils, de bancs de sable, et surtout par leurs courants sous-marins d'une violence irrésistible.

Un îlot, situé au milieu de l'entrée de la baie, que resserrent deux pointes de terre, partage cette entrée en deux passes très-étroites. Rien à la surface de la mer, ni brisants, ni écume, ni changement de nuance dans la couleur des vagues, n'annonce la moindre différence entre ces deux passages. Pourtant, l'un n'offre aucun écueil, et l'autre est si redoutable, qu'au bout de cent coups de rame les navires engagés dans ce chenal à la file les uns des autres, et guidés par la *prétorienne* que pilotait Albinik, allaient être peu à peu entraînés par la force d'un courant sous-marin vers un banc de rochers, que l'on voyait au loin, et sur lequel la mer, partout ailleurs calme, se brisait avec furie… Mais les commandants de chaque galère ne pourraient s'apercevoir du péril que les uns après les autres, chacun ne le reconnaissant qu'à la rapide dérive de la galère qui le précéderait… et alors il serait trop tard… la violence du courant emporterait, précipiterait vaisseau sur vaisseau… Tournoyant sur l'abîme, s'abordant, se heurtant, ils devaient, dans ces terribles chocs, s'entr'ouvrir et s'engloutir au fond des eaux avec leur équipage, ou se briser sur le

banc de roches… Cent coups de rame encore, et la flotte était anéantie dans ce passage de perdition…

La mer était si calme, si belle, que nul, parmi les Romains, ne soupçonnait le péril… Les rameurs accompagnaient de chants le mouvement cadencé de leurs rames ; des soldats nettoyaient les armes, d'autres dormaient, étendus à la proue ; d'autres jouaient aux osselets. Enfin, à peu de distance d'Albinik, toujours au gouvernail, un vétéran aux cheveux blanchis, au visage cicatrisé, était assis sur un des bancs de la poupe, entre ses deux fils, beaux jeunes archers de dix-huit à vingt ans. Tout en causant avec leur père, ils avaient chacun un bras familièrement passé sur l'épaule du vieux soldat, qu'ils enlaçaient ainsi ; ils semblaient causer tous trois avec une douce confiance, et s'aimer tendrement. Albinik, malgré sa haine contre les Romains, n'a pu s'empêcher de soupirer de compassion, en songeant au sort de tous ces soldats, qui ne se croyaient pas si près de mourir.

À ce moment, un de ces légers vaisseaux dont se servent les marins d'Irlande, sortit de la baie du Morbihan par le chenal qui n'offrait aucun danger… Albinik avait, pour son commerce, fait de fréquents voyages à la côte d'Irlande, terre peuplée d'habitants d'origine gauloise, parlant à peu près le même langage, mais difficile à comprendre pour qui ne les avait pas souvent pratiqués comme Albinik.

L'Irlandais, soit qu'il craignît d'être poursuivi et pris par quelqu'une des galères de guerre qu'il voyait s'approcher, et qu'il voulût échapper à ce danger en venant de lui-même au-devant de la flotte, soit qu'il crût avoir des renseignements utiles à donner, l'Irlandais se dirigea vers la *prétorienne*, qui ouvrait la marche. Albinik frémit… L'interprète allait peut-être interroger cet Irlandais, et il pouvait signaler le danger que devait courir l'armée navale en prenant l'une ou l'autre des deux passes de l'îlot. Albinik ordonna donc de forcer de rames, afin d'arriver au chenal de perdition avant que l'Irlandais n'eût rejoint les galères. Mais après quelques mots échangés entre le commandant militaire et l'interprète, celui-ci ordonna d'attendre le navire qui s'approchait, afin de lui demander des nouvelles de la flotte gauloise. Albinik, n'osant contrarier ce commandement, de peur d'éveiller les soupçons, obéit, et bientôt le petit navire irlandais fut à portée de voix de la *prétorienne*. L'interprète, s'avançant alors, dit en langue gauloise à l'Irlandais :

– D'où venez-vous ? où allez-vous ?… Avez-vous rencontré des

vaisseaux en mer ?…

À ces questions, l'Irlandais fit signe qu'il ne comprenait pas, et, dans son langage moitié gaulois, il reprit :

– Je viens vers la flotte pour lui donner des nouvelles.

– Quelle langue parle cet homme ? – dit l'interprète à Albinik. – Je ne l'entends pas, quoique son langage ne me semble pas tout à fait étranger.

– Il parle moitié irlandais, moitié gaulois, – répondit Albinik. – J'ai souvent commercé sur les côtes de ce pays ; je sais ce langage. Cet homme dit s'être dirigé vers la flotte pour lui donner des nouvelles.

– Demande-lui quelles sont ces nouvelles.

– Quelles nouvelles as-tu à donner ? – dit Albinik à l'Irlandais.

– Les vaisseaux gaulois, – répondit-il, – venant de divers ports de Bretagne, se sont réunis hier soir dans cette baie, dont je sors. Ils sont en très-grand nombre, bien équipés, bien armés, et prêts au combat… Ils ont choisi leur ancrage tout au fond de la baie, près du port de Vannes. Vous ne pourrez les apercevoir qu'après avoir doublé le promontoire d'Aëlkern…

– L'Irlandais nous apporte des nouvelles favorables, – dit Albinik à l'interprète. – La flotte gauloise est dispersée de tous côtés : une partie de ses vaisseaux est dans la rivière d'Auray, d'autres plus loin encore, vers la baie d'Audiern et Ouessant… Il n'y a au fond de cette baie, pour défendre Vannes par mer, que cinq ou six mauvais vaisseaux marchands, à peine armés à la hâte.

– Par Jupiter ! – s'écria l'interprète joyeux ; – les dieux sont, comme toujours, favorables à César !…

Le préteur et les officiers, à qui l'interprète répéta la fausse nouvelle donnée par le pilote, parurent aussi très-joyeux de cette dispersion de la flotte gauloise… Vannes était ainsi livrée aux Romains, presque sans défense, du côté de la mer.

Albinik dit alors à l'interprète en lui montrant le soldat à la hache :

– César s'est défié de moi ; bénis soient les dieux de me permettre de prouver l'injustice de ses soupçons… Voyez-vous cet îlot… là bas… à cent longueurs de rame d'ici ?…

– Je le vois…

– Pour entrer dans cette baie, il n'y a que deux passages, l'un à droite, l'autre à gauche de cet îlot. Le sort de la flotte romaine était entre mes mains ; je pouvais vous piloter vers l'une de ces passes, que rien à la vue ne distingue de l'autre, et un courant sous-marin entraînait vos galères sur un banc de rochers… pas une n'eût échappé…

– Que dis-tu ? – s'écria l'interprète, tandis que Méroë regardait son époux avec douleur et surprise, car il semblait renoncer à sa vengeance.

– Je dis la vérité, répondit Albinik à l'interprète ; – je vais vous le prouver… Cet Irlandais connaît, comme moi, les dangers de l'entrée de cette baie, dont il sort ; je lui demanderai de marcher devant nous, en guise de pilote ; et d'avance je vais vous tracer la route qu'il va suivre : d'abord il prendra le chenal à droite de l'îlot ; il s'avancera ensuite, presque à toucher cette pointe de terre que vous apercevrez plus loin ; puis il déviera beaucoup à droite, jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur de ces rochers noirs qui s'élèvent là-bas ; cette passe traversée, ces écueils évités, nous serons en sûreté dans la baie… Si l'Irlandais exécute de point en point cette manœuvre, vous défierez-vous encore de moi ?

– Non, par Jupiter ! – répondit l'interprète. – Il faudrait être insensé pour conserver le moindre soupçon.

– Jugez-moi donc… – reprit Albinik, et il adressa quelques mots à l'Irlandais, qui consentit à piloter les navires. Sa manœuvre fut celle prévue par Albinik. Alors celui-ci, ayant donné aux Romains ce gage de sincérité, fit déployer la flotte sur trois files, et pendant quelque temps la guida à travers les îlots dont la baie est semée ; puis il donna l'ordre aux rameurs de rester en place sur leurs rames. De cet endroit on ne pouvait apercevoir la flotte gauloise, ancrée tout au fond de la baie, à près de deux lieues de distance de là, et dérobée à tous les yeux par un promontoire très-élevé.

Albinik dit alors à l'interprète :

– Nous ne courons plus qu'un seul danger ; mais il est grand. Il y a devant nous des bancs de sable mouvants, parfois déplacés par les hautes marées : les galères pourraient s'y engraver ; il faut donc que j'aille reconnaître ce passage la sonde à la main, avant d'y engager la flotte. Elle va rester en cet endroit sur ses rames ; faites mettre à la mer la plus petite des barques de cette galère avec deux rameurs : ma femme tiendra le gouvernail ; si vous avez

encore quelque défiance, vous et le soldat à la hache vous nous accompagnerez dans la barque ; puis, le passage reconnu, je reviendrai à bord de cette galère pour piloter la flotte, jusqu'à l'entrée du port de Vannes.

– Je ne me défie plus, – répondit l'interprète ; – mais, selon l'ordre de César, ni moi ni ce soldat, nous ne devons te quitter un seul instant.

– Qu'il en soit ainsi que vous le désirez, – dit Albinik.

Et la petite barque de la galère fut mise à la mer. Deux rameurs y descendirent avec le soldat et l'interprète ; Albinik et Méroë s'embarquèrent à leur tour : le bateau s'éloigna de la flotte romaine, disposée en croissant et se maintenant sur ses rames en attendant le retour du pilote. Méroë, assise au gouvernail, dirigeait la barque selon les indications de son époux. Lui, à genoux et penché à la proue, sondait le passage au moyen d'un plomb très-lourd attaché à un long et fort cordeau. Le bateau côtoyait alors un des nombreux îlots de la baie de Morbihan. Derrière cet îlot s'étendait un long banc de sable que la marée alors descendante commençait à découvrir ; puis, au delà du banc de sable, quelques rochers bordant le rivage… Albinik venait de jeter de nouveau la sonde ; pendant qu'il semblait examiner sur la corde les traces de la profondeur de l'eau, il échangea un regard rapide avec sa femme en lui indiquant d'un coup d'œil le soldat et l'interprète… Méroë comprit : l'interprète était assis près d'elle, à la poupe ; venaient ensuite les deux rameurs sur leur banc, et enfin l'homme à la hache debout, derrière Albinik, penché à la proue, sa sonde à la main… Se relevant soudain, il se fit de cette sonde une arme terrible, lui imprima le mouvement rapide que le frondeur donne à sa fronde, et du lourd plomb attaché au cordeau frappa si violemment le casque du soldat, qu'étourdi du coup, il s'affaissa au fond de la barque. L'interprète voulut s'élancer au secours de son compagnon ; mais, saisi aux cheveux par Méroë, il fut renversé en arrière, perdit l'équilibre et tomba à la mer. L'un des deux rameurs, ayant levé sa rame sur Albinik, roula bientôt à ses pieds. Le mouvement donné au gouvernail par Méroë fit approcher le bateau si près de l'îlot montueux, qu'elle y sauta, ainsi que son époux. Tous deux gravirent rapidement ces roches escarpées ; ils n'avaient plus d'autre obstacle pour arriver au rivage qu'un banc de sable, dont une partie, déjà découverte par la marée, était mouvante, ainsi qu'on le voyait aux bulles d'air qui venaient continuellement à sa surface. Prendre ce passage pour

atteindre les rochers de la côte, c'était périr dans le gouffre caché sous cette surface trompeuse. Déjà les deux époux entendaient de l'autre côté de l'îlot, dont l'élévation les cachait, les cris, les menaces du soldat, revenu de son étourdissement, et la voix de l'interprète, retiré sans doute de l'eau par les rameurs. Albinik, habitué à ces parages, reconnut, à la grosseur du gravier et à la limpidité de l'eau dont il était encore couvert, que le banc de sable, à quelques pas de là, n'était plus mouvant. Il le traversa donc en cet endroit avec Méroë, tous deux ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils atteignirent alors les rochers de la côte, les escaladèrent agilement, et s'arrêtèrent ensuite un instant afin de voir s'ils étaient poursuivis.

L'homme à la hache, gêné par sa pesante armure, et n'étant, non plus que l'interprète, habitué à marcher sur des pierres glissantes couvertes de varechs, comme l'étaient celles de l'îlot qu'ils avaient à traverser pour atteindre les deux fugitifs, arrivèrent, après maints efforts, en face de la partie mouvante du banc de sable laissée à sec par la marée de plus en plus basse. Le soldat, possédé de colère à l'aspect d'Albinik et de sa compagne, dont il ne se voyait séparé que par un banc de sable fin et uni, laissé à sec, crut le passage facile, et s'élança… Au premier pas, il enfonça dans la fondrière jusqu'aux genoux ; il fit un violent effort pour se dégager… et disparut jusqu'à la ceinture… Il appela ses compagnons à son aide… à peine avait-il appelé… qu'il n'eut plus que la tête hors du gouffre… Elle disparut aussi… et un moment après, comme il avait levé les mains au ciel en s'abîmant, l'on ne vit plus qu'un de ses gantelets de fer s'agitant convulsivement en dehors du sable… Puis l'on n'aperçut plus rien… rien… sinon quelques bulles d'eau à la surface de la fondrière.

Les rameurs et l'interprète, saisis d'épouvante, restèrent immobiles, n'osant braver une mort certaine pour atteindre les fugitifs… Alors Albinik adressa ces mots à l'interprète :

– Tu diras à César que je m'étais mutilé moi-même pour lui donner confiance dans la sincérité de mes offres de services… Mon dessein était de conduire la flotte romaine à une perte certaine en périssant moi et ma compagne… Il en allait être ainsi… Je vous pilotais dans le chenal de perdition d'où pas une galère ne serait sortie… Lorsque nous avons rencontré l'Irlandais, il m'a appris que, rassemblés depuis hier, les vaisseaux gaulois, très-nombreux et très-bien armés, sont ancrés au fond de cette baie… à deux lieues d'ici. Apprenant cela, j'ai changé de projet, je

n'ai plus voulu perdre vos galères… Elles seront de même anéanties, mais non par embûche et déloyauté… elles le seront par vaillant combat, navire contre navire, Gaulois contre Romain… Maintenant, dans l'intérêt du combat de demain, écoute bien ceci : J'ai à dessein conduit tes galères sur des bas fonds où dans quelques instants elles se trouveront à sec sur le sable. Elles y resteront engravées, car la mer descend… Tenter un débarquement, c'est vous perdre ; vous êtes de tous côtés entourés de bancs de sable mouvants, pareils à celui où vient de s'engloutir l'homme à la hache… Restez donc à bord de vos navires ; demain ils seront remis à flot par la marée montante… et demain bataille… bataille à outrance… Le Gaulois aura une fois de plus montré que *jamais Breton ne fit trahison*… et que s'il est glorieux de la mort de son ennemi, c'est lorsqu'il a loyalement tué son ennemi…

Et Albinik et Méroë, laissant l'interprète effrayé de ces paroles, se sont dirigés en hâte vers la ville de Vannes, pour y donner l'alarme et prévenir les gens de la flotte gauloise de se préparer au combat pour le lendemain…

Chemin faisant, l'épouse d'Albinik lui a dit :

– Le cœur de mon époux bien-aimé est plus haut que le mien. Je voulais voir détruire la flotte romaine par les écueils de la mer… Mon époux veut la détruire par la vaillance gauloise. Que je sois à jamais glorifiée d'être la femme d'un tel homme !

* *

*

« Ce récit que votre fils Albinik, le marin, vous envoie, à vous, ma mère Margarid, à vous, mon père *Joel, le brenn de la tribu de Karnak*, ce récit votre fils l'a écrit durant cette nuit-ci qui précède la bataille de demain. Retenu dans le port de Vannes par les soins qu'il donne à son navire, afin de combattre les Romains au point du jour, votre fils vous envoie cette écriture au camp gaulois qui défend par terre les approches de la ville. Mon père et ma mère blâmeront ou approuveront la conduite d'Albinik et de sa femme Méroë, mais ce récit contient la simple vérité. »

# CHAPITRE III.

*La veille de la bataille de Vannes, Guilhern, le laboureur, fait une promesse sacrée à son père, Joel le brenn de la tribu de Karnak. – Position de l'armée gauloise. – Le chef des cent vallées. – Les bardes à la guerre. – La cavalerie de la Trimarkisia. – La chaîne de fer des deux saldunes. – Piéton et cavalier.*

La veille de la bataille de Vannes, qui, livrée sur terre et sur mer, allait décider de l'esclavage ou de la liberté de la Bretagne, et, par suite, de l'indépendance ou de l'asservissement de toute la Gaule, la veille de la bataille de Vannes, en présence de tous ceux de notre famille réunie dans le camp gaulois, moins mon frère Albinik et sa femme Méroë, alors sur la flotte rassemblée dans la baie du Morbihan, mon père JOEL, *le brenn de la tribu de Karnak*, a dit ceci à moi son premier né, *Guilhern*, le laboureur (qui écris ce récit) :

– Demain est jour de grand combat, mon fils ; nous nous battrons bien. Je suis vieux, tu es jeune ; l'ange de la mort me fera sans doute partir le premier d'ici, et demain peut-être j'irai revivre ailleurs avec ma sainte fille Hêna. Or, voici ce que je te demande, en présence des malheurs dont est menacé notre pays, car demain la mauvaise chance de la guerre peut faire triompher les Romains : mon désir est que, dans notre famille, et tant que durera notre race, l'amour de la Gaule et le souvenir sacré de nos pères ne périssent point. Si nos enfants doivent rester libres, l'amour du pays, le respect pour la mémoire paternelle, leur rendra la liberté plus chère encore. S'ils doivent vivre et mourir esclaves, ces souvenirs sacrés leur disant sans cesse de génération en génération qu'il fut un temps où, fidèle à ses dieux, vaillante à la guerre, indépendante et heureuse, maîtresse de son sol fécondé par de durs labeurs, insouciante de la mort dont elle a le secret, la race gauloise était redoutée du monde entier et hospitalière aux peuples qui lui tendaient une main amie, ces souvenirs perpétués d'âge en âge, rendant à nos enfants leur esclavage plus horrible, leur donneront un jour la force de le briser. Afin que ces souvenirs se transmettent de siècle en siècle, il faut, mon fils, me promettre,

par Hésus, de rester fidèle à notre vieille coutume gauloise, en conservant le dépôt que je vais te confier, en l'augmentant et en faisant jurer à ton fils Sylvest de l'augmenter à son tour, afin que les fils de tes petits-fils imitent leurs pères, et qu'ils soient imités de leur descendance… Ce dépôt, le voici… Ce premier rouleau contient le récit de ce qui est arrivé dans notre maison lors de l'anniversaire de la naissance de ma chère fille Hêna, jour qui a été aussi celui de sa mort. Cet autre rouleau, que ce soir, vers le coucher du soleil, j'ai reçu de mon fils Albinik, le marin, contient le récit de son voyage au camp de César, à travers les contrées incendiées par leurs populations. Ce récit honore le courage gaulois ; il honore ton frère Albinik et sa femme Méroë, fidèles, jusqu'à l'excès peut-être, à cette maxime de nos pères : *Jamais Breton ne fit trahison*. Ces écrits, je te les confie, tu me les remettras après la bataille de demain, si j'y survis… sinon, tu les garderas (ou, à défaut de toi, tes frères), et tu y inscriras les principaux faits de ta vie et de celle des tiens ; tu transmettras ces récits à ton fils, afin qu'il fasse comme toi, et ainsi toujours de génération en génération… Me jures-tu, par Hésus, d'obéir à ma volonté ?…

– Moi, Guilhern, le laboureur, – ai-je répondu, – je jure à mon père, Joel, le brenn de la tribu de Karnak, d'accomplir ses volontés… »

* *

*

Et ces volontés de mon père, je les accomplis pieusement aujourd'hui, longtemps après la bataille de Vannes, et en suite de malheurs sans nombre. Le récit de ces malheurs, je le fais pour toi, mon fils Sylvest. Et ce n'est pas avec du sang… que je devrais écrire ceci… non, ce n'est pas avec du sang, car le sang se tarit ; mais avec des larmes de douleur, de haine et de rage… leur source est intarissable !

Après que mon pauvre et bien-aimé frère Albinik a eu piloté la flotte romaine dans la baie du Morbihan, voici d'abord ce qui s'est passé le jour de la bataille de Vannes…

Cela s'est passé sous mes yeux… je l'ai vu… J'aurais à vivre ici toutes les vies que j'ai à vivre ailleurs, que, dans des temps infinis, le souvenir de ce jour épouvantable et de ceux qui l'ont suivi me

serait présent, comme il me l'est à cette heure, comme il me l'a été, comme il me le sera toujours…

Joel mon père, Margarid ma mère, Hénory ma femme, mes deux enfants, Sylvest et Siomara, ainsi que mon frère Mikaël, l'armurier, sa femme Martha et leurs enfants (pour ne parler que de nos parents les plus proches), s'étaient rendus, comme tous ceux de notre tribu, dans le camp gaulois : nos chariots de guerre, recouverts de toiles, nous avaient servi de tentes jusqu'au jour de la bataille de Vannes. Pendant la nuit, le conseil, convoqué par le *chef des cent vallées* et par *Taliesin*, le plus ancien des druides, s'était rassemblé. Des montagnards d'*Arès*, montés sur leurs petits chevaux infatigables, avaient été envoyés, la veille, en éclaireurs à travers le pays incendié. Ils accoururent à l'aube annoncer qu'à six lieues de Vannes on apercevait les feux de l'armée romaine, campée cette nuit-là au milieu des ruines de la ville de Morh'ek. Le chef des cent vallées supposa que César, pour échapper au cercle de destruction et de famine dont son armée allait être de plus en plus enserrée, avait fui à marches forcées ce pays dévasté et venait offrir la bataille aux Gaulois. Le conseil résolut de marcher au-devant de César, et de l'attendre sur les hauteurs qui dominent la rivière d'Elrik. Au point du jour, après que les druides eurent invoqué les dieux, notre tribu se mit en marche pour aller prendre son rang de bataille.

Joel montait son fier étalon *Tom-Bras* et commandait la *mahrek-ha-droad*(5), dont je faisais partie avec mon frère Mikaël, moi comme cavalier, lui comme piéton. Nous devions, selon la règle militaire, combattre à côté l'un de l'autre, lui à pied, moi à cheval, et nous secourir mutuellement. Dans l'un des chars de guerre, armés de faux et placés au centre de l'armée avec la réserve, se tenaient ma mère, ma femme, ainsi que celle de Mikaël et nos enfants à tous deux. Quelques jeunes garçons, légèrement armés, entouraient les chars de bataille, et tenaient difficilement en laisse les grands dogues de guerre, qui, animés par l'exemple de *Deber-Trud*, le mangeur d'hommes, hurlaient et bondissaient, flairant déjà le combat et le sang. Parmi les jeunes gens de notre tribu qui se rendaient à leur rang, j'en ai remarqué deux qui s'étaient juré foi de *saldune*, comme Julyan et Armel ; de plus, et ainsi que cela se fait souvent, ils avaient voulu lier non-seulement leur parole, mais leurs corps ; et pour être plus certains de partager le même sort, une assez longue chaîne de fer, rivée à leur ceinture d'airain, les attachait l'un à l'autre. Image du serment qui les liait, cette chaîne les rendait inséparables, vivants, blessés ou

morts.

En allant à notre poste de combat, nous avons vu passer *le chef des cent vallées* à la tête d'une partie de la TRIMARKISIA(6). Il montait un superbe cheval noir, recouvert d'une housse écarlate ; son armure était d'acier ; son casque de cuivre étamé, brillant comme de l'argent, était surmonté de l'emblème de la Gaule : un coq doré, aux ailes à demi ouvertes ; aux côtés du chef chevauchaient un *barde* et un *druide*, vêtus de longues robes blanches rayées de pourpre ; ils ne portaient pas d'armes ; mais, la bataille engagée, dédaigneux du péril, au premier rang des combattants, ils les encourageaient par leurs paroles et par leurs chants de guerre(7). Ainsi chantait le barde au moment où passait devant nous *le chef des cent vallées* :

« César est venu contre nous. – Il nous a demandé d'une voix forte : Voulez-vous être esclaves ? êtes-vous prêts ?… – Non, nous ne voulons pas être esclaves… non, nous ne sommes pas prêts. – Gaulois, enfants d'une même race, unis par la même cause, levons notre étendard sur les montagnes, et précipitons-nous dans la plaine. – Marchons… marchons à César, unissons dans un même carnage lui et son armée… Aux Romains !… aux Romains ! »

Et tous les cœurs battaient vaillamment à ces chants du barde.

En passant devant notre tribu, à la tête de laquelle était Joel, mon père, *le chef des cent vallées* arrêta son cheval et dit :

– Ami Joel, lorsque j'étais ton hôte, tu m'as demandé mon nom : je t'ai répondu que je m'appellerais *Soldat* tant que notre vieille Gaule ne serait pas délivrée de ses oppresseurs… L'heure est venue de nous montrer fidèles à la devise de nos pères : *Dans toute guerre il n'y a que deux chances pour l'homme de cœur : vaincre ou périr.* Puisse mon dévouement à notre commune patrie n'être pas stérile !… Puisse Hésus protéger nos armées !… Peut-être alors *le chef des cent vallées* aura-t-il effacé la tache qui couvre un nom qu'il n'ose plus porter(8)… Courage, ami Joel ! les fils de ta tribu sont braves entre les braves… J'ai vu dans ta maison deux des tiens, Julyan et Armel, se battre après souper par outrevaillance… Ta sainte fille Hêna, la vierge de l'île de Sên, a offert son sang à Hésus… Brave donc est ta tribu, ami Joel… Quels coups ne va-t-elle pas frapper, aujourd'hui qu'il s'agit du salut de la Gaule ?…

– Ma tribu frappera de son mieux et de toutes ses forces, comptes-y, ami, ainsi que je t'appelais dans ma maison, – reprit mon père. – Nous n'avons pas oublié ce chant des bardes qui

t’accompagnaient lorsqu’ils ont poussé le premier cri de guerre dans la forêt de Karnak :

« Frappe fort le Romain… frappe à la tête… plus fort encore… frappe… frappe le Romain ! »

Et tous ceux de la tribu de Joel répétèrent à grands cris et d’une voix le refrain des bardes :

« Frappe… frappe le Romain !… »

# CHAPITRE IV

*Le char armé de faux. – Margarid, Hénory, Martha, et autres femmes ou jeunes filles de la famille de Joel, se préparent au combat. – Logette des petits enfants. – Les dogues de guerre. – Les bardes donnent le signal de la bataille. – Bataille de Vannes. – La Foudroyante. – La Légion de fer. – Les cavaliers numides. – Les bardes. – Guilhern le laboureur et César. – Mort de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, et de Mikaël. – L'archer crétois et Deber-Trud, le mangeur d'hommes. – Les deux saldunes enchaînés. – Margarid, Hénory, Martha. – Les vierges et les femmes gauloises pendant le combat. – Le char de la mort.*

« Le *chef des cent vallées* s'éloigna pour aller adresser quelques paroles à chaque tribu. Avant de prendre notre poste de bataille, loin des chariots de guerre où étaient les femmes, les jeunes filles et mes enfants, mon père, mon frère et moi, nous avons voulu nous assurer une dernière fois que rien ne manquait à la défense du char qui portait notre famille. Ma mère Margarid, aussi tranquille que lorsqu'elle filait sa quenouille au coin de notre foyer, était debout, appuyée à la membrure de chêne dont est formée la caisse du char ; elle engageait ma femme Hénory et Martha, femme de Mikaël, à donner plus de jeu aux courroies qui assujettissent à des chevilles plantées sur le rebord du chariot le manche des faux que l'on manœuvre pour le défendre, de même que l'on manœuvre les rames attachées au plat-bord d'une barque(9).

» Plusieurs jeunes filles et jeunes femmes de nos parentes s'occupaient d'autres soins : les unes, à l'arrière de la voiture, préparaient, au moyen de peaux épaisses tendues sur des cordes, un réduit où nos enfants devaient être à l'abri des flèches et des pierres lancées par les frondeurs et les archers ennemis. Ces enfants riaient et s'ébattaient déjà, avec de joyeux cris, dans cette logette à peine achevée. Pour plus de préservation encore, Mamm' Margarid, veillant à toute chose, fit placer des sacs remplis de grain au-dessus du réduit. D'autres jeunes filles accrochaient au long des parois intérieures du char des couteaux de jet, des épées

et des haches, qui, le péril venu, ne pesaient pas plus qu'une quenouille à leurs bras blancs et forts. Deux de leurs compagnes, agenouillées près de Mamm' Margarid, ouvraient des caisses de linge et préparaient l'huile, le baume, le sel et l'eau de gui, pour panser les blessures, à l'exemple des druidesses, dont le char secourable était voisin.

» À notre approche, nos enfants sont accourus gaiement, du fond de leur réduit, sur le devant de la voiture, d'où ils nous ont tendu leurs petites mains. Mikaël, étant à pied, prit dans ses bras son fils et sa fille, tandis que ma femme Hénory, pour m'épargner la peine de descendre de cheval, mit tour à tour entre mes bras, du haut du char, ma petite Siomara et mon petit Sylvest. Je les assis tous les deux sur le devant de ma selle, et, au moment d'aller combattre, j'eus grand plaisir à baiser leurs têtes blondes. Mon père Joel dit alors à ma mère :

» – Margarid, si la chance tourne contre nous, si le char est assailli par les Romains, ne fait lâcher les dogues de guerre qu'au moment de l'attaque ; ces braves chiens ne seront que plus furieux de leur longue attente, et ne s'écarteront pas.

» – Ton conseil sera suivi, Joel, répondit Mamm' Margarid. Vois maintenant si les courroies des faux leur donnent assez de jeu pour la manœuvre.

» – Oui, elles en ont assez, répondit mon père après avoir visité une partie des courroies.

» Puis, examinant l'armement des faux qui défendait l'autre bord du chariot, Joel reprit :

» – Femme ! femme !… à quoi ont pensé ces jeunes filles ?… Vois donc… Ah ! les têtes folles ! de ce côté, le tranchant des faux est tourné vers l'arrière…

» – C'est moi qui ait fait ainsi disposer les armes, a dit ma mère.

» – Et pourquoi tous les tranchants des faux ne sont-ils pas tournés du même côté, Margarid ?

» – Parce qu'un char est presque toujours assailli à la fois par l'avant et par l'arrière ; dans ce cas, les deux rangs de faux agissant en sens inverse l'un de l'autre, sont de meilleure défense… Ma mère m'a enseigné cela ; je l'enseigne à ces chères filles.

» – Ta mère était plus judicieuse que moi, Margarid… La bonne fauchaison est ainsi plus certaine… Viennent les Romains à l'assaut du char ! têtes et membres tomberont fauchés comme des épis mûrs en temps de moisson ! et fasse Hésus qu'elle soit bonne, cette moisson humaine !

» Puis, prêtant l'oreille, mon père nous dit, à Mikaël et à moi :

» – Enfants, j'entends les cymbales des bardes et les clairons de la *trimarkisia*… Rejoignons nos rangs… Allons, Margarid, allons, mes filles, au revoir, ici… ou ailleurs…

» – Ici ou ailleurs, nos pères et nos époux nous retrouveront pures de tout outrage… répondit ma femme Hénory, plus fière, plus belle que jamais.

» – Victorieuses ou mortes, vous nous reverrez ! ajouta Madalèn, une de nos parentes, jeune vierge de seize ans ; mais esclaves ou déshonorées ! non… par le glorieux sang de notre Hêna… non… jamais !

» – Non !… reprit Martha, la femme de Mikaël, en pressant sur son sein ses deux enfants, que mon frère venait de replacer sur le chariot.

» – Ces chères filles sont de notre race… Sois sans inquiétude, Joel, reprit Mamm' Margarid, toujours calme et grave ; elles feront leur devoir.

» – Comme nous ferons le nôtre… Et ainsi la Gaule sera délivrée, dit mon père. Toi aussi, tu feras ton devoir, vieux mangeur d'hommes, vieux Deber-Trud ! ajouta le *brenn* en caressant la tête énorme du dogue de guerre qui, malgré sa chaîne, s'était dressé debout et appuyait ses pattes à l'épaule du cheval. Bientôt viendra l'heure de la curée ! bonne et sanglante curée, Deber-Trud ! Hèr ! hèr !… aux Romains !…

» Pendant que le dogue et la meute de combat semblaient répondre à ces mots par des aboiements féroces, le *brenn*, mon frère et moi, nous avons jeté un dernier regard sur notre famille ; puis mon père a tourné la tête de son fier étalon *Tom-Bras* vers les rangs de l'armée, et l'a rapidement rejointe. J'ai suivi mon père, tandis que Mikaël, agile et robuste, tenant fortement serrée dans sa main gauche une poignée de crins de la longue crinière de mon cheval lancé au galop, m'accompagnait en courant ; parfois, s'abandonnant à l'élan de ma monture, il bondissait avec elle et était ainsi soulevé de terre pendant quelques pas… Mikaël et moi,

comme bien d'autres de la tribu, nous nous étions, en temps de paix, familiarisés avec le mâle exercice militaire de la *mahrek-ha-droad* (cavaliers et piétons).

» Le *brenn*, mon frère et moi, nous avons ainsi rejoint notre tribu et notre rang de bataille.

» L'armée gauloise occupait le faite d'une colline éloignée de Vannes d'une lieue : à l'orient, notre ligne de bataille s'appuyait sur la forêt de Merek, occupée par nos meilleurs archers ; à l'occident, nous étions défendus par les hauteurs escarpées du rivage que baignaient les eaux de la baie du Morbihan… Au fond de cette baie était ancrée notre flotte, où se trouvaient alors mon frère Albinik et sa femme Méroë. Nos vaisseaux commençaient à lever leurs câbles de fer pour aller combattre les galères romaines, disposées en croissant et immobiles comme une volée de cygnes de mer reposés sur les vagues. N'étant plus pilotée par Albinik, la flotte de César, remise à flot lors de la marée haute, gardait sa position de la veille, de peur de tomber sur des écueils quelle ignorait.

» À nos pieds coulait la rivière de Roswallan : les Romains devaient la traverser à gué pour venir à nous. Le *chef des cent vallées* avait habilement choisi notre position : nous avions devant nous une rivière, derrière nous la ville de Vannes ; à l'occident, la mer ; à l'orient la forêt de Merek ; sa lisière abattue offrait des obstacles insurmontables à la cavalerie ennemie, et beaucoup de dangers à l'infanterie, nos meilleurs archers étant disséminés au milieu de ces grands abatis de bois.

» Le terrain qui nous faisait face de l'autre côté de la rivière s'élevait en pente douce ; ses hauteurs nous cachaient la route par laquelle devaient arriver l'armée romaine. Soudain nous avons vu apparaître au faîte de cette colline, et descendre son versant à toute bride, en venant vers nous, des montagnards d'Arès envoyés en éclaireurs pour nous signaler l'approche de l'ennemi. Ils traversèrent la rivière à gué, nous rejoignirent, et nous annoncèrent l'avant-garde de l'armée romaine.

» – Amis, avait dit le *chef des cent vallées* à chaque tribu, en passant à cheval devant le front de bataille de l'armée, restez immobiles jusqu'à ce que les Romains, rassemblés sur l'autre bord de la rivière, commencent à la traverser ; à ce moment, les frondeurs et les archers épuiseront leurs pierres et leurs flèches sur l'ennemi ; puis, lorsque les Romains, après le passage de la

rivière, reformeront leurs cohortes, que toute notre ligne s'ébranle, laissant la réserve auprès des chariots de guerre ; alors les gens de pied au centre, les cavaliers sur les ailes, précipitons-nous comme un torrent du haut de cette pente rapide : l'ennemi, encore acculé à la rivière, ne résistera pas à l'impétuosité de notre premier choc !

» Bientôt la colline opposée à la nôtre s'est couverte des nombreuses troupes de César. À l'avant-garde marchaient les VEXILLAIRES, reconnaissables à la peau de lion qui leur couvrait la tête et les épaules ; les vieilles cohortes renommées par leur expérience et leur intrépidité, telles que la FOUDROYANTE, la LÉGION DE FER, et bien d'autres que nous désigna le *chef des cent vallées*, qui avait déjà combattu les Romains, formaient la réserve. Nous voyions briller au soleil leurs armures et les enseignes distinctives des légions : un *aigle*, un *loup*, un *dragon*, un *minotaure* et autres figures de bronze doré, ornée de feuillage… Le vent nous apportait les sons éclatants de leurs longs clairons… Nos cœurs bondissaient à cette musique guerrière. Une nuée de cavaliers numides, enveloppés de longs manteaux blancs, précédaient l'armée. Elle a fait halte un moment ; un grand nombre de ces Numides sont arrivés à toute bride au bord opposé de la rivière ; ils y sont entrés à cheval, afin de s'assurer qu'elle était guéable, et se sont approchés, malgré la grêle de pierres et de flèches que faisaient pleuvoir sur eux nos frondeurs et nos archers. Aussi avons-nous vu plus d'un manteau blanc flottant sur le courant de la rivière, et plus d'un cheval sans cavalier gravir la berge et retourner vers les Romains. Cependant, plusieurs Numides, malgré les pierres et les traits qu'on leur lançait, traversèrent plusieurs fois la rivière dans toute sa largeur, montrant ainsi tant de bravoure, que nos archers et nos frondeurs cessèrent leur jet d'un commun accord, afin d'honorer cette outre-vaillance. Le courage nous plaît dans nos ennemis ; ils en sont plus honorables à combattre. Les Numides, certains d'un passage à gué, coururent porter cette nouvelle à l'armée romaine… Alors les légions, s'ébranlant, se sont formées en plusieurs colonnes profondes ; le passage de la rivière a commencé… Selon les ordres du *chef des cent vallées,* nos archers et nos frondeurs ont recommencé leur jet, tandis que les archers crétois et des frondeurs des îles Baléares, se déployant sur la rive opposée, ripostaient à nos gens.

» – Mes fils, nous dit mon père en regardant du côté de la baie du Morbihan, votre frère Albinik va se battre sur mer pendant que nous nous battrons sur terre… Voyez… notre flotte a rejoint les

galères romaines.

» Mikaël et moi, regardant du côté que nous montrait le *brenn*, nous avons vu au loin nos navires aux lourdes voiles de peaux tannées tendues par des chaînes de fer, aborder les galères romaines.

» Mon père disait vrai : le combat s'engageait à la fois sur terre et sur mer… De ce double combat allait sortir l'indépendance ou l'asservissement de la Gaule. J'ai fait alors une remarque de sinistre augure : nous tous, ordinairement si babillards, si gais à l'heure de la bataille, que l'on entendait toujours sortir des rangs gaulois de plaisantes provocations à l'ennemi ou de bouffonnes saillies sur le danger, nous étions graves, silencieux, mais résolus à vaincre ou à périr.

» Le signal de la bataille a été donné : les cymbales des bardes ont répondu aux clairons romains ; le *chef des cent vallées,* descendant de cheval, s'est mis de quelques pas en avant sur notre ligne de bataille… plusieurs druides et bardes étaient à ses côtés… Il a brandi son épée et s'est élancé en courant sur la pente rapide de la colline… Les druides et les bardes couraient du même pas que lui… faisant vibrer leurs harpes d'or… À ce signal, toute notre armée s'est précipitée à leur suite sur l'ennemi, qui, après le passage de la rivière, reformait ses cohortes.

» La *mahrek-ha-droad* des tribus voisines de Karnak, que commandait mon père, s'élança, ainsi que le reste de l'armée, sur le versant de la colline. Mon frère Mikaël, tenant sa hache de la main droite, fut, pendant cette impétueuse descente, presque toujours suspendu à la crinière de mon cheval, qu'il avait saisie de la main gauche. Je voyais, au bas de la côte, la légion romaine appelée la *Légion de fer*, à cause des pesantes armures de ses soldats, formée e*n coin*. Immobile comme une muraille d'acier, hérissée de piques, elle s'apprêtait à recevoir notre choc à la pointe de ses lances. Je portais, comme tous les cavaliers, un sabre au côté gauche, une hache au côté droit, et à la main un lourd épieu ferré. Nous avions pour casque un bonnet de fourrure, pour cuirasse une casaque de peau de sanglier, et des bandelettes de cuir enveloppaient nos jambes que nos braies ne couvraient pas. Mikaël était armé d'un épieu ferré, d'un sabre, et portait au bras gauche un léger bouclier.

» – Saute en croupe ! ai-je dit à mon frère au moment où nos chevaux, dont nous n'étions plus maîtres, arrivaient à toute bride

sur les lances de la *Légion de fer*…

» Une fois à portée, nous avons de toutes nos forces lancé notre épieu ferré à la tête des Romains, comme on lance le *pen-bas*(10). Mon coup à moi porta ferme et droit sur le casque d'un légionnaire. Tombant à la renverse, il entraîna dans sa chute le soldat qui le suivait. Mon cheval entra par cette trouée au plus épais de la *Légion de fer*. D'autres des nôtres m'imitèrent ; dans cette mêlée, le combat devint rude. Mon frère Mikaël, toujours à mes côtés, tantôt, pour frapper de plus haut, sautait sur la croupe de mon cheval, tantôt s'en faisait un rempart : il combattait valeureusement. Une fois je fus à demi démonté ; il me protégea de son arme pendant que je me remettais en selle. Les autres piétons de la *mahrek-ha-droad* se battaient de la même manière, chacun à côté de son cavalier.

» – Frère, tu es blessé, ai-je dit à Mikaël. Vois, ta saie est rougie.

» – Et toi, frère, m'a-t-il répondu, regarde tes braies ensanglantées.

» Et de vrai, dans la chaleur du combat, nous ne sentions pas ces blessures. Mon père, chef de la *mahrek-ha-droad,* n'était pas accompagné d'un piéton. À deux reprises, nous l'avons rejoint au milieu de la mêlée ; son bras, fort malgré son âge, frappait sans relâche ; sa lourde hache résonnait sur les armures de fer comme le marteau sur l'enclume. Son étalon *Tom-Bras* mordait avec furie tous les Romains à sa portée ; il en a soulevé un presque de terre en se cabrant ; il le tenait par la nuque, et le sang jaillissait. Plus tard le flot des combattants nous a de nouveau rapproché de mon père déjà blessé ; j'ai renversé, broyé sous les pieds de mon cheval un des assaillants du *brenn* ; nous avons encore été séparés de lui. Nous ne savions rien des autres mouvements de la bataille ; engagés dans la mêlée, nous ne pensions qu'à culbuter la *Légion de fer* dans la rivière. Nous poussions fort à cela ; déjà nos chevaux trébuchaient sur les cadavres comme sur un sol mouvant ; nous avions entendu, non loin de nous, la voix éclatante des bardes : ils chantaient à travers la mêlée :

« Victoire à la Gaule ! – Liberté ! liberté ! – Encore un coup de hache ! – Encore un effort ! – Frappe… frappe, Gaulois ! – Et le Romain est vaincu. – Et la Gaule délivrée. – Liberté ! liberté ! – Frappe fort le Romain ! – Frappe plus fort… frappe ! Gaulois ! »

» Les chants des bardes, l'espoir victorieux qu'ils nous

donnaient, redoublent nos efforts. Les débris de la *Légion de fer*, presque anéantie, repassent la rivière en désordre ; nous voyons accourir à nous, saisie de panique, une cohorte romaine en pleine déroute ; les nôtres la refoulaient de haut en bas sur la pente de la colline au pied de laquelle nous étions. Cette troupe, jetée entre deux ennemis, est détruite… Nos bras se lassaient de tuer, lorsque je remarque un guerrier romain de moyenne taille : sa magnifique armure annonçait son rang élevé ; il était à pied, et avait perdu son casque dans la mêlée. Son grand front chauve, son visage pâle, son regard terrible, lui donnaient un aspect menaçant : armé d'une épée, il frappait avec fureur ses propres soldats, ne pouvant arrêter leur fuite. Je le montrai du geste à Mikaël qui venait de me rejoindre.

» – Guilhern, me dit-il, si partout l'on s'est battu comme ici, nous sommes victorieux… Ce guerrier à l'armure d'or et d'acier doit être un général romain ; faisons-le prisonnier ; ce sera un bon otage à garder… Aide-moi, nous l'aurons.

» Mikaël court, se précipite sur le guerrier à l'armure d'or au moment où il tentait encore d'arrêter les fuyards. En quelques bonds de mon cheval, je rejoins mon frère. Après une courte lutte, il renverse le Romain ; ne voulant pas le tuer, mais le garder prisonnier, il ne tenait sous ses deux genoux, sa hache haute, pour lui signifier de se rendre. Le Romain comprit, n'essaya plus de se débattre, et leva au ciel la main qu'il avait de libre, afin d'attester les Dieux qu'il se rendait prisonnier.

» – Emporte-le, me dit mon frère.

» Mikaël, ainsi que moi, très-robuste, très-grand, tandis que notre prisonnier était frêle et de stature moyenne, le saisit entre ses bras et le soulève de terre ; moi, je prends le Romain par le collet de buffle qu'il portait sous sa cuirasse, je l'attire vers moi, je l'enlève, et le jette tout armé en travers de ma selle ; prenant alors mes rênes entre mes dents, afin de pouvoir d'une main contenir notre prisonnier, et de l'autre le menacer de ma hache, je l'emporte ainsi, et pressant les flancs de mon cheval, je me dirige vers notre réserve pour mettre là notre otage en sûreté, et aussi faire panser mes blessures… J'avais fait à peine quelques pas, lorsqu'un de nos cavaliers, venant à ma rencontre en pourchassant des fuyards, s'écria en reconnaissant le Romain que j'emportais :

» – *C'est* CÉSAR !… *Frappe* !… *assomme* CÉSAR !

» J'apprends ainsi que j'emportais sur mon cheval le plus grand

ennemi de la Gaule. Moi, loin de songer à le tuer… saisi de stupeur, je m'arrête… ma hache s'échappe de ma main, et je me renverse en arrière, afin de mieux contempler ce César si redouté que je tenais en mon pouvoir(11).

» Malheur à moi ! malheur à mon pays ! César profite de mon stupide étonnement, saute à bas de mon cheval, appelle à son aide un gros de cavaliers numides qui accouraient à sa recherche, et, lorsque j'ai eu conscience de ma criminelle sottise, il n'était plus temps de la réparer… César s'était élancé sur le cheval d'un des cavaliers numides, tandis que les autres m'enveloppaient… Furieux d'avoir laissé échapper César, je me défends à outrance. Je reçois de nouvelles blessures et je vois tuer mon frère Mikaël à mes côtés… Ce malheur est le signal des autres. Jusqu'alors favorable à nos armes, la chance de la bataille tourne contre nous… César rallie ses légions ébranlées ; un renfort considérable de troupes fraîches arrive à son secours, et nous sommes repoussés en désordre sur notre réserve, où se trouvaient nos chariots de guerre, nos blessés, nos femmes et nos enfants… Entraîné par le flot des combattants, j'arrive près des chars de guerre, heureux, dans notre défaite, d'être du moins rapproché de ma mère et des miens, et de pouvoir les défendre, s'il m'en restait la force, car le sang qui coulait de mes blessures m'affaiblissait de plus en plus. Hélas ! les Dieux m'avaient condamné à une horrible épreuve ; maintenant je peux dire comme disaient mon frère Albinik et sa femme, morts tous deux dans l'attaque des galères romaines, en combattant sur mer comme nous combattions sur terre pour la liberté de notre pauvre patrie :

» – Nul n'avait vu, nul ne verra désormais le spectacle épouvantable auquel j'ai assisté…

» Refoulés vers les chariots, toujours combattant, attaqués à la fois par les cavaliers numides, par les légionnaires de l'infanterie et par les archers crétois, nous cédions le terrain pas à pas. Déjà j'entendais les mugissements des taureaux, le bruit éclatant des nombreuses clochettes d'airain qui garnissent leur joug, les aboiements des dogues de guerre, encore enchaînés autour des chars. Ménageant mes forces défaillantes, je ne cherche plus à combattre, mais à me diriger vers l'endroit où ma famille se trouvait en danger. Soudain, mon cheval, déjà blessé, reçoit au flanc un coup mortel, s'abat, roule sur moi ; ma jambe et ma cuisse, percées de deux coups de lance, sont prises comme dans un étau entre le sol et cette masse inerte ; je m'efforçais en vain de

me dégager, lorsqu'un de nos cavaliers, qui me suivait au moment de ma chute, se heurte à ma monture expirante, culbute sur elle avec son cheval ; tous deux sont à l'instant percés de coups par des légionnaires. La résistance des nôtres devient désespérée ; cadavres sur cadavres s'entassent sur moi et autour de moi. De plus en plus affaibli par la perte de mon sang, vaincu par les douleurs de mes membres brisés sous cet entassement de morts et de mourants, incapable de faire un mouvement, tout sentiment m'abandonne, mes yeux se ferment… et lorsque, rappelé à moi par les élancements aigus de mes blessures, je rouvre les yeux… voici ce que je vois, me croyant d'abord obsédé par un de ces songes effrayants auxquels on veut vainement échapper par un réveil qui vous fuit.

» Et pourtant ce n'était pas un songe… Non, ce n'était pas un songe, mais une réalité horrible… horrible !…

» À vingt pas de moi, j'aperçois le char de guerre où se trouvaient ma mère, ma femme Hénory, Martha, la femme de Mikaël, nos enfants et plusieurs jeunes filles et jeunes femmes de notre famille. Plusieurs hommes de nos parents et de notre tribu, accourus comme moi vers les chars, les défendaient contre les Romains. Parmi ceux des nôtres, je reconnais les deux *saldunes*, attachés l'un à l'autre par une chaîne de fer, emblème de leur fraternelle amitié : tous deux jeunes, beaux, vaillants comme l'avaient été Armel et Julyan. Leurs vêtements en lambeaux, la tête, la poitrine nues et déjà ensanglantées, armés de leur épieu, les yeux flamboyants, un dédaigneux sourire aux lèvres, ils combattaient intrépidement des légionnaires romains couverts de fer et des archers crétois armés à la légère de casaques et de jambards de cuir. Les grands dogues de guerre, déchaînés depuis peu sans doute, sautaient à la gorge des assaillants, souvent les renversaient de leur élan furieux, et leurs redoutables mâchoires, ne pouvant entamer ni casque, ni cuirasse, dévoraient le visage de leurs victimes ; et ils se faisaient tuer sur elles sans démordre. Les archers crétois, presque sans armure défensive, étaient saisis par les dogues, aux jambes, aux bras, au ventre, aux épaules, et chaque morsure de ces chiens féroces emportait un lambeau de chair sanglante.

» À quelques pas de moi, j'ai vu un archer de taille gigantesque, calme au milieu de cette mêlée, choisir dans son carquois sa flèche la plus aiguë, la poser sur la corde de son arc, la tendre d'un bras vigoureux, et longuement viser l'un des deux

*saldunes* enchaînés, qui, entraîné par la chute et le poids de son frère d'armes tombé mort à son côté, ne pouvait plus combattre qu'un genou à terre, mais si vaillamment encore, que, pendant quelques instants, nul n'osa braver les coups de son épieu ferré, qu'il faisait voltiger autour de lui et dont chaque atteinte était mortelle. L'archer crétois, attendant le moment opportun, visait encore le *saldune*, lorsque j'ai vu bondir le vieux *Deber-Trud*. Cloué à ma place sous le monceau de morts qui m'écrasait, incapable de bouger sans ressentir des douleurs atroces à ma cuisse blessée, j'ai rassemblé ce qui me restait de forces pour crier :

» – Hou ! hou !… Deber-Trud… au Romain !…

» Le dogue, encore excité par ma voix, qu'il reconnaît, s'élance d'un bond sur l'archer crétois au moment où sa flèche partait en sifflant et s'enfonçait, vibrante encore, dans la poitrine du saldune… À cette nouvelle blessure, ses yeux se ferment ; ses bras alourdis laissent tomber son épieu… le genou qu'il tendait en avant fléchit… son corps s'affaisse ; mais, par un dernier effort, le saldune se redresse sur ses deux genoux, arrache la flèche de sa plaie, la rejette aux légionnaires romains en criant d'une voix forte encore et avec un sourire de raillerie suprême :

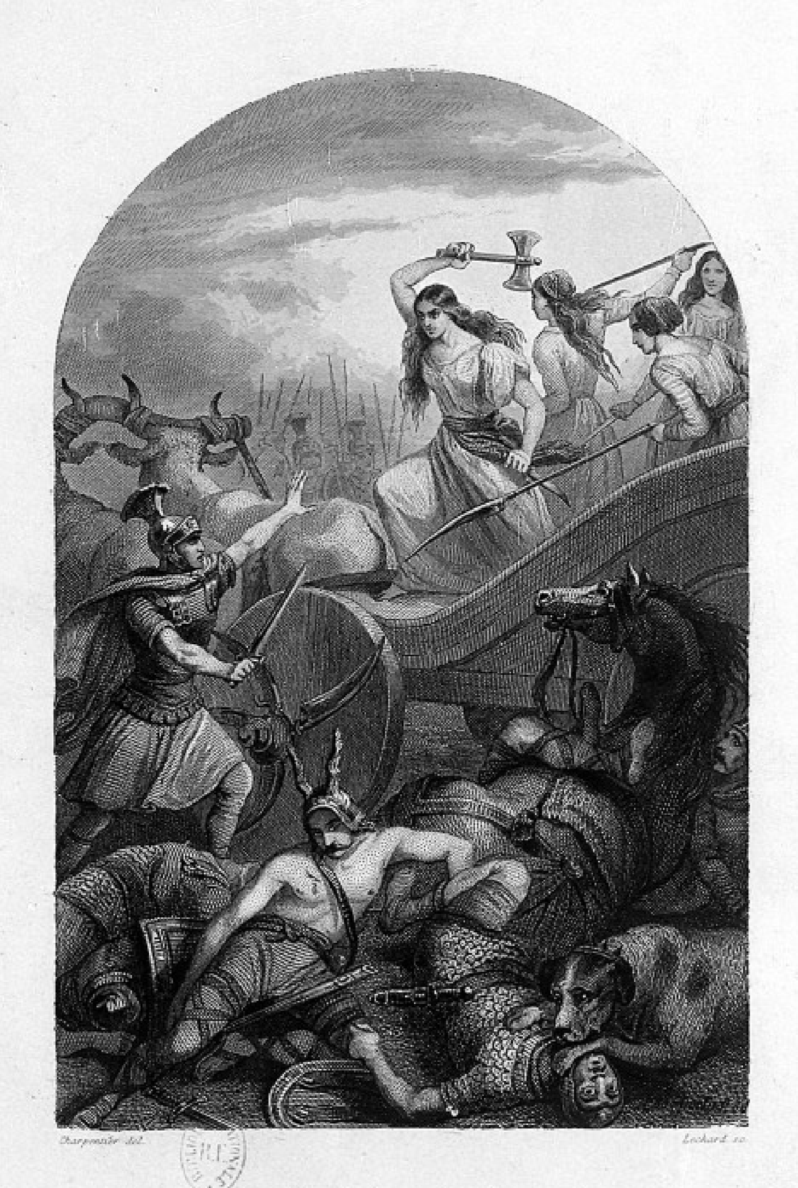
» – À vous, lâches ! qui abritez votre peur et votre peau sous des armures de fer… La cuirasse du Gaulois est sa poitrine(12).

» – Et le saldune est tombé mort sur le corps de son frère d'armes.

» Tous deux ont été vengés par Deber-Trud… Il avait renversé et tenait sous ses pattes énormes l'archer crétois qui poussait des cris affreux ; mais d'un coup de ses crocs, formidables comme ceux d'un lion, le dogue de guerre a déchiré si profondément la gorge de sa victime, que deux jets d'un sang chaud sont venus mouiller mon front, et l'archer, sans mourir encore, n'a plus crié… Deber-Trud, sentant sa proie toujours vivante, s'acharnait sur elle avec des grondements furieux, dévorant et jetant de côté chaque lambeau de chair arraché ; j'ai entendu les côtes du Crétois craquer, se broyer sous les crocs de Deber-Trud, qui fouillait et fouillait… si avant dans cette poitrine sanglante, que son mufle rougi s'y perdait, et que je ne voyais plus que ses deux yeux flamboyants. Un légionnaire est accouru, et par deux fois il a transpercé Deber-Trud de sa lance… Deber-Trud n'a pas poussé un seul gémissement… Deber-Trud est mort en bon dogue de guerre, sa tête monstrueuse plongée dans les entrailles du Romain(13).

» Après la mort des deux saldunes enchaînés l'un à l'autre, les défenseurs du chariot sont tombés un à un… Alors j'ai vu ma mère, ma femme, celle de Mikaël, et nos autres jeunes parentes, les yeux et les joues enflammés, les cheveux épars, les vêtements désordonnés par l'action du combat, les bras et le sein demi-nus, courir, intrépides, d'un bout à l'autre du chariot, encourageant les combattants de la voix et du geste, lançant sur les Romains, d'une main virile et aguerrie, courts épieux ferrés, couteaux de jet, massues armées de pointes. Enfin le moment suprême est venu : tous ceux de notre famille tués, le chariot, entouré de corps amoncelés jusqu'à ses moyeux, n'a plus été défendu que par ma mère, nos épouses, nos parentes… Il allait être assailli… Elles étaient là avec Margarid… cinq jeunes femmes et six jeunes vierges, presque toutes d'une beauté superbe, rendues plus belles encore par l'exaltation de la bataille.

» Les Romains, sûrs de cette proie pour leurs débauches, et la voulant garder vivante, se sont consultés avant d'attaquer… Je ne comprenais pas leurs paroles ; mais à leurs rires grossiers, aux regards licencieux qu'ils jetaient sur les Gauloises, je ne doutais pas du sort qui les attendait… Et j'étais là, brisé, inerte, haletant, plein de désespoir, d'épouvante et de rage impuissante, voyant à quelques pas de moi ce char, où étaient ma mère, ma femme, mes enfants !… Courroux du ciel ! Ainsi que celui qui ne peut se réveiller d'un rêve épouvantable, j'étais condamné à tout voir, à tout entendre, et à rester immobile…



Charpentier del. — Lechard sc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le Chariot de la Mort.

» Un officier, d’une figure insolente et farouche, s’est avancé seul vers le char, et s’adressant aux Gauloises en langue romaine, il leur a dit des paroles que les autres soldats ont accueillies par des rires insultants… Ma mère, calme, pâle, redoutable, m’a paru recommander aux jeunes femmes, rassemblées autour d’elle, de ne pas s’émouvoir. Alors le Romain, ajoutant quelques mots, les a terminés par un geste obscène… Margarid tenait à ce moment une lourde hache… Elle l’a lancée si droit à la tête de l’officier, qu’il a tournoyé sur lui-même et est tombé… Sa chute a donné le signal de l’attaque : ses soldats se sont élancés pour assaillir le char… Les Gauloises se précipitant alors sur les faux qui de chaque côté défendaient le chariot, les ont fait jouer avec tant de vigueur et d’ensemble, qu’après avoir vu tuer ou mettre hors de combat un grand nombre des leurs, les Romains, un moment effrayés des ravages de ces armes terribles si intrépidement manœuvrées, ont suspendu l’attaque… Mais bientôt, se servant, en guise de leviers, des longues lances des légionnaires, ils sont parvenus à briser les manches des faux, en se tenant hors de leur atteinte… Cette armature anéantie, un nouvel assaut allait commencer : l’issue n’était plus douteuse… Pendant que les dernières faux tombaient brisées sous les coups des soldats, j’ai vu ma mère parler à Hénory et à Martha, épouse de Mikaël… Toutes deux ont couru vers le réduit où étaient abrités nos enfants. J’ai frémi malgré moi en voyant l’air farouche et inspiré de ma femme et de Martha en allant vers ce réduit. Margarid a aussi parlé aux trois jeunes femmes qui n’avaient pas d’enfants, et celles-ci, ainsi que les jeunes filles, lui ont pris les mains et les ont pieusement baisées.

» À ce moment, les dernières faux, abandonnées par les Gauloises, tombaient sous les coups des Romains… Ma mère saisit une épée d’une main, de l’autre un voile blanc, s’avance vers le devant du chariot, et, agitant le voile blanc, jette l’épée loin d’elle, comme pour annoncer à l’ennemi que toutes les femmes voulaient se rendre prisonnières. Cette résolution me surprit et m’effraya ; car, pour ces jeunes vierges et ces jeunes femmes si belles, se rendre… c’était aller au-devant de l’esclavage et des derniers outrages, plus affreux que la servitude et la mort !… Les soldats, d’abord étonnés de la reddition proposée, répondirent par des rires de consentement ironique. Margarid paraissait attendre un signal ; par deux fois elle jeta les yeux avec impatience vers le réduit où se trouvaient nos enfants, et où étaient entrées ma femme et celle de mon frère. Le signal désiré par ma mère ne venant pas, elle voulut sans doute détourner l’attention de

l'ennemi, et agita de nouveau son voile blanc en montrant tout à tour la ville de Vannes et la mer.

» Les soldats, ne comprenant pas la signification de ces gestes, se regardent et s'interrogent… Alors, ma mère, après un nouveau coup-d'œil vers le réduit où avaient disparu Hénory et Martha, échange quelques mots avec les jeunes filles qui l'entouraient, saisit un poignard, et, avec la rapidité de l'éclair, frappe l'une après l'autre trois des vierges placées près d'elle, et qui, entr'ouvrant leur robe, avaient vaillamment offert au couteau leur chaste sein… Pendant ce temps, les autres jeunes Gauloises s'étaient entre-tuées d'une main prompte et sûre… Elles roulaient au fond du char, lorsque Martha, la femme de mon frère, sortit du réduit où l'on avait caché les enfants pendant la bataille : fière et calme, Martha tenait ses deux petites filles sans ses bras… Un timon de rechange dressé à l'avant-train, où se tenait Margarid, s'élevait assez haut… D'un bond, Martha s'élance sur le rebord du char… et seulement alors je remarque qu'elle avait le cou entouré d'une corde ; le bout de cette corde, Martha le passe dans l'anneau du timon ; ma mère le prend, s'y cramponne de ses deux mains… Martha s'élance en ouvrant les bras… et elle reste étranglée… pendante le long du timon… Mais ses deux petites filles, au lieu de tomber à terre, demeurent suspendues de chaque côté du sein de leur mère, étranglées comme elle par un même lacet qu'elle s'était passée derrière de cou après avoir attaché à chaque bout un de ses enfants(14).

» Tout cela est arrivé si promptement, et avec tant d'ensemble, que les Romains, d'abord immobiles de stupeur et d'épouvante, n'eurent pas le temps de prévenir ces morts héroïques !… ils sortaient à peine de leur surprise, lorsque ma mère Margarid, voyant toutes celles de notre famille expirantes ou mortes à ses pieds, s'est écriée d'une voix forte et calme en lavant vers le ciel son couteau sanglant :

» – Non, mes filles ne seront pas outragées !… non, nos enfants ne seront pas esclaves !… Nous tous, de la tribu de *Joel, le brenn de la tribu de Karnak*, mort, comme les siens, pour la liberté de la Gaule, nous allons le rejoindre ailleurs… Tant de sang versé t'apaisera peut-être, ô Hésus !…

» Et ma mère s'est frappée d'une main tranquille.

» Moi… après tout ceci… en face de ce *chariot de mort,* ne voyant pas sortit ma femme Hénory du réduit où elle devait être

avec mes deux enfants, où elle s'était tuée sans doute comme ses sœurs, après avoir mis à mort mon petit Sylvest et ma petite Siomara… le vertige m'a saisi, mes yeux se sont fermés… je me suis senti mourir, et j'ai, du fond de l'âme, remercié Hésus de ne pas me laisser seul ici… tandis que tous les miens allaient revivre ensemble dans des mondes inconnus…

* *

*

» Mais non… c'est ici-bas que je devais revivre… puisque j'ai survécu à tant de douleurs ! »

# CHAPITRE V.

*L'esclavage. – Guilhern à la chaîne. – Le maquignon. –* Perce-Peau*, l'esclave de* réjouissance*. – Sous quels* numéro*,* nom *et* enseigne *doit être vendu Guilhern. – Il craint que ses deux enfants, son fils Sylvest et sa fille Siomara, n'aient échappé à la mort sur le chariot de guerre. – Ce que l'on faisait des enfants esclaves. – Le* maquignon *parle à Guilhern du seigneur* Trymalcion*, riche vieillard qui achète beaucoup d'enfants. – Épouvante de Guilhern à ces monstruosités.*

« Après que j'eus vu ma mère et les femmes de ma famille et de ma tribu se tuer et s'entre-tuer sur le chariot de guerre, pour échapper à la honte et aux outrages de la servitude, la perte de mon sang me priva de tout sentiment : il se passa un assez long temps pendant lequel je n'eus pas la plénitude de ma raison ; lorsqu'elle me revint, je me trouvai couché sur la paille, ainsi qu'un grand nombre d'hommes, dans un vaste hangar. À mon premier mouvement, je me suis senti enchaîné par une jambe à un pieu enfoncé en terre : j'étais à demi vêtu ; l'on m'avait laissé ma chemise et mes braies, où j'avais caché dans une poche secrète les écrits de mon père et d'Albinik, mon frère, ainsi que la petite *faucille d'or*, don de ma sœur Hêna, la vierge de l'île de Sên ; un appareil avait été mis sur mes blessures : elles ne me faisaient presque plus souffrir ; je ne ressentais qu'une grande faiblesse et un étourdissement qui rendait confus mes derniers souvenirs. J'ai regardé autour de moi : nous étions là peut-être cinquante prisonniers blessés, tous enchaînés sur nos litières ; au fond du hangar se tenaient plusieurs hommes armés ; ils ne me parurent pas appartenir aux troupes régulières romaines. Assis autour d'une table, ils buvaient et chantaient ; quelques-uns d'entre eux, marchant d'un pas mal assuré comme des gens ivres, se détachaient de temps à autre de ce groupe, ayant à la main un fouet à manche court, composé de plusieurs lanières terminées par des morceaux de plomb ; ils se promenaient çà et là, jetant sur les prisonniers des regards railleurs. À côté de moi était un vieillard à barbe et à cheveux blancs, d'une grande pâleur et maigreur ; un

linge ensanglanté cachait à demi son front. Ses coudes sur ses genoux, il tenait son visage entre ses mains. Le voyant prisonnier et blessé, je l'ai cru Gaulois : je ne m'étais pas trompé.

» – Bon père, lui ai-je dit en le touchant légèrement au bras, où sommes-nous ici ?

» Le vieillard, relevant sa figure morne et sombre, m'a répondu d'un air de compassion :

» – Voilà tes premières paroles depuis deux jours…

» – Depuis deux jours ? ai-je repris bien étonné, ne pouvant croire qu'il se fût passé ce temps depuis la bataille de Vannes, et cherchant à recueillir ma mémoire incertaine. Est-ce possible ? il y a deux jours que je suis ici ?

» – Oui… et tu as toujours été en délire… ne semblant pas savoir ce qui se passait autour de toi… Le médecin qui a pansé tes blessures t'a fait boire des breuvages…

» – Maintenant je me rappelle cela confusément… et aussi… un voyage en chariot ?

» – Oui, pour venir du champ de bataille ici. J'étais avec toi dans ce chariot, où l'on t'a porté.

» – Et ici, nous sommes ?…

» – À Vannes.

» – Notre armée ?…

» – Détruite…

» – Et notre flotte ?

» – Anéantie(15).

» – Ô mon frère !… et sa courageuse femme Méroë !… tous deux morts aussi ! ai-je pensé. Et à Vannes, où nous sommes, ai-je dit au vieillard, Vannes est au pouvoir des Romains ?

» – Ainsi que toute la Bretagne, disent-ils.

» – Et le *chef des cent vallées ?*

» – Il s'est réfugié dans les montagnes d'Arès avec un petit nombre de cavaliers… Les Romains sont à sa poursuite, me répondit le vieillard.

» Et levant les yeux au ciel :

» – Qu'Hésus et Teutâtès protègent ce dernier défenseur des Gaules !

» J'avais fait ces questions à mesure que la pensée me revenait, incertaine encore ; mais, lorsque je me suis rappelé le combat du char de guerre, la mort de ma mère, de mon père, de mon frère Mikaël, de sa femme, de ses deux enfants, puis enfin la mort presque certaine de ma femme Hénory, de ma fille et de mon fils… car au moment, où je perdais tout sentiment, je n'avais pas vu sortir Hénory de la logette à l'arrière du chariot, où je supposais qu'elle s'était tuée après avoir aussi tué nos deux enfants… après m'être rappelé tout cela, j'ai poussé, malgré moi, un grand cri de désespoir, me voyant resté seul ici, tandis que les miens étaient ailleurs ; alors, pour fuir la lumière du jour, je me suis rejeté la face sur ma paille.

» Un des gardiens, à moitié ivre, fut blessé de mes gémissements ; plusieurs coups de fouet rudement assénés, accompagnés d'imprécations, sillonnèrent mes épaules. Oubliant la douleur pour la honte, moi Guilhern ! moi, fils de Joel ! battu du fouet ! je me dressai sur mes jambes d'un seul élan, malgré ma faiblesse, pour me jeter sur le gardien ; mais ma chaîne, tendue brusquement, m'arrêta, me fit trébucher et retomber à genoux. Aussitôt le gardien, mis hors de ma portée par la longueur du fouet, redoubla ses coups, me fouettant la figure, la poitrine, le dos… D'autres gardiens accoururent, se précipitèrent sur moi et me mirent aux mains des menottes de fer…

» Mon fils… ô mon fils… toi pour qui j'écris ceci, fidèle aux dernières volontés de mon père… n'oublie jamais… et que tes fils n'oublient jamais… cet outrage, le premier que notre race ait subi… Vis pour venger à son heure, cet outrage ! Et, à défaut de toi, que tes fils le vengent sur les Romains !

» La chaîne aux pieds, les menottes aux mains, incapable de remuer, je n'ai pas voulu réjouir mes bourreaux par ma fureur impuissante ; j'ai fermé les yeux, et me suis tenu immobile sans trahir ni colère ni douleur, pendant que les gardiens, irrités par mon calme, me frappaient avec acharnement. Cependant, une voix leur ayant dit quelques paroles très-vives en langue romaine, leurs coups cessèrent ; alors j'ouvris les yeux ; je vis trois nouveaux personnages : l'un d'eux gesticulait d'un air fâché, parlait très-vite aux gardiens, me désignant de temps à autre. Cet homme, petit et gros, avait la figure fort rouge, des cheveux blancs, une barbe grise pointue ; il portait une courte robe de laine brune, des

chausses de peau de daim et des bottines de cuir ; il n'était pas vêtu à la mode romaine ; deux hommes l'accompagnaient : l'un, vêtu d'une longue robe noire, avait un air grave et sinistre ; l'autre tenait un coffret sous son bras. Pendant que je regardais ces personnages, le vieillard, mon voisin, enchaîné comme moi, me montra du regard le gros petit homme à figure rouge et à cheveux blancs, qui s'entretenait avec les gardiens, et me dit d'un air de colère et de dégoût :

» – Le *maquignon* !… le *maquignon* !…

» – Qui ? lui ai-je répondu, ne le comprenant pas ; quel maquignon ?

» – Celui qui nous achète ; les Romains appellent ainsi les marchands d'esclaves(16).

» – Quoi ! acheter des blessés ? dis-je au vieillard dans ma surprise ; acheter des mourants ?

» – Ne sais-tu pas qu'après la bataille de Vannes, m'a-t-il répondu avec un sombre sourire, il restait plus de morts que de vivants et pas un Gaulois sans blessures ? C'est sur ces blessés qu'à défaut de proie plus valide, les marchands d'esclaves suivant l'armée romaine se sont abattus comme les corbeaux sur les cadavres.

» Alors je n'en ai plus douté… j'étais esclave… On m'avait acheté, je serais revendu. Le maquignon, ayant cessé de parler aux gardiens, s'approcha du vieillard, et lui dit en langue gauloise, mais avec un accent qui prouvait son origine étrangère :

» – Mon vieux *Perce-Peau*, qu'est-il donc arrivé à ton voisin ? Est-ce qu'il est enfin sorti de son assoupissement ? Il a donc agi ou parlé ?

» – Interroge-le, dit brusquement le vieillard, il te répondra.

» Alors le maquignon vint de mon côté ; il ne paraissait plus irrité ; sa figure, naturellement joviale, se dérida ; il se baissa vers moi, appuya ses deux mains sur ses genoux, me sourit, et me dit en parlant très-vite et me faisant des questions auxquelles il répondait souvent pour moi :

» – Tu as donc repris tes esprits, mon brave *Taureau* ? Oui… Ah ! tant mieux… Par Jupiter ! c'est bon signe… Vienne maintenant l'appétit, et il vient, n'est-ce pas ? Oui ?… Tant mieux encore ! Avant huit jours, tu seras remplumé… Ces brutes de

gardiens, toujours à moitié ivres t'ont donc fouaillé ? Oui ?… Cela ne m'étonne pas… ils n'en font jamais d'autres… Le vin des Gaules les rend stupides… Te battre… et c'est à peine si tu peux tenir sur tes jambes… sans compter que, chez les hommes de race gauloise, la colère contenue peut avoir de mauvais résultats… Mais tu n'es plus en colère, n'est-ce pas ? Non ?… Tant mieux ! C'est moi qui dois être en colère contre ces ivrognes… Si ton sang, bouillonnant de fureur, t'avait étouffé, pourtant !… Mais bah ! ces brutes se soucient bien de me faire perdre vingt-cinq ou trente sous d'or(17) que tu pourras me valoir prochainement, mon brave Taureau !… Mais pour plus de sûreté, je vais te conduire dans un réduit où tu seras seul et mieux qu'ici : il était occupé par un blessé qui est mort cette nuit… un beau blessé !… un superbe blessé !… C'est une perte… Ah ! tout n'est pas gain dans le commerce… Viens, suis-moi.

» Et il s'occupa de détacher ma chaîne au moyen d'un ressort dont il avait le secret. Je me demandais pourquoi le maquignon m'appelait toujours *Taureau*… J'aurais d'ailleurs préféré le fouet des gardiens à la joviale loquacité de ce marchand de chair humaine. J'étais certain de ne pas rêver ; cependant, j'avais peine à croire à la réalité de ce que je voyais… Incapable de résister, je suivis cet homme ; je n'aurais plus ainsi sous les yeux ces gardiens qui m'avaient battu, et dont la vue faisait bouillonner mon sang. Je fis un effort pour me lever, car grande encore était ma faiblesse. Le maquignon décrocha ma chaîne, la prit par le bout, et, comme j'avais toujours les menottes aux mains, l'homme à la longue robe noire et celui qui portait un coffret me prirent chacun sous un bras, et me conduisirent à l'extrémité du hangar ; on me fit monter quelques degrés et entrer dans un réduit éclairé par une ouverture grillée. J'y jetai un regard ; je reconnus la grande place de la ville de Vannes, et, au loin, la maison où j'étais souvent venu voir mon frère Albinik le marin et sa femme Méroë. Je vis dans le réduit un escabeau, une table et une longue caisse remplie de paille fraîche, remplaçant, je pense, celle où l'autre esclave était mort. On me fit d'abord asseoir sur l'escabeau ; l'homme à la robe noire, médecin romain, visita mes deux blessures, tout en causant dans sa langue avec le maquignon ; il prit différents baumes dans le coffret que portait son compagnon, me pansa, puis alla donner ses soins à d'autres esclaves… après avoir aidé le maquignon à attacher ma chaîne à la caisse de bois qui me servait de lit ; je suis resté seul avec mon *maître*.

» – Par Jupiter ! me dit-il de son air satisfait et joyeux qui me

révoltait, tes blessures se cicatrisent à vue d'œil, preuve de la pureté de ton sang, et avec un sang pur il n'y a pas de blessure, a dit le fils d'Esculape. Mais te voici revenu à la raison, mon brave Taureau ; tu vas répondre à mes questions, n'est-ce pas ? Oui ?… Alors, écoute-moi…

» Et le maquignon, ayant tiré de sa poche des tablettes enduites de cire et un stylet pour écrire, me dit :

» – Je ne te demande pas ton nom ; tu n'as plus d'autre nom que celui que je t'ai donné en attendant qu'un nouveau propriétaire te nomme autrement ; moi, je t'ai appelé *Taureau*… fier nom, n'est-ce pas ? Il te convient ?… Tant mieux !…

» – Pourquoi m'appelles-tu *Taureau* ?

» – Pourquoi ai-je nommé *Perce-Peau* ce grand vieillard, ton voisin de tout à l'heure ? Parce que ses os lui percent la peau, tandis que toi, à part tes deux blessures, quelle forte nature tu es ! quelle poitrine ! quelle carrure ! quelles larges épaules ! quels membres vigoureux !

» – Et le maquignon, en disant ces mots, se frottait les mains, me regardait avec satisfaction et convoitise, songeant déjà au prix qu'il me revendrait.

» – Et la taille ! elle dépasse de plus d'une palme celle des plus grands captifs que j'aie dans mon lot… Aussi, te voyant si robuste, je t'ai nommé *Taureau*(18). C'est sous ce nom que tu es porté sur mon inventaire… à ton numéro… et que tu seras crié à l'encan !

» Je savais que les Romains vendaient leurs prisonniers aux marchands d'esclaves ; je savais que l'esclave devenait une bête de somme : oui, je savais tout cela ; et pourtant, pendant que le maquignon me parlait ainsi, je passais la main sur mon front, je me touchais, comme pour bien m'assurer que c'était moi… moi… Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak… moi, de race fière et libre, que l'on traitait comme un bœuf destiné au marché… Cette honte, cette vie d'esclave me parut si impossible à supporter, que je me rassurai, résolu de fuir à la première occasion, ou de me tuer… pour aller rejoindre les miens. Cette pensée me calma. Je n'avais ni l'espoir ni le désir d'apprendre que ma femme et mes enfants eussent échappé à la mort sur le chariot de guerre ; mais, me rappelant que je n'avais vu sortir ni Hénory, ni mon petit Sylvest, ni ma chère petite Siomara de la logette de l'arrière du char, je dis au maquignon :

» – Où m'as-tu acheté ?

» – Dans l'endroit où nous faisons toujours nos achats, mon brave Taureau, sur le champ de bataille… après le combat.

» – Ainsi, c'est sur le champ de bataille de *Vannes* que tu m'as acheté ?…

» – C'est là même…

» – Et tu m'as ramassé sans doute à la place où j'étais tombé ?

» – Oui, vous étiez là un gros tas de Gaulois dans lequel il n'y a eu de bon à ramasser que toi et trois autres, y compris ce grand vieillard, ton voisin… tu sais… *Perce-Peau*, que les archers crétois m'ont donné par-dessus le marché, comme *esclave de réjouissance*(19). C'est qu'aussi, vous autres Gaulois, vous vous faites carnager de telle sorte (et par Jupiter ! je ne sais pas ce que vous y gagnez), qu'après la bataille, les captifs vivants et sans blessures sont introuvables et hors de prix… Moi, je ne peux point mettre beaucoup d'argent dehors ; aussi je me rabats sur les blessés : mon compère le fils d'Esculape vient avec moi visiter le champ de bataille, examine les plaies, et guide mon choix ; ainsi, sais-tu, malgré tes deux blessures et ton évanouissement, ce que m'a dit ce digne médecin ? Après t'avoir examiné et avoir sondé tes plaies : « Achète, mon compère, achète… il n'y a que les chairs d'attaquées, et elles sont saines ; cela dépréciera peu ta marchandise, et ne donnera lieu à aucun *cas rédhibitoire*(20). » Alors, vois-tu, moi, en fin maquignon qui connaît le métier, j'ai dit aux archers crétois en te poussant du bout du pied : « Quant à ce grand cadavre-là, il n'a plus que le souffle, je n'en veux point dans mon lot. »

» – Quand j'achetais des bœufs au marché, dis-je au maquignon en le raillant, car je me rassurais de plus en plus sachant que l'homme redevient libre par la mort… quand j'achetais des bœufs au marché, j'étais moins habile que toi.

» – Oh ! c'est que moi, je suis un vieux négociant sachant mon métier ; aussi les archers crétois m'ont-ils répondu, s'apercevant que je te dépréciais : « Mais ce coup de lance et ce coup d'épée sont des égratignures. – Des égratignures, mes maîtres ! leur ai-je dit à mon tour ; mais on a beau le crosser, le retourner (et je te crossais, et je te retournais du pied), voyez… il ne donne pas signe de vie ; il expire, mes nobles fils de Mars ! il est déjà froid… » Enfin, mon brave Taureau, je t'ai eu pour deux sous d'or…

» – Je me trouve payé peu cher ; mais à qui me revendras-tu ?

» – Aux trafiquants d'Italie et de la Gaule romaine du Midi ; ils nous rachètent les esclaves de seconde main. Il en est déjà arrivé plusieurs ici.

» – Et ils m'emmèneront au loin ?

» – Oui, à moins que tu sois acheté par l'un de ces vieux officiers romains qui, trop invalides pour continuer la guerre, vont fonder ici des colonies militaires par ordre de César…

» – Et nous dépouiller de nos terres ?…

» – Naturellement. J'espère donc tirer de toi vingt-cinq ou trente sous d'or… au moins… et davantage si tu es d'un état facile à placer, tel que forgeron, charpentier, maçon, orfèvre ou autre bon métier. C'est pour le savoir que je t'interroge, afin de t'inscrire sur mon état de vente. Ainsi nous disons…

» Et le maquignon reprit ses tablettes sur lesquelles il écrivit à nouveau avec son stylet.

» – Ton nom ? *Taureau, race gauloise bretonne*. Je vois cela d'un coup-d'œil… je suis un connaisseur… je ne prendrais pas un Breton pour un Bourguignon, ni un Poitevin pour un Auvergnat… J'en ai beaucoup vendu d'Auvergnats, l'an passé, après la bataille du Puy… Ton âge ?

» – Vingt-neuf ans…

» – *Âge, vingt-neuf ans,* écrivit-il sur ses tablettes. Ton état ?

» – Laboureur.

» – Laboureur, reprit le maquignon d'un air déçu en se grattant l'oreille avec son stylet. Oh ! oh ! tu n'es que laboureur… Tu n'as pas d'autre profession ?

» – Je suis soldat aussi.

» – Oh ! oh ! soldat… qui porte le carcan ne touche de sa vie ni lance ni épée… Ainsi donc, ajouta le maquignon en soupirant et relisant ses tablettes, où il écrivit :

« *N° 7. Taureau, race gauloise bretonne, de première vigueur et de la plus grande taille, âgé de vingt-neuf ans, excellent laboureur.* »

» Et il me dit :

» – Ton caractère ?

» – Mon caractère ?

» – Oui, quel est-il ? Rebelle ou docile ? ouvert ou sournois ? violent ou paisible ? joyeux ou taciturne ?… Les acheteurs s'inquiètent toujours du caractère de l'esclave qu'ils achètent, et, quoique l'on ne soit pas tenu de leur répondre, il est d'un mauvais négoce de les tromper… Voyons, ami Taureau, quel est ton caractère ?… Dans ton intérêt, sois sincère… Le maître qui t'achètera saura toujours à la longue la vérité, et il te fera payer un mensonge plus cher qu'à moi.

» – Alors écris sur tes tablettes que, ses forces revenues, le Taureau, à la première occasion, brisera son joug, éventrera son maître, et fuira dans les bois pour y vivre libre…

» – Il y a plus de vérités là-dedans ; car ces brutes de gardiens qui t'ont battu m'ont dit qu'au premier coup de fouet tu t'étais élancé terrible au bout de ta chaîne… Mais, vois-tu, ami Taureau, si je t'offrais aux acheteurs sous la dangereuse enseigne que tu te donnes, je trouverais peu de chalands… Or, si un honnête commerçant ne doit pas vanter sa marchandise outre mesure, il ne doit pas non plus la trop déprécier… J'annoncerai donc ton caractère ainsi que suit. Et il écrivit :

*« Caractère violent, ombrageux, par suite de son inhabitude de l'esclavage, car il est tout neuf encore ; mais on l'assouplira en employant tour à tour la douceur et le châtiment. »*

» – Relis un peu…

» – Quoi ?

» – Sous quelle enseigne je serai vendu.

» – Tu as raison, mon fils ; il faut s'assurer si cette enseigne sonne bien à l'oreille, et se figurer le crieur d'enchères… voyons :

*« – N° 7. Taureau, race gauloise bretonne, de première vigueur et de la plus grande taille, âgé de vingt-neuf ans, excellent laboureur, caractère violent, ombrageux, par suite de son inhabitude de l'esclavage, car il est tout neuf encore ; mais on l'assouplira en employant tour à tour la douceur et le châtiment. »*

» – Voilà donc ce qui reste d'un homme fier et libre dont le seul crime est d'avoir défendu son pays contre César ! me suis-je dit tout haut avec une grande amertume. Et ce César, qui, après nous avoir réduits en esclavage, va partager à ses soldats les champs de nos pères, je ne l'ai pas tué lorsque je l'emportais tout

armé sur mon cheval !…

» – Toi, brave Taureau… tu aurais fait prisonnier le grand César ? m'a répondu en raillant le maquignon. Il est fâcheux que je ne puisse faire proclamer ceci à la criée ; cela ferait de toi un esclave curieux à posséder.

» Je me suis reproché d'avoir prononcé devant ce trafiquant de chair humaine des paroles qui ressemblaient à un regret et à une plainte ; revenant à ma première pensée, qui me faisait endurer patiemment le verbiage de cet homme, je lui dit :

» – Puisque tu m'as ramassé sur le champ de bataille à la place où je suis tombé, as-tu vu près de là un chariot de guerre attelé à quatre bœufs noirs, avec une femme pendue au timon ainsi que ses deux enfants ?

» – Si je l'ai vue ! s'écria le maquignon en soupirant tristement, si je l'ai vue !… Ah ! que d'excellente marchandise perdue ! Nous avons compté dans ce chariot jusqu'à onze femmes ou jeunes filles, toutes belles… oh ! belles !… à valoir au moins quarante ou cinquante sous d'or chacune… mais mortes… tout à fait mortes !… Et elles n'ont profité à personne !…

» – Et dans ce chariot… il ne restait ni femmes… ni enfants… vivants ?…

» – De femmes ?… Non… hélas ! non… pas une… au grand dommage des soldats romains et au mien ; mais, des enfants… il en est resté, je crois, deux ou trois, qui avaient survécu à la mort que leur avaient voulu donner ces féroces Gauloises, furieuses comme des lionnes…

» – Et où sont-ils ? m'écriai-je en pensant à mon fils et à ma fille qui étaient peut-être des survivants ; où sont-ils ces enfants ? Réponds… réponds !…

» – Je te l'ai dit, brave Taureau, je n'achète que les blessés ; un de mes confrères aura acheté le lot d'enfants… ainsi que d'autres petits, car l'on en a encore ramassé quelques-uns vivants dans d'autres chariots… Mais que t'importe qu'il y ait ou non des enfants à vendre ?…

» – C'est que, moi, j'avais une fille et un fils… dans ce chariot, ai-je répondu en sentant mon cœur se briser.

» – Et de quel âge ces enfants ?

» – La fille, huit ans… le garçon, neuf ans…

» – Et ta femme ?

» – Si aucune des onze femmes du chariot n'a été trouvée vivante, ma femme est morte.

» – Et voilà qui est fâcheux, très-fâcheux ; ta femme était féconde, puisque tu avais déjà deux enfants ; on aurait pu faire un bon marché de vous quatre… Ah ! que de bien perdu !…

» J'ai réprimé un mouvement de vaine colère contre cet infâme vieillard… et j'ai répondu :

» – Oui, on aurait mis en vente le taureau et la taure… le taurin et la taurine ?…

» – Certainement ; puisque César va distribuer vos terres dépeuplées à grand nombre de ses vétérans, ceux d'entre eux qui ne se sont pas réservé de prisonniers seront obligés d'acheter des esclaves pour cultiver et repeupler leurs lots de terre, et justement tu es de race rustique et forte ; c'est ce qui fait mon espoir de te bien vendre.

» – Écoute-moi… j'aimerais mieux savoir mon fils et ma fille tués comme leur mère, que réservés à l'esclavage… Cependant, puisque l'on a trouvé sur nos chariots quelques enfants ayant survécu à la mort, et cela m'étonne, car la Gauloise frappe toujours d'une main ferme et sûre, lorsqu'il s'agit de soustraire sa race à la honte… il se peut que mon fils et ma fille soient parmi les enfants que l'on vendra bientôt… Comment pourrai-je le savoir ?…

» – À quoi bon savoir cela ?

» – Afin d'avoir du moins avec moi mes deux enfants…

» Le maquignon se prit à rire, haussa les épaules et me répondit :

» – Tu ne m'as donc pas entendu ?… Eh ! par Jupiter ! ne t'avise pas d'être sourd… ce serait un cas rédhibitoire… Je t'ai dit que je n'achète ni ne vends d'enfants, moi…

» – Que me fait cela ?

» – Cela fait que, sur cent acheteurs d'esclaves de travail rustique, il n'y en aurait pas dix assez fous pour acheter un homme seul avec ses deux enfants sans leur mère… Aussi, te mettre en vente avec tes deux petits, s'ils vivent encore, ce serait m'exposer à perdre la moitié de ta valeur, en grevant ton acheteur

de deux bouches inutiles… Me comprends-tu… crâne épais ?… Non, car tu me regardes d'un air farouche et hébété… Je te répète que j'aurais été obligé d'acheter deux enfants avec toi dans un lot, ou bien on me les eût donnés par-dessus le marché *en réjouissance*, comme le vieux *Perce-Peau*, que mon premier soin eût été de te mettre en vente sans eux… Comprends-tu à la fin ?

» J'ai compris à la fin ; car, jusqu'alors, je n'avais pas songé à ce raffinement de torture dans l'esclavage… Penser que mes deux enfants, s'ils vivaient, pouvaient être vendus… je ne savais où, ni à qui, et loin de moi… je ne l'ai pas cru possible, tant cela me paraissait affreux ! Mon cœur s'est gonflé de douleur… et j'ai dit presque en suppliant, tant je souffrais, j'ai dit au maquignon :

» – Tu me trompes !… Qu'en ferait-on de mes enfants ? Qui voudrait acheter de pauvres petites créatures si jeunes ? des bouches inutiles… tu l'as dit toi-même ?…

» – Oh ! oh ! ceux qui font le commerce des enfants ont une clientèle à part et assurée, surtout si les enfants sont jolis… Les tiens le sont-ils ?

» – Oui, ai-je répondu malgré moi, me rappelant alors les figures blondes de mon petit Sylvest et de ma petite Siomara, qui se ressemblaient comme deux jumeaux, et que j'avais embrassés une dernière fois un moment avant la bataille de Vannes. Ah ! oui, ils sont beaux !… comme était leur mère…

» – S'ils sont beaux, rassure-toi, mon brave Taureau de labour ; ils seront faciles à placer ; les marchands d'enfants ont surtout pour clientèle des sénateurs romains décrépits et blasés qui aiment les fruits verts… et justement on annonce la prochaine arrivée du très-riche et très-noble seigneur Trimalcion… un vieil amateur fort capricieux… Il voyageait dans les colonies romaines du midi de la Gaule, et il doit, dit-on, venir ici avec sa galère, aussi splendide qu'un palais… Il voudra sans doute ramener en Italie quelques gentils échantillons de la marmaille gauloise… Et si tes enfants sont jolis, leur sort est assuré(21), car le seigneur Trimalcion est un des clients de mon confrère.

» J'avais écouté d'abord le maquignon sans savoir ce qu'il voulait dire ; mais bientôt j'ai eu comme un vertige d'horreur, à cette pensée que mes enfants, s'ils avaient malheureusement échappé à la mort que leur mère si prévoyante voulait leur donner, pouvaient être conduits en Italie pour y accomplir de monstrueuses destinées… Ce n'est pas de la colère, de la fureur

que j'ai ressentie ; non… mais une douleur si grande, une épouvante si terrible, que je me suis agenouillé sur la paille, et j'ai tendu, malgré mes menottes, mes mains suppliantes vers le maquignon ; puis, ne trouvant pas une parole, j'ai pleuré… à genoux…

» Le maquignon m'a regardé fort surpris, et m'a dit :

» – Eh bien ! qu'est-ce, mon brave Taureau ? qu'y a-t-il ?

» – Mes enfants !… ai-je pu seulement répondre, car les sanglots étouffaient ma voix. Mes enfants… s'ils vivent !…

» – Tes enfants ?…

» – Ce que tu as dit… le sort qui les attend… si on les vend à ces hommes…

» – Comment… ce sort t'alarme pour eux ?

» – Hésus ! Hésus !… me suis-je écrié en invoquant Dieu et me lamentant, c'est horrible !…

» – Deviens-tu fou ? a repris le maquignon. Qu'y a-t-il d'horrible dans le sort qui attend tes enfants ?… Ah ! que vous êtes bien, en Gaule, de vrais barbares ! Mais, sache-le donc : il n'est pas d'existence plus douce, plus fleurie, que celle de ces petites joueuses de flûte et de ces petits danseurs(22) dont s'amusent ces vieux richards… Si tu les voyais, les petits fripons, les joues couvertes de fard, le front couronné de roses, avec leurs robes flottantes pailletées d'or et leurs riches pendant d'oreilles… et les petites filles… si tu les voyais, avec leurs tuniques et…

» Je n'ai pu laisser le maquignon continuer… un nuage sanglant a passé devant mes yeux ; je me suis élancé, furieux, désespéré, vers cet infâme ; mais, cette fois encore, ma chaîne, en se tendant brusquement, m'a fait trébucher, tomber et rouler sur ma paille… J'ai regardé autour de moi… Rien, pas un bâton, pas une pierre, rien… Alors, devenant, je crois, insensé, je me suis replié sur moi-même, et j'ai mordu ma chaîne comme aurait fait une bête sauvage enchaînée…

» – Quelle brute gauloise ! s'est écrié le maquignon en haussant les épaules et en se tenant hors de ma portée. Il est prêt à rugir, à bondir, à mordre sa chaîne comme un loup à l'attache, parce qu'on lui dit que ses enfants, s'ils sont beaux, auront à vivre dans l'opulence, la mollesse et les voluptés… Que serait-ce donc, sot que tu es, s'ils étaient laids ou difformes, tes enfants ? Sais-tu à qui

on les vendrait ? À ces riches seigneurs très-curieux de lire l'avenir dans les entrailles palpitantes d'enfants fraîchement égorgés pour cette expérience divinatoire(23).

» – Ô Hésus ! me suis-je écrié plein d'espoir à cette pensée, faites qu'il en soit ainsi des miens, malgré leur beauté ! Oh ! pour eux, la mort… mais qu'ils aillent revivre ailleurs dans leur innocence, auprès de leur chaste mère !…

» Et je n'ai pu m'empêcher de pleurer encore…

» – Ami Taureau, a repris le maquignon d'un air fâché, je ne m'étais point trompé en te portant sur ma tablette comme violent et emporté ; mais je crains que tu n'aies un défaut pire que ceux-là… je veux dire une tendance à la tristesse… J'ai vu des esclaves chagrins fondre comme neige d'hiver au soleil du printemps, devenir aussi secs que des parchemins, et causer grand dommage à leur propriétaire par cette chétive apparence… Ainsi, prends garde à toi ; il me reste à peine quinze jours avant l'encan où tu dois être vendu ; c'est peu pour te ramener à ton embonpoint naturel, pour te donner un teint frais et reposé, une peau souple et lisse, enfin tous les signes de la vigueur et de la santé qui allèchent les amateurs jaloux de posséder un esclave sain et robuste. Pour obtenir ce résultat, je ne veux rien ménager, ni bonne nourriture, ni soins, ni aucun de ces petits artifices à nous connus pour parer agréablement notre marchandise. Mais il faut que, de ton côté, tu me secondes ; or si, loin de là, tu ne décolères pas, si (et cela est pire encore) si tu te mets à larmoyer, à te désoler, c'est-à-dire à dépérir, en rêvant creux à tes enfants, au lieu de me faire honneur et profit par ta bonne mine, ainsi que le doit tout bon esclave jaloux de l'intérêt de son maître… prends garde à toi, ami Taureau, prends garde ! je ne suis pas novice dans mon commerce… je le fais depuis longtemps et dans tous les pays… J'en ai dompté de plus intraitables que toi ; j'ai rendu des *Sardes* dociles, et des *Sarmates* doux comme des agneaux(24)… juge de mon savoir-faire… Ainsi, crois-moi, ne t'évertue pas à me causer préjudice en dépérissant ; je suis très-doux, très-clément ; je n'aime point par goût les châtiments ; ils laissent souvent des traces qui déprécient les esclaves… Cependant, si tu m'y obliges, tu feras connaissance avec les mystères de *l'ergastule*(25) des récalcitrants… Songe à cela, ami Taureau… Voici bientôt l'heure du repas : le médecin affirme que l'on peut maintenant te donner une nourriture substantielle ; on va t'apporter de la poule bouillie avec du gruau arrosé de jus de mouton rôti, de bon pain et de bon

vin mélangé d’eau… Je saurai si tu as mangé de bon appétit et de manière à réparer tes forces, au lieu de les perdre en larmoyant… ainsi donc, mange, c’est le seul moyen de gagner mes bonnes grâces… mange beaucoup… mange toujours… j’y pourvoirai : tu ne mangeras jamais assez à mon gré, car tu es loin d’être à *pleine peau*… et il faut que tu y sois, à pleine peau… et cela, tu m’entends, avant quinze jours, terme de l’encan… Je te laisse sur ces réflexions ; prie les Dieux qu’elles te profitent, sinon… oh ! sinon, je te plains, ami Taureau…

» Et, en disant cela, le maquignon m’a laissé seul, enchaîné dans ce réduit dont la porte épaisse s’est refermée sur moi. »

# CHAPITRE VI.

*La soirée des supplices. – Les anciens de la tribu de Vannes. – Le More bourreau. – L'exécution. – Derniers cris d'un barde et de deux druides. – La veillée de l'encan. – Toilette de Guilhern. – Philtre magique. – Guilhern se croit victime des sortilèges du maquignon. – Le marché aux esclaves. – La cage. – Guilhern est essayé et vendu. – Les captives gauloises. – Indignes outrages que subit leur chasteté. – Le noble seigneur Trimalcion. – Les enfants à l'encan. – Sylvest et Siomara, fils et fille de Guilhern. – Horreurs sans nom qui rompent le charme magique dont Guilhern se croyait victime. – Il se souvient à propos de son vieux dogue de guerre Deber-Trud, le mangeur d'hommes.*

» Sans mon incertitude sur le sort de mes enfants, je me serais tué, après le départ du maquignon, en me brisant la tête sur la muraille de ma prison ou en refusant toute nourriture. Beaucoup de Gaulois avaient ainsi échappé à l'esclavage ; mais je ne devais pas mourir avant de savoir si mes enfants étaient vivants ; et, en ce cas, je ne devais pas non plus mourir sans avoir fait ce qui dépendait de moi pour les arracher à la destinée dont ils étaient menacés. J'ai d'abord examiné mon réduit, afin de voir si, mes forces une fois revenues, j'avais quoique chance de m'échapper… Il était formé de trois côtés par une muraille, et de l'autre par une épaisse cloison renforcée de poutres entre deux desquelles s'ouvrait la porte, toujours soigneusement verrouillée au dehors : un barreau de fer traversait la fenêtre, trop étroite pour me donner passage. Je visitai ma chaîne et les anneaux, dont l'un était rivé à ma jambe et l'autre fixé à l'une des barres transversales de ma couche ; il m'était impossible de me déchaîner, eussé-je été aussi vigoureux qu'auparavant… Alors, moi, Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, j'ai dû songer à la ruse… à la ruse !… à me mettre dans les bonnes grâces du maquignon, afin d'obtenir de lui quelques renseignements sur mon petit Sylvest et ma petite Siomara… Pour cela, il ne fallait ni dépérir, ni paraître triste et effrayé du sort réservé à mes enfants… J'ai craint de ne pouvoir réussir à feindre ; notre race

gauloise n’a jamais connu la fourbe et le mensonge : elle triomphe ou elle meurt !…

» Le soir même de ce jour où, revenant à moi, j’ai eu conscience de mon esclavage, j’ai assisté à un spectacle d’une terrible grandeur ; il a relevé mon courage… je n’ai pas désespéré du salut et de la liberté de la Gaule. La nuit allait venir ; j’ai entendu d’abord le piétinement de plusieurs troupes de cavalerie arrivant au pas sur la grande place de la ville de Vannes, que je pouvais apercevoir par l’étroite fenêtre de ma prison. J’ai regardé ; voici ce que j’ai vu :

» Deux cohortes d’infanterie romaine et une légion de cavalerie, rangées en bataille, entouraient un grand espace vide au milieu duquel s’élevait une plate-forme, en charpente. Sur cette plate-forme était placé un de ces lourds billots de bois dont on se sert pour dépecer les viandes. Un *More* de gigantesque stature, au teint bronzé, les cheveux ceints d’une bandelette écarlate, les bras et les jambes nus, portant une casaque et un court caleçon de peau tannée çà et là tachés d’un rouge sombre, se tenait debout à côté de ce billot, une hache à la main.

» J’ai entendu retentir au loin les longs clairons des Romains : ils sonnaient une marche lugubre. Le bruit s’est rapproché ; une des cohortes rangées sur la place a ouvert ses rangs en formant la haie ; les clairons romains sont entrés les premiers sur la place ; ils précédaient des *légionnaires* bardés de fer. Après cette troupe venaient des prisonniers de notre armée, garrottés deux à deux ; puis (et mon cœur a commencé de battre avec angoisse) puis venaient des femmes, des enfants, aussi garrottés… Plus de deux portées de fronde me séparaient de ces captifs ; à une si grande distance je ne pouvais distinguer leurs traits, malgré mes efforts… Pourtant, mon fils et ma fille se trouvaient peut-être là… Ces prisonniers de tout âge, de tout sexe, serrés entre deux haies de soldats, ont été rangés au pied de la plate-forme ; d’autres troupes ont encore défilé, et, après elle, j’ai compté vingt-deux autres captifs marchant un à un, mais non pas enchaînés, ceux-là ; je l’ai reconnu à leur libre et fière allure : c’étaient les chefs et les *anciens* de la ville et de la tribu de Vannes, tous vieillards à cheveux blancs… Parmi eux, et marchant les derniers, j’ai distingué deux *druides* et un *barde* du collège de la forêt de *Karnak*, reconnaissables, les premiers à leurs longues robes blanches, le second à sa tunique rayée de pourpre. Ensuite a paru encore de l’infanterie romaine ; et enfin, entre deux escortes de cavaliers

numides couverts de leurs longs manteaux blancs, César, à cheval et entouré de ses officiers. J'ai reconnu le fléau des Gaules à l'armure dont il était revêtu, lorsque, à l'aide de mon bien-aimé frère Mikaël l'armurier, j'emportais César tout armé sur mon cheval… Oh !… combien, à sa vue, j'ai maudit de nouveau mon ébahissement stupide qui fut le salut du bourreau de mon pays !

» César s'est arrêté à quelque distance de la plate-forme ; il a fait un signe de la main droite… Aussitôt les vingt-deux prisonniers, le barde et les deux druides passant les derniers, sont montés d'un pas tranquille sur la plate-forme… Tour à tour ils ont posé leur tête blanche sur le billot, et chacune de ces têtes vénérées, abattue par la hache du More, a roulé aux pieds des captifs garrottés.

» Le barde et les deux druides restaient seuls à mourir… Ils se sont tous trois enlacés dans une dernière étreinte, la tête et les mains levées au ciel… Puis ils ont crié d'une voix forte ces paroles de ma sœur HÊNA, la vierge de l'île de Sên, à l'heure de son sacrifice volontaire sur les pierres de Karnak… ces paroles qui avaient été le signal du soulèvement de la Bretagne contre les Romains :

« Hésus ! Hésus !… par ce sang qui va couler, clémence pour la Gaule !…

» Gaulois, par ce sang qui va couler, victoire à nos armes !… »

» Et le barde a ajouté :

« Le *chef des cent vallées* est sauf… Espoir pour nos armes !… »

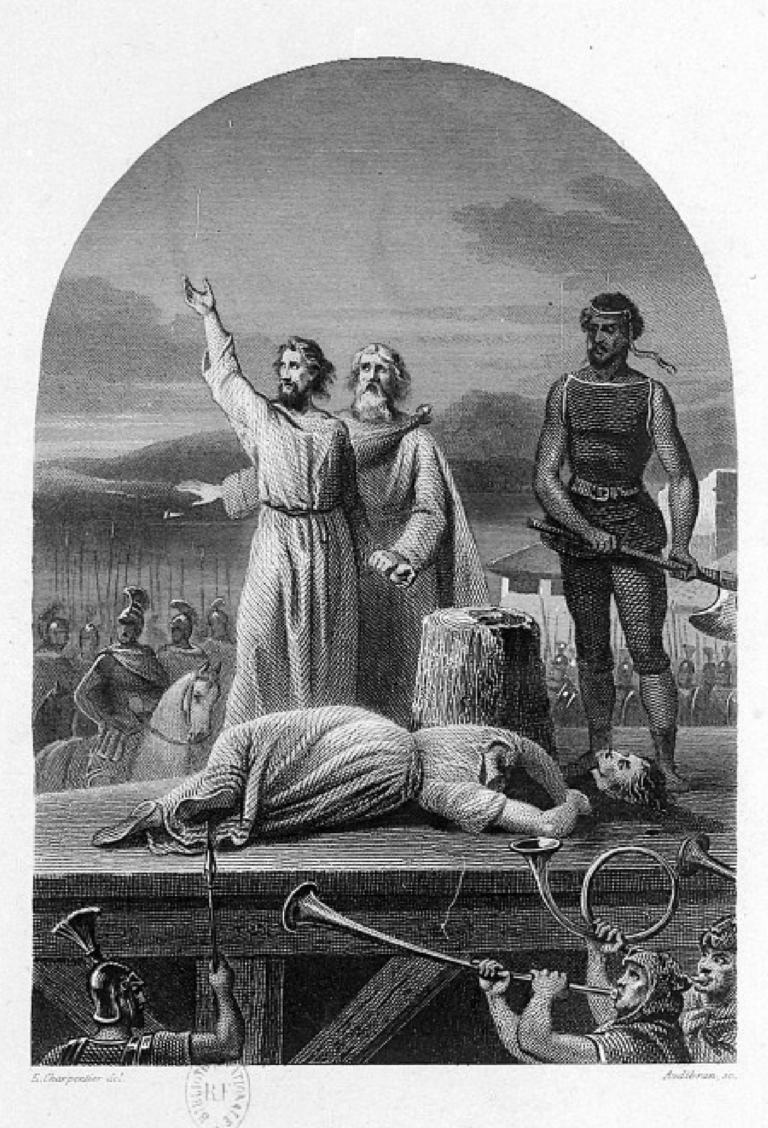
» Et tous les captifs gaulois, hommes, femmes, enfants, qui assistaient au supplice, ont ensemble répété les dernières paroles des druides, les acclamant d'une voix si puissante, que l'air en a vibré jusque dans ma prison.

» Après ce chant suprême, le barde et les deux druides ont tout à tour porté leurs têtes sacrées sur le billot, et elles ont roulé comme les têtes des anciens de la ville de Vannes(26).

» À ce moment, tous les captifs ont entonné d'une voix si forte et si menaçante le refrain de guerre des bardes : « Frappe le Romain !… frappe… frappe à la tête !… frappe fort le Romain !… » que les légionnaires, abaissant leurs lances, ont resserré précipitamment les captifs, désarmés et garrottés pourtant, dans un cercle de fer hérissé de piques…

» Mais cette grande voix de nos frères était venue jusqu'aux blessés, renfermés, comme moi, dans le hangar, et tous, et moi-même, nous avons répondu aux cris des autres prisonniers par le refrain de guerre :

« Frappe le Romain !… frappe… frappe à la tête !… frappe fort le Romain !… »



E. Charpentier del. Audibran, sc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

L'exécution.

Gaulois frappe le Romain......frappe fort..... plus fort encore!....

» Telle a été la fin de la guerre de Bretagne, de cet appel aux armes fait par les druides du haut des pierres sacrées de la forêt de Karnak, après le sacrifice volontaire de ma sœur Hêna… de cet appel aux armes terminé par la bataille de Vannes. Mais la Gaule, quoique envahie de toutes part, devait résister encore. Le *chef des cent vallées*, forcé d'abandonner la Bretagne, allait soulever les autres populations restées libres…

» Hésus ! Hésus ! ce ne sont pas seulement les malheurs de ma sainte et bien-aimée patrie qui ont déchiré mon cœur… ce sont aussi les malheurs de ma famille… Hélas ! à chaque blessure de la patrie, la famille saigne !

» Forcément résigné à mon sort, j'ai repris peu à peu mes forces, espérant chaque jour obtenir du maquignon quelques renseignements sur mes enfants… Je les lui avais dépeints le plus soigneusement possible ; il me répondait toujours que, parmi les petits captifs qu'il avait vus, il n'en connaissait pas de semblables au signalement que je lui donnais, mais que plusieurs marchands avaient l'habitude de cacher à tous les yeux leurs esclaves de choix jusqu'au jour de la vente publique. Il m'apprit aussi que le noble seigneur Trimalcion, cet homme qui achetait les enfants, et dont le nom seul me faisait frémir d'horreur, était arrivé à Vannes sur sa galère.

» Après quinze jours de captivité vint le moment de la vente.

» La veille, le maquignon entra dans ma prison : il me présenta lui-même mon repas, et y assista. Il avait, en outre, apporté un flacon de vieux vin des Gaules.

» – Ami Taureau, m'a-t-il dit avec sa jovialité habituelle, je suis content de toi ; ta peau s'est à peu près remplie ; tu n'as plus d'emportements insensés et, si tu ne te montre pas très-joyeux, du moins je ne te trouve plus triste et larmoyant… Nous allons boire ensemble ce flacon à ton heureux placement chez un bon maître et au gain que tu me produiras.

» – Non, ai-je répondu ; je ne boirai pas…

» – Pourquoi cela ?

» – La servitude rend le vin amer… et surtout le vin du pays où l'on est né.

» – Tu réponds mal à mes bontés ; tu ne veux pas boire… libre à toi… Je voulais vider une première coupe à ton heureux

placement et la seconde à ton rapprochement de tes enfants : j'avais une bonne raison pour cela.

» – Que dis-tu ? me suis-je écrié plein d'espoir et d'angoisse. Tu saurais quelque chose sur eux ?

» – Je ne sais rien…, a-t-il repris brusquement.

» Et se levant comme pour sortir…

» – Tu refuses une avance amicale… Tu as bien soupé… dors bien.

» – Mais que sais-tu de mes enfants ? Parle ! je t'en conjure… parle !…

» – Le vin seul me délie la langue, ami Taureau, et je ne suis point de ces gens qui aiment à boire seuls… Tu es trop fier pour vider une coupe avec ton maître… Dors bien jusqu'à demain, jour de l'encan.

» Et il fait de nouveau un pas vers la porte. J'ai craint d'irriter cet homme en refusant de céder à sa fantaisie, et surtout de perdre cette occasion d'avoir des nouvelles de mon petit Sylvest et de ma petite Siomara…

» – Tu le veux donc absolument ? lui ai-je dit ; je boirai donc, et surtout je boirai à l'espoir de revoir bientôt mon fils et ma fille.

» – Tu te fais prier beaucoup, reprit le maquignon en se rapprochant de moi à la longueur de ma chaîne.

» Puis il me versa une pleine coupe de vin, et s'en versa une à lui-même. Je me souvins plus tard qu'il la porta longuement à ses lèvres, sans qu'il me fût possible de m'assurer qu'il avait bu.

» – Allons, ajouta-t-il, allons, buvons… au bon gain que je ferai sur toi.

» – Oui, buvons à mon espoir de revoir mes enfants.

» À mon tour je vidai ma coupe ; ce vin me sembla excellent.

» – J'ai promis, reprit cet homme, je tiendrai ma promesse. Tu m'as dit que le chariot où se trouvait ta famille le jour de la bataille de Vannes était attelé de quatre bœufs noirs ?

» – Oui.

» – De quatre bœufs portant chacun une petite marque blanche au milieu du front ?

» – Oui, ils étaient quatre frères et pareils, ai-je répondu sans pouvoir m'empêcher de soupirer, songeant à ce bel attelage élevé dans nos prairies, et que mon père et ma mère admiraient toujours.

» – Ces bœufs portaient au cou des colliers de cuir garnis de clochettes d'airain pareilles à celle-ci, poursuivit le maquignon en fouillant à sa poche.

» Et il en tira une clochette qu'il me montra.

» Je la reconnus ; elle avait été fabriquée par mon frère Mikaël l'armurier et portait la marque de tous les objets façonnés par lui.

» – Cette clochette vient de nos bœufs, lui dis-je. Veux-tu me la donner ?… Elle n'a aucune valeur.

» – Quoi ! me répondit-il en riant, tu voudrais aussi te pendre des clochettes au cou, ami Taureau ?… C'est ton droit… Tiens, prends-la… Je l'avais seulement apportée pour savoir de toi si l'attelage dont elle provient était celui du chariot de ta famille.

» – Oui, ai-je dit en mettant cette clochette dans la poche de mes braies, comme le seul souvenir qui devait peut-être me rester du passé ; oui, cet attelage était le nôtre ; mais il m'a semblé voir un ou deux bœufs tomber blessés dans la mêlée ?

» – Tu ne te trompes pas… deux de ces bœufs ont été tués dans la bataille ; les deux autres, quoique légèrement blessés, sont vivants, et ont été achetés (j'ai seulement su cela aujourd'hui) par un de mes confrères qui a acheté aussi trois enfants restés dans ce chariot : deux, dont un petit garçon et une petite fille de huit à neuf ans, à demi étranglés, avaient encore le lacet autour du cou ; mais l'on a pu les rappeler à la vie…

» – Et ce marchand…, me suis-je écrié tout tremblant, où est-il ?…

» – Ici, à Vannes… Tu le verras demain ; nous avons tiré au sort nos places pour l'encan, et elles sont voisines l'une de l'autre… Si les enfants qu'il a à vendre sont les tiens, tu vois que tu seras rapproché d'eux.

» – En serai-je bien près ?

» – Tu en seras loin comme deux fois la longueur de ta prison… Mais qu'as-tu à porter ainsi les mains à ton front ?

» – Je ne sais pas… Il y a longtemps que je n'ai bu de vin ; la

chaleur de celui que tu m'as versé me monte à la tête… Depuis quelques instants… je me sens étourdi…

» – Cela prouve, ami Taureau, que mon vin est généreux, a repris le maquignon avec un sourire étrange.

» Puis, se levant, il est sorti, a appelé un des gardiens, et est rentré avec un coffre sous le bras… Il a ensuite soigneusement refermé la porte et étendu un lambeau de couverture devant la fenêtre, afin que l'on ne pût voir du dehors dans mon réduit, éclairé par une lampe… Ceci fait, il m'a regardé très-attentivement, sans prononcer une parole, tout en ouvrant son coffret, dont il a tiré plusieurs flacons, des éponges, un petit vase d'argent avec un long tube recourbé ainsi que différents instruments, dont l'un en acier me parut très-tranchant. À mesure que je contemplais le maquignon, toujours silencieux, je sentais s'augmenter en moi un engourdissement inexplicable ; mes paupières alourdies se fermèrent deux ou trois fois malgré moi. Assis jusqu'alors sur ma couche de paille, où j'étais toujours enchaîné, j'ai été obligé d'appuyer ma tête au mur, tant elle devenait pesante, embarrassée. Le maquignon me dit en riant :

» – Ami Taureau, il ne faut pas t'inquiéter de ce qui t'arrive.

» – Quoi ? répondis-je en tâchant de sortit de ma torpeur. Que m'arrive-t-il ?

» – Tu sens un espèce de demi-sommeil te gagner malgré toi.

» – C'est vrai.

» – Tu m'entends, tu me vois, mais comme si ta vue et ton oreille étaient couvertes d'un voile.

» – C'est vrai, murmurai-je, car ma voix faiblissait aussi, et, sans éprouver aucune douleur, tout en moi semblait s'éteindre peu à peu.

» Je fis cependant un effort pour dire à cet homme :

» – Pourquoi suis-je ainsi ?

» – Parce que je t'ai préparé à l*a toilette* d'esclave.

» – Quelle toilette ?

» – Je possède, ami Taureau, certains philtres magiques pour parer ma marchandise… Ainsi, quoique tu sois maintenant assez bien en chair, la privation d'exercice et de grand air, la fièvre allumée par tes blessures, la tristesse qu'occasionne toujours la

captivité, d'autres causes encore ont séché, terni ta peau, jauni ton teint ; mais, grâce à mes philtres, demain matin tu auras la peau aussi fraîche et aussi souple, le teint aussi vermeil que si tu arrivais des champs, mon brave rustique ! cette apparence ne durera guère qu'un jour ou deux ; mais je compte, par Jupiter, que demain soir tu seras vendu : libre à toi de rejaunir ou de dépérir chez ton nouveau maître… Je vais donc commencer par te mettre nu et t'oindre le corps de cette huile préparée, dit le maquignon en débouchant un de ses flacons(27).

» Ces apprêts me parurent si honteux pour ma dignité d'homme que, malgré l'engourdissement qui m'accablait de plus en plus, je me dressai sur mon séant et m'écriai en agitant mes mains et mes bras libres de toute entrave :

» – Je n'ai pas de menottes aujourd'hui… Si tu approches, je t'étrangle !

» – Voilà ce que j'avais prévu, ami Taureau, dit le maquignon en versant tranquillement l'huile de son flacon dans un vase où il mit à tremper une éponge. Tu vas vouloir résister, t'emporter… J'aurais pu te faire garrotter par les gardiens ; mais, dans ta violence, tu te serais meurtri les membres ; détestable enseigne pour la vente, car ces meurtrissures annoncent toujours un esclave récalcitrant… Et tout à l'heure, quels cris n'aurais-tu pas poussés, quelle révolte, lorsqu'il va falloir te raser la tête en signe d'esclavage(28).

» À cette dernière et insultante menace (un des plus grands outrages que l'on puisse faire à un Gaulois n'est-il pas de le priver de sa chevelure(29) ?), j'ai rassemblé ce qui me restait de forces pour me lever, et je me suis levé en menaçant le maquignon :

» – Par *Rhita-Gaur* ! ce saint des Gaulois qui se faisait, lui, une saie de la barbe des rois qu'il avait rasés, je te tue, si tu oses toucher à un seul cheveu de ma tête !…

» – Oh ! oh ! rassure-toi, ami Taureau, me répondit le maquignon en me montrant un instrument tranchant, rassure-toi… ce n'est pas un seul de tes cheveux que je couperai… mais tous.

» Je ne pus me tenir plus longtemps debout ; vacillant bientôt sur mes jambes comme un homme ivre, je retombai sur ma paille, tandis que le maquignon, riant aux éclats, me disait en me montrant toujours son instrument d'acier :

» – Grâce à ceci, ton front sera tout-à-l'heure aussi chauve que celui du grand César, que tu as, dis-tu, emporté tout armé sur ton cheval, ami Taureau… Et le philtre magique que tu as bu dans ce vin des Gaules va te mettre à ma merci, aussi inerte qu'un cadavre.

» Et le maquignon disait vrai ; ces paroles ont été les dernières dont je me souvienne… Un sommeil de plomb s'est appesanti sur moi ; je n'ai plus eu conscience de ce que l'on me faisait.

» Et cela n'était que le prélude d'une journée horrible, rendue doublement horrible par le mystère dont elle est encore à cette heure enveloppée.

» Oui, à cette heure où j'écris ceci pour toi, ô mon fils Sylvest ! afin que, dans ce récit sincère et détaillé, où je te dis une à une les souffrances, les hontes infligées à notre pays et à notre race, tu puises une haine impitoyable contre les Romains… en attendant le jour de la vengeance et de la délivrance… oui, à cette heure encore, les mystères de cette horrible journée de vente sont impénétrables pour moi, à moins que je ne les explique par les sortilèges du maquignon, plusieurs de ces gens étant, dit-on, adonnés à la magie ; mais nos druides vénérés affirment que la magie n'existe pas.

» Le jour de l'encan, j'ai été éveillé le matin par mon maître, car je dormais profondément : je me suis souvenu de ce qui s'était passé la veille ; mon premier mouvement a été de porter mes deux mains à ma tête ; j'ai senti qu'elle était rasée ainsi que ma barbe… Cela m'a grandement affligé ; mais au lieu d'entrer en fureur, comme je l'aurais fait la veille, j'ai seulement versé quelques larmes en regardant le maquignon avec beaucoup de crainte… Oui, j'ai pleuré devant cet homme… oui, je l'ai regardé avec crainte !…

» Que s'était-il passé en moi depuis la veille ? Étais-je encore sous l'influence de ce philtre versé dans le vin ? Non… ma torpeur avait disparu ; je me trouvais dispos de corps, sain d'entendement ; mais, quant au caractère et au courage, je me suis senti amolli, énervé, craintif, et, pourquoi ne pas le dire ? lâche !… oui… lâche !… Moi, Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, je regardais timidement autour de moi ; presque à chaque instant mon cœur semblait se fondre et les larmes me montaient aux yeux, de même qu'auparavant le sang de la colère et de la fierté me montait au front… De cette inexplicable transformation,

due peut-être au sortilège, j'avais vaguement conscience, et je m'en étonnais… puisque aujourd'hui je m'en souviens, je m'en étonne, et qu'aucun des détails de cette horrible journée ne s'est effacé de ma mémoire.

» Le maquignon m'observait en silence d'un air triomphant ; il ne m'avait laissé que mes braies. J'étais nu jusqu'à la ceinture ; je restais assis sur ma couche. Il m'a dit :

» – Lève-toi…

» Je me suis hâté d'obéir. Il a tiré de sa poche un petit miroir d'acier, me l'a tendu, et a repris :

» – Regarde-toi.

» Je me suis regardé : grâce aux sortilèges de cet homme, j'avais les joues vermeilles, le teint clair et reposé, comme si d'affreux malheurs ne s'étaient pas appesantis sur moi et sur les miens. Cependant, en voyant pour la première fois dans le miroir ma figure et ma tête complètement rasées, en signe de servitude… j'ai de nouveau versé des larmes, tâchant de les dissimuler au maquignon, de crainte de l'indisposer… Il a remis le miroir dans sa poche, a pris sur la table une couronne tressée de feuilles de hêtre(30), et m'a dit :

» – Baisse la tête.

» J'ai obéi… mon maître m'a posé cette couronne sur le front ; ensuite il a pris un parchemin où étaient inscrites plusieurs lignes en gros caractères latins, et, au moyen de deux lacets noués derrière mon cou, il a attaché cet écriteau, qui pendait sur ma poitrine(31) ; il m'a jeté sur les épaules une longue couverture de laine, a ouvert le ressort secret qui attachait ma chaîne à l'extrémité de ma couche ; puis cette chaîne a été fixée par lui à un anneau de fer, que l'on m'avait rivé à l'autre cheville pendant mon lourd sommeil ; de sorte que, quoique enchaîné par les deux jambes, je pouvais marcher à petits pas, ayant de plus les deux mains liées derrière le dos.

» D'après l'ordre du maquignon, que j'ai suivi, docile et soumis comme le chien qui suit son maître, j'ai ainsi descendu péniblement, à cause du peu de longueur de ma chaîne, les degrés qui de mon réduit conduisaient au hangar ; là, couchés sur la paille, j'ai retrouvé plusieurs captifs, parmi lesquels j'avais passé ma première nuit ; leur guérison n'était pas sans doute assez avancée pour qu'ils puissent être mis en vente. D'autres esclaves,

dont la tête avait été rasée comme la mienne, par surprise ou par force, portaient aussi des couronnes de feuillages, des écriteaux sur la poitrine, des menottes aux mains, de lourdes entraves aux pieds. Ils commencèrent, sous la surveillance des gardiens armés, à défiler par une porte qui s'ouvrait sur la grande place de la ville de Vannes. Là se tenait l'encan ; presque tous les captifs me parurent mornes, abattus, soumis comme moi ; ils baissaient les yeux ainsi que des gens honteux de s'entre-regarder. Parmi les derniers, j'ai reconnu deux ou trois hommes de notre tribu ; l'un d'eux me dit à demi-voix en passant près de moi :

» – Guilhern… nous sommes rasés, mais les cheveux repoussent et les ongles aussi !

» J'ai compris que le Gaulois voulait me donner à entendre que l'heure de la vengeance viendrait un jour ; mais dans l'inconcevable lâcheté qui m'énervait depuis le matin, j'ai feint de ne pas comprendre le captif, tant j'avais peur du maquignon(32).

» L'emplacement occupé par notre maître pour l'encan de ses esclaves n'était pas éloigné du hangar où nous avions été retenus prisonniers ; nous sommes bientôt arrivés dans une espèce de loge entourée de planches de trois côtés, recouverte de paille ; d'autres loges pareilles, que je vis en me rendant à la nôtre, étaient disposées à droite et à gauche d'un long espace formant comme une rue. Là se promenaient en foule des officiers et des soldats romains, des acheteurs ou revendeurs d'esclaves, et autres gens qui suivaient les armées ; ils regardaient les captifs enchaînés dans des loges avec une railleuse et outrageante curiosité. Mon maître m'avait averti que sa place au marché se trouvait en face de celle de son confrère, au pouvoir de qui étaient mes enfants. J'ai jeté les yeux sur la loge située vis-à-vis de la nôtre ; je n'ai rien pu voir : une toile abaissée en cachait l'entrée ; j'ai seulement entendu, au bout de quelques instants, des imprécations et des cris perçants, mêlés de gémissements douloureux poussés par des femmes, qui disaient en gaulois :

» – La mort… la mort, mais pas d'outrages !

» – Ces sottes timorées font les vestales, parce qu'on les met toutes nues pour les montrer aux acheteurs, me dit le maquignon qui m'avait gardé près de lui.

» Bientôt il m'a emmené dans le fond de notre loge ; en la traversant, j'y ai compté neufs captifs, les uns adolescents, les autres de mon âge ; deux seulement avaient dépassé l'âge mûr.

Ceux-ci s'assirent sur la paille, le front baissé, pour échapper aux regards des curieux ; ceux-là s'étendirent la face contre terre ; quelques-uns restèrent debout, jetant autour d'eux des regards farouches ; les gardiens, le fouet à la main, le sabre au côté, les surveillaient. Le maquignon me montra une cage en charpente, espèce de grande boîte placée au fond de la loge, et me dit :

» – Ami Taureau, tu es la perle, l'escarboucle de mon lot : entre dans cette cage ; la comparaison que l'on ferait de toi aux autres esclaves les déprécieraient trop ; en habile marchand, je vais d'abord essayer de vendre ce que j'ai de moins vaillant… on écoule le fretin avant le gros poisson.

» J'ai obéi : je suis rentré dans la cage ; mon maître en a fermé la porte. Je pouvais me tenir debout, une ouverture pratiquée au plafond me permettait de respirer sans être vu du dehors(33) ; bientôt une cloche a sonné : c'était le signal de la vente. De tous côtés se sont élevées les voix glapissantes des crieurs annonçant les enchères des marchands de chair humaine qui en langue romaine vantaient leurs esclaves, en invitant les acheteurs à entrer dans les loges. Plusieurs chalands sont venus visiter le lot du maquignon ; sans comprendre les paroles qu'il leur adressait, j'ai deviné, aux inflexions de sa voix, qu'il s'efforçait de les capter pendant que le crieur annonçait les enchères offertes. De temps à autre un grand tumulte s'élevant dans la loge se mêlait aux imprécations du marchand et au bruit du fouet des gardiens : ils frappaient sans doute quelques-uns de mes compagnons de captivité, qui refusaient de suivre le nouveau maître auquel ils venaient d'être adjugés par la *criée* ; mais bientôt ces clameurs cessaient, étouffées sous le bâillon. D'autres fois j'entendais les piétinements d'une lutte sourde, désespérée, quoique muette… Cette lutte se terminait aussi sous les efforts des gardiens. J'étais effrayé du courage que montraient ces captifs ; je ne comprenais plus ni la résistance ni l'audace ; j'étais plongé dans ma lâche inertie, lorsque la porte de ma cage s'est ouverte ; le maquignon, tout joyeux, s'est écrié :

» – Tout est vendu, sauf toi, ma perle, mon escarboucle. Et par Mercure ! à qui je promets une offrande, en reconnaissance de mon gain d'aujourd'hui, je crois avoir trouvé pour toi un acquéreur de gré à gré.

» Mon maître m'a fait sortir de la cage ; j'ai traversé la loge ; je n'y ai plus vu aucun esclave ; je me suis trouvé en face d'un homme à cheveux gris, d'une figure froide et dure ; il portait

l'habit militaire, boitait très-bas et s'appuyait sur la canne en cep de vigne qui distingue le rang des *centurions* dans l'armée romaine. Le maquignon ayant enlevé de dessus mes épaules la couverture de laine dont j'étais enveloppé, je suis resté nu jusqu'à la ceinture… puis j'ai été obligé de quitter mes braies : mon maître, en homme fier de sa marchandise, exposait ainsi ma nudité aux yeux de l'acheteur.

» Plusieurs curieux rassemblés au dehors me regardaient ; j'ai baissé les yeux, ressentant de la honte, de l'affliction… non de la colère.

» Après avoir lu l'écriteau qui pendait à mon cou, l'acheteur m'examina longuement, tout en répondant, par plusieurs signes de tête approbatifs, à ce que le marchand lui disait en langue romaine avec sa volubilité habituelle ; souvent il l'interrompait pour mesurer, au moyen de ses doigts qu'il écartait, tantôt la largeur de ma poitrine, tantôt la grosseur de mes bras, de mes cuisses ou la carrure de mes épaules.

» Ce premier examen parut satisfaire le centurion, car le maquignon me dit :

» – Sois fier pour ton maître, ami Taureau, ta structure est trouvée sans défaut… « Voyez, ai-je dit à l'acheteur, voyez si les statuaires grecs ne feraient pas de ce superbe esclave le modèle d'une statue d'Hercule ? » Mon client est de mon avis ; il faut maintenant lui montrer que ta vigueur et ton agilité sont dignes de ton apparence.

» Mon maître, me montrant alors un poids de plomb placé là pour cette épreuve, me dit en me déliant les bras :

» – Tu vas remettre tes braies, puis prendre ce poids entre tes deux mains, le lever au-dessus de ta tête, et le tenir ainsi suspendu le plus longtemps que tu le pourras.

» J'allais exécuter cet ordre avec ma stupide docilité, lorsque le centurion se baissa vers le poids de plomb, et essaya de l'enlever de terre, ce qu'il fit à grand'peine, pendant que le maquignon me disait :

» – Ce malin boiteux est un vieux renard aussi fin que moi ; il sait que beaucoup de marchands ont, pour éprouver la force de leurs esclaves, des poids demi-creux qui semblent peser deux et trois fois plus qu'ils ne pèsent réellement ; allons, ami Taureau, montre à ce défiant que tu es aussi vigoureux que solidement bâti.

» Mes forces n'étaient pas encore entièrement revenues ; cependant je pris ce lourd poids entre mes deux mains, et je l'élevai au-dessus de ma tête, où je le balançai un moment ; j'eus alors la vague pensée de le laisser retomber sur le crâne de mon maître, et de l'écraser ainsi à mes pieds… Mais ce ressouvenir de mon courage passé s'éteignit bien vite dans ma timidité présente, et je rejetai le poids sur le sol.

» Le Romain boiteux parut satisfait.

» – De mieux en mieux, ami Taureau, me dit le maquignon ; par Hercule, ton patron, jamais esclave n'a fait plus d'honneur à son propriétaire. Ta force est démontrée ; maintenant, voyons ton agilité. Deux gardiens vont tenir cette barre de bois à la hauteur d'une coudée ; tu vas, quoique tes pieds soient enchaînés, sauter par-dessus cette barre à plusieurs reprises(34) : rien ne prouve mieux la vigueur et l'élasticité des membres.

» Malgré mes récentes cicatrices et la pesanteur de ma chaîne, je sautai plusieurs fois à pieds joints par-dessus la barre, au nouveau contentement du centurion.

» – De mieux en mieux, reprit le maquignon ; tu es reconnu aussi fortement construit et aussi agile que vigoureux ; reste à montrer l'inoffensive douceur de ton caractère… Quant à cette dernière épreuve… je suis certain d'avance de son succès…

» Et de nouveau il m'attacha les mains derrière le dos.

» Je ne compris pas d'abord ce que voulait dire le marchand, car il prit un fouet de la main d'un gardien ; puis, me désignant du bout de ce fouet, il parla tout bas à l'acheteur : celui-ci fit un signe d'assentiment ; déjà le maquignon s'avançait vers moi, lorsque le boiteux prit lui-même le fouet.

» – Le vieux renard toujours défiant, craint que je ne te fouaille pas assez dru, ami Taureau ; allons, ne bronche pas… fais-moi une dernière fois honneur et profit en montrant que tu endures patiemment les châtiments.

» À peine avait-il prononcé ces mots, que le boiteux m'asséna sur les épaules et sur la poitrine une grêle de coups ; je ressentis la douleur, mais non la honte de l'outrage ; je pleurai en tombant à genoux et demandai grâce… pendant que les curieux amassés à l'entrée de la loge riaient aux éclats.

» Le centurion, surpris de tant de résignation chez un Gaulois, abaissa son fouet et regarda le maquignon qui, par son geste

semblait lui dire :

» – Vous avais-je trompé… ?

» Alors, me flattant du plat de sa main qu'il passa sur mon échine meurtrie, de même que l'on flatte un animal dont on est satisfait, mon maître reprit :

» – Si tu es taureau pour la force, tu es agneau pour la douceur ; je m'attendais à cette patience. Maintenant, quelques questions sur ton métier de laboureur, et le marché sera conclu ; l'acheteur demande : Où étais-tu laboureur ?

» – Dans la tribu de Karnak, ai-je répondu avec un lâche soupir ; là, je cultivais avec ma famille les champs de nos pères…

» Le maquignon reporta ma réponse au boiteux ; il échangea quelque mots avec le marchand, qui reprit :

» – L'acheteur demande où étaient placées la maison et les terres de ta famille.

» – Non loin et à l'orient des pierres de Karnak, sur la hauteur de Craig'h.

» À cette réponse, le Romain fut si satisfait, qu'il parut à peine croire à ce qu'il apprenait, car le maquignon me dit :

» – Rien de plus défiant que ce boiteux… Pour être certain que je ne le trompe pas et que je lui traduis fidèlement tes paroles, il exige que tu traces devant lui, là sur le sable, la position des terres et de la maison de ta famille par rapport aux pierres de Karnak et au bord de la mer ; je ne sais malheureusement pas quel intérêt il a à savoir cela, car si c'est une convenance pour lui, je la lui ferai payer cher… Mais obéis à son ordre.

» Mes mains furent de nouveau déliées ; je pris le manche du fouet de l'un des gardiens, et je traçai sur le sable, sous les yeux attentifs du centurion, la position des pierres de Karnak et de la côte de Craig'h, puis l'emplacement de notre maison et de nos champs à l'orient de Karnak.

» Le boiteux frappa dans ses mains en signe de joie ; il tira de sa poche une longue bourse, y puisa un grand nombre de pièces d'or qu'il offrit au maquignon. Après un assez long débat sur le prix de mon corps, le vendeur et l'acheteur tombèrent d'accord.

» – Par Mercure, me dit le maquignon, je t'ai vendu trente-huit sous d'or, moitié comptant, comme arrhes, moitié à la fin de la

vente, lorsque le boiteux te viendra prendre… Avais-je tort de te dire l'escarboucle de mon lot ? Puis il ajouta : – Ton nouveau maître, et je comprends cela lorsqu'il s'agit d'un esclave que l'on a chèrement payé, ton nouveau maître ne te trouve pas assez sûrement enchaîné ; il veut qu'on ajoute des entraves à ta chaîne ; il viendra te chercher en chariot.

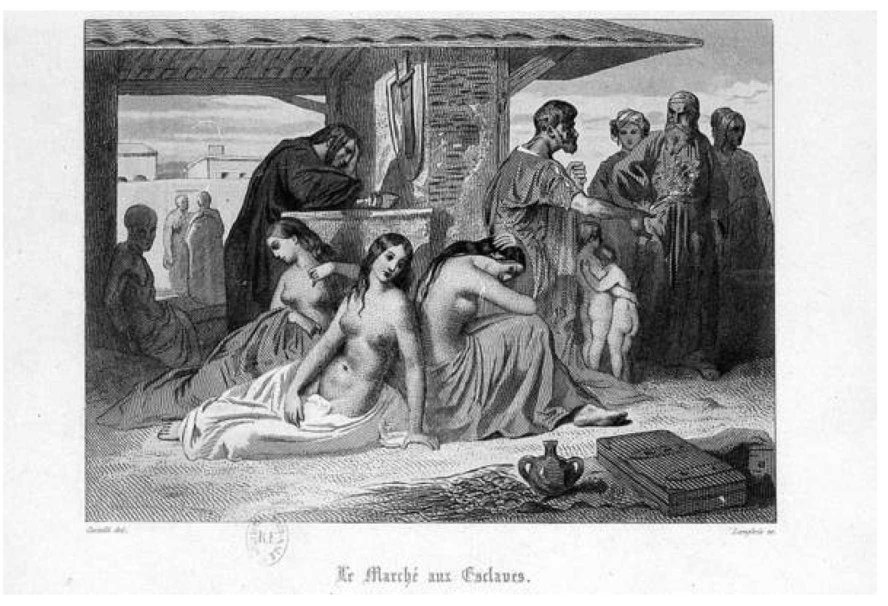
» En outre de ma chaîne, on me mit aux pieds deux pesantes entraves de fer, qui m'auraient empêché de marcher autrement qu'en sautant à pieds joints si j'avais pu sauter en enlevant un poids si lourd ; mes menottes furent soigneusement visitées, et je m'assis dans un coin de la loge pendant que le maquignon comptait son or.

» À ce moment, la toile qui cachait l'entrée de la loge située vis-à-vis de celle où je me trouvais s'est relevée… Voici ce que j'ai vu.

» D'un côté, trois belles jeunes femmes ou jeunes filles… les mêmes sans doute que j'avais entendues supplier et gémir pendant qu'on les dépouillait de leurs vêtements pour les livrer aux regards des acheteurs, étaient assises, encore demi-nues, leurs pieds nus aussi, enduits de craie(35), passés dans les anneaux d'une longue barre de fer. Serrées les unes contre les autres, elles s'enlaçaient de telle sorte, que deux d'entre elles, encore écrasées de honte, cachaient leur figure dans le sein de la troisième. Celle-ci, pâle et sombre, sa longue chevelure noire dénouée, baissait la tête sur sa poitrine découverte et meurtrie… meurtrie sans doute pendant la lutte de ces infortunées contre les gardiens qui les avaient déshabillées. À peu de distance d'elles, deux petits enfants de trois à quatre ans au plus, et seulement attachés par la ceinture à une corde légère fixée à un pieu, riaient et s'ébattaient sur la paille avec l'insouciance de leur âge ; j'ai pensé, sans me tromper, j'en suis certain, que ces enfants n'appartenaient à aucune des trois Gauloises.

» À l'autre coin de la loge, je vis une matrone de taille aussi élevée que celle de ma mère Margarid, les menottes aux mains, les entraves aux pieds ; elle se tenait debout, appuyée à une poutre à laquelle elle était enchaînée par le milieu du corps, immobile comme une statue, sa chevelure grise en désordre, les yeux fixes, la figure livide, effrayante ; elle poussait de temps à autre un éclat de rire à la fois menaçant et insensé… Enfin, au fond de la loge, j'ai aperçu une cage semblable à celle d'où je sortais ; dans cette cage devaient se trouver mes deux enfants, selon ce que m'avait

dit le maquignon. Les larmes me sont venues aux yeux… Cependant, malgré la faiblesse qui m'énervait et me glaçait encore, j'ai senti, en pensant que mes enfants étaient là… si près de moi… j'ai senti une légère chaleur me monter du cœur à la tête, comme un symptôme encore lointain du réveil de mon énergie.



Le Marché aux Esclaves.

» Maintenant, mon fils Sylvest, toi pour qui j'écris ceci… lis lentement ce qui va suivre… Oui, lis lentement… afin que chaque mot de ce récit pénètre à jamais ton âme d'une haine implacable contre les Romains… haine qui doit éclater terrible au jour de la vengeance… Lis ceci, mon fils, et tu comprendras que ta mère, après vous avoir donné la vie à ta sœur et à toi, après vous avoir comblés de sa tendresse, ne pouvait mieux vous prouver à tous deux son maternel amour qu'en essayant de vous tuer, afin de vous emmener d'ici pour aller revivre ailleurs auprès d'elle et des nôtres… Hélas ! vous avez survécu à sa céleste prévoyance.

» Voici donc, mon fils, ce qui s'est passé…

» J'avais les yeux fixés sur la cage où je te supposais prisonnier avec ta sœur, lorsque j'ai vu entrer dans cette loge un vieillard magnifiquement vêtu ; c'était le riche et noble seigneur Trimalcion, aussi usé par la débauche que par les années : ses yeux ternes, froids, comme ceux d'un mort, semblaient sans regard ; sa figure hideuse et ridée disparaissait à demi sous une épaisse couche de fard. Il portait une perruque blonde frisée(36), des boucles d'oreilles ornées de pierreries et un gros bouquet à la

ceinture de sa longue robe brodée, que son manteau de peluche rouge laissait entrevoir. Il traînait péniblement ses pas, appuyant ses mains sur les épaules de deux jeunes esclaves de quinze à seize ans, vêtus avec luxe, mais d'une façon si étrange, si efféminée, que l'on ne savait si l'on devait les prendre pour des hommes ou pour des femmes. Deux autres esclaves plus âgés suivaient : l'un tenait sur son bras la pelisse fourrée de son maître, l'autre un vase de nuit en or(37).

» Le marchand de la loge est accouru au-devant du seigneur Trimalcion avec empressement et respect, lui a adressé quelques mots, puis il a avancé un escabeau où le vieillard s'est assis. Ce siège n'ayant pas de dossier, un des jeunes esclaves s'est aussitôt placé debout et immobile derrière son maître, afin de lui servir d'appui, tandis que l'autre esclave s'est couché par terre à un signe du noble seigneur, a soulevé ses pieds chaussés de riches sandales, et, les enveloppant d'un pli de sa robe, il les a tenus pressés contre sa poitrine, afin sans doute de les réchauffer(38).

» Le vieillard, ainsi appuyé, le dos et les pieds sur le corps de ses esclaves, a dit quelques mots au marchand. Celui-ci a d'abord montré du geste les trois esclaves demi-nues… Alors le seigneur Trimalcion (lis toujours, mon fils ; que le cœur ne te faiblisse point à ces horreurs et à de plus monstrueuses encore !… elles amasseront le terrible levain de haine qui, d'âge en âge, doit fermenter dans notre race, jusqu'au jour de la justice et de la délivrance) ; alors le noble et riche seigneur, à la vue de ces trois belles jeunes femmes que lui désignait le marchand, s'est tourné vers les Gauloises captives, et a craché de leur côté, comme pour témoigner de son souverain mépris !…

» À cet outrage, les esclaves du vieillard et les Romains rassemblés aux abords de la loge ont ri aux éclats. Le marchand a ensuite indiqué au seigneur Trimalcion les deux tout petits enfants jouant sur la paille ; il a haussé les épaules en prononçant je ne sais quelles horribles paroles ; elles devaient être horribles, car les éclats de rire des Romains ont redoublé.

» Le marchand, espérant enfin contenter ce difficile acheteur, s'est dirigé vers la cage, l'a ouverte, et en a fait sortir trois enfants enveloppés de longs voiles blancs qui cachaient leur visage : deux de ces enfants étaient de la taille de mon fils et de ma fille ; l'autre, plus petit. Celui-ci a d'abord été dévoilé aux yeux du vieillard ; j'ai reconnu la fille d'une de nos parentes, dont le mari avait été tué en défendant notre chariot de guerre ; elle s'était tuée

ensuite comme les autres femmes de notre famille, oubliant sans doute, dans ce moment suprême, de mettre son enfant à mort. Cette petite fille était chétive et sans beauté ; le seigneur Trimalcion, après un coup d'œil rapide jeté sur elle, fit de la main un geste impatient, comme s'il eût été irrité de ce que l'on osât offrir à ses regards un objet si peu digne de les fixer… Elle fut reconduite dans la cage par un gardien : les deux autres enfants restèrent là, toujours voilés.

» Moi, mon fils, je voyais ceci du fond de la loge du maquignon, les bras liés derrière le dos par des menottes et de doubles anneaux de fer, les jambes enchaînées et les deux pieds joints par une entrave d'un poids énorme. Je me sentais toujours sous l'empire du sortilège. Cependant, mon sang, jusqu'alors figé dans mes veines, commençait à y circuler de plus en plus vivement… Un vague frémissement faisait de temps à autre tressaillir mes membres… Le réveil approchait… Je n'étais pas le seul à frémir : les trois jeunes Gauloises et la matrone, oubliant leur honte et leur désespoir, trouvaient dans leurs cœurs de fille, d'épouse ou de mère, une douloureuse épouvante pour le sort de ces enfants offerts à cet horrible vieillard. Quoique demi-nues, elles ne songeaient plus à se soustraire aux regards licencieux des spectateurs du dehors, et couvaient des yeux avec une sorte de terreur maternelle les deux enfants voilés, tandis que la matrone, liée à un poteau, les yeux étincelants, les dents serrées par une rage impuissante, levait au ciel ses bras enchaînés comme pour appeler le châtiment des Dieux sur ces monstruosités…

» À un signe du seigneur Trimalcion, les voiles sont tombés… et je vous ai reconnus tous deux… toi, mon fils Sylvest, et ta sœur Siomara…

» Lis toujours, mon fils… lis toujours, et attends…

» Vous étiez tous deux pâles, amaigris ; vous frissonniez d'effroi ; la douleur se lisait sur vos visages baignés de larmes… Les longs cheveux blonds de ma petite fille tombaient sur ses épaules ; elle n'osait lever les yeux, non plus que toi ; vous vous teniez tous deux par la main, serrés l'un contre l'autre… Malgré la terreur qui bouleversait sa figure, je revoyais ma fille dans sa rare et enfantine beauté… beauté maudite ! car, à son aspect, les yeux morts du seigneur Trimalcion s'allumèrent et brillèrent comme des charbons ardents au milieu de son visage ridé couvert de fard. Il se redressa, tendit vers ma fille ses mains décharnées, comme pour s'emparer de sa proie, et un sourire affreux découvrit ses

dents jaunes… Siomara, épouvantée, se rejeta en arrière et se cramponna à ton cou. Le marchand vous eut bientôt séparés, et la ramena près du vieillard. Celui-ci, repoussant alors du pied son esclave couché à terre, s'empara de ma fille, la saisit entre ses genoux, maîtrisa facilement les efforts qu'elle faisait afin de lui échapper en poussant des cris perçants, rompit violemment les cordons qui attachaient la petite robe de mon enfant, et la mit à moitié nue pour examiner sa poitrine et ses épaules, tandis que le marchand te contenait, mon fils.

» Et moi… le père des deux victimes… moi qui, chargé de chaînes voyais cela… que faisais-je ?… Lis toujours, mon fils… lis toujours, et attend…

» À ce crime du seigneur Trimalcion… le plus exécrable des crimes !… outrager la chasteté d'un enfant !… les trois Gauloises enchaînées et la matrone furent un effort désespéré, mais vain, pour rompre leurs fers, et se mirent à pousser des imprécations et des gémissements…

» Le seigneur Trimalcion acheva paisiblement son horrible examen, dit quelques mots au marchand, et aussitôt un gardien rajusta la robe de mon enfant, plus morte que vive, l'enveloppa dans un long voile qu'il lia autour d'elle, et, prenant entre ses bras ce léger fardeau, il se tint prêt à suivre le vieillard qui, pour payer le marchand, prenait de l'or dans sa bourse… À ce moment de désespoir suprême… toi et ta sœur… pauvres enfants égarés par la terreur, vous avez crié comme si vous croyiez pouvoir être entendus et secourus… vous avez crié : *Ma mère* !… *mon père* !…

» Jusqu'à ce moment, vois-tu, mon fils, moi, j'avais assisté à cette scène, haletant, presque fou de douleur et de rage, à mesure que, luttant de toute la puissance de mon cœur paternel contre les sortilèges du maquignon, j'en triomphais peu à peu… Mais, à ces cris poussés par toi et par ta sœur : *Ma mère* !… *mon père* !… le charme se rompit tout-à-fait… je retrouvai toute ma raison, tout mon courage ; votre vue me donna une telle secousse, un tel élan de fureur, que, ne pouvant briser mes fers, je me suis dressé, et, les mains toujours enchaînées derrière le dos, les jambes toujours chargées de lourdes entraves, je me suis élancé hors de ma loge, et, en deux bonds sautés à pieds joints, je suis tombé comme la foudre sur le noble seigneur Trimalcion… Il a, du choc, roulé sous moi ; alors, faute de la liberté de mes mains pour l'étrangler, je l'ai mordu au visage… où j'ai pu… à la joue, je crois, près du cou… et puis je n'ai plus démordu… Les maquignons, leurs gardiens, se

sont jetés sur nous ; mais, pesant de tout mon poids sur ce hideux vieillard qui poussait des hurlements, je n'ai pas démordu… Le sang de ce monstre m'inondait la bouche… on a frappé sur moi à coups de fouet, à coups de bâton, à coup de pierre… je n'ai pas démordu, je n'ai pas plus quitté ma proie que notre vieux dogue de guerre, Deber-Trud, le mangeur d'hommes, ne quittait la sienne… Non… et ainsi que lui, je n'ai démordu qu'en emportant un lambeau de la chair du riche et noble seigneur Trimalcion, lambeau sanglant que j'ai craché à sa face hideuse, livide, agonisante, comme il avait craché sur les captives gauloises.

» – Père ! père !… me criais-tu pendant ce temps-là, toi.

» Alors, voulant me rapprocher de vous deux, mes enfants, je me suis redressé effrayant… oui, effrayant… car, pendant un moment, un cercle d'épouvante s'est fait autour de l'esclave gaulois chargé de fers.

» – Père !… père !… t'es-tu encore écrié en tendant vers moi tes petits bras, malgré le gardien qui te retenait.

» J'ai fait un bond vers toi ; mais aussitôt le marchand, monté sur la cage où vous aviez été renfermés, mes enfants, m'a jeté à l'improviste une couverture sur la tête ; l'on m'a en même temps saisi par les jambes : j'ai été renversé, garrotté de mille liens… La couverture, dont j'avais la tête et les épaules enveloppées, a été liée autour de mon cou, et, dans cette couverture, les bourreaux ont pratiqué un trou qui me permit malheureusement de respirer… car j'espérais étouffer…

» J'ai senti que l'on me transportait dans notre loge, où l'on m'a jeté sur la paille, mis hors d'état de faire un mouvement ; puis, assez longtemps après cela, j'ai entendu le centurion, mon nouveau maître, se disputer vivement avec le maquignon et le marchand qui avait vendu Siomara au seigneur Trimalcion… Puis, tous sont sortis ; le silence s'est fait autour de moi. Plus tard, le maquignon, de retour, s'est approché de moi, et me crossant du pied avec rage, après avoir écarté la couverture qui cachait mon visage, il m'a dit d'une voix tremblante de colère :

» – Scélérat !… sais-tu ce que m'a coûté la bouchée de chair humaine que tu as arrachée de la figure du noble seigneur Trimalcion ? Dis… le sais-tu, bête féroce ?… Cette bouchée de chair m'a coûté vingt sous d'or !… plus de la moitié de ce que je t'avais acheté ; car je suis responsable de tes méfaits, infâme ! tant que tu es dans ma loge(39), double scélérat ! De sorte que c'est moi

qui ai fait cadeau de ta fille au vieillard ; on la lui vendait vingt sous d'or, que j'ai payés pour lui ; il a exigé… et j'en suis encore quitte à bon marché… il a exigé ce dédommagement.

» – Ce monstre n'est pas mort… Hésus !… il n'est pas mort !… me suis-je écrié avec désespoir ; et ma fille non plus n'est pas morte !…

» – Ta fille… gibier de potence !… ta fille est entre les mains du seigneur Trimalcion… et c'est sur elle qu'il se vengera de toi… Il s'en réjouit d'avance, car il a parfois des caprices féroces, et il est assez riche pour se les passer…

» Je n'ai pu répondre à ces paroles que par de longs gémissements.

» – Et ce n'est pas tout, infâme scélérat !… J'ai perdu la confiance du centurion à qui je t'ai vendu… Il m'a reproché de l'avoir indignement trompé, de lui avoir vendu, au lieu d'un agneau, un tigre qui dévore à belles dents les riches seigneurs… Aussi a-t-il voulu te revendre sur l'heure… te revendre !… comme si quelqu'un pouvait consentir à t'acheter… après un coup pareil… Autant acheter une bête enragée… Heureusement pour moi, j'avais reçu des arrhes devant témoins… la férocité de caractère n'est pas un cas rédhibitoire, et il faut bien que le centurion te garde… Il te gardera donc… mais il te fera payer cher ta scélératesse… Oh ! tu ne sais pas la vie qui t'attend dans son ergastule !… tu ne sais pas non plus…

» – Et mon fils ?… ai-je demandé au maquignon en l'interrompant, et sachant bien que, par cruauté, il me répondrait. Aussi vendu, mon fils ? À qui vendu ?…

» – Vendu !… et qui donc en voudrait encore de celui-là ? Vendu !… dis donc donné pour rien ! car tu portes malheur à tout le monde, double traître !… Tes fureurs et les cris de cet avorton n'ont-ils pas appris à tous qu'il était de ta race de bête féroce ?… Personne n'en a seulement offert une obole !… Achetez donc un pareil louveteau… J'aillais d'ailleurs t'en parler de ton fils, afin de réjouir ton cœur de père… Apprends donc que mon confrère l'a donné par dessus le marché, *en réjouissance*, à l'acheteur auquel il a vendu la matrone à cheveux gris, qui sera bonne à tourner la roue d'un moulin…

» – Et cet acheteur, lui ai-je dit, qui est-il ? que va-t-il faire de mon fils ?

» – Cet acheteur, c'est le centurion… c'est ton maître !…

» – Hésus ! me suis-je écrié pouvant à peine croire ce que j'entendais ; Hésus !… vous êtes bon et miséricordieux… J'aurai du moins mon fils près de moi…

» – Ton fils près de toi !… Mais tu es donc aussi brute que scélérat ?… Ah ! tu crois que c'est pour ton consentement paternel que ton maître s'est chargé de ce louveteau ?… Sais-tu ce que m'a dit ton maître ? « Je n'ai qu'un moyen de dompter cet animal sauvage que tu m'as vendu, fourbe insigne ! (Voilà les douceurs que tu me vaux, infâme !) Cet enragé aime peut-être son petit… Je prends le petit ; je le tiendrai en cage, et le fils me répondra de la docilité du père… Aussi, à sa première… à sa moindre faute… il verra les tortures que, sous ses yeux, je lui ferai souffrir, à son louveteau !… »

Je n'ai plus fait attention à ce que m'a dit le maquignon… J'étais du moins certain de te voir ou de te savoir près de moi, mon enfant ; cela m'aiderait à supporter l'horrible douleur que me causait le sort de ma pauvre petite Siomara, qui, deux jours après avoir été vendue, a quitté Vannes à bord de la galère du seigneur Trimalcion, qui l'emmenait en Italie…

* *

*

(Mon père Guilhern, à moi, Sylvest, n'a pu achever ce récit…

La mort !… oh ! quelle mort !… la mort l'a frappé le lendemain du jour même où il avait écrit ces dernières lignes !…

Ce récit des souffrances de notre race, je le continuerai pour obéir à mon père Guilhern, comme il avait obéi à son père Joel, le brenn de la tribu de Karnak…

Hésus a été miséricordieux pour toi, ô mon père !… Tu n'as pas su la vie de ta fille Siomara…

Et c'est à moi, mon fils, de raconter la vie de ma sœur…)

# LE COLLIER DE FER ou FAUSTINE ET SIOMARA – DE L'AN 40 AVANT J.-C. À L'AN 10 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

# CHAPITRE PREMIER

*Société secrète des* Enfants du Gui. – *Réception de Sylvest. – Serment. – Plan d'insurrection des esclaves. – Chant des bardes sur la mort du* chef des cent vallées.

À l'heure où j'écris ceci, moi, SYLVEST, pour accomplir les dernières volontés de mon père Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, j'ai atteint ma soixante-et-douzième année.

Ma femme *Loyse la Parisienne* est morte esclave.

Mon fils *Pëaron* est mort esclave.

Sa femme *Foëny* est morte esclave.

Il ne me reste que toi, mon petit-fils *Fergan*, esclave comme ton vieux grand-père, qui était né libre pourtant !… libre comme tes aïeux !…

Chanceuse est notre vie ; elle dépend du caprice ou de la barbarie du maître… Bien souvent je me demande comment j'ai pu survivre à tant de douleurs, de chagrins, de périls ! Cette vie pouvait m'être retirée d'un jour à l'autre ; je n'avais pas attendu d'être si avancé en âge pour obéir aux ordres de mon père Guilhern… J'avais, dans le courant des années, écrit çà et là quelques pages destinées à mon fils. Ces pages tu les liras, toi, le fils de mon fils.

Le plus ancien de ces récits est le suivant ; les faits qu'il raconte se sont passés alors que j'avais vingt-sept ans… C'était sous le règne *d'Octave-Auguste*, empereur, seize ans après que César, le fléau des Gaules, avait été puni, comme traître et parjure à la république romaine, par le poignard de *Brutus*…

Octave-Auguste régnait sur l'Italie et sur la Gaule, notre patrie, complètement asservie après des luttes héroïques !…

* *

*

La ville d'*Orange*, une des villes les plus riches de la Gaule

provençale ou narbonnaise, dont les Romains se sont emparés et où ils se sont établis depuis plus de deux cents ans, est devenue une ville complètement romaine par son luxe, ses mœurs et sa dépravation. Dans ces contrées, moins âpres que notre Bretagne, le climat est doux comme le climat d'Italie ; le printemps et l'été y sont perpétuels, et, comme en Italie, le citronnier, l'oranger, le grenadier, le figuier, le laurier-rose, se mêlent aux colonnades des temples de marbre bâtis par les Romaine depuis qu'ils sont maîtres de ces belles provinces de notre pays.

Par une nuit d'été qu'éclairait une lune brillante, un homme… non… un esclave gaulois (car il avait la tête rasée, portait au cou un collier de fer poli et était vêtu d'une livrée) sortait des faubourgs de la ville d'Orange. Attaché au service intérieur de la maison de son maître, il n'était pas enchaîné comme les esclaves des champs ou de la plupart des fabriques, appelés pour cela *gente ferrée*(40).

Après avoir passé devant le cirque immense où se donnent les combats de gladiateurs et où sont renfermées les bêtes féroces, lions, éléphants et tigres, dont on sentait au loin la fauve et âcre odeur, l'esclave suivit pendant quelque temps les avenues de lauriers-roses et de citronniers en fleur dont sont entourées les somptueuses villas romaines. Mais, abandonnant bientôt ce riant paysage, il s'enfonça dans les bois, traversa, non sans péril, un torrent rapide et profond, en sautant de l'une à l'autre de plusieurs grandes roches disséminées dans la largeur de son courant, gagna la pente escarpée d'une montagne çà et là couverte de blocs de granit ; puis, arrivé sur la crête de cette colline, il redescendit au fond d'un vallon inculte, désert, sauvage, sans arbres, sans verdure, et non moins rocheux que la montagne. Au milieu du profond silence de la nuit et de cette solitude éclairée par la vive clarté de la lune à son déclin, l'esclave gaulois entendit au loin, et dans des directions diverses et opposées à celle qu'il avait suivie, le pas précipité de plusieurs hommes mêlé au cliquetis des chaînes que quelques-uns d'entre eux portaient au pied. Après s'être arrêté un instant pour écouter, l'esclave hâta sa marche. Il arriva devant l'entrée d'une grotte pleine de ténèbres ; son ouverture était si basse, qu'il lui fallut ramper pour s'y introduire. Il rampait ainsi depuis quelques instants, lorsqu'une voix sortant de l'obscurité lui dit en langue gauloise : – Arrête… la hache est levée sur ta tête…

– La branche du chêne sacré me couvrira de son ombre et me

protégera, répondit l'esclave.

– La branche du chêne est fanée, reprit la voix ; le vent de la tempête a emporté ses feuilles ; tu ne peux plus te mettre à l'abri de son ombre sacrée ; qui te protégera ?

– La branche du chêne perd ses feuilles à la saison mauvaise ; mais le gui sacré reste toujours verdoyant, dit l'esclave : sept brins de gui me protégeront.

– Que signifient ces sept brins de gui ?

– Sept lettres.

– Ces sept lettres, quel mot font-elles ?

– LIBERTÉ…

– Passe…

Et l'esclave, continuant de ramper, passa. Peu à peu, grâce à l'élévation croissante de la grotte, il put marcher à demi-courbé, puis debout… mais toujours dans la plus profonde obscurité. Bientôt une autre voix sortant des ténèbres lui dit :

– Arrête… le couteau est levé sur ta poitrine.

– Sept brins de gui me protègent.

– À cette heure, reprit la voix, le gui sacré dégoutte de larmes, de sueurs et de sang.

– Ces larmes, ces sueurs, ce sang, se changeront un jour en une rosée féconde…

– Que fécondera-t-elle ?

– L'indépendance de la Gaule.

– Qui veille sur la Gaule asservie ?

– Hésus le tout puissant et ses druides vénérés errants dans les bois, se cachant dans des cavernes comme celle-ci(41).

– Ton nom ?

– *Bretagne*.

– Qui es-tu ?

– *Enfant du Gui*.

– Passe…

L'esclave gaulois, après avoir ainsi répondu aux questions que

l'on adresse toujours aux *Enfants du Gui* venant aux réunions nocturnes, fit encore quelques pas et s'arrêta ; les ténèbres étaient toujours profondes, et quoique l'on fit silence, l'on entendait les mouvements de plusieurs personnes réunies en cet endroit et le sourd cliquetis des fers qu'elles portaient pour la plupart ; bientôt la voix d'un druide, présidant la réunion secrète, s'éleva dans l'ombre et dit :

– *Auvergne* ?

– Je suis là, reprit une voix.

– *Artois* ?

– Je suis là…

– *Bretagne* ?

– Je suis là, dit l'esclave.

Et, après lui, chacun répondit à cet appel de presque toutes les provinces de France, que représentaient à cette réunion des esclaves vendus et amenés de diverses contrées dans la Gaule provençale, devenue romaine par la conquête. Après cet appel, un grand silence s'est fait, et le druide a continué :

– Artois et Bourgogne présentent un nouvel affilié.

– Oui… oui, répondirent deux voix.

– Est-il éprouvé par les larmes et par le sang ? demanda le druide.

– Il est éprouvé.

– Vous le jurez par Hésus ?

– Par Hésus, nous le jurons.

– Qu'il écoute et réponde, reprit le druide. Et il ajouta :

– Toi, nouveau venu ici, que veux-tu ?

– Être l'un des *Enfants du Gui*…

– Dans quel but ?

– Pour obtenir justice… liberté… vengeance, reprit la voix du néophyte.

– Toi qui demandes justice, liberté, vengeance, dit le druide, es-tu dépouillé, asservi par l'étranger ? Travailles-tu sous son fouet, la chaîne au pied, le carcan au cou ?

– Oui.

– Tes labeurs, commencés à l'aube, terminés le soir, souvent prolongés dans la nuit, enrichissent-ils le Romain qui t'a acheté comme un vil bétail ? Vit-il ainsi dans l'opulence et l'oisiveté, tandis que tu vis dans la misère et l'esclavage ?

– Oui… je travaille, et le Romain profite… Je souffre, et il jouit.

– Les champs que tu laboures, que tu moissonnes aujourd'hui pour l'étranger conquérant, appartenaient-ils à tes pères de race libre ?

– Oui…

– Les douces et pures joies de la famille te sont-elles défendues ? La sainteté du mariage t'est-elle interdite ? Le Romain, te regardant comme un animal qui s'accouple, peut-il, à son gré, séparer le mari de la femme, les enfants de la mère, pour les vendre et les envoyer au loin ?

– Oui…

– Tes enfants sont-ils, par corruption ou par violence, prostitués aux plaisirs de tes maîtres ?

– Oui…

– Tes Dieux sont-ils proscrits ? leurs ministres poursuivis, traqués comme des bêtes fauves et crucifiés comme des larrons ?

– Oui…

– Le Romain peut-il à son gré te battre, te marquer au front, te mutiler, te torturer, toi et les tiens ? Peut-il vous faire périr au milieu d'affreux supplices, par cela seul que cela plaît à sa méchanceté ?

– Oui…

– Ce joug abhorré… veux-tu le briser ?

– Je le veux.

– Veux-tu que la Gaule, redevenue libre et fière, puisse en paix honorer ses héros, adorer ses Dieux, assurer le bonheur de tous ses enfants ?

– Je le veux… je le veux…

– Sais-tu que ta tâche sera longue, remplie de douleurs,

hérissée d'épreuves, de périls ?

– Je le sais…

– Sais-tu qu'il y va de la vie… je ne dis pas de la mort… car ce n'est plus le temps de sortir de la vie d'ici par une mort facile et volontaire, afin de plaire à Hésus, et d'aller revivre ailleurs auprès de ceux que nous avons aimés ?… Non, non, mourir n'est rien pour le Gaulois, mais il est cruel pour lui de vivre esclave… et, pour plaire aujourd'hui à Hésus, il faut à cela te résigner, afin de travailler lentement, péniblement à la délivrance de notre race… T'y résignes-tu ?…

– Je m'y résigne…

– Quels que soient les maux dont tu souffriras, toi et les tiens, jures-tu par Hésus de ne porter ni sur toi ni sur eux une main homicide, et d'attendre pour t'en aller d'ici que l'ange de la Mort t'appelle à lui ?

– Je le jure par Hésus !

– Jures-tu, lorsque le signal de l'insurrection et du combat sera donné, du nord au midi, de l'orient à l'occident de la Gaule, jures-tu de frapper le Romain, ton maître, et de combattre jusqu'à la fin ?

– Je le jure…

– Jures-tu d'attendre, patient et résigné, le jour d'une terrible vengeance, et de ne te soulever qu'à la voix des druides, afin qu'un sang précieux ne coule pas en vain dans une révolte isolée ?

– Je le jure…

– Jures-tu d'envelopper dans une haine commune et les Romains et ces lâches Gaulois, traîtres à leur pays, qui se sont ralliés à nos oppresseurs pour accabler la vaillante plèbe gauloise épuisée par vingt ans de luttes ? Les hais-tu ces parjures qui ont déserté la cause de la liberté, afin de jouir en paix de leurs richesses, sous la protection de Rome, en mendiant aujourd'hui le titre de citoyens romains ?

– Je jure de haïr ceux-là autant que les Romains, et, lorsque l'heure sonnera, de les envelopper dans une même et terrible vengeance.

– Jures-tu… rude épreuve pour notre race, d'employer la dissimulation, la ruse, seules armes de l'esclave, afin d'endormir

ton maître dans la sécurité, pour qu'au jour de la justice il se réveille dans l'épouvante ?

– Je le jure.

– Jures-tu de tenir secrètes et cachées à tes maîtres les réunions nocturnes des *Enfants du Gui* ? Jures-tu d'endurer toutes les tortures plutôt que de révéler la cause de ton absence de cette nuit, et que demain sans doute tu vas expier par le fouet et la prison ?

– Je le jure…

– Par Hésus ! sois donc l'un des braves *Enfants du Gui*, si ceux-là qui sont ici présents dans l'ombre t'acceptent pour leur frère, comme moi je t'accepte pour le mien.

Il n'y eut qu'une voix pour accepter le nouvel enfant du Gui. Cela fait, un autre druide reprit :

– Vous tous qui êtes là m'écoutant dans l'ombre, entendez ceci… Lointaine peut-être est la délivrance de la Gaule… mais prochaine aussi… Je vais vous apprendre une nouvelle heureuse, moi, *Ronan*, fils de Talyessin, qui fut le plus vénéré des druides de Karnak… pierres sacrées d'où est parti, ne l'oubliez jamais, le premier cri de guerre de la Bretagne ! pierres sacrées, arrosées du sang généreux d'Hêna, la vierge de l'île de Sên… glorieuse vierge gauloise dont les bardes chantent encore de nos jours le courage et la beauté !

– Oh ! oui… Hêna… c'est une sainte : les chants des bardes nous l'ont appris, dirent plusieurs voix. Glorieuse soit-elle… ô fille de Joel, le brenn de la tribu de Karnak !

– Glorifiée soit-elle ! la vaillante et douce vierge qui a offert son sang innocent à Hésus pour apaiser sa colère !

– Gloire aux chants des bardes, notre seule consolation dans la servitude ! car ils racontent la grandeur de nos pères.

L'esclave gaulois, en entendant cela, n'a pu retenir ses larmes, et elles ont coulé dans l'ombre, ces larmes douces, parce que Hêna, depuis longtemps chantée par les bardes, Hêna, la vierge de l'île de Sên, dont on glorifiait en ce moment le nom et la mémoire, c'était la sœur de Guilhern, père de l'esclave qui pleurait… car celui-ci se nommait Sylvest… et avait pour aïeul Joel, le brenn de la tribu de Karnak.

Le druide a continué ainsi :

– Lointaine peut être notre délivrance, mais prochaine aussi… Moi, Ronan, fils de Talyessin, j'arrive du centre de la Gaule ; j'ai marché la nuit ; le jour, je me suis caché dans les bois et dans les cavernes servant, comme celle-ci, aux réunions secrètes des *Enfants du Gui* ; car, par tout le pays, malgré obstacles et périls, les *Enfants du Gui* se rassemblent en secret… Là est notre force… là est notre espoir… Oui, notre espoir, a repris le druide. Ayons espoir ; voici la bonne nouvelle ! Les Romains, rassurés par le calme apparent des provinces depuis les dernières guerres, font rentrer leur grande armée en Italie. L'avant-garde est en marche ; elle se dirige vers cette province où nous sommes, pour aller s'embarquer à Marseille… Le passage de cette armée dans les contrées qu'elle traverse sera le signal, pour les *Enfants du Gui*, de se préparer à la sainte nuit de la révolte et de la vengeance…

– Nous sommes prêts…, s'écrièrent plusieurs voix, vienne cette nuit !…

– Et, de cette nuit de révolte et de vengeance, qui donnera au même instant le signal par toute la Gaule, du nord au midi, de l'orient à l'occident ? reprit le druide. Oui, ce signal nocturne, visible aux yeux de chacun… à la même heure… au même instant, qui le donnera ? Ce sera l'astre sacré des Gaules !… Écoutez… écoutez… La lune commence aujourd'hui son décours… À mesure que son orbe va se rétrécir, l'armée romaine fera un pas vers le lieu de son embarquement ; ses étapes militaires sont comptées… Lorsque la lune aura atteint le terme de son décours, les Romains seront au moment de quitter la Gaule, n'y laissant qu'une faible garnison…

– Et cette nuit-là, s'écria Sylvest dans son ardeur impatiente, toute la Gaule se soulève !

– Non… pas encore cette nuit-là, répondit le druide. Quoique, en cette saison, les vents soient toujours favorables, une brise contraire peut s'élever et retarder le départ de l'ennemi.

– Et si le soulèvement suivait de trop près l'embarquement des Romains, dit une voix, un bâtiment léger pourrait rejoindre les galères en haute mer, et donner l'ordre de ramener les troupes…

– Cela est juste, reprit le druide ; il faut donner aux troupes le temps de s'éloigner. La révolte ne doit éclater que la nuit du second croissant de la lune nouvelle. Ô Gaulois opprimés, ajouta le druide inspiré, ô vous tous, de toutes contrées, qui gémissez dans l'esclavage… je vous vois… je vous vois à l'approche de ce

moment solennel !… les yeux levés vers le ciel, n'ayant tous qu'un seul regard ! attendant le signal tant de fois aussi attendu par nos pères… Il paraît… il a paru le croissant d'or sur le bleu du firmament ! Alors, je n'entends qu'un seul bruit d'un bout à l'autre de la Gaule ! le bruit des fers qui se brisent ! Je n'entends qu'un seul cri : « Vengeance et liberté ! »

– Vengeance et liberté ! répétèrent les *Enfants du Gui* en secouant leurs fers.

– Toute insurrection sans chef, sans ordre, est funeste et stérile, reprit le druide. Que l'heure de la délivrance sonne… êtes-vous prêts ?

– Nous sommes prêts, dit un esclave de labour ; la nuit de la délivrance venue, les esclaves de chaque métairie isolée assomment les Romains et les gardiens…

– En épargnant les femmes et les enfants, dit le druide ; les femmes et les enfants de nos ennemis sont sacrés pour nous…

– Il est des femmes qui méritent la mort aussi bien que les hommes, reprit une voix, car elles surpassent la férocité des hommes…

– C'est vrai… ajoutèrent plusieurs autres voix ; combien est-il de grandes dames romaines qui rivalisent avec les seigneurs par leurs monstrueuses débauches et leur cruauté envers leurs esclaves !…

– Feriez-vous donc grâce à Faustine ? reprit la voix de l'enfant du Gui qui, le premier, avait parlé de la férocité de certaines femmes ; lui feriez-vous grâce à FAUSTINE, de la ville d'Orange, cette noble dame dont la noblesse remonte, dit-on, jusqu'à Junon, une des divinités de ces païens ?

À ce nom de Faustine, que Sylvest exécrait aussi, un murmure d'horreur et d'épouvante circula parmi les *Enfants du Gui*, et plusieurs s'écrièrent :

– Non, pas de pitié pour celle-là et pour ses pareilles !… La mort aussi pour elles ! la mort, qu'elles ont donnée à tant d'esclaves !

– Faustine et ses semblables sont des monstres de luxure et de férocité, reprit le druide ; leurs passions infâmes et sanglantes n'ont pas de nom dans la langue des hommes ; que le sang qu'elles auront versé retombe donc sur elles !… Je vous parle des enfants

et des femmes des Romains, vos maîtres ; quoique celles-ci soient souvent impitoyables envers vous, et que, par avidité, elles vous écrasent de travaux, ce sont des êtres faibles, sans défense ; épargnez-les…

– Celles-là… oui, reprit l'esclave de labour, elles seront épargnées ; mais nos maîtres romains, mais nos gardiens, assommés sans pitié !… Cela fait, nous autres des métairies isolées, nous nous emparons des armes, des vivres, des chariots ; nous choisissons un chef, et nous nous retirons dans le bourg le plus voisin…

– Dans ce bourg, reprit un esclave demi-laboureur, demi-artisan, les esclaves de métiers ou de location se sont au même signal débarrassés des Romains, ont pris les armes et élu un chef ; ils accueillent leurs frères des campagnes et fortifient de leur mieux le bourg, en attendant un avis de la ville voisine…

– Dans la ville, dit alors Sylvest, esclave citadin, les esclaves domestiques, artisans ou loués aux fabriques, ont, au même signal, fait justice des Romains et de leur faible garnison, se sont armés et formés en compagnies ; chacune d'elles a élu un chef ; ces chefs élus ont un général ; les postes militaires sont occupés, les portes de la ville fermées, et l'on attend les avis de la réunion suprême des *Enfants du Gui.*

– Et cet avis ne se fait pas attendre, dit le druide ; le conseil suprême s'est assemblé, au même signal, dans la forêt de Chartres, au cœur de la Gaule… Ses avis partent dans toutes les directions ; nous retrouvons la force par notre union. Des levées en masse s'organisent, afin de pouvoir soutenir une lutte suprême contre Rome, si elle veut nous envahir de nouveau… Tous unis cette fois contre l'ennemi, la victoire n'est pas douteuse… la Gaule rentre en possession d'elle-même… Et il arrive enfin, ce jour béni, où elle peut honorer en paix ses héros, adorer ses Dieux et assurer le bonheur de tous ses enfants !

– Espoir à la Gaule ! s'écrièrent alors les *Enfants du Gui.*

– Oh ! que cette nuit n'est-elle celle de demain ! dit l'un d'eux.

– Enfants, reprit un des druides, pas d'impatience… On vous l'a dit… prochaine peut être la délivrance de la Gaule, mais lointaine aussi… Qui sait ? l'armée romaine, déjà en marche pour regagner l'Italie, peut s'arrêter ou revenir sur ses pas… et prolonger longtemps encore son occupation. Depuis trente ans, le plus pur,

le plus généreux sang de la Gaule a coulé dans de terribles luttes ; aujourd'hui, épuisée, désarmée, enchaînée, elle ne peut songer à attaquer à ciel ouvert cette innombrable armée romaine, aguerrie, disciplinée ; nous serions écrasés dans notre sang ! Si, cette fois, les troupes étrangères trompaient notre attente en restant dans le pays, ajournons nos projets, et jusque-là… patience… enfants… patience… calme et résignation ! Que la foi dans la justice de notre cause soit notre force impérissable ; songeons à tout le sang versé par nos pères ! que le souvenir de leur martyre et de leur héroïsme nous console, nous soutienne !…

– Oui, que ce souvenir nous console et nous soutienne ! s'écria la voix d'un barde inspiré, – car, à chacune de ces réunions des *Enfants du Gui*, les bardes, avant qu'elle fût close, chantaient toujours quelque mâle *bardit* qui nous réchauffait le cœur, à nous pauvres esclaves, et dont le refrain, répété entre nous à voix basse durant nos rudes labeurs et nos misères, semblait les adoucir. – Oui, reprit le barde, que ce souvenir nous soutienne, nous console et nous rende fiers, esclaves que nous sommes, nous rendre plus fiers que des rois… Écoutez, écoutez, ce chant inspiré par l'un des plus grands héros de la Gaule… le *chef des cent vallées*, ce héros dont César, à jamais maudit, a été le lâche bourreau !

Au nom du *chef des cent vallées*, un grand frémissement d'orgueil patriotique a couru parmi les *Enfants du Gui*, et Sylvest a doublement partagé cet orgueil ; il se souvenait que, dans son enfance, avant la bataille de Vannes, VERCINGÉTORIX, le chef des cent vallées, avait été l'hôte de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, aïeul de Sylvest.

Et le barde a ainsi commencé ses chants :

« Combien en est-il mort de guerriers, gaulois, depuis la bataille de Vannes jusqu'au siège d'Alais ?… – Oui, pendant ces quatre ans, combien en est-il mort de guerriers, pour la liberté ? – Cent mille, est-ce trop ? – Non. – Deux cent mille ? – Non. – Trois cent, quatre cent mille ? – Non, ce n'est pas trop ; non, ce n'est pas assez ! – Nombrez les feuilles mortes tombées de nos chênes sacrés durant ces quatre ans, vous n'aurez pas nombré les guerriers gaulois dont les os blanchissent dans les champs de nos pères ! »

* *

*

» Et tous ces guerriers, dont les chefs se nommaient – *Luctère*, –

*Camulogène* (le vieux défenseur de Paris), – *Corrès*, – *Cavarill*, – *Épidorix*, – *Comm* (de l'Artois), – *Virdumar*, – *Versagillaüm*, – *Ambiorix*, – tous ces guerriers, à la voix de quel guerrier s'étaient-ils levé pour l'indépendance de la patrie ? – Tous s'étaient levés à la voix du *chef des cent vallées*, – celui-là qui, depuis la bataille de Vannes jusqu'au siège d'Alais, a, pendant quatre années, tenu la campagne et deux fois battu César. – Un effort encore… un effort suprême… et la Gaule était délivrée…

* *

*

» Mais non, – de lâches Gaulois n'ont pas voulu cela ; – non, – ils ont préféré, aux rudes et sanglants labeurs de la délivrance, le repos et la richesse sous le joug de l'étranger ; – ils ont abandonné, trahi la plèbe gauloise ! – Magistrats, ils ont ouvert leurs villes aux Romains ; – chefs militaires, ils ont laissé leurs troupes sans ordres, sans direction, – leur ont soufflé la défiance, le découragement, – et la plupart de ces troupes se sont dispersées.

» On les attend pourtant, ces troupes vaillantes. – Qui cela ?… où cela ?… qui les attend ? – C'est le *chef des cent vallées*. Où les attend-il ? – Dans la ville d'Alais, au milieu des Cévennes ; – là il est renfermé avec les débris de son armée et les femmes et les enfants de ses soldats. César l'assiège en personne ; – dix contre un sont les Romains. – Les vivres manquent ; – la famine moissonne les plus faibles. – Mais, de jour en jour, d'heure en heure, on espère le secours des traîtres, et l'on dit : – Ils vont venir… ils vont venir… – Non, – ils ne doivent pas venir !… – Non, – ils ne viendront pas… »

* *

*

» Non, – ils ne doivent pas venir ! – non, – ils ne sont pas venus !… – Un dernier effort pourtant délivrait la Gaule. – Les lâches ont reculé. – Alors, voyant cela, le *chef des cents vallées* se montre encore plus grand par le cœur que par le courage ; – il peut fuir seul… une issue est préparée ; – mais il sait que c'est lui, – lui, l'âme de la guerre sainte, que César poursuit de sa haine. – Il sait qu'Alais, hors d'état de résister désormais, va tomber au pouvoir des Romains ; – il sait ce que les Romains font des prisonniers, des femmes, des enfants ; – il dépêche pendant la nuit un de ses officiers à César. – Au bout de deux heures, l'officier

revient.

* *

*

» Voici que, le lendemain, dès l'aube, le soleil se lève sur les remparts d'Alais. – Quel est ce tribunal couvert de tapis de pourpre qui s'élève entre les retranchements du camp romain et les murailles de la ville gauloise assiégée ? – Quel est cet homme pâle, au front chauve, à l'œil ardent et cave, au sourire cruel, qui siège sur ce tribunal… oui… qui siège sur ce tribunal, dans son fauteuil d'ivoire, seul assis au milieu de ses généraux, debout autour de lui ! – Cet homme chauve et pâle, c'est César.

» Et ce guerrier à cheval qui sort seul d'une des portes de la ville d'Alais, quel est-il ? – La longue épée pend à son côté ; – d'une main il tient un javelot ; – fière et martiale est sa grande taille sous sa cuirasse d'acier qui étincelle aux premiers feux du jour ; – fière et triste est sa mâle figure sous la visière de son casque d'argent surmonté du coq doré aux ailes demi-ouvertes, emblème de la Gaule ; – flottante au vent est la housse rouge brodée qui cache à demi son cheval noir… son ardent cheval noir… tout écumant et hennissant. – Oui, ce fier guerrier, quel est-il ? – Ce fier guerrier, c'est le *chef des cent vallées*.

* *

*

» Où va-t-il ainsi ? – Que va-t-il faire ? – Le voilà qui presse son noir coursier de l'éperon, son noir coursier qui bondit jusqu'au pied du tribunal où est assis le chauve et pâle César. – Alors le *chef des cent vallées* lui dit ceci : – César, ma mort n'assouvirait pas ta haine ; tu veux me posséder vivant… me voilà. César, tu as juré à mon envoyé d'épargner les habitants de la ville d'Alais si je me rendais prisonnier… Je suis ton prisonnier. – Et le *chef des cent vallées a* sauté à bas de son cheval ; – son casque brillant, son lourd javelot, sa forte épée, il les a jetés au loin ; – et, tête nue, il a tendu ses mains… – ses mains vaillantes, – aux chaînes des licteurs de César, – du pâle César qui, du haut de son siège, accable d'injures son ennemi désarmé, vaincu, – et il l'envoie à Rome(42).

* *

*

» Quatre ans se sont passés ; – une longue marche triomphale se déroule à Rome sur la place du Capitole. – César, couvert de la pourpre impériale, couronné de lauriers, s'avance, enivré d'orgueil, debout dans un char d'or traîné par huit chevaux blancs. – Quel est cet esclave livide, décharné, à peine vêtu de haillons, chargé de chaînes et conduit par des licteurs armés de haches ?… – Il marche d'un pas ferme encore devant le char triomphal de César. – Oui, – quel est-il, cet esclave ? – Cet esclave, – c'est le *chef des cent vallées*. – Ce jour-là, César l'a tiré du cachot où il se mourait depuis quatre ans, – et le plus glorieux ornement du triomphe de ce vainqueur du monde, c'est le captif gaulois. – Mais la marche triomphale s'arrête. César fait un geste, – un homme s'agenouille, – une tête tombe sous la hache des licteurs. – Quel est cette tête qui vient de tomber ? – C'est la tête du *chef des cent vallées*… – Ce sang qui coule, c'est le sang du plus grand héros de la Gaule… – Esclave comme nous, martyr comme nous…

* *

*

» Deux ans s'écoulent encore après le supplice. – Les Dieux sont justes. – Quel est cet homme vêtu de la pourpre impériale dont vingt poignards labourent la poitrine ? – Oui. – Quel est-il, cet homme à qui ces vengeurs disent : – Meurs, tyran ! – meurs, traître à la république ! – meurs, traître à la liberté ! – Cet homme, enfin frappé par la main d'un homme libre (que ton nom soit à jamais glorifié, ô Brutus !) – cet homme, qui a été pendant sa longue vie le bourreau sanglant des libertés du monde, – c'est César, – c'est le meurtrier du *chef des cent vallées*, – César, le lâche meurtrier du captif enchaîné…

* *

*

» Oh ! oui ! les Dieux sont justes ; – Coule, coule, sang du captif ! – Tombe, tombe, rosée sanglante ! – Germe, grandis, moisson vengeresse ! – À toi, faucheur, à toi !… la voilà mûre ! – Aiguise ta faux… aiguise, aiguise ta faux ! »

* *

*

Et les *Enfants du Gui*, entraînés par ce refrain du barde, répètent tous en agitant leurs chaînes dans une sinistre cadence :

« Oh ! coule, coule sang du captif ! – Tombe, tombe rosée sanglante ! – Germe, grandis, moisson vengeresse ! – À toi, faucheur, à toi !… la voilà mûre ! – Aiguise ta faux… aiguise, aiguise ta faux ! »

* *

*

Et tous les *Enfants du Gui* ont quitté la grotte par ses différentes issues, pour regagner les champs, les bourgs ou la ville, dont ils avaient pu, à grand’peine, s’échapper ; nocturne absence, que la plupart d’entre eux devaient payer bien cher le lendemain.

# CHAPITRE II.

*Sylvest s'introduit dans la villa de la noble Faustine. – Le temple du canal. – Les délassements d'une grande dame romaine. – Torture. – La sorcière. – Empoisonnement d'une esclave. – L'orgie. – Sylvest rencontre Loyse. – Il est surpris dans les jardins de Faustine.*

La lune couchée… la nuit est devenue noire… Sylvest, après avoir traversé de nouveau la vallée déserte et couverte de roches, franchit le torrent, gagna les grands bois et le chemin d'Orange ; mais il ne se dirigea pas vers cette ville, où habitait son maître ; il suivit un sentier, à droite de la route, marcha longtemps, et arriva près d'un grand mur de briques, clôture d'un parc immense dépendant de la villa de Faustine, cette grande dame romaine dont le nom avait été prononcé avec horreur dans la réunion des *Enfants du Gui* ; s'arrêtant alors un instant, Sylvest prit dans les broussailles, où elle était cachée, une longue perche garnie çà et là de bâtons formant autant d'échelons, et la dressa contre la muraille ; jeune, agile et robuste, il l'eut bientôt escaladée ; passant alors sa perche de l'autre côté il descendit dans le parc.

L'ombre des grands arbres était si épaisse, que l'on voyait à peine devant soi ; mais l'esclave, connaissant ce lieu, gagna bientôt les bords d'un canal ornés de balustrades de marbre ; près de là, s'élevait un temple construit en rotonde, entouré d'une riche colonnade à jour formant autour du bâtiment un portique circulaire qui communiquait avec le canal au moyen d'un large escalier dont les dernières marches baignaient dans l'eau.

Sylvest, marchant alors d'un pied léger, l'oreille aux aguets, entra sous la colonnade et appela à plusieurs reprises et à voix basse :

– Loyse !… Loyse !…

Personne ne répondit à son appel ; étonné de ce silence, car il s'était attardé à la réunion nocturne des *Enfants du Gui*, il croyait trouver Loyse depuis longtemps arrivée en ce lieu, l'esclave continua de s'avancer à tâtons ; il se rapprochait ainsi de l'escalier donnant sur le canal, pendant que peut-être Loyse l'attendait sur

une des marches : vain espoir !

Soudain il vit les eaux réfléchir au loin une grande clarté, tandis qu'une bouffée de vent lui apportait, avec la senteur des citronniers et des amandiers en fleurs, un bruit confus de lyres et de flûtes accompagnées de chants.

Sylvest supposa que Faustine, par cette chaude et belle nuit d'été, se promenait en gondole sur le canal avec ses esclaves chanteuses et musiciennes ; ces bruits harmonieux se rapprochant de plus en plus ainsi que les reflets des lumières sur les eaux, il crut que la gondole allait passer devant l'escalier du temple, et il se retira prudemment dans l'ombre, surpris et inquiet de n'avoir pas rencontré Loyse ; il ne perdait pas encore toute espérance, et prêtait toujours l'oreille du côté des jardins. Sylvest vit tout-à-coup dans cette direction, à travers l'obscurité, la clarté de plusieurs lanternes, et il entendit le pas et la voix des hommes qui les portaient ; saisi d'une grande épouvante, car, il l'avoue, en ce moment il redoutait la mort, et, surpris, dans le parc de la grande dame romaine, il pouvait être tué sur l'heure… l'esclave hésita. Retourner vers l'escalier du canal, c'était s'exposer à être éclairé par les flambeaux de la gondole qui, dans quelques instants, devait longer les marches du temple… Rester sous la colonnade, c'était, pour lui, risquer d'être découvert par les gens qui, venant des jardins, se rendaient peut-être dans ce bâtiment. Sylvest, voyant les lanternes encore à une assez grande distance, eut le temps de grimper le long d'une des colonnes et, se cramponnant à la forte saillie du chapiteau, d'atteindre le rebord d'une large corniche circulaire régnant autour du dôme de cette rotonde ; puis il se mit à plat ventre sur cet entablement ; les hommes porteurs de lanternes, contournèrent le temple et passèrent…

Sylvest respira ; cependant, craignant que ces hommes revinssent sur leurs pas, il n'osa pas descendre encore de sa cachette… Mais ses alarmes, un moment apaisées, redoublèrent bientôt : la gondole s'arrêta devant l'escalier du canal, et les chants cessèrent… Plus de doute, Faustine allait entrer dans cette rotonde, pendant que des esclaves veilleraient peut-être au dehors, à moins que la noble dame n'eût voulu quitter sa gondole pour se promener dans ses jardins. Entouré de dangers, Sylvest resta sur le rebord de la corniche ; bientôt il remarqua, au niveau du large entablement sur lequel il se tenait blotti, plusieurs cintres à jour, destinés sans doute, en raison de la chaleur du climat, à laisser pénétrer des courants d'air frais en ce lieu ; il pouvait ainsi,

du haut de sa cachette, plonger ses regards dans l'intérieur de la rotonde. Durant quelques instants, il n'aperçut que des ténèbres ; mais il entendit bientôt s'ouvrir la porte donnant sur le canal, et il vit entrer, tenant à la main un flambeau, un noir d'Éthiopie d'une taille gigantesque, coiffé d'un bonnet écarlate et vêtu d'une courte robe orange lamée d'argent ; cet esclave portait au cou un large carcan aussi d'argent, et à ses jambes nues et musculeuses des anneaux du même métal.

L'Éthiopien alluma plusieurs candélabres dorés, placés autour d'une statue représentant le dieu Priape ; une grande lumière remplit alors la rotonde, tandis que la cavité des cintres de la coupole supérieure où se cachait Sylvest resta dans l'ombre ; entre les colonnes intérieures de marbre blanc, enrichies de cannelures, dorées comme leurs chapiteaux, l'on voyait des peintures à fresque, tellement obscènes, que Sylvest rougirait de les décrire ; le plancher du temple disparaissait sous un épais matelas recouvert d'étoffe pourpre, ainsi qu'un grand nombre de coussins jetés çà et là… Entre deux des colonnes, et se faisant face, étaient des buffets d'ivoire incrustés d'écaille et précieusement sculptés ; sur leurs tablettes de porphyre l'on voyait de grands vases d'or ciselés, des coupes ornées de pierreries, et d'autres plus précieuses encore : ces coupes de *murrhe* que l'on fait venir à si grands frais d'Orient, qui sont d'une sorte de pâte odorante et polie, brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel(43) ; dans des bassins d'argent remplis de neige, plongeaient de petites amphores en argile de *Sagonte* ; de grandes cassolettes remplies de parfums, posées sur des trépieds, étaient disposées autour de la statue du dieu des jardins ; le noir les alluma, et aussitôt une vapeur balsamique, mais d'une force presque enivrante, monta des trépieds d'or et remplit la coupole…

Ces préparatifs terminés, le gigantesque Éthiopien disparut par la porte du bord de l'eau et rentra bientôt ; il tenait entre ses bras, comme on tient un enfant qui dort, une femme enveloppée de longs voiles ; plusieurs jeunes esclaves, d'une rare beauté, vêtues avec magnificence, suivaient le noir ; c'étaient les femmes esclaves de la grande dame romaine, la riche et noble Faustine : *habilleuses, berceuses, coiffeuses, noueuses de sandales, porteuses de coffret, chanteuses, musiciennes et autres*(44).

Dès leur entrée dans le temple, elles s'empressèrent d'empiler des coussins, afin de coucher le plus mollement possible leur maîtresse, que le noir portait toujours entre ses bras… Celles des

esclaves qui avaient joué de la flûte et de la lyre en se rendant au temple tenaient encore à la main leurs instruments de musique ; parmi elles se trouvaient deux jeunes et beaux affranchis grecs, de seize à dix-huit ans, reconnaissables, comme tous ceux de leur nation voués à cette condition servile, reconnaissables à leur démarche lascive, à leur physionomie effrontée, à leurs cheveux courts et frisés, ainsi qu'à leur costume aussi riche qu'efféminé. Ils portaient de grands éventails en plumes de paon destinés à rafraîchir l'air autour de leur maîtresse.

Les coussins soigneusement disposés, l'Éthiopien y plaça la noble Faustine avec autant de précaution que s'il eût craint de la briser ; puis les deux jeunes Grecs, déposant leurs éventails, s'agenouillèrent auprès de leur maîtresse, et écartèrent doucement les voiles dont elle était entourée.

Sylvest avait souvent, et cette nuit-là même, entendu parler de Faustine, célèbre, comme tant d'autres dames romaines, par sa beauté, son opulence et ses monstrueuses débauches(45) ; mais Sylvest n'avait jamais vu cette femme redoutée : il put la contempler avec un mélange d'horreur, de haine et de curiosité.

De taille moyenne et frêle, âgée de trente ans au plus, Faustine aurait été d'une beauté rare, si des excès sans nom n'eussent déjà flétri, amaigri ce visage fin et régulier ; on apercevait ses épais cheveux noirs à travers les mailles de la résille d'or qui peignait son front pâle et bombé. Ses yeux noirs, profondément cernés et demi-clos, parurent un moment offusqués par l'éclat des lumières : aussi, à un simple froncement de sourcils de la grande dame, deux de ses esclaves, prévenant sa pensée, par la peur du châtiment, se hâtèrent de développer un voile qu'elles tinrent étendu entre la lumière des candélabres et leur maîtresse.

Faustine portait deux tuniques de soie tyrienne, l'une longue et blanche brodée d'or, l'autre beaucoup plus courte, de couleur vert clair brodée d'argent ; pour corsage, elle n'avait autre chose qu'une résille d'or comme celle de ses cheveux, et, à travers ses mailles, on apercevait son sein et ses épaules nus comme ses bras frêles et d'une blancheur de cire. Un collier de grosses perles et de rubis d'Orient faisait plusieurs fois le tour de son cou flexible un peu allongé ; ses petites oreilles se distendaient presque sous le poids des nombreuses pendeloques de diamants, d'émeraudes et d'escarboucles qui descendaient presque sur ses épaules(46) ; ses bas de soie étaient roses, et ses sandales, à semelles d'or, attachées à ses pieds par des cothurnes de soie verte, disparaissaient sous les

pierres précieuses dont elles étaient ornées.



Le Temple de Priape.

La grande dame, ainsi mollement couchée sur ses coussins, fit un signe aux deux jeunes Grecs ; ils s'agenouillèrent, l'un à droite, l'autre à gauche de leur maîtresse, et commencèrent à l'éventer doucement, tandis que le noir gigantesque, agenouillé derrière elle, se tenait prêt à remédier au moindre dérangement des carreaux.

Faustine dit alors d'une voix languissante :

– J'ai soif.

Aussitôt plusieurs de ses femmes se précipitèrent vers les buffets d'ivoire : celle-ci mit une coupe de *murrhe* sur un plateau de jaspe, celle-là prit un vase d'or, tandis qu'une autre apportait un des grands bassins d'argent remplis de neige où plongeaient plusieurs flacons d'argile de Sagonte. Faustine indiqua du geste qu'elle voulait boire de ce vin glacé dans la neige. Une esclave tendit la coupe, qui fut aussitôt remplie ; mais, en se hâtant d'apporter ce breuvage à sa maîtresse, la jeune fille trébucha sur un des coussins, la coupe déborda, et quelques gouttes de la liqueur glacée tombèrent sur les pieds de Faustine. Elle fronça le sourcil, et, tout en prenant le vase de l'une de ses mains blanches et fluettes couvertes de pierreries, de l'autre elle fit voir à l'esclave la tache humide du vin sur sa chaussure ; puis elle vida lentement la coupe, sans quitter de son noir et profond regard la jeune fille. Celle-ci commença de trembler et de pâlir…

À peine la grande dame eut-elle bu, que plusieurs mains se tendirent à l'envi pour recevoir la coupe… Se renversant alors en arrière et s'accoudant sur l'un des coussins, tandis que les deux Grecs continuaient de l'éventer, Faustine, tout en jouant avec les pendants d'oreilles que portait l'un de ces deux jeunes gens, se mit à sourire d'un rire cruel ; ce rire montra deux rangées de petites dents blanches entre ses lèvres rouges… d'un rouge de sang… Elle dit alors à l'esclave qui avait maladroitement répandu quelques gouttes de vin :

– *Philénie*, à genoux…

L'esclave, effrayée, obéit.

– Plus près, dit Faustine, plus près… à ma portée.

Philénie obéit encore.

– J'ai grand chaud ! dit la noble dame pendant que sa jeune esclave, de plus en plus épouvantée, marchant sur ses deux genoux, se rapprochait de sa maîtresse presque à la toucher…

Lorsque celle-ci eut dit qu'elle avait grand chaud, les deux jeunes Grecs agitèrent plus vivement encore leurs éventails, et la porteuse de mouchoirs, fouillant dans sa corbeille parfumée, donna un carré de lin richement brodé à l'une de ses compagnes, qui s'empressa de venir essuyer respectueusement le front moite de sa maîtresse.

Philénie, coupable de maladresse, toujours agenouillée, attendait son sort en frémissant.

Faustine la contempla quelques instants d'un air de satisfaction féroce, et dit :

– La *pelote*…

À ces mots, l'esclave tendit vers sa maîtresse ses mains suppliantes ; mais elle, sans paraître seulement voir ce geste implorant, dit au noir gigantesque :

– Érèbe, découvre son sein… et tiens-la bien.

Le noir, dans sa joie dissolue, exécuta les ordres de la grande dame, qui prit alors des mains d'une de ses femmes un singulier et horrible instrument de torture(47). C'était une assez longue tige d'acier très-flexible, terminée par une plaque d'or ronde recouvrant une pelote de soie rouge… Dans cette pelote, étaient fixées par la tête, et assez écartées l'une de l'autre, un grand

nombre d'aiguilles, de façon que leurs pointes acérées sortaient de la pelote au lieu d'y être enfoncées.

Le noir s'était emparé de Philénie… Celle-ci, pâle comme une morte, n'essaya pas de résister… Son sein fut brutalement mis à nu. Alors, au milieu du morne silence de tous, car l'on savait quel châtiment était réservé à la moindre marque de pitié, Faustine, accoudée sur un coussin, la joue appuyée dans sa main gauche, prit la pelote de sa main droite, imprima un léger balancement à la tige flexible, et en frappa le sein de Philénie, contenue dans les bras nerveux de l'Éthiopien, agenouillé derrière elle… À cette douleur aiguë, la malheureuse enfant poussa un cri, et la blancheur de sa poitrine se teignit de quelques gouttelettes de sang vermeil sortant à fleur de peau…

À la vue de ce sang, au cri de la victime, les yeux noirs de Faustine, jusqu'alors presque éteints, reprirent un vif éclat ; le sourire de ce monstre devint effrayant, et elle dit en se dressant animée sur son séant avec une sorte de férocité doucereuse et passionnée :

– Crie… mon doux trésor ! crie… cela m'excite ! Crie donc, ma belle Lesbienne… crie donc, ma colombe, crie donc !

Et en disant : *Crie donc*… Faustine redoubla de coups et de piqûres, de sorte que le sein de l'esclave fut bientôt couvert d'une légère rosée de sang…

Philénie eut la force d'étouffer le gémissement de sa douleur, de peur d'exciter davantage encore la barbarie de sa maîtresse, dont les traits devenaient d'une expression de plus en plus étrange… effrayante… Mais, jetant soudain la pelote loin d'elle, la grande dame, refermant à demi ses yeux, dit languissamment en se renversant sur ses coussins, pendant que sa victime, à demi-évanouie de douleur, allait tomber dans les bras de ses compagnes :

– J'ai encore soif…

Au moment où l'on s'empressait de lui obéir, le son de deux petites cymbales retentit au dehors, du côté du canal.

– La sorcière de Thessalie ! la sorcière ! déjà… dit Faustine en se dressant sur son séant, après avoir vidé sa coupe. Par les trois Parques ! sœurs de cette rusée vieille, je ne l'attendais pas sitôt.

Et s'adressant à Érèbe :

– Fais-la entrer sur l'heure, et que la barque qui l'a amenée reste près des marches de l'escalier.

La sorcière thessalienne fut introduite par l'Éthiopien. Son teint était d'un brun cuivré ; sa figure hideuse disparaissait à demi sous de longs cheveux gris emmêlés sortant de son capuchon rabattu et noir comme sa robe, que serrait à sa taille une ceinture de cuir rouge où l'on voyait tracés en blanc des caractères magiques, et à laquelle pendait une pochette. La Thessalienne tenait à la main un brin de coudrier.

À l'aspect de cette sorcière, tous les esclaves ont paru troublés, effrayés ; mais Faustine, impassible comme une statue de marbre, dont elle avait la pâleur, est restée accoudée et a dit à la Thessalienne, debout au seuil de la porte :

– Approche… approche… orfraie des enfers !…

– Tu m'as envoyé quérir, reprit la sorcière en s'approchant ; que veux-tu de moi ?

Sylvest fut frappé de la voix de la sorcière ; cette femme était vieille, et sa voix douce et fraîche.

– Je ne crois pas plus à ta science magique qu'au pouvoir des Dieux, dont je me raille, reprit Faustine, et pourtant je veux te consulter… Je suis dans un jour de faiblesse.

– La vie ne croit pas à la mort… le soleil ne croit pas à la nuit… répondit la vieille en hochant la tête. Et pourtant vient la nuit noire… et pourtant vient la tombe noire… Que veux-tu de moi, noble Faustine ? que veux-tu de moi ?

– Tu as entendu parler du fameux gladiateur… *Mont-Liban* ?

– Ah ! ah ! dit la sorcière avec un étrange éclat de rire, encore lui ! encore cet Hercule au bras de fer, au cœur de tigre !

– Que veux-tu dire ?

– Vois-tu, noble Faustine, sur dix grandes dames qui ont recours à mes charmes magiques, il y en a neuf qui commencent ainsi que toi… en me nommant le fameux gladiateur Mont-Liban(48).

– Je l'aime ! dit audacieusement Faustine devant ses esclaves, en fronçant ses sourcils, tandis que ses narines s'enflaient, et que tout son corps semblait tressaillir. J'adore Mont-Liban ! je suis folle de lui !

– Tu n’es pas la seule…

– Je lui ai écrit… ma lettre est restée sans réponse.

– Tu n’es pas la seule…

– Peu m’importe qu’il soit aimé, reprit impétueusement cette odieuse impudique ; je veux savoir s’il aime ?

– S’il aime ?

– Oui… s’il aime ?

La sorcière hocha la tête, et attachant fixement ses regards sur la grande dame comme pour lire au fond de sa pensée, elle répondit :

– Faustine, tu me demandes ce que tu sais… car toute la ville d’Orange le sait…

– Explique-toi…, répondit Faustine, dont le front d’airain pour la première fois, parut troublé ; explique-toi !

– Lors du dernier combat du cirque, poursuivit la sorcière, chaque fois que Mont-Liban, vainqueur, tenait sous son pied son adversaire, avant de lui enfoncer son fer dans la gorge, est-ce qu’il ne se tournait pas avec un sauvage sourire vers certaine place de la galerie dorée, en saluant de son épée… après quoi il égorgeait délicieusement son adversaire vaincu ?

– Et qui occupait cette place ? demanda Faustine les dents serrées de rage. Réponds…

– Tu me demandes ce que tu sais ; car toute la ville d’Orange le sait…, reprit de nouveau la sorcière. Ah ! tu veux ignorer qui occupait cette place ?… Je vais te l’apprendre. C’était une nouvelle courtisane venue d’Italie… belle à rendre Vénus jalouse, blonde aux yeux noirs et au teint de rose… une nymphe pour la taille… vingt-cinq à vingt-six ans au plus… et d’une telle renommée de beauté qu’on ne la nomme pas autrement que la *belle Gauloise*.

À mesure que la magicienne parlait, Sylvest sentait son cœur se briser, une sueur froide inonder son front. Il avait entendu parler déjà d’une courtisane gauloise arrivée depuis peu à Orange, sans savoir d’autres détails sur elle ; mais, en apprenant par la sorcière que cette courtisane venait d’Italie, qu’elle avait vingt-cinq à vingt-six ans, les cheveux blonds et les yeux noirs, il se souvint que sa sœur Siomara, autrefois vendue toute enfant, après la

bataille de Vannes, au seigneur Trimalcion, partant alors pour l'Italie ; il se souvint que sa sœur devait être aussi âgée de vingt-cinq à vingt-six ans et avait aussi les cheveux blonds et les yeux noirs… Un horrible pressentiment traversa l'esprit de Sylvest ; il écouta la sorcière avec un redoublement d'angoisse.

Faustine, de plus en plus sombre et sinistre, à mesure que la vieille parlait de la rare beauté de la courtisane gauloise, Faustine, les yeux fixes, son front appuyé sur sa main, écoutait, sans l'interrompre, la Thessalienne. Celle-ci poursuivit au milieu du profond silence des esclaves, considérés par leur maîtresse, et selon l'habitude, comme n'ayant pas plus d'importance que des animaux familiers avec qui et devant qui l'on fait tout, l'on dit tout, l'on ose tout…

– La belle Gauloise !… oh ! oh ! j'en sais long sur elle… grâce à mes secrets magiques ! ajouta la Thessalienne d'un air mystérieux. Ça été un beau jour pour moi quand j'ai appris sa venue à Orange !

Et, éclatant d'un rire singulier, qui fit tressaillir la grande dame, l'horrible vieille s'écria :

– Ah ! ah ! ah ! belle Gauloise !… belle adorée !… tu verras une nuit… par une nuit profonde comme la tombe… tu verras que la *poule noire a couvé des œufs de serpent* !…

Sylvest ne comprit pas ces mots étranges, mais l'expression de la Thessalienne l'épouvanta.

– Parle plus clairement, lui dit Faustine : que signifient ces paroles mystérieuses ?

La sorcière secoua la tête et reprit :

– L'heure n'est pas venue de t'en dire davantage… Mais ce que je peux t'apprendre, et cela n'est pas un secret… c'est que la belle Gauloise s'appelle Siomara… Elle a été revendue lors de la succession du vieux et riche seigneur Trimalcion, qui a laissé de si grands souvenirs d'opulence et d'impériale débauche en Italie.

Les derniers doutes de Sylvest s'évanouirent… La courtisane gauloise… c'était sa sœur… sa sœur Siomara, qu'il n'avait pas revue depuis dix-huit ans…

Faustine avait écouté la sorcière dans un sombre silence ; elle lui dit :

– Ainsi, Mont-Liban aime cette courtisane ?… il en est aimé ?…

– Tu l’as dit, noble dame.

– Écoute… Tu prétends ton art puissant : peux-tu rompre à l’instant le charme qui attache cet homme à cette vile créature ?

– Non ; mais je peux te prédire si ce charme sera ou non rompu… et s’il le sera tard… ou bientôt.

– Alors parle ! s’écria Faustine qui, en ce moment, semblait plus sinistre et plus pâle encore ; si ton art n’est pas un mensonge… dis-moi l’avenir à l’instant… Parle…

– Crois-tu donc que l’avenir se dévoile à nous sans cérémonie propitiatoire ?…

– Fais ta cérémonie… hâte-toi…

– Il me faut trois choses…

– Lesquelles ?…

– Un de tes cheveux.

– Le voilà, dit Faustine en arrachant un de ses noirs cheveux à travers les mailles de sa résille d’or.

– Il me faut encore une boulette de cire ; elle représentera le cœur de Siomara, la belle Gauloise, et je percerai d’une aiguille ce cœur figuré.

– Érèbe, dit Faustine au gigantesque Éthiopien, prends un morceau de cire à ce flambeau…

Et s’adressant à la sorcière :

– Que veux-tu encore ?

La Thessalienne parla bas à l’oreille de la grande dame, qui lui dit tout en l’écoutant :

– Te la faut-il jeune… belle ?…

– Oui, jeune et belle, répondit la magicienne avec un sourire qui fit frémir Sylvest, j’aime ce qui est jeune… ce qui est beau…

– Choisis, dit Faustine en lui désignant du geste ses esclaves muettes, immobiles et debout autour de leur maîtresse.

La sorcière s’approcha d’elles, examina soigneusement la paume des mains de plusieurs de ces jeunes filles qui, osant à peine manifester leur inquiétude devant Faustine, échangeaient quelques regards à la dérobée. Enfin la vieille fit son choix : c’était une charmante enfant de quinze ans ; à son teint brun, à ses

cheveux d'un noir bleuâtre, on la reconnaissait pour une Gauloise du Midi. La Thessalienne la saisit par la main, l'amena toute tremblante devant la grande dame, et lui dit :

– Celle-ci convient !

– Prends-la ! répondit Faustine pensive, sans même regarder la jeune fille, dont les yeux déjà humides de larmes l'imploraient humblement.

– Une coupe pleine de vin ! demanda la sorcière.

Le noir Éthiopien alla chercher une coupe sur l'un des buffets d'ivoire et la remplit.

Faustine devenait de plus en plus sombre ; par deux fois elle passa ses mains sur son front, et dit durement aux deux jeunes Grecs qui, attentifs à cette scène, avaient cessé le jeu de leurs éventails :

– De l'air… donc… de l'air !… j'étouffe ici… Pas de négligence… ou je vous fais couper les épaules à coups de fouet !

Les deux affranchis, à cette menace, firent jouer leurs éventails avec une nouvelle activité.

Le noir ayant rapporté du buffet une coupe remplie de vin, la sorcière tira de sa pochette un petit flacon, en vida le contenu dans le vase d'or, et, le présentant à la jeune esclave, lui dit :

– Bois…

Sans doute frappée d'un sinistre soupçon, la malheureuse enfant hésita… et tâcha de chercher, soit un conseil, soit un regard de pitié chez ses compagnes ; mais, hélas ! telle est l'horrible condition de la servitude, que toutes les esclaves détournèrent les yeux de cette infortunée, craignant d'être compromises en répondant au muet appel qu'elle faisait à leur pitié.

Faustine, courroucée de l'hésitation de son esclave, s'écria d'une voix menaçante :

– Par Pluton… boiras-tu ?

La jeune fille, se voyant abandonnée de tous, devint d'une pâleur mortelle, se résigna, leva les yeux au ciel, approcha la coupe de ses lèvres d'une main si tremblante que Sylvest entendit le choc du métal sur les dents de cette pauvre enfant ; puis elle but, rendit la coupe à l'Éthiopien, et secoua la tête avec

accablement, comme quelqu'un qui renonce à la vie.

– Maintenant, lui dit la sorcière, donne-moi tes mains…

La jeune Gauloise obéit ; la sorcière prit un morceau de craie dans sa pochette et en blanchit les doigts de l'esclave.

À peine la vieille avait-elle terminé cette opération, que la jeune Gauloise devint livide, ses lèvres bleuirent, ses yeux semblèrent se renfoncer dans leur orbite, ses membres frissonnèrent, et se sentant sans doute défaillir, elle s'appuya sur l'un des trépieds où brûlaient des parfums, et porta d'un air égaré ses mains tantôt à son cœur, tantôt à sa tête…

La grande dame, toujours accoudée, le menton dans sa main, avait attentivement suivi les mouvements de la sorcière, et lui dit :

– Pourquoi lui as-tu ainsi enduit les doigts de craie ?

– Pour qu'elle écrive.

– Quoi ?

– Les caractères qu'elle va tracer sur ce tapis rouge avec ses doigts enduits de blanc.

– Quels sont ces caractères ?

– Attends un instant, répondit la Thessalienne en examinant l'esclave, tu vas voir.

Il régna dans le temple un silence de mort…

Tous les regards s'attachèrent alors sans crainte sur la jeune Gauloise… Elle n'implorait plus personne, et l'on devinait son sort…

Après s'être appuyée toute chancelante sur le trépied, elle parut soudain saisie de vertige, balbutia quelques mots s'affaissa sur elle-même, roula sur le tapis, et bientôt s'y tordit en proie à des convulsions horribles ; de sorte que ses mains, tour à tour étendues et crispées par la douleur, labouraient l'étoffe rouge dont était couvert le plancher, y laissant ainsi des traces blanches avec ses doigts enduits de craie.

– Vois-tu ?… vois-tu ? dit la magicienne à la grande dame, qui, toujours son menton dans sa main, regardait avec une curiosité tranquille son esclave se tordre et agoniser ; vois-tu ces caractères blancs… tracés par ses doigts convulsifs ? Vois-tu qu'elle écrit !… C'est là mon grimoire, c'est là que je vais lire si le charme qui unit Mont-Liban à Siomara… sera bientôt rompu…

Les autres esclaves, habituées à de pareils spectacles, restaient impassibles devant les tortures de leur compagne ; elles auraient payé trop cher la moindre marque de commisération. Peu à peu les convulsions de la jeune Gauloise devinrent moins violentes, elle ne se débattit plus que faiblement contre la mort… Après quelques derniers tressaillements, elle expira et tout son corps se roidit d'une manière effrayante.

– Ôtez ce corps… il me gêne, dit la sorcière ; il faut que je lise maintenant les arrêts du destin tracés par cette main mourante.

Le gigantesque Éthiopien, comme s'il eût été habitué à de pareilles choses, prit le corps inanimé de la Gauloise, se dirigea vers la porte qui donnait sur le canal, et disparut.

Sylvest, de l'endroit où il était caché, entendit le bruit d'un corps tombant au milieu des eaux profondes, et vit peu d'instants après l'Éthiopien rentrer dans le temple.

Faustine quitta ses coussins, se leva et s'approcha de la sorcière qui, courbée vers le tapis, semblait y déchiffrer les caractères tracés par la main de la mourante…

Faustine se courba aussi, et suivit d'un œil sombre tous les mouvements de la Thessalienne ; celle-ci avait traversé d'une aiguille la boule de cire symbolisant le cœur de Siomara, rivale de la grande dame, et ensuite attaché le cheveu de Faustine à cette aiguille ; puis, tout en marmottant des paroles confuses, elle la piquait çà et là sur les caractères blancs tracés par l'esclave agonisante.

De temps à autre Faustine demandait à la sorcière avec anxiété :

– Que lis-tu ?… que lis-tu ?

– Rien de bon jusqu'ici…

– Chimère… fourberie que ta magie ! s'écria la noble dame en se redressant avec dédain ; vains jeux que tout cela !…

– Voici pourtant un signe meilleur, reprit la vieille eu se parlant à elle-même et sans s'inquiéter des paroles de la Romaine. Oui… oui… En comparant ce signe à cet autre demi effacé… c'est bon… très-bon…

– Tu as de l'espoir ? dit Faustine.

Et de nouveau elle se courba auprès de la vieille.

– Pourtant, reprit celle-ci en hochant la tête, voici le cœur de Siomara qui vient de tourner trois fois sur lui-même… Mauvais… mauvais présage !

– Je suis folle de t'écouter ! s'écria Faustine en se redressant courroucée. Va-t'en… sors d'ici… orfraie de l'enfer… oiseau de malheur ! grande est mon envie de te faire payer cher ton effronterie et tes impostures.

– Par Vénus ! s'écria soudain la magicienne sans avoir paru entendre les imprécations de Faustine, je n'ai jamais vu prédiction plus évidente, plus assurée, car ces trois derniers signes le disent… Oui, le charme qui enchaîne le gladiateur Mont-Liban à Siomara la Gauloise, sera rompu… Mont-Liban préférera la noble Faustine à toutes les femmes… Et ce n'est pas tout ; non, car ces derniers signes sont infaillibles… l'avenir tout entier s'ouvre devant moi… Oui, je vous vois, furies de l'enfer… avec vos chevelures de vipères… Secouez, secouez vos torches… elles m'éclairent ; je vois ! je vois ! ajouta la Thessalienne.

Et, en proie à une sorte de délire qui alla croissant, elle agita ses bras qu'elle levait en tournant sur elle-même avec rapidité.

Sylvest remarqua une chose étrange : les longues et larges manches de la magicienne s'étant un instant relevées pendant ses brusques mouvements, il lui sembla que les bras de cette horrible vieille à figure ridée, bronzée, étaient ronds et blancs comme ceux d'une jeune fille.

La magicienne poursuivit de plus en plus agitée :

– Furies, secouez vos torches ! Je vois… je vois la Gauloise Siomara ! Elle tombe au pouvoir de la noble Faustine… Oui, Faustine la tient… Va-t-elle brûler la chair de sa rivale… scier ses os, arracher son cœur palpitant… le dévorer ?… Furies… secouez vos torches ! secouez-les… qu'elles éclairent pour moi l'avenir… tout l'avenir !… Furies… furies… à moi !… à moi !… Mais ces lueurs funèbres ont disparu, poursuivit la sorcière d'une voix défaillante. Je ne vois plus… rien… rien… La nuit… de la tombe… rien… plus rien…

Et l'horrible vieille, livide, baignée de sueur, haletante, épuisée, les yeux fermés, s'appuya sur une des colonnes, tandis que Faustine, ne pouvant contenir la joie féroce que lui causait cette prédiction, s'écriait en saisissant une des mains de la Thessalienne pour la rappeler à elle-même :

– Dix mille sous d'or pour toi si ta prédiction se réalise !… Entends-tu ?… dix mille sous d'or !

– Quelle prédiction ? reprit la vieille en paraissant sortir d'un rêve et passant sa main sur son front pour écarter ses cheveux gris ; de quelle prédiction parles-tu !… qu'ai-je prédit ?

– Tu as prédit que Mont-Liban me préférerait à toutes les femmes ! s'écria Faustine d'une voix pantelante ; tu as prédit que la Siomara tomberait entre mes mains… serait à moi… toute à moi…

– Quand l'esprit s'est retiré, répondit la sorcière en revenant à elle, je ne me souviens plus de rien… Si j'ai prédit… ma prédiction s'accomplira…

– Et alors dix mille sous d'or pour toi !… Oh ! elle s'accomplira ; cette prédiction, je le sens à mon cœur embrasé d'amour et de vengeance, dit Faustine.

Et de plus en plus effrayante de luxure, de haine, de férocité, les yeux étincelants, les narines frémissantes, ce monstre s'écria dans sa farouche ardeur :

– Le gladiateur pour amant !… ma rivale pour victime !… de l'amour et du sang !… *Évohé*… furies !… *Évohé*… Priape !… *Évohé*… Bacchus !… du vin, du vin !… Venez tous… qu'une même ronde nous enchaîne : toi, mon Hercule africain… vous, mes Adonis grecs… vous, mes nymphes lesbiennes !… Du vin… des fleurs… des parfums… des chants… toutes les ivresses… toutes… et que l'aube nous trouve épuisée, mais non pas assouvis(49) !

Et, d'un geste furieux, la noble dame arracha la résille d'or de sa coiffure, la résille d'or de son corsage ; sa noire chevelure, qu'elle secoua comme une lionne sa crinière, tomba sur son sein, sur ses épaules nues, et entoura ce pâle visage alors éclatant d'une épouvantable beauté. Elle vida d'un trait une large coupe d'or, donna le signal de l'orgie. Les coupes circulèrent, et bientôt, au bruit retentissant des lyres, des flûtes, des cymbales, affranchis et esclaves, entraînés par le vin, la corruption, la terreur et l'exemple de leur maîtresse infâme commencèrent, au son des instruments et des chants obscènes, une danse sans nom… monstrueuse(50).

Sylvest, saisi d'un vertige d'horreur, et au risque d'être découvert et tué s'il rencontrait quelqu'un dans les jardins, quitta le rebord de l'entablement, se laissa glisser le long d'une des colonnes, toujours poursuivi par les chants frénétiques de cette

infernale orgie, à laquelle succéda bientôt un silence plus hideux encore que ces cris délirants !

Éperdu, insensé, oubliant toute prudence, l'esclave s'éloignait de ce temple maudit, marchant à l'aventure, lorsqu'une voix bien chère à son cœur le rappela à lui-même.

– Sylvest ! disait cette voix dans l'ombre, Sylvest !

C'était la voix de Loyse, sa femme… sa femme bien-aimée… sa femme devant leurs serments secrets, jurés au nom des Dieux de leurs pères, car l'esclave n'a pas d'épouse devant les hommes !

Quoique l'aube ne dût pas tarder à paraître, la nuit était encore sombre ; l'esclave se dirigea à tâtons vers l'endroit d'où était partie la voix de Loyse, et tomba dans ses bras sans pouvoir d'abord prononcer une parole.

Loyse, effrayée de l'accablement de Sylvest, le soutint et guida péniblement ses pas au fond d'un bosquet de rosiers et de citronniers en fleurs ; l'esclave s'assit sur un banc de mousse entourant le pied d'une statue de marbre.

– Sylvest, lui dit sa femme avec inquiétude, reviens à toi… Dis… qu'as-tu ? Parle-moi, je t'en supplie !

L'esclave, revenant peu à peu à lui, a dit à sa femme, en la serrant passionnément contre son cœur :

– Oh ! je renais… je renais… Auprès de toi je respire un air pur ; celui de ce temple maudit est empoisonné… il m'avait rendu fou !

– Que dis-tu ? s'écria Loyse épouvantée ; tu es entré dans le temple ?

– Je t'attendais près du canal, lieu ordinaire de nos rendez-vous. J'ai vu venir au loin des gens avec des lanternes ; pour n'être pas découvert, j'ai monté le long d'une des colonnes du temple : caché sur la corniche, j'ai assisté à de monstrueux mystères… Le vertige m'a saisi… et j'accours, ne sachant encore si je n'ai pas été le jouet d'une vision horrible !…

– Non, ce n'est pas une vision, reprit la jeune femme en frémissant. Tu l'as dit, il se passe de monstrueux mystères dans ce temple où Faustine, ma maîtresse, ne se rend que le jour consacré à Vénus chez les païens… C'était avant-hier, ce jour-là : je pensais que les environs du temple seraient déserts cette nuit ; aussi, songeant à notre rendez-vous, j'ai été ce soir surprise et effrayée,

lorsque, de la filanderie où nous travaillons pour Faustine, j'ai vu au loin la lueur des flambeaux de la gondole qui, suivant le canal, se dirigeait vers le temple.

– Attardé moi-même, ma Loyse bien-aimée, je croyais te trouver déjà arrivée ici.

– En effet... je suis venue plus tard que je ne l'aurais voulu, répondit la jeune femme avec embarras et un accent de tristesse dont fut frappé Sylvest.

– Loyse, que s'est-il passé ? reprit-il. Ta voix est triste... tu soupires... ta main tremble... tu me cache quelque chose...

– Non... non... rien, mon Sylvest... Il m'est toujours difficile, tu le sais, de sortir de la filanderie... il m'a fallu attendre ce soir longtemps... plus longtemps qu'à l'ordinaire, une occasion favorable...

– Vrai... il ne t'est rien arrivé de fâcheux ?

– Non, je t'assure...

– Loyse, mon amour, tu ne me réponds pas, ce me semble, avec ta sincérité habituelle... tu es troublée...

– Parce que je frémis encore du danger que tu courais si tu avais été surpris caché près du temple...

– Ah ! Loyse... je te le dis... c'est comme un rêve effrayant ! Ces supplices... cette mort... cette sorcière... et puis... ma sœur... Dieux pitoyables !... ma sœur, rivale de ce monstre ! ma sœur, courtisane ! Ah ! je te le dis... je deviendrai fou !...

– Ta sœur, rivale de Faustine... ta sœur, courtisane... Mais, depuis dix-huit ans... tu ignorais si elle était morte ou vivante ?

– Elle vit, elle habite Orange depuis peu... On la connaît sous le nom de la *belle Gauloise* ! Et pour comble, ce matin, mon maître m'a dit qu'il était amoureux de cette courtisane...

– Ton maître le seigneur *Diavole* ?

– Oui... juge de mon anxiété, maintenant que je sais qu'il s'agit de ma sœur... Faut-il bénir ce jour où je retrouve la compagne de mon enfance... cette sœur si souvent pleurée... tu le sais, Loyse... cette sœur, à qui ma mère Hénory avait donné le nom de notre aïeule *Siomara*, la fière et chaste Gauloise ?... Faut-il le maudire ce jour où j'apprends l'infamie de ma sœur... courtisane ?... Oh ! honte et douleur sur moi ! Oh ! honte et mépris sur elle !...

– Hélas !… arrachée toute enfant à ses parents, vendue, m'as-tu dit, à des infâmes… elle était belle et esclave !… et la beauté, dans l'esclavage c'est l'opprobre… c'est l'asservissement aux débauches du maître… La mort seule peut vous y soustraire…

– Tiens, Loyse… tu ne sais pas une des plus affreuses pensées qui me soient venues pendant cette nuit d'horreurs !… Je me disais en voyant ces malheureuses jeunes filles, esclaves comme toi, belles comme toi…

– Belles comme moi ! répondit la jeune femme avec un accent singulier et un soupir étouffé ; belles comme moi !…

– Non, reprit Sylvest après avoir remarqué l'expression de la voix de sa femme ; non, moins belles que toi, Loyse !… car elles n'ont plus, comme toi, cette beauté céleste pure de toute souillure !… Aussi, cette nuit, les voyant si jeunes et déjà si profondément corrompues par l'esclavage et par la terreur des supplices, je me disais : Si Loyse, au lieu d'avoir toujours été, par la bénédiction des Dieux, reléguée loin des regards de sa maîtresse infâme et de ses affranchis, était tombée sous leurs yeux, peut-être ce soir, dans cette orgie infernale, je l'aurais vue… elle aussi…

Mais, frissonnant à ce souvenir et à cette crainte, Sylvest, s'apercevant qu'au loin l'aube naissante blanchissait déjà faiblement l'horizon, reprit en serrant sa femme entre ses bras :

– Loin de nous ces affreuses pensées, ma Loyse !… Le jour va bientôt paraître… quelques instants nous restent à peine… qu'ils ne soient pas attristées davantage… Parlons de toi, de cet espoir à la fois si cruel et si doux… Mère ! toi, mère !… Ah ! pourquoi faut-il que l'esclavage me fasse prononcer avec angoisse, presque avec effroi, ce mot béni des Dieux pourtant : *mère* !…

– Mon époux bien-aimé ! reprit Loyse d'une voix pleine de larmes, et comme impatiente d'abréger l'entretien, tu l'as dit, le jour va bientôt paraître… Il y a loin d'ici à Orange ; il te faut sortir du parc sans être vu… Les esclaves des champs vont bientôt être conduits à leurs travaux ; leurs gardiens pourraient te rencontrer… éloigne-toi, je t'en supplie… Adieu… adieu !…

– Loyse, quelques moments encore !… Attends au moins que la première clarté du matin m'ait permis de voir tes traits chéris ! il y a si longtemps, hélas ! que je n'ai joui de ce bonheur ! car c'est la nuit, toujours la nuit, qu'il m'est seulement possible de venir près de toi…

Et Sylvest, enlaçant tendrement de ses bras sa femme, toujours assise sur le banc de mousse, est tombé à ses genoux, a pris ses mains, les a baisées dans un ravissement qui lui faisait oublier un instant les misères et les douleurs de sa vie d'esclave… Le jour naissant colorait les arbres d'un rose pâle : les citronniers, par cette fraîcheur matinale, répandaient une senteur plus pénétrante et plus douce ; des milliers d'oiseaux commençaient à gazouiller sous les feuilles aux approches du soleil levant… Et il y eut bientôt assez de clarté au ciel pour que Sylvest pût remarquer que sa femme détournait la tête et tenait sa figure cachée dans une de ses mains ; puis il vit, à l'agitation de son sein, qu'elle versait des larmes et tâchait d'étouffer ses sanglots.

– Tu pleures !… s'écria-t-il, tu détournes ta vue de moi… Loyse, au nom de notre amour, dis, qu'as-tu ? réponds-moi !…

– Mon ami, je t'en conjure ! reprit-elle en essayant de dérober d'autant plus ses traits à son mari que le jour augmentait ; retourne chez ton maître… pars… pars à l'instant, si tu m'aimes !…

– Partir ! sans avoir vu tes traits !… partir… sans un baiser, un seul et dernier baiser !…

– Oui…, a-t-elle repris d'une voix entrecoupée. Oui, pars… va-t'en sans me regarder… il le faut… je le veux… je t'en supplie…

– Partir sans te regarder ? répéta Sylvest stupéfait. Loyse… que signifie cela ?…

Et comme sa femme, retirant brusquement son autre main d'entre les mains de son époux, cachait complètement sa figure, et ne pouvait plus retenir ses sanglots, Sylvest, effrayé, abaissa, malgré elle, les mains de sa femme, se renversa en arrière à mesure qu'il la contemplait… et poussa enfin un grand cri de douleur déchirante… oui, un cri de douleur horrible…

La dernière fois qu'il avait vu Loyse, son teint semblait plus blanc que le lis ; ses yeux, bleus comme le bleu du ciel, se voilaient de longs cils ; ses traits charmants étaient d'une incomparable pureté, et, lorsqu'elle souriait, sourire d'esclave cependant, sourire triste et résigné, ses lèvres vermeilles avaient une expression de douceur céleste…

Oui, voilà quelle était Loyse, et voici comme la revoyait Sylvest aux clartés du soleil levant : un des yeux de sa femme paraissait mort ; l'autre, éraillé, sans cils, s'ouvrait entre deux paupières

rougies. Son teint était aussi brûlé, aussi couturé, que si elle eût exposé sa figure à un brasier ardent. Ses lèvres étaient boursouflées, cicatrisées, comme si elle avait bu quelque liquide bouillant… et pourtant, malgré sa hideur effrayante, ce pauvre visage exprimait encore, et plus que jamais peut-être, une douceur ineffable.

Le premier mouvement de Sylvest fut de pleurer en silence toutes les larmes de son cœur, en regardant sa femme, qui lui dit d'une voix navrée :

– Je suis bien laide, n'est-ce pas ?

Mais lui, croyant que sa femme avait été ainsi torturée, défigurée par Faustine, qu'il savait capable de tous les crimes, se releva en bondissant de fureur et s'écria en montrant le poing au temple des orgies infâmes :

– Faustine… je te tuerai !… Oui, quand je devrais être brûlé à petit feu… je t'arracherai les entrailles !…

– Sylvest, tu te trompes… ce n'est pas elle !…

– Qui donc alors t'a ainsi mutilée, défigurée ?…

– Moi…

– Toi, Loyse ! toi ?… Non… non… tu veux calmer ma fureur…

– C'est moi, te dis-je !… je te le jure, mon Sylvest ! je te le jure par l'enfant que je porte dans mon sein…

– Que faire devant un pareil serment ? Croire… croire, sans le comprendre, ce douloureux mystère…

– Écoute, Sylvest, reprit Loyse. Nous toutes, les esclaves filandières de la fabrique, reléguées dans des bâtiments éloignés du palais de Faustine, nous ne la voyions jamais, ni ses affranchis, aussi cruels, aussi corrompus qu'elle… Ce matin, je ne sais quel funeste hasard a amené dans la filanderie l'esclave favori de notre maîtresse, un noir d'Éthiopie…

– Cette nuit, je l'ai vu.

– Il a traversé la cour au moment où j'étendais au soleil les toiles de lin tissées par nous… Il s'est arrêté devant moi, m'a regardée fixement… Ses premiers mots ont été un outrage ; j'ai pleuré… Il a ri de mes larmes, et a dit à la gardienne qui surveille nos travaux : « Tu amèneras cette esclave au palais. » La gardienne a répondu qu'elle obéirait. Le noir a ajouté que, si je refusais de

me rendre de bon gré chez ma maîtresse, on m'y traînerait de force…

– Il faudra pourtant qu'il se lève terrible… oh ! terrible ! le jour de la vengeance !…

– Sylvest, je ne suis pas, tu le sais, comme la plupart de nos malheureuses compagnes, fille d'esclave, et déjà forcément corrompue dès ma naissance… J'avais quinze ans lorsque, faite prisonnière par les Romains lors du siège de Paris, défendu par le vieux Camulogène, bataille où ma famille a vaillamment péri, j'ai été vendue à un marchand d'esclaves. Amenée dans ce pays, j'ai été achetée par l'intendant des fabriques de Faustine… J'ai conservé ma fierté de race, sucée avec le lait de ma mère… S'il ne s'était agi que de toi, mon Sylvest, j'aurais, ce matin, en vraie Gauloise, comme nos aïeules, échappé par la mort à la honte d'un outrage inévitable, sûre de vivre honorée dans ta mémoire et d'être louée par ta digne mère Hénory, que je serais allée rejoindre *ailleurs*… où sont aussi les miens… Mais je suis mère… je porte dans mon sein depuis quelque temps le fruit de notre amour… Faiblesse ou raison, je n'ai pas voulu mourir ; mais j'ai voulu détourner de moi l'outrage dont j'étais menacée… Alors, ce soir, avant de venir ici, et c'est cela qui m'a retardée, je me suis introduite dans l'officine où l'on teint les étoffes… je me suis armée de courage, mon Sylvest, en songeant à toi… à notre enfant… à l'outrage qu'il me faudrait subir… Alors, j'ai versé dans un vase un liquide corrosif, et j'y ai plongé ma figure…

Et la Gauloise ajouta avec un geste superbe :

– Ta femme est-elle digne de ta mère ?…

– Ô Loyse ! s'écria Sylvest en tombant en adoration devant cette fière et courageuse créature, tu es maintenant plus que belle à mes yeux… tu es sainte !… sainte comme notre aïeule Hêna, la vierge de l'île de Sên !… sainte comme notre aïeule Siomara !…

– Sylvest, dit soudain Loyse à voix basse, en se levant brusquement et prêtant l'oreille avec épouvante, tais-toi… j'entends des pas… le bruit des chaînes… Oh ! malheur à nous !… tu seras surpris ici… Nous avons oublié qu'il est grand jour… Malheur à nous !…

– Ta maîtresse, peut-être ?…

– Non… elle a dû retourner au palais par le canal.

– Qui donc vient alors ?

– Les esclaves… on les conduit au travail des champs… Tu es perdu…

La jeune femme achevait à peine ces mots, que les deux époux furent découverts au milieu de ces touffes de rosiers et de citronniers, qui ne pouvaient les cacher, par trois hommes armés tenant à la main de longs fouets ; à quelques pas derrière eux venait une troupe d'esclaves enchaînés deux à deux, vêtus de haillons, la tête rasée ; les uns portaient des instruments aratoires, d'autres étaient attelés à des chariots.

À la vue de Sylvest et de sa femme, les trois gardiens accoururent, la troupe d'esclaves s'arrêta, et les deux époux furent entourés par les hommes armés.

– Que fais-tu là ? dit l'un d'eux en levant son fouet sur Loyse, tandis que les deux autres se jetaient sur Sylvest qui, désarmé, ne pouvait et ne voulait d'ailleurs opposer de résistance.

– Je suis esclave de la fabrique, répondit Loyse, tandis que Sylvest tremblait pour sa femme.

– Tu mens, dit le gardien à Loyse en la regardant avec dégoût, tant son pauvre visage était repoussant ; je vais souvent à la fabrique, et, s'il y avait parmi les esclaves qui travaillent un monstre tel que toi, je l'aurais remarqué.

– Lis mon nom sur mon collier, répondit la femme de Sylvest en montrant du geste au gardien le carcan qu'elle portait au cou ; et il lut tout haut en langue romaine :

LOYSE EST L'ESCLAVE DE FAUSTINE, PATRICIENNE.

– Toi… Loyse ! s'écria le gardien ; toi, dont avant-hier encore j'avais remarqué la beauté en traversant la fabrique ! Réponds, pendarde, qui t'a défigurée de la sorte ? Est ce sortilège ou maléfice ? Aurais-tu imité ces gibiers de potence qui se mutilent pour faire pièce à leur maître en se détériorant ? Achèveras-tu cette belle œuvre, en allant, comme d'autres garnements plus malicieux encore, te précipiter au milieu des combats d'animaux féroces(51) pour t'y faire dévorer, dans la méchante intention de détruire en ta personne une valeur appartenant à notre maîtresse ? Ah ! scélérate, voilà comme tu t'es arrangée ! Ah ! tu t'es méchamment retiré, au détriment de notre honorée maîtresse, les trois quarts de ton prix ? Car maintenant personne ne voudrait un monstre pareil à toi, sinon comme épouvantail pour les enfants !… Ah ! tu as eu l'audace de te défigurer !… une des plus belles

esclaves de notre noble maîtresse ! toi que l'on pouvait vendre non-seulement comme bonne esclave de travail, mais comme esclave de beauté de premier choix ! Ah ! double scélérate ! marche devant moi, tu vas être fouaillée comme il convient ; et par Pollux, je vais commander à l'exécuteur de mettre des lanières neuves à son fouet.

Loyse calma d'un regard angélique la rage désespérée que ces injures et ces menaces soulevaient chez Sylvest, et elle répondit tranquillement au gardien :

– Non… tu ne me feras subir aucun mauvais traitement !

– Et qui m'en empêchera, *délice des houssines* ?

– L'intérêt de ta maîtresse… Je suis mère… En battant la mère, on tuerait l'enfant… Or, c'est une valeur qu'un enfant… ça se vend…

– Tu es mère ? Chanson ! elles sont toujours mères, les effrontées coquines, lorsqu'il s'agit de leur marbrer la peau ! ! ! Du reste, la matrone des esclaves en gésine dira bien si tu mens…

Et se retournant vers Sylvest, toujours maintenu par les deux autres veilleurs :

– Et toi, pilier de prison, que fais-tu ici ? À qui appartiens-tu, *enfant chéri des étrivières*(52) ?

– Il se nomme Sylvest ; il appartient au seigneur Diavole, noble Romain à Orange, répondit un des gardiens en lisant cette inscription gravée au collier que l'esclave portait au cou.

– Ah ! tu appartiens au seigneur Diavole, reprit le gardien ; ta livrée annonce que tu es un esclave d'intérieur ?

– Oui.

– Et comment t'es-tu introduit dans ce parc ?

– En passant par-dessus le mur.

– Pour tenter quelque mauvais coup, pendard ?

– Pour voir ma femme.

Et d'un regard il montra Loyse.

– Qui ? ta femme ? ta femme ! Voilà, par Hercule, un plaisant et effronté coquin avec sa femme ! Est-ce que les esclaves ont des femmes ? est-ce qu'il y a mariage entre eux ? Ta femme ? autant vaudrait entendre l'âne dire à l'ânesse : Mon épouse !… Il est

heureux pour ton dos que le seigneur Diavole soit des amis de notre honorée maîtresse ; la politesse veut qu'entre nobles personnes on se réserve le châtiment des esclaves… Tu vas être reconduit chez ton maître, et j'espère qu'il te fera payer selon tes mérites… Justement, nos esclaves vont travailler aux champs près les portes d'Orange ; on va t'enchaîner jusque-là entre deux d'entre eux, et l'on te reconduira ensuite chez le seigneur Diavole.

– Il est inutile de m'enchaîner, je ne veux pas m'échapper ; je retournerai librement chez mon maître, répondit Sylvest.

Et il disait vrai ; mais le gardien ne le crut pas, et le fit enchaîner au milieu de deux esclaves des champs, Espagnols de nation.

Au moment de se séparer de sa femme, Sylvest lui dit en langue gauloise, que les surveillants n'entendaient pas :

– À la prochaine lune, viens m'attendre près des murs du parc, à gauche du canal… Quoi qu'il arrive, et à moins que, d'ici là, je meure, je viendrai… Adieu, mon adorée femme, ma sainte ! songe à notre enfant !

– Songe à toi, répondit Loyse ; songe à nous, mon Sylvest !

– Assez ! assez de ce jargon barbare bon à cacher de mauvais desseins, dit brusquement le gardien en poussant Loyse devant lui pour la reconduire à la fabrique, tandis que Sylvest regagnait la ville d'Orange sous la conduite des gardiens.

Parmi les esclaves de Faustine au milieu desquels marchait Sylvest, enchaîné aux deux Espagnols, se trouvaient plusieurs Gaulois ; il reconnut bientôt qu'il n'était pas le seul de la bande qui se fût rendu pendant cette nuit à la réunion secrète des *Enfants du Gui,* car, au moment où les gardiens s'éloignèrent, il entendit deux robustes esclaves attelés à un chariot, non loin de lui, fredonner, tout en tirant péniblement leur lourde charge :

– Coule, coule, sang du captif ; – tombe, tombe, rosée sanglante !

Sylvest répondit à mi-voix par les vers suivants du chant du barde :

– Germe, grandis, moisson vengeresse…

Ce chant avait été improvisé cette nuit-là dans la caverne de la vallée déserte ; les deux esclaves reconnurent Sylvest pour un des Enfants du Gui, échangèrent avec lui un coup-d'œil d'intelligence,

puis tous trois murmurèrent les derniers vers du barde en agitant leurs chaînes avec une sorte de sinistre cadence :

*– À toi, à toi, faucheur, à toi ! – Aiguise ta faux gauloise, aiguise… aiguise ta faux !*

Les gardiens, revenant sur leurs pas, les trois Gaulois se turent. On arriva bientôt près des portes de la ville d'Orange, et, tandis que les esclaves de labour furent conduits au lieu de leurs travaux, par l'un des gardiens, l'autre fit marcher Sylvest devant lui pour le reconduire chez son maître, le seigneur Diavole.

# CHAPITRE III

*Le seigneur Diavole. – Le portier* Camus. – *Le cuisinier* Quatre-Épices. – *Le seigneur* Norbiac. – *Les amoureux de la belle Gauloise. – Sylvest se rend à la maison de Siomara. – L'eunuque. – Les prodiges. – La magicienne. – Belphégor.*

Sylvest avait pour maître le seigneur Diavole, descendant d'une noble famille romaine établie dans la Gaule provençale, conquise par les Romains depuis près de deux siècles, et ainsi devenue une nouvelle Italie. Jeune, dissipateur, débauché, oisif, comme tous les gens de race noble, il se serait cru déshonoré par le travail(53), et il empruntait aux usuriers, en attendant impatiemment la mort de son père, le seigneur Claude, riche homme, dont le revenu considérable provenait du travail de deux ou trois mille esclaves, artisans de toutes sortes de métiers, qu'il louait tant la journée à des entrepreneurs. Ceux-ci exploitaient à leur tour ces malheureux, de sorte que leur travail devait ainsi produire à la fois un gros revenu pour leur maître et un bénéfice pour l'entrepreneur qui, chargé de la nourriture et de l'entretien des esclaves, les laissait presque nus et leur donnait une nourriture insuffisante qui eût répugné à des animaux. Écrasé de travail, épuisé par la fatigue et la faim, l'esclave sentait-il les forces lui manquer : l'entrepreneur les réveillait au moyen du fouet, de l'aiguillon, et souvent lui sillonnait le dos et les membres avec des lames ardentes rougies au feu(54), menus supplices, car l'évasion, le refus de travail, la révolte étaient punis de peines aussi atroces que variées commençant à la torture et finissant à la mort.

Sylvest, reconduit chez le seigneur Diavole, son maître, par les gens de Faustine, s'attendait à un rude châtiment. Absent pendant toute la nuit sans permission, il rentrait à une heure assez avancée de la matinée, manquant ainsi à tous ses devoirs domestiques, puisque Sylvest était valet. Cette servitude, moins dure peut-être, mais souvent plus cruelle que celle d'esclave artisan ou d'esclave de labour, il l'avait subie en suite de plusieurs événements qui suivirent l'horrible mort de son père Guilhern, dont il parlera plus tard. Oui, cette condition servile, il l'avait subie, lui, de race fière

et libre, lui petit-fils du *brenn de la tribu de Karnak*, préférant même cet esclavage, parce qu'il savait qu'au grand jour de la justice et de la délivrance, les Gaulois de l'intérieur des villes et des maisons devaient puissamment aider à la révolte contre les Romains.

Réduit à la ruse jusqu'au moment où il pourrait utilement employer la force, Sylvest, comme tant d'autres de ses compagnons, cachait sa haine de l'oppression, son amour pour la liberté de son pays, sous un masque humble et riant ; car, avec Diavole, il avait toujours le mot pour rire ; oui, il faisait le plaisant, le bon valet, l'effronté coquin ; il se réjouissait des odieux penchants de son maître cruel et pervers, voyant avec contentement cette dure et méchante âme se perdre en ce monde-ci, pour aller revivre de plus en plus malheureuse dans les autres mondes. Cela aidait Sylvest à attendre patiemment le grand jour de la vengeance.

(Ô mon fils !… toi pour qui j'écris ce récit, afin d'obéir aux ordres de mon père, comme il a obéi aux ordres du sien… tu maudiras ceux qui m'y forçaient ; hélas ! le temps de briser nos fers et de combattre à ciel ouvert, comme nos aïeux, n'était pas encore venu ; et puis, mon enfant, si fermement trempée que soit une race, l'air empoisonné de l'esclavage la pénètre, l'abâtardit toujours.

Tu le verras dans ces récits, notre aïeule Margarid et les autres femmes de notre famille ont tué leurs enfants et se sont tuées ensuite, dans leur indomptable horreur de la servitude. Mon père Guilhern, homme mûr cependant, s'est, jusqu'à sa mort, et surtout, il est vrai, par tendresse pour moi, résigné à un esclavage que son père Joel n'aurait pas supporté un seul jour… Non, à la première occasion, il eût tué son fils, et après se serait tué. De même aussi, mon père, toujours taciturne et farouche comme un loup à la chaîne, n'aurait pu prendre son parti de l'esclavage, comme moi je le prends. Peut-être, enfin, pauvre enfant, condamné par ta naissance à la servitude, peut-être, si nos libertés ne sont pas reconquises de ton vivant, dégénéreras-tu encore plus que moi dans cette superbe haine de l'asservissement… une des mâles vertus de nos ancêtres… Pourtant, c'est dans l'espoir que leur exemple te donnera des forces pour lutter contre cette dégradation que je te lègue ces pieux récits de famille, en y ajoutant celui-ci.)

Sylvest a donc été ramené dans la matinée chez son maître. Le

seigneur Diavole habitait une belle maison de la ville d'Orange, maison située non loin du cirque où combattent les gladiateurs et où les esclaves sont parfois livrés aux bêtes féroces.

Le portier, vêtu d'une livrée verte, couleur de la livrée du maître, était comme d'habitude enchaîné par le cou dans le vestibule, ainsi que l'est un chien de garde(55). Deux fois fugitif, il avait été puni par la perte des oreilles et du nez : cela lui donnait une figure hideuse ; à la place du nez, on ne voyait que deux trous qui lui servaient à respirer ; sur son front rasé, on voyait deux lettres marquées au fer chaud dans la chair vive, une F romaine et un O grec(56). C'était un Gaulois d'Auvergne, toujours sombre et morne. Le seigneur Diavole l'avait surnommé *Cerbère*, en raison de ses fonctions de portier ; mais, lorsqu'il lui eut fait couper le nez, il le nomma par dérision, *Camus*. La longueur de sa chaîne lui permettait d'ouvrir la porte ; il l'ouvrit au gardien qui ramenait Sylvest, lorsque celui-ci eut frappé avec le marteau de bronze représentant une figure obscène.

L'esclave cuisinier, nommé *Quatre-Épices*, sortait d'un couloir et entrait dans le vestibule au même instant que Sylvest et le gardien.

Quatre-Épices, s'étant une fois évadé de chez un de ses maîtres, avait eu le pied droit coupé ; il marchait au moyen d'une jambe de bois. Il était Suisse de nation et d'une inébranlable fermeté dans la douleur. Un jour, le seigneur Diavole, ayant fait venir un *surmulet* d'Italie, au prix de deux cents sous d'or, convia ses amis à manger ce mets délicat et dispendieux. Ce surmulet fut mal cuit ; Diavole, irrité, fit venir Quatre-Épices devant ses convives : on l'attacha sur un banc, et, au moyen de lardoires garnies de lard, l'aide-cuisinier, sous la menace du même traitement, fut obligé de larder l'échine de Quatre-Épices(57). Celui-ci ne poussa pas une plainte : les jours suivants ses repas furent encore plus exquis que de coutume… Mais, deux mois après son supplice, il prévint en confidences Sylvest et les autres esclaves que ce jour-là, jour de grand festin, tous les mets seraient empoisonnés. Sylvest, malgré la cruauté du seigneur Diavole, trouvant cette vengeance lâche et atroce, dissuada difficilement Quatre-Épices de cette action, lui disant que peut-être l'heure de la révolte sonnerait bientôt : cela fit patienter Quatre-Épices.

– Ah ! mon pauvre camarade ! dit le cuisinier à Sylvest en l'apercevant, une lamproie écorchée vive est moins rouge et moins saignante que ton dos ne le sera tout-à-l'heure… Notre maître est

furieux… Je ne l'ai jamais vu dans une pareille colère… si tu avais voulu… pourtant…

Et il fit à la dérobée le geste de prendre une pincée de poudre entre ses deux doigts, rappelant ainsi ses projets d'empoisonnement. Sylvest, certain d'avance du sort qui l'attendait, dit au gardien :

– Suis-moi… je vais te conduire à l'appartement de mon maître.

Et tous deux sont entrés dans la chambre du seigneur Diavole. Il était en robe du matin… À la vue de son esclave, il devint pâle de rage, et, le menaçant du poing, il s'écria avant que le surveillant eût dit un mot :

– Ah ! te voilà enfin, scélérat !… Par Pollux ! je ne te laisserai pas un pouce de peau sur les épaules et un ongle aux mains !… Je rentre cette nuit impérialement ivre, et personne pour me porter à mon lit ! Ce matin, personne pour me chausser, m'habiller, me friser, me raser(58)… D'où viens-tu, infâme coquin ?…

– Seigneur, dit le surveillant, nous avons surpris ce vagabond, dès l'aube, dans le parc de la villa de notre honorée maîtresse Faustine… Il se trouvait là avec une des esclaves du logis… Au lieu de châtier ce misérable, nous l'avons amené ici, instruits par notre honorée maîtresse des égards que l'on se doit entre nobles personnes.

– Tiens, voilà pour toi, reprit Diavole en donnant au surveillant une pièce d'argent. Tu salueras Faustine de la part de Diavole, et tu l'assureras que ce bandit sera puni selon ses mérites, pour avoir eu l'audace de s'introduire dans le parc de cette noble dame.

Le surveillant sortit ; Sylvest resta seul avec son maître.

– Ainsi, gibier de potence ! s'écria Diavole, tu vas courir la nuit hors des portes de la ville pour t'accoupler avec une…

– C'est cela… risquez les étrivières, les aiguillons, la mort peut-être, pour le service de votre maître, répondit effrontément Sylvest à Diavole en l'interrompant ; telle est la récompense qu'on reçoit ici !

– Comment, pendard ! tu oses…

– Privez-vous de sommeil, épuisez-vous de fatigue… et voilà comme on est accueilli !…

– Par Hercule ! est-ce que je veille ? est-ce que je rêve ?…

– Allez, seigneur, vous ne méritez pas d'avoir un esclave tel que moi…

– Voilà du nouveau… il me réprimande…

– Mais désormais je ne serai point si sot que de me crever à votre service…

– Et je n'ai pas là un bâton ! reprit Diavole en regardant autour de lui, stupéfait du redoublement d'effronterie de son esclave. Comment, pendard ! c'est pour mon service que tu vas courtiser une de tes pareilles à une lieue d'ici ?… C'est pour moi, peut-être ? Quel impudent coquin !… Ainsi, c'est pour moi que…

– Tous les maîtres sont des ingrats, vous dis-je !…

– Décidément, ce misérable fait-il le fou pour échapper au châtiment qu'il mérite ?

– Fou ? moi !… jamais je n'ai eu plus de raison… Écoutez, seigneur : que m'avez-vous dit hier matin ?

– Hier matin ?…

– Oui, seigneur… Ne m'avez-vous pas dit : « Ah ! mon cher Sylvest ! » Car, lorsque vous avez besoin de moi, je suis votre cher Sylvest.

– Par Jupiter ! est-ce assez d'insolence ? Y aura-t-il jamais assez de verges à te casser sur les épaules(59)… ?

– « Ah ! mon cher Sylvest ! » me disiez-vous, seigneur, « nuit et jour je pense à l'admirable beauté de cette courtisane que l'on appelle la *belle Gauloise*, tout nouvellement arrivée d'Italie à Orange. Je ne l'ai vue qu'une fois au cirque, au dernier combat des gladiateurs, et j'en raffole… Mais il faudrait un pont d'or pour arriver jusqu'à elle… et mon bourreau de père ! mon ladre mon avaricieux, mon grippe-sou de père, ne veut pas mourir, le traître !… » Pardonnez-moi, mon maître, de parler ainsi du seigneur Claude ; mais ce sont vos propres paroles que je répète…

– Comment, impudent hâbleur ! tu veux me persuader que ta course de cette nuit, employée à aller courtiser une esclave de Faustine, a le moindre rapport avec mon amour pour la belle Gauloise ?

– Certes…

– Tu oses ?…

– Dire la vérité, seigneur.

– Par Hercule ! c'est aussi trop se jouer de moi !… Écoute ceci : Tu connais, n'est-ce pas, certain banc garni de chevalets, de poulies et de poids.

– Oui, seigneur, je le connais parfaitement ; j'en ai tâté… On vous étend d'abord sur le banc, les mains liées au-dessus de la tête ; ensuite on vous attache aux pieds un poids fort lourd ; puis, au moyen d'un très-ingénieux tourniquet, on tend violemment la corde qui vous lie les mains : il en résulte nécessairement que, le poids qui pend à vos pieds pesant de son côté, vous avez tous les membres disloqués(60) ; de sorte qu'à la longue on finit par y gagner quelques lignes de taille.

– Tu serais devenu géant, effronté drôle ! si tu avais seulement gagné une ligne chaque fois que tu as été attaché sur ce banc pour tes scélératesses… Mais je t'y fais étendre à l'instant, si à l'instant tu ne me prouves quel rapport il y a entre ta fuite de cette nuit et la belle Gauloise… Comprends-tu ?

– Seigneur, rien n'est plus clair.

– Prends garde à toi !…

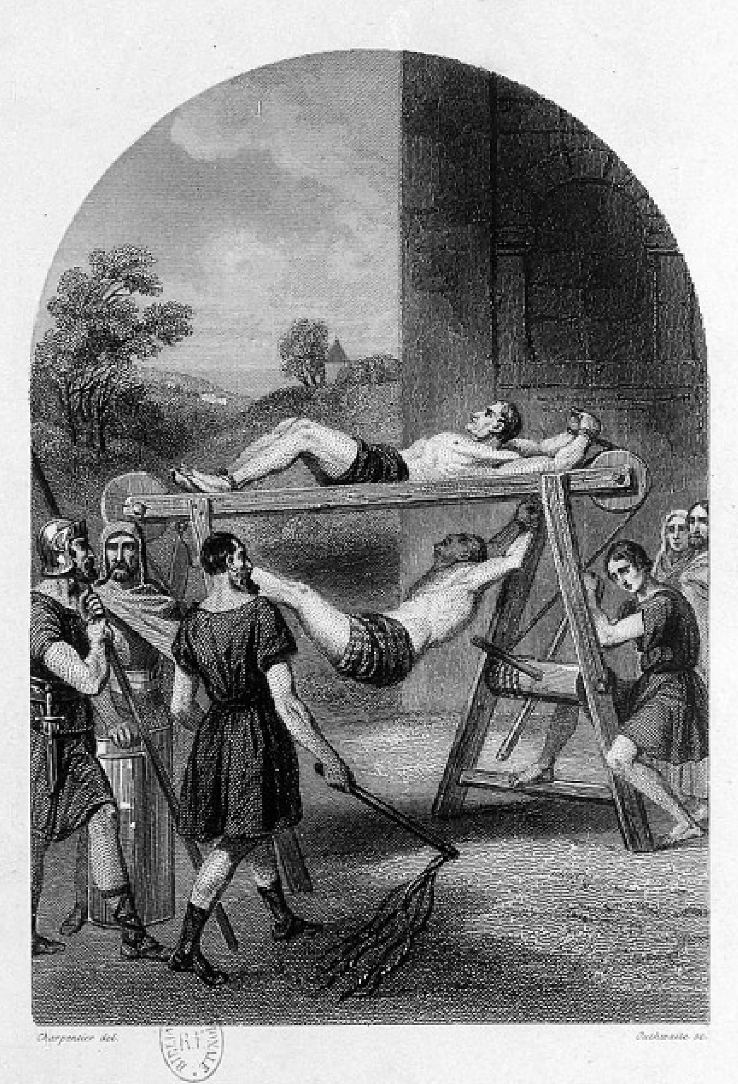
– N'avez-vous pas ajouté, seigneur, en parlant de la belle Gauloise : « Ah ! mon cher Sylvest ! si tu pouvais imaginer un moyen pour me rapprocher de cet astre de beauté !… »

– Mais, misérable !… qu'a de commun avec cela l'esclave de Faustine ?…

– Un peu de patience, seigneur… Or, moi, n'ayant plus qu'une pensée, celle de servir un maître… qui pourtant me récompense si mal de mon zèle…

– Encore !…

– Un heureux hasard me rappelle qu'une esclave de mon pays, filandière dans les fabriques de l'intendant de la noble Faustine, m'avait parlé, il y a peu de jours, ou plutôt peu de nuits ; car, seigneur, lorsque vous allez à ces festins qui doivent durer deux jours et trois nuits, vous me permettez parfois de disposer de quelques heures…



Charpentier del. Outhwaite sc.

R.F.

Le supplice du banc.

– Et j'en suis bien payé ! reprit Diavole singulièrement radouci au nom de la belle Gauloise. Continue, drôle.

– Je me souvins donc que cette esclave m'avait dit quelques mots de la belle Gauloise, notre compatriote ; ignorant alors que cela vous pouvait intéresser, seigneur, je n'avais pas prêté grande attention à ses paroles… Mais, hier, après votre confidence de la matinée, elles me sont revenues à l'esprit… J'étais à peu près certain de rencontrer l'esclave à l'endroit où elle vient souvent m'attendre à tout hasard. Comptant être de retour ici avant vous, seigneur, je cours à la villa de la noble Faustine, je trouve l'esclave, je lui parle de la belle Gauloise… Ah ! seigneur !…

– Quoi ? Achève donc !…

– Si vous saviez ce que j'apprends !…

– Finiras-tu, pendard ?…

– La belle Gauloise… est ma sœur…

– Ta sœur !…

– Oui, seigneur…

– Ta sœur ? Mensonge !… Tu veux échapper au fouet en me faisant ce conte…

– Seigneur, je vous dis la vérité… La belle Gauloise doit avoir de vingt-cinq à vingt-six ans ; elle est, comme moi, de la Gaule bretonne ; elle a été achetée tout enfant, après la bataille de Vannes, par un vieux et riche seigneur romain nommé Trimalcion.

– En effet, Trimalcion, mort depuis longtemps, a laissé en Italie un renom de magnificence et d'extrême originalité dans ses débauches. Comment ! il serait possible… la belle Gauloise est ta sœur ? reprit Diavole ayant tout-à-fait oublié sa colère. Ta sœur… elle ?…

Sylvest, quoiqu'il lui en eût coûté de parler de sa femme et de sa sœur avec cette apparence de légèreté, s'était résigné à cette feinte ; il avait ses projets… Mais son entretien avec son maître fut interrompu par l'arrivée d'un ami de Diavole, jeune et riche Gaulois de Gascogne, nommé Norbiac, fils d'un de ces traîtres ralliés à la conquête romaine.

Diavole était célèbre par ses débauches, ses dettes et ses maîtresses ; le seigneur Norbiac le prenait pour modèle, s'efforçant d'imiter son insolence, sa corruption, et jusqu'à la façon de ses

vêtements ; car ces Gaulois dégénérés, reniant leurs costumes, leur langue, leurs Dieux, mettaient la vanité à copier servilement les mœurs et les vices des Romains.

Après avoir échangé quelques paroles amicales, le maître de Sylvest dit au jeune Gaulois :

– Vous permettez, Norbiac, que l'on me rase devant vous ? Je suis ce matin fort en retard pour ma toilette, grâce à ce pendard, – et Diavolo montra Sylvest, – que j'allais rouer de coups quand vous êtes entré…

– J'ai, ce matin aussi, assommé un de mes esclaves… répondit Norbiac en gonflant ses joues. C'est la seule manière de traiter ces animaux-là…

Sylvest s'était mis en devoir de raser Diavole… Toutes les fois que l'esclave tenait ainsi à sa portée la gorge de son maître, sur laquelle il promenait le tranchant du rasoir, il se demandait avec un étonnement toujours nouveau si c'était par excès de confiance envers ses esclaves, ou par excès de mépris pour eux, qu'un maître, souvent impitoyable, livrait ainsi chaque jour sa vie à leur merci ; mais Sylvest eût été incapable de se venger par un meurtre si lâche !… Or, pendant qu'il rasait Diavole, l'entretien continua de la sorte entre lui et Norbiac :

– Je viens, dit le jeune Gaulois, vous apprendre une mauvaise nouvelle et vous demander un service, mon cher Diavole !

– Débarrassons-nous d'abord de la mauvaise nouvelle, nous parlerons ensuite du service que vous attendez de moi… L'ennui avant le plaisir…

– Ah ! mon ami ! il n'y a que vous autres Romains pour donner aux choses ce tour agréable : *L'ennui avant le plaisir*…, répéta Norbiac d'un air charmé. Combien nous sommes barbares auprès de vous, nous autres de cette grossière et sauvage race gaulois !… Enfin, soit, débarrassons-nous donc de la mauvaise nouvelle.

– Quelle est-elle ?

– Je viens d'apprendre par un de mes amis, qui arrive du centre de la Gaule, que notre brave armée romaine s'est mise, hélas !… en route pour retourner en Italie…

– Vous dites *notre* brave armée romaine, vous, Gaulois conquis ? reprit Diavole en riant, voilà qui est d'un cœur pacifique !

– Certes, *notre* brave armée romaine… et n'est-ce pas, en effet, notre brave armée, notre chère armée, notre armée bien-aimée, la protectrice de notre sécurité, de nos plaisirs ?… Qu'elle s'éloigne, ainsi qu'Octave-Auguste en a donné l'ordre funeste, qu'allons-nous voir peut-être ? Les troubles renaître… ces misérables populations du centre et de l'ouest de la Gaule, comprimées à grand'peine, tenter de se soulever encore à la voix de leurs endiablés druides ! Alors de nouveaux *chefs de cents vallées*, de nouveaux *Ambiorix*, de nouveaux *Drapès*, sortent de dessous terre… car, plus on en tue de ces bêtes enragées, plus il en renaît ; la révolte gagne du terrain, arrive jusqu'ici, et je vous demande un peu ce que deviennent nos plaisirs, nos folles nuits d'orgie, nos festins qui durent d'un soleil à l'autre ?

– Rassurez-vous, Norbiac… Octave-Auguste sait ce qu'il fait ; s'il retire l'armée romaine de l'ouest et du centre de la Gaule, c'est qu'il est certain que toute pensée de rébellion est éteinte chez vos sauvages compatriotes !… Eh ! eh ! ils ont été si souvent et si rudement châtiés par le grand César, qu'il leur a bien fallu renoncer à leurs ridicules idées d'indépendance… Et puis, voyez-vous, avec un bon joug ferré, un aiguillon pointu, une lourde charrue derrière eux, peu de sommeil et très-peu de nourriture, les plus farouches taureaux s'assouplissent à la longue…

– Que les Dieux vous entendent, cher Diavole ! mais je ne suis pas rassuré… Ah ! si vous saviez où l'on peut mener ces brutes avec ces mots insipides : *Liberté de la Gaule* ! *haine à l'étranger* !… Or, je vous demande un peu en quoi vous nous gênez, vous autres Romains, depuis que vous nous avez conquis ?… Rendez-vous notre vin moins généreux ? nos maîtresses moins belles ? nos repas moins délicieux ? nos chevaux moins ardents ? nos vêtements moins riches ? Voyons… parce que l'on est *sujet romain* au lieu d'être *Gaulois indépendant*, comme disent ces bêtes farouches !… en dîne-t-on moins bien ?… On paye de lourds impôts, soit ; qu'est-ce que l'impôt pour notre superflu… Mais *on est gouverné par l'étranger*, comme ils disent encore… Eh bien ! où est le mal ? Au moins l'on jouit en paix de ce qui nous reste… Révoltez-vous, au contraire ; qu'y gagnez-vous ? De risquer votre peau et d'être traîné en esclavage… Aussi, moi, quand je vois des Gaulois esclaves, je leur dis : « Tant mieux, maîtres sots ! voilà où conduit l'amour de la liberté… ! » Mon père n'a pas cru à cette chimère ; il a vendu ses biens, est venu s'établir dans cette riante Provence, sous la protection des Romains, et il y a vécu, et j'y vis avec délices !…

– Et, au lieu d'adorer vos sombres et barbares divinités, mon cher Norbiac, reprit en riant Diavole, vous adorez le gai Bacchus aux pampres verts, le robuste Priape, le gracieux Ganymède, ou Vénus Aphrodite, la mère des amours faciles !…

– Tenez, Diavole, j'ai doublement honte d'être Gaulois, quand je songe que, pendant d'innombrables siècles, nos pères ont été assez sauvages, assez stupides, pour courber le front devant ces divinités renfrognées qui leur apprenaient à mourir ! à superbement mourir ! Par Bacchus et Vénus, vos aimables dieux, ce qu'il faut apprendre, c'est à vivre, à joyeusement vivre… et pour professer et pratiquer la joyeuse vie, je m'incline devant vous, seigneurs romains, humble écolier que je suis… Car, s'ils dominent le monde par les armes, ils l'asservissent par le plaisir, ajouta Norbiac semblant très-flatté de son esprit ; mais, maintenant que je vous ai dit ma mauvaise nouvelle, et bien que je ne partage pas votre sécurité, j'arrive au service que je viens vous demander.

– Un mot, cher Norbiac ; vous êtes voisin de Junius… Savez-vous si sa fille, la belle Lydia…

– Morte… mon cher… morte ce matin au point du jour…

– Voilà ce que je craignais d'apprendre ; car, hier soir, l'on conservait à peine l'espoir de la sauver.

– Pauvre jeune fille !… Une vestale n'était pas plus chaste, dit-on…

– Aussi excitait-elle autant d'admiration que de curiosité, car les vestales sont rares à Orange, mon cher Norbiac. Ah ! les gardiens du tombeau de Lydia vont avoir fort affaire cette nuit…

– Pourquoi ?

– Et les magiciennes ?

– Comment ?

– Ignorez-vous donc qu'elles rôdent toujours autour des tombeaux(61), afin d'emporter quelque bribe humaine pour leurs sortilèges ?…

– En effet, j'ai ouï dire…

– Et il paraît surtout que le corps d'une jeune vierge trépassée est précieux pour leurs maléfices ; aussi, vous le disais-je, comme peu de filles meurent vestales à Orange, les gardiens du tombeau

de Lydia auront à repousser des assauts de sorcières… Junius est de mes amis… Il sera inconsolable de la mort de sa fille… Que Bacchus et Vénus lui viennent en aide !… Et maintenant, cher Norbiac, dites-moi quel service je peux vous rendre, et disposez de moi…

– Votre charmant poëte Ovide vient d'écrire *l'Art d'aimer* ; c'est bien : mais qu'est-ce que l'art d'aimer sans *l'art de plaire* ?

Et Norbiac se sourit encore à lui-même avec satisfaction.

– Or, je vous reconnais humblement passé maître en cet art de plaire, mon cher Diavole ; aussi je viens, Gaulois barbare, vous demander conseil.

– Vous êtes amoureux ?

– Passionnément, éperduement, follement.

– D'une femme ?

– Comment ? dit Norbiac, surpris.

Puis, se ravisant, il répondit en riant :

– Que je suis novice encore !… Oui, je suis amoureux d'une femme… et vous allez rire de la bassesse de mes goûts : j'aime une courtisane…

– La belle Gauloise, peut-être ?…

– D'où vient votre étonnement, Diavole ?… Est-ce que vous aussi ?…

– Moi ?… Par Hercule ! je me soucie de la belle Gauloise comme de faire donner des étrivières à ce drôle que voilà, et qui n'a jamais été plus longtemps à me raser… Finiras-tu, pendard ?

– Seigneur, vous remuez tellement en parlant, dit Sylvest à son maître, que je crains de vous couper.

– Commets une pareille maladresse, et la plus légère égratignure à mon menton se traduira, je t'en préviens, en lambeaux de chair enlevés sur ton dos… Vous disiez donc, mon cher Norbiac, que vous étiez amoureux fou de la belle Gauloise ?… Sans partager votre goût, je l'approuve ; car, par Vénus, sa patronne, on ne saurait être plus charmante. Mais qui vous arrête ? Vous êtes riches, très-riche ; vous avez la clef d'or ; le bon Jupin s'en est servi pour entrer chez Danaé… Imitez-le…

– Combien cet exemple prouve encore la supériorité de vos

Dieux sur les nôtres !… Ce n'est pas chez ces farouches que l'on trouverait ces divins enseignements… Mais, hélas ! la clef d'or ne sert de rien pour entrer chez la belle Gauloise.

– Comment ! une courtisane !

– Ignorez-vous donc que celle-ci, mon cher Diavole, n'est pas une courtisane comme une autre ?

– Et quelle différence y a-t-il ?

– D'immenses et de toutes sortes…

– Vraiment ?

– D'abord, vous savez que, dès qu'une célèbre courtisane arrive dans une ville, ces honnêtes commères dont votre obligeant Mercure est le patron… Encore un fort aimable dieu que celui-là…

– Ils sont tous ainsi, sauf le bonhomme Pluton… et encore s'amuse-t-il parfois à chiffonner les Parques.

– Je disais donc que, dès l'arrivée d'une nouvelle courtisane, ces honnêtes commères dont nous parlons, se rendaient aussitôt près d'elle pour lui offrir leurs services.

– Sans doute, de même que les courtiers vont faire leurs offres aux capitaines de tous les navires entrant dans le port ; c'est la règle du commerce.

– Eh bien ! non-seulement ces honnêtes commères n'ont pas été reçues par la belle Gauloise, mais elles ont été brutalement accueillies, et non moins brutalement chassées par un vieil eunuque méchant comme un cerbère.

– Hum !… cela commence à devenir très-inquiétant pour vous, mon cher Norbiac.

– Ce n'est pas tout ; car vous saurez que j'ai dix espions en campagne.

– Bonne précaution.

– La belle Gauloise habite une petite maison près du temple de Diane ; mes espions n'ont pas quitté son logis de l'œil depuis le jour où je l'ai vue au cirque et où elle a produit une si profonde sensation…

– C'est la vérité… j'y étais… Vous disiez, cher Norbiac, que vos espions ?…

– Se sont relayés nuit et jour, et, sauf deux servantes, ils n'ont vu sortir ni entrer personne chez la Gauloise… Je ne sais combien de litières, de chars, de cavaliers, se sont arrêtés à sa porte ; mais toujours le vieil eunuque, la figure farouche, les renvoyait sans vouloir entendre à rien…

– Alors que vient-elle faire à Orange, cette belle Gauloise ?

– C'est ce que tout le monde se demande ; hier, avant-hier, plusieurs jeunes seigneurs romains, trouvant impertinente cette sauvagerie de la belle Gauloise… Mais vous savez sans doute l'aventure ?

– Non, par Hercule !… Continuez.

– Ces jeunes seigneurs, accompagnés de plusieurs esclaves armés de haches et de leviers, ont ordonné à ces coquins d'enfoncer la porte de la belle Gauloise !

– Par la vaillance de Mars ! un assaut en règle !

– L'assaut a été aussi vain que le reste ; car, grâce à je ne sais quelle intelligence secrète, le préfet de la ville, presque aussitôt instruit du siège de la maison de la courtisane, a envoyé à son secours un centurion suivi de ses soldats… Et, malgré la qualité des jeunes seigneurs, deux d'entre eux ont été conduits dans la prison du prétoire…

Sylvest, durant cet entretien qui l'intéressait profondément, avait prolongé autant que possible les soins de son service ; cependant, craignant d'éveiller les soupçons de son maître, il allait s'éloigner, lorsque Diavole lui dit :

– Reste !…

Et s'adressant à Norbiac :

– Je dis à ce drôle de rester parce qu'il pourrait nous servir.

– Comment ! demanda le Gaulois, cet esclave pourra ?…

– Je m'expliquerai tout à l'heure. Continuez…

Sylvest resta donc dans un coin de la chambre, à la fois satisfait et très-surpris de l'ordre de son maître.

Norbiac continua :

– Il ne reste presque plus rien à vous apprendre, mon cher Diavole, sinon que je suis allé moi-même affronter le cerbère… le vieil eunuque, homme à figure blafarde et gros comme un muid ;

je lui ai offert cinq cents sous d'or pour lui, s'il voulait seulement m'écouter…

– Par Plutus ! voilà parler… et surtout agir en homme sensé… Eh bien, l'eunuque a-t-il ouvert l'oreille ?

– Il m'a répondu dans je ne sais quel barbare langage… moitié romain…

– Moitié Gaulois peut-être ? dit en riant Diavole.

– Probablement ; car, grâce aux Dieux, j'ai presque oublié le peu que m'avait appris ma nourrice de cette langue sauvage ; mais enfin, j'ai suffisamment compris l'eunuque pour être certain que toutes mes offres seraient vaines. Maintenant, mon cher Diavole, que me conseillez-vous ? Non-seulement, je suis fou de la belle Gauloise, mais la résistance, la difficulté augmentent encore ma passion… Jugez donc, triompher là où tant d'autres ont échoué !…

– Cela ferait la réputation d'un homme… et, huit jours durant, l'on ne parlerait que de vous dans Orange !

– Aussi me suis-je dit : le cher Diavole peut seul me conseiller en sa qualité de passé-maître en fait de séductions et d'intrigues amoureuses.

– Mon cher Norbiac, faites ce soir une offrande à Venus de deux couples de colombes en or ciselé… Les prêtres de la bonne déesse préfèrent l'or à la plume.

– Une offrande à Vénus ? Pourquoi ?

– Parce qu'elle vous protège.

– Expliquez-vous.

Diavole, s'adressant alors à Sylvest, lui dit :

– Approche…

Sylvest approcha.

Son maître reprit :

– Mon cher Norbiac, regardez ce drôle.

– Cet esclave ! votre valet ?

– Oui, examinez-le attentivement.

– Est-ce une plaisanterie.

– Non, par Hercule !… Voyons, ne trouvez-vous pas une

certaine et vague ressemblance… environ comme d'une oie à un cygne…

– Une ressemblance… avec quel cygne ?

– Avec la belle Gauloise… vos amours.

– Lui ?… Vous vous moquez !

– Je ne me moque point… Sur cette tête rasée, figurez-vous des cheveux blonds ; au lieu de cette face brûlée par le soleil, imaginez un teint de lis et de roses.

– En effet, je ne l'avais pas attentivement regardé, cet esclave, dit Norbiac en examinant Sylvest, et, s'il est blond, il a comme la belle Gauloise, chose peu commune, les yeux noirs. Oui, plus je le considère, plus je trouve en effet une vague ressemblance…

– Cela vient sans doute de ce qu'il n'est pas tout-à-fait du même père que sa sœur, reprit Diavole en éclatant de rire.

Sylvest sentit que, s'il avait tenu en ce moment son maître sous son rasoir, il l'eût peut-être égorgé.

– Mais enfin, reprit Diavole, le père a été suffisamment représenté, pour que vous reconnaissiez dans ce drôle le frère de la belle Gauloise.

– Son frère ?… Cet esclave ?

– Lui et votre belle ont été vendus enfants, il y a environ dix-huit ans de cela, après la bataille de Vannes ; il me contait justement tout-à-l'heure cette histoire… Est-ce vrai, pendard ?

– C'est la vérité, seigneur, a répondu Sylvest, croyant rêver, car il ne pouvait concevoir le dessein de son maître.

– Tu es son frère ? s'écria le Gaulois en s'adressant à Sylvest, alors tu dois savoir…

Diavole l'interrompit :

– Il a seulement appris hier sa parenté, se hâta-t-il de dire ; jusqu'alors il n'avait pas vu la belle Gauloise, et il ignorait qu'elle fût sa sœur. Comprenez-vous maintenant, cher Norbiac, que, si les entremetteuses, les riches seigneurs ont vu la porte se fermer à leur nez, elle s'ouvrira devant un frère ?

– Ah ! Diavole… mon ami ! mon généreux ami, vous me sauvez !

– Maintenant retenez bien ceci : il n'y a pas, non-seulement de

courtisane, mais de femme, mais de patricienne, mais d'impératrice, qui ne se puisse acheter ; il faut seulement choisir l'heure et mettre le prix.

– Toute ma fortune, s'il le faut !

– C'est déjà quelque chose.

– Mon oncle est très-riche ; j'emprunterai sur son héritage.

– Cela suffira peut-être… Mais, vous le savez, ou vous devez le savoir, cher Norbiac, une femme aime toujours voir la couleur des promesses qu'on lui fait ; il y a tant de fripons, même parmi nous autres ! Je suis donc certain que, si ce drôle se présente d'abord de votre part avec une bonne cassette pleine d'or, comme simple échantillon de votre magnificence…

– Diavole, vous êtes la perle des amis ; je cours donc chez mon banquier prendre deux mille sous d'or… Mais, de cet esclave… vous répondez ?

– Il sait d'abord que je lui ferais couper les pieds et les mains s'il refusait de vous servir ; puis, comme cette race est naturellement pillarde, si vous lui confiez votre or, je ne le quitterai pas que je ne l'aie vu entrer devant moi chez la belle Gauloise.

– Ah ! mon ami, voilà de ces services… impossibles à reconnaître, s'écria Norbiac. Je cours chercher l'or… ma litière est en bas, et je reviens bientôt.

Et il sortit.

Sylvest, resté seul avec son maître, le regardait tout ébahi.

– À nous deux maintenant, pendard… As-tu compris mon dessein ?

– Non, seigneur.

– Quelle brute ! En vertu de ton titre de frère… tu auras accès chez la belle Gauloise.

– Peut-être, seigneur… Je ne sais si je pourrais…

– Je te fais écorcher vif si aujourd'hui tu n'es pas reçu chez elle… Est-ce clair ?

– Très-clair, seigneur. Je m'introduirai donc chez ma sœur.

– Avec la cassette d'or du Gaulois.

– Cassette que je lui offrirai comme un échantillon de la générosité du seigneur ?…

– Du seigneur Diavole… double butor !… Oui, tu offriras cette cassette à la belle Gauloise comme une faible preuve de ma magnificence de ton maître, qui t'a accompagné, diras-tu, jusqu'à la porte de la maison ; et, pour convaincre ta sœur, tu la feras venir à sa fenêtre, afin qu'elle me voie attendant sur la place… Comprends-tu enfin, pendard ?

– Seigneur, je comprends. Vous vous servirez de l'or du seigneur Norbiac pour séduire la belle Gauloise à votre profit… J'admire tant de génie !

Sylvest avait feint de vouloir servir l'amour de son maître, pour trouver le moyen et la facilité de se rapprocher de Siomara et d'échapper, non aux tortures, il savait les endurer, mais à la prison, dont aurait pu être punie sa dernière absence nocturne, captivité qui l'eût empêché de voir sa sœur aussi prochainement qu'il le désirait.

Le seigneur Norbiac, ayant apporté sa cassette remplie d'or, combla Diavole de nouveaux remerciements, et se retira en le suppliant de l'instruire le plus promptement possible du bon ou du mauvais succès de l'entrevue de Siomara et de l'esclave. Celui-ci, portant la cassette, et suivi de près par son maître, se rendit à la tombée du jour vers le temple de Diane, non loin duquel se trouvait la maison de la belle Gauloise ; il frappa. Bientôt, à travers la porte entre-bâillée, il aperçut la figure de l'eunuque, vieillard d'une grosseur démesurée. Au milieu de sa face bouffie, imberbe, grasse et blafarde, l'on ne voyait que deux petits yeux noirs, perçants et méchants comme ceux d'un reptile ; quelques mèches de cheveux blancs sortaient de dessous son chaperon, noir comme sa robe. Il portait des chausses rouges et de vieilles bottines jaunes. Ce vieillard dit brusquement à Sylvest de sa voix claire et perçante :

– Que veux-tu ?

– Voir ma sœur.

– Qui, ta sœur ?

– Siomara.

– Tu es le frère de Siomara ?

– Oui.

– Sauve-toi, imposteur ! sinon je te fais goûter d'un bâton de cormier que j'ai là derrière la porte… hors d'ici, drôle !

– J'avais prévu votre incrédulité, j'apporte avec moi les preuves que Siomara est ma sœur ; si vous me refusez accès auprès d'elle, je saurai, par un moyen ou un autre, lui apprendre qui je suis, et que j'habite Orange.

Ces mots parurent à la fois surprendre l'eunuque et le faire réfléchir ; il devint soucieux, inquiet, et, tenant toujours la porte entrebâillée, il dit à l'esclave en attachant sur lui ses petits yeux de vipère :

– Ton nom ?

– Sylvest.

– Le nom de ton père ?

– Guilhern.

– De ton grand-père ?

– Joel, le brenn de la tribu de Karnak.

– Le nom de ta mère ? de ta grand'mère ?

– Ma mère s'appelait Hénory, ma grand'mère Margarid.

– Où as-tu été vendu ?

– À Vannes, avec mon père et ma sœur, après la bataille.

L'eunuque parut de plus en plus pensif et contrarié ; il garda le silence pendant quelques instants, laissant toujours Sylvest dehors, tandis que le seigneur Diavole, placé à peu de distance, ne quittait pas son esclave des yeux… Enfin l'eunuque dit à Sylvest :

– Viens…

Et la porte se referma sur lui.

L'eunuque, marchant le premier, suivit un étroit corridor, et entra bientôt dans une petite chambre dont il ferma soigneusement la porte ; puis il s'assit à côté d'une table, sortit de sa robe un long poignard très-acéré, le plaça près de lui à sa portée, et s'adressant à Sylvest d'un ton bourru :

– Quelques vains mots ne me prouvent pas, à moi, que tu sois le frère de Siomara…

– J'ai d'autres preuves.

– Lesquelles ?

– J'ai sur moi une petite faucille d'or, une clochette d'airain, legs de mon père, et de plus quelques rouleaux où sont racontés divers événements de famille… Si ma sœur vous a parlé de son enfance et de nos parents, vous verrez par ces écrits que je ne mens pas, et que je suis son frère.

– À moins, chose fort possible, que tu ne sois un vagabond qui aura volé ces objets après avoir tué le vrai Sylvest.

– Il est beaucoup d'autres choses relatives à notre famille dont je suis instruit ; moi seul je peux les savoir… Quand je les aurai dites à Siomara, elle reconnaîtra qui je suis…

– Approche-toi de cette fenêtre, dit l'eunuque, car le jour baissait de plus en plus ; ou bien, attends, reprit-il.

Et, prenant un briquet et de l'amadou, il alluma une lampe, et ayant, à sa clarté, examiné longtemps et attentivement l'esclave, il dit :

– Ta figure sera peut-être pour moi une meilleure preuve de ce que tu avances que ces brimborions de *faucille* et de *clochette*.

Après avoir assez longtemps examiné les traits de Sylvest, l'eunuque hocha la tête et murmura comme se parlant à lui-même :

– Une pareille ressemblance n'est pas due au hasard… La Gauloise disait vrai… on devait, dans leur enfance, les prendre l'un pour l'autre…

– Ma sœur vous a donc parlé de moi ? reprit Sylvest à l'eunuque les larmes aux yeux. Elle s'est peut-être souvent rappelé son frère !…

– Oh ! très-souvent… C'est une créature qui n'oublie rien…

Et les traits du vieillard prirent une expression de raillerie sinistre.

– Et de mon père, de ma mère, ma sœur vous a-t-elle aussi souvent parlé ?…

– Très-souvent, répondit le vieillard avec la même expression, très-souvent… C'est la perle des filles et des sœurs !… Il est dommage qu'elle ne soit pas mariée, elle serait aussi la perle des épouses ! Mais que lui veux-tu, à ta sœur ?

– La voir… m'entretenir longuement avec elle.

– Vraiment !… Et qu'est-ce que cette cassette que tu tiens là sous ton bras ?

– C'est de l'or…

– Pour la belle Gauloise ?

– On m'a ordonné de le lui offrir.

– Ton maître, sans doute ? car ta tête rasée et ta livrée annoncent que tu es esclave domestique… Un valet pour frère !… il y a de quoi enorgueillir Siomara… De plus, tu fais l'entremetteur auprès de ta sœur… c'est d'un bon parent…

La fureur monta au front de Sylvest ; mais il se contint et reprit :

– Le hasard m'a offert ce soir le moyen de me rapprocher de ma sœur… je l'emploie…

– Soit… pose cette cassette sur la table… Et comment et quand as-tu su que la belle Gauloise était ta sœur ?

– Peu vous importe !…

– Ce maraud est tout abandon, toute confiance… Ainsi, tu veux voir ta sœur ? sans doute pour lui demander de te racheter des mains de ton maître, ou pour gueuser auprès d'elle quelque aumône ?

– En cherchant à voir la fille de mon père, je cède au besoin de mon cœur ! répondit fièrement Sylvest. Une parcelle de l'or infâme qu'elle gagne pourrait me racheter de la torture et de la mort… que je préférerais la torture et la mort !…

– Entendez-vous ce coquin, avec sa tête rasée et sa souquenille de valet, parler de son honneur ? dit l'eunuque.

Et regardant Sylvest avec un redoublement de défiance, il ajouta :

– Viendrais-tu, scélérat, faire honte à ta sœur de son métier ?…

– Plût aux dieux ! car j'aimerais mieux la voir tourner, pieds nus, la meule d'un moulin, sous le fouet d'un gardien, que vivre dans une honteuse opulence ! s'écria Sylvest.

Ces mots prononcés, il les regretta, pensant qu'ils pouvaient empêcher l'eunuque de le conduire auprès de Siomara de peur qu'elle n'écoutât les bons conseils de son frère. Mais, à sa grande surprise, l'eunuque, après avoir longtemps et de nouveau réfléchi,

se frappa le front comme frappé d'une idée subite, prit la lampe d'une main, de l'autre son poignard, et dit à Sylvest.

– Suis-moi…

Le vieillard ouvrit la porte, précéda l'esclave dans un couloir tortueux où ils marchèrent durant quelques instants ; puis, soufflant soudain la lampe, il dit à Sylvest au milieu d'une obscurité profonde :

– Passe devant moi.

Sylvest obéit, quoique très-surpris, et se glissa, non sans peine, entre le gros eunuque et la muraille de l'étroit couloir.

– Maintenant, reprit le vieillard, va toujours devant toi jusqu'à ce que tu trouves un mur… L'as-tu rencontré ?

– Je viens de m'y heurter.

– Ne bouge pas et écoute bien.

L'eunuque cessa de parler, puis bientôt il ajouta :

– Qu'as-tu entendu ?

– J'ai entendu comme le bruit d'une coulisse glissant dans sa rainure.

– Tu devrais t'appeler *Fine-Oreille*… Adosse-toi au mur… Est-ce fait ?…

– Oui.

– Avance avec précaution un de tes pieds à un pas devant toi, comme pour tâter le terrain… Que sens-tu ?

– Le vide… reprit Sylvest effrayé en se retirant vivement en arrière et s'adossant à la muraille.

– Oui, c'est le vide ! reprit la voix de l'eunuque. Si tu fais un pas pour sortir de ce recoin… tu tombes au fond de l'abîme… citerne abandonnée, où tu te brisera les os et dont tu ne sortiras plus, car je refermerai sur toi la trappe… maintenant béante à tes pieds !

– Pourquoi cette menace ?… Quel est votre but ?…

– Mon but est d'être certain que tu ne bougeras pas de là pendant que je vais ailleurs… Attends-moi…

Et l'esclave, entendant les pas du vieillard qui se retirait, s'écria :

– Mais, ma sœur ! ma sœur !

– Tu vas la voir…

– Où cela ?

– Où tu es… reprit la voix de l'eunuque, de plus en plus lointaine. Tourne-toi du côté du mur… regarde de toutes tes forces… et…

Les derniers mots de l'eunuque ne parvinrent pas aux oreilles de Sylvest… Il se crut le jouet de ce méchant vieillard… Cependant il se retourna machinalement du côté de la muraille, et fut frappé d'une chose étrange… Peu à peu, et de même que la vue, s'habituant à l'obscurité, finit par distinguer des objets d'abord inaperçus, il lui sembla que le mur devenait vaguement transparent à la hauteur de ses yeux… Ce fut d'abord une sorte de brouillard blanchâtre ; puis il s'éclaircit lentement, et fit place à une faible lueur semblable à l'aube du jour… L'esclave aurait pu couvrir de ses deux mains le point le plus lumineux de cette lueur circulaire qui, se dégradant ensuite insensiblement, se fondait dans les ténèbres environnantes. Il tâta la muraille à cet endroit : il rencontra une surface polie, dure et froide comme le marbre ou l'acier. La clarté allait toujours grandissant ; l'on aurait dit l'orbe de la lune en son plein se dégageant de moment en moment des légères vapeurs grises dont parfois elle est voilée… Enfin ce disque devint tout-à-fait transparent, et Sylvest vit à travers cette transparence une chambre voûtée dont son regard ne pouvait embrasser qu'une partie. Une lampe semblable à celles qui brûlent incessamment dans l'intérieur des tombeaux romains pendait à une chaîne de fer et éclairait ces lieux. Il remarqua, non sans horreur, sur des tablettes placées au long du mur, plusieurs têtes de mort aux os blanchis, mais qui conservaient encore leurs chevelures, longues soyeuses comme des chevelures de femmes. Sur une table couverte d'instruments bizarres en acier, il vit encore des vases de forme étrange, des mains de squelettes aux doigts osseux couvertes de pierreries… Et, chose effrayante !… une petite main d'enfant fraîchement coupée… encore saignante !…

Près de cette table, un trépied de bronze, rempli de braise, supportait un vase d'airain d'où sortait une vapeur bleuâtre ; de l'autre côté de la table, se trouvait un grand coffre de bois précieux, et au-dessus un miroir composé d'une plaque d'argent bruni. Sur ce coffre était une ceinture rouge, couverte de

caractères magiques, pareille à la ceinture que portait la sorcière thessalienne que l'esclave avait vue chez Faustine la nuit précédente. Dans l'un des angles de cette chambre, était un lit de repos en bois de cèdre incrusté d'ivoire et recouvert d'un tapis richement brodé. À la tête de ce lit, s'élevait une petite colonne de porphyre au chapiteau d'argent précieusement ciselé, sur lequel on voyait placé, ainsi qu'une relique, le sabot d'un âne à la corne luisante comme l'ébène, et tourné de telle sorte que Sylvest s'aperçut que ce sabot avait un fer d'or et que cinq gros diamants remplaçaient les clous de la ferrure. Il crut d'abord cette chambre inoccupée, car son regard ne pouvait en embrasser qu'une partie. Soudain apparut une femme, marchant à reculons et lui tournant le dos. Elle envoyait de nombreux baisers vers un endroit invisible. À demi-vêtue d'une tunique de lin qui laissait nus ses épaules et ses bras aussi blancs que l'albâtre, cette femme était d'une taille élevée, svelte et aussi accomplie que celle de la Diane des Romains. L'une des épaisses et longues tresses de ses cheveux blonds, détachée de sa coiffure, pendait presque jusqu'à ses pieds. À la vue de ces cheveux blonds… blonds comme ceux de sa sœur, Sylvest tressaillit : puis cette femme, après avoir envoyé du bout de ses doigts un dernier baiser dans la même direction que les premiers, se jeta sur le lit de repos, et ainsi tourna la tête du côté de Sylvest…

C'était elle… Siomara… oui, c'était bien elle. Grâce à la présence de ses doux souvenirs d'enfance, seule consolation de sa servitude… grâce à la ressemblance frappante de sa sœur avec leur mère Hénory, Sylvest ne pouvait méconnaître Siomara, et jamais il n'avait rencontré plus éblouissante beauté. Aussi, oubliant la perdition de cette infortunée, oubliant les objets étranges, hideux, horribles, dont elle était entourée, il n'eut pour elle que des regards humides de tendresse et d'admiration.

Siomara, la joue animée d'un rose vif, ses grands yeux noirs brillants comme des étoiles sous leurs longs cils, sa chevelure blonde et dorée à demi-dénouée tombant sur ses blanches épaules, s'accouda sur le lit de repos, de son autre main essuya son front tiède… puis laissa tomber sa tête alanguie sur un des coussins en formant à demi les yeux, cherchant sans doute le repos ou le sommeil.

Sylvest put ainsi contempler longuement sa sœur… Alors il versa des larmes cruelles… Cette figure enchanteresse, rose, fraîche, ingénue comme celle d'une jeune vierge, était celle d'une

courtisane vouée par l'esclavage, et dès son enfance, à un métier infâme !… La honte au front, la colère au cœur, il pensa que ces baisers, envoyés par sa sœur à un être invisible, s'adressaient peut-être au gladiateur Mont-Liban ; puis, enfin, les objets sinistres dont cette chambre était remplie frappèrent de nouveau les regards de Sylvest… ces têtes de mort aux longues chevelures, ces doigts de squelettes chargés de pierreries… cette main d'enfant fraîchement coupée… saignante encore… Et Siomara, étendue sur le lit de repos, sommeillait, paisible et riante, au milieu de ces débris humains… Il trouvait fatal ce hasard qui, durant deux nuits de suite, l'une chez Faustine, l'autre en ce dernier lieu, le rendait spectateur invisible de mystères étranges…

Bientôt Siomara sembla sortir en sursaut de son assoupissement ; elle tressaillit, se redressa comme si elle eût entendu quelque bruit ou quelque signal, abandonna le lit de repos, se leva et alla regarder un sablier à moitié vide, qui lui rappela sans doute une heure fixée par elle, car elle se hâta de rajuster les nattes de sa coiffure… Alors elle prit sur la table un flacon de forme bizarre, et en versa plusieurs gouttes dans le vase d'airain posé sur un trépied d'où sortait une lueur bleuâtre ; cette lueur se changea en plusieurs jets de flamme d'un rouge vif ; tant qu'ils durèrent, Siomara exposa au-dessus d'eux une plaque de métal polie… Les jets de flamme rouge éteints, elle examina curieusement les traces noirâtres laissées par le feu sur le poli du métal… L'esclave ne put s'empêcher de se rappeler en frémissant les sortilèges de la hideuse sorcière thessalienne. Mais bientôt Siomara jeta la plaque loin d'elle, frappa dans ses mains en signe de contentement ; sa figure devint rayonnante, et elle courut au coffre de bois de cèdre pincé au-dessous du miroir d'argent bruni… Ainsi posée, elle tournait de nouveau le dos à Sylvest ; elle ouvrit le coffre… en tira une longue robe noire, s'en vêtit, et la serra à sa taille au moyen de la ceinture rouge accrochée près du miroir… À la vue de cette robe noire et de cette ceinture magique, une sueur froide inonda le front de Sylvest ; il voyait sa sœur absolument vêtue comme la sorcière thessalienne introduite chez Faustine… Siomara, le dos toujours tourné, s'étant baissée de nouveau vers le coffre, y prit une sorte de moule à capuchon dont elle couvrit soigneusement sa tête, et se retourna pour se rapprocher de nouveau du trépied d'airain.

Dieux secourables ! la raison de Sylvest était ferme, car en ce moment il n'est pas devenu fou !… mais le vertige l'a saisi… Non, ce n'était plus Siomara qu'il voyait… c'était la sorcière

thessalienne qui, la nuit précédente, avait demandé, chez la grande dame romaine, la mort d’une esclave… Oui, c’était la magicienne… c’était elle-même… son teint cuivré, son visage sillonné des rides de la vieillesse, son nez en bec d’oiseau de nuit, ses épais sourcils gris comme les mèches de cheveux sortant çà et là de son capuce… Oui, c’était la Thessalienne… Avait-elle, par un charme magique, pris jusqu’alors les traits de Siomara ? ou Siomara prenait-elle, par sortilège, les traits de la hideuse vieille ?… Sylvest l’ignorait ; mais il avait devant les yeux la Thessalienne… Cette transformation surhumaine, égarant presque sa raison, le frappa d’épouvante ; ne songeant qu’à fuir cette infernale demeure, il oublia l’abîme infranchissable ouvert devant lui… Mais à peine eut-il, marchant à tâtons, avancé l’un de ses pieds, qu’il rencontra le vide… Il voulut se jeter en arrière… Ce brusque mouvement le fit trébucher, tomber, glisser dans l’ouverture béante… Il n’eut que le temps de se cramponner de ses deux mains au rebord du plancher, et resta ainsi un instant le corps suspendu au-dessus de cette profondeur inconnue.

Oh ! sans le souvenir de Loyse et de l’enfant qu’elle portait dans son sein, l’esclave n’eût pas tenté d’échapper à la mort… il se serait laissé rouler dans le gouffre ; mais son amour pour sa femme lui donna des forces surhumaines : il roidit ses poignets, parvint à s’enlever assez pour pouvoir appuyer l’un de ses genoux sur le bord de l’ouverture de la trappe, et à sortir de ce danger… Alors, épuisé par ses efforts, écrasé par son affreuse découverte, il se laissa tomber sur le plancher.

Combien de temps resta-t-il dans cet anéantissement du corps et de l’esprit ? Il l’ignore… Lorsqu’il revint à lui, il crut d’abord avoir été le jouet d’un songe ; puis, la réalité se retraçant à sa mémoire, il reconnut, hélas ! que ce n’était pas là un songe… Il supposa que l’eunuque l’avait fait ainsi assister, invisible, à d’affreux mystères… pour lui inspirer l’horreur de sa sœur et rendre impossible un rapprochement entre eux : entrevue peut-être redoutée par le vieillard. Sylvest, sans le gouffre ouvert à ses pieds, aurait à jamais fui ce lieu maudit ! Ses sens ranimés, il s’aperçut que la clarté transparente, quoique obscurcie, régnait toujours dans l’épaisseur de la muraille… Cédant malgré lui à une terrible curiosité, il se leva et regarda. La chambre était déserte, la lampe de fer éteinte ; la lueur bleuâtre du vase d’airain placé sur le trépied éclairait seule ce lieu sinistre. Au bout de peu de temps, la sorcière reparut, tenant à la main un paquet enveloppé d’une étoffe noire ; elle le déroula précipitamment et en retira une tête

fraîchement coupée. Sylvest reconnut, à la clarté bleuâtre du trépied, la tête de la belle Lydia… cette jeune vierge morte depuis la veille, qu'il avait souvent vue passer et admirée dans les rues d'Orange… Il se souvint alors des paroles de son maître, disant le matin au seigneur Norbiac que les gardiens du tombeau de Lydia auraient grand'peine à préserver ses restes des profanations des magiciennes… ajoutant avec cynisme que les jeunes filles mortes vestales devenaient rares à Orange et que leurs corps étaient incomparables pour les sortilèges.

L'horrible vieille, – car Sylvest commençait à se croire le jouet d'une vision ou de l'erreur de ses yeux, et se refusait à croire que Siomara et la magicienne ne fussent qu'une seule et même personne, – l'horrible vieille posa la tête de Lydia sur la table ainsi qu'un autre lambeau de chair sanglant et informe, mit ce lambeau dans la main d'enfant fraîchement coupée, la plaça sur la tête de Lydia et l'y fixa au moyen des longs cheveux de la morte.

Sylvest sentit soudain une main s'appuyer sur son épaule ; la voix claire et railleuse de l'eunuque lui dit dans les ténèbres :

– Le gouffre n'est plus ouvert sous tes pieds… tu peux me suivre sans danger… Es-tu content !… Tu as vu ta sœur Siomara, la belle Gauloise, la courtisane adorée ?…

– Non ! s'écria l'esclave en s'avançant éperdu dans l'ombre, non, je n'ai pas vu ma sœur… non, cette horrible magicienne n'est pas Siomara !… Tout ceci est magie et sortilèges… Laissez-moi fuir cette maison maudite !…

Mais l'eunuque, barrant avec son gros corps l'étroit passage du couloir, força l'esclave de rester à sa place, et lui dit :

– Quoi ! maintenant, tu veux t'en aller sans parler à ta sœur ? Qu'est donc devenue cette furieuse tendresse de tantôt pour la fille de ta mère ?…

– Non, ce n'est pas là ma sœur… ou, si c'est elle… je n'ai plus de sœur… Laisse-moi fuir !…



*Castelli del.* *Lochard sc.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Siomara la Courtisane.

– Ce n'est pas ta sœur ? et pourquoi ? reprit l'eunuque en éclatant de rire. Est-ce parce que, belle comme Vénus, elle s'est tout-à-coup changée en vieille hideuse comme l'une des trois Parques ?… Et avant-hier donc, si tu l'avais vue… nue comme Cypris sortant des flots, se frotter d'une huile magique, et aussitôt ce beau corps se couvrir d'un léger duvet, ces bras charmants s'amoindrir et disparaître sous de longues ailes, ces jambes de Diane chasseresse et ces pieds délicats se changer en serres d'oiseau de nuit… son cou gracieux se gonfler, s'emplumer, et cette tête adorée prendre la figure d'une orfraie qui, poussant trois cris funèbres, s'est envolée à travers la voûte de la salle(62)…

– Laissez-moi fuir… vous me rendrez fou !…

– Qu'aurais-tu dit l'autre soir, où Siomara s'est changée en louve fauve, pour aller, au déclin de la lune, rôder autour des gibets et en rapporter ici entre ses dents le crâne d'un supplicié nécessaire à ses enchantements(63) ?

– Dieux secourables, ayez pitié de moi !…

– Et l'autre nuit, où prenant la forme d'une couleuvre noire, Siomara est allée se glisser dans le berceau d'un nouveau-né dormant près du lit de sa mère, et, s'enroulant doucement autour du cou de l'enfant, tandis qu'elle approchait sa tête de reptile des petites lèvres roses de l'enfant, afin d'aspirer son dernier souffle… Siomara l'a étranglé, ce nouveau-né, dont le dernier souffle était nécessaire à ces sortilèges !

– Je suis dans l'épouvante ! a murmuré Sylvest. Est-ce que je rêve ? est-ce que je veille ?…

– Tu veilles, par Hercule ! Oui, tu es bien éveillé… mais tu as peur… Comment, infâme poltron ! tu as une sœur qui, par sa puissance magique, peut devenir tour-à-tour la belle Gauloise, orfraie, louve, couleuvre… qui peut enfin revêtir toutes les figures, et tu ne te réjouis pas… pour l'honneur de ta famille !…

Sylvest sentit sa raison un instant défaillir ; il crut aux paroles de l'eunuque… Siomara, se métamorphosant en hideuse magicienne, ne pouvait-elle pas aussi se transformer en orfraie, en louve ou en couleuvre ?

Le vieillard, barrant toujours le passage avec son gros corps, continua :

– Quoi, butor ! tu ne me remercies pas, moi qui t'ai placé en ce

bon endroit afin de t'initier aux secrets de la vie de Siomara… de sorte qu'en la voyant tout-à-l'heure tu puisses la serrer tendrement contre ton cœur de frère, et lui dire : « Tu es la digne fille de notre mère !… »

– Ô tout-puissant Hésus ! sois miséricordieux !… ôte-moi la vie, ou éteins tout-à-fait ma pensée ; que je n'entende plus ce démon !… dit Sylvest, tellement abattu, étourdi, qu'il ne se sentait ni la force ni le courage d'employer la violence pour fuir.

– Quoi ! je te place là, afin que tu puisses voir aussi et connaître le galant de ta sœur… approuver son bon goût, la féliciter tout-à-l'heure de son choix, et tu restes là, stupide comme une borne, sans m'en dire un mot ?… Réponds donc !… Tu le connais maintenant, j'espère, le galant de Siomara… tu l'as vu, son beau *Belphégor* !

– Je n'ai vu personne…, murmura Sylvest de plus en plus éperdu, et répondant pour ainsi dire malgré sa volonté. La jeune femme qui était là… oh ! non ! ce n'était pas ma sœur… est entrée en envoyant des baisers… à quelqu'un que je ne pouvais apercevoir… J'ai cru que c'était au gladiateur Mont-Liban qu'elle les adressait.

– Mont-Liban ? reprit l'eunuque en éclatant de rire. Siomara méprise Mont-Liban comme la boue de ses sandales… elle donnerait dix Mont-Liban pour un Belphégor… Comment, tu ne l'as pas vu, ce beau mignon ?…

– Non…

– C'est possible… elle sera entrée chez lui au lieu de le faire entrer chez elle… Leurs chambres sont de plain-pied ; aussi, en sortant, lui aura-t-elle envoyé d'amoureux baisers à travers la porte… Ah ! tu n'as pas vu Belphégor ? C'est dommage !… Veux-tu savoir qui est ce mignon chéri, ce galant que bien des grandes dames envieraient à Siomara, si elles le lui connaissaient ? Eh bien, ce galant, c'est…

Et l'eunuque a dit deux mots à Sylvest(64).

Celui-ci a poussé un cri horrible, car un souvenir récent traversait son esprit… Alors, dans sa terreur et sa rage, il s'est précipité violemment sur l'eunuque, l'a renversé, foulé aux pieds, s'est ainsi ouvert un passage, a couru devant lui dans les ténèbres, se heurtant çà et là aux murailles, poursuivi par les rires affreux de l'eunuque qui, s'étant relevé, le poursuivait en répétant :

– Belphégor !… Belphégor !…

# CHAPITRE IV.

*Le gladiateur Mont-Liban. – Siomara. – Le lion amoureux. – Siomara reconnaît Sylvest. – Ce qui est avenu à Sylvest et à sa sœur depuis leur séparation. – Sylvest, arrêté chez Siomara, est ramené chez le seigneur Diavole, et ensuite conduit au cirque pour être livré aux bêtes féroces lors du prochain spectacle.*

Sylvest toujours fuyant la poursuite de l'eunuque, aperçut, à l'extrémité du couloir, une vive lumière, se précipita de ce côté, reconnut le vestibule, tira le verrou intérieur de la porte de la rue. Il se crut sauvé ; mais, au moment où il mettait le pied dehors, il se trouva en face d'un homme d'une taille gigantesque, qui, d'une main de fer, le saisit à la gorge, le rejeta au loin dans le vestibule, puis verrouilla la porte en dedans, au moment où l'eunuque arrivait essoufflé en criant :

– Belphégor !… Belphégor !…

À la vue du géant, l'eunuque, reculant de deux pas, s'écria d'un air courroucé :

– Mont-Liban !… toi ici !…

– Mort et massacre !… s'écria le gladiateur d'un ton menaçant ; la belle Gauloise ne se jouera pas plus longtemps de moi… Depuis la chute du jour, je suis embusqué dans une maison en face de celle-ci… J'ai vu venir ce misérable esclave, accompagné de son maître, le seigneur Diavole ; ils se sont arrêtés à quelques pas de ce logis : le maître a parlé à l'esclave ; celui-ci, tenant sous son bras une cassette, a frappé à cette porte ; elle s'est ouverte et refermée sur lui… Cela se passait à la nuit tombante… et voici bientôt l'aube… Ravage et furies ! me prend-on pour un oison, à la fin ?…

– On te prend pour ce que tu vaux, pour ce que tu es, boucher de chair humaine ! sac à vin ! désolation des outres pleines !… s'écria l'eunuque de sa voix claire et perçante. Hors d'ici, pilier de taverne ! effroi des cabaretiers ! hors de céans, taureau de combat !… Il n'y a personne à transpercer ici, et tes beuglements

ne me font pas peur !…

– Veux-tu que je t'étouffe dans ta graisse, vieux chapon bardé de lard ? Veux-tu que je te crève à coups de bâton, molle et flasque panse ? s'écria le gladiateur en levant sur le vieillard une grande canne d'ébène ayant pour pomme la tête arrondie d'un os humain. Sang et entrailles ! si tu dis encore un mot, tu n'en diras pas un second… Prends garde à toi, tonne de lard rance !…

Ainsi parlait Mont-Liban, ce gladiateur célèbre que les grandes dames romaines poursuivaient de leurs impudiques désirs… Il paraissait jeune encore ; mais l'expression de ses traits rudes, grossiers, était insolente et stupide… Un coup de sabre, commençant au front et allant se perdre dans son épaisse barbe fauve, lui avait crevé l'œil gauche. Des taches de vin et de graisse souillaient ses riches vêtements ; sa tunique, brodée d'argent, mais en désordre et mal agrafée, laissait voir sa poitrine d'Hercule, velue comme celle d'un ours. Ses chausses de peau de daim et ses bottines militaires bordées de galons d'or semblaient aussi sordides que le reste de son accoutrement. Une large et longue épée pendait à son côté ; sur sa tête il portait un chaperon de feutre orné d'une longue aigrette rouge, et tenait à la main sa grosse canne d'ébène ayant pour pomme la tête arrondie d'un os humain, souvenir d'un de ses combats, sans doute. Oui, tel était ce Mont-Liban dont les nobles dames d'Orange se disputaient la possession, et qui avait répondu par un dédaigneux refus aux provocations de Faustine.

Au bruit croissant de la dispute du gladiateur et de l'eunuque, une porte intérieure du vestibule s'ouvrit… Sylvest vit paraître Siomara, non plus transfigurée en hideuse sorcière, mais jeune, mais fière, mais belle ! oh ! mille fois plus belle encore que l'esclave ne l'avait vue vu commencement de cette nuit maudite… Mais ce n'était pas elle… non, ce n'était pas elle qu'il avait vue… Il ne pouvait le croire. Les épais cheveux blonds de Siomara étaient retenus dans une résille à mailles d'argent ; elle portait deux tuniques ; l'une blanche et très-longue ; l'autre, bleu céleste, courte et brodée d'or et de perles, laissait son cou et ses bras nus… En revoyant sa sœur d'une beauté si brillante, si pure, Sylvest crut plus que jamais avoir fuit un songe horrible pendant cette nuit…

– Non, non, pensait-il, une courtisane monstrueusement débauchée, une sorcière maudite, n'auraient pas ce front à la fois chaste et fier, ce doux et noble regard ; non, l'infâme eunuque a

menti ; les apparences mentent ; mes yeux même, cette nuit, m'ont menti… Il y a là un mystère impénétrable à ma raison… Mais la Siomara que je vois là est bien ma sœur… Celle de cette nuit m'était apparue sans doute par sortilège…

Ainsi pensait l'esclave, caché dans l'ombre du vestibule par l'épaisseur d'une colonne… Jusqu'alors inaperçu de la courtisane, il attendait ce qui allait advenir entre elle, l'eunuque et le gladiateur. Celui-ci avait paru perdre sa grossière audace à la vue de Siomara, qui, le regard impérieux, menaçant, la tête haute, fit un pas vers le géant.

– Quel est ce bruit dans ma maison ? lui dit-elle durement. Mont-Liban se croit-il ici dans une de ces tavernes où il va s'enivrer chaque nuit ?…

– Cette brute sauvage ne sait que rugir, reprit l'eunuque. Et, par Jupiter ! je…

– Tais-toi… dit Siomara au vieillard en l'interrompant.

Puis, s'adressant au gladiateur, elle ajouta d'un ton d'impératrice :

– À genoux !… et demande pardon de ton insolence…

– Siomara, écoute, balbutia Mont-Liban, dont le trouble et la confusion augmentaient : je veux t'expliquer…

– À genoux d'abord… Repens-toi de ton insolence… tu parleras ensuite, si je le veux…

– Siomara ! reprit le gladiateur en joignant les mains d'un air suppliant, un mot… un seul…

– À genoux… reprit-elle impatiemment, à genoux donc !…

L'Hercule, avec la docilité craintive de l'ours à la chaîne qui obéit à son maître, s'agenouilla en disant :

– Me voilà donc à genoux… moi, Mont-Liban… moi, qui vois à mes pieds les plus grandes dames d'Orange…

– Et c'est sur elles que je marche en marchant sur toi…, dit Siomara avec un geste de dédain superbe. Baisse la tête… plus bas… plus bas encore !…

Le géant obéit, se prosterna la face presque sur la dalle… Alors Siomara, appuyant le bout de sa petite sandale brodée sur la nuque de ce taureau, lui dit :

– Te repens-tu de ton insolence ?

– Je m'en repens…

– Maintenant, hors d'ici ! ajouta Siomara en le repoussant du pied, hors d'ici au plus vite, et n'y rentre jamais !

– Siomara… tu méprises mon amour ! reprit le gladiateur en se redressant sur ses genoux, où il resta un moment l'air implorant et désolé, et pourtant je ne donne pas un coup d'épée sans prononcer ton nom ! je n'égorge pas un vaincu sans t'en faire honneur ! Je me ris de toutes les femmes qui me poursuivent de leur amour… Et, quand je me trouve trop malheureux de tes dédains, je vais m'enivrer dans les tavernes…

– Oui, ajouta l'eunuque, et il casse ensuite les pots sur la tête des cabaretiers.

– C'est ta faute, Siomara, reprit le géant d'une voix lamentable. Pour t'oublier, je m'enivre… Je me résignerais à tes mépris sans me plaindre, si chacun était rebuté comme moi… Mais enfin, ce vil esclave – et le gladiateur désigna Sylvest en se relevant – ce vil esclave est resté presque toute la nuit chez toi, Siomara… pour son compte ou pour celui de son maître… Aussi je n'ai pu vaincre mon courroux…

La sœur de Sylvest, ayant suivi du regard le geste de Mont-Liban, remarqua pour la première fois l'esclave, jusqu'alors toujours caché dans l'ombre et par l'épaisseur d'une des colonnes du vestibule.

– Quel est cet homme ? dit-elle en s'avançant rapidement vers Sylvest.

Puis, le prenant vivement par le bras, elle lui fit faire un pas, de sorte qu'il eut la figure entièrement éclairée par la lumière de la lampe.

– Qui es-tu ? à qui appartiens-tu ? ajouta-t-elle en le regardant fixement. Que fais-tu là ?…

L'eunuque paraissait attendre avec crainte la réponse de Sylvest, tandis que lui ne trouvait pas une parole, s'efforçant d'oublier les mystères de cette nuit fatale ; il sentait sa tendresse fraternelle lutter contre l'épouvante que lui avait inspirée Siomara… Mais celle-ci, après avoir un instant contemplé l'esclave en silence, tressaillit, l'attira encore plus près de la lampe, et alors, l'examinant avec un redoublement d'attention et de curiosité, ses

deux mains placées sur ses épaules… et ces mains, Sylvest les sentit légèrement trembler… Siomara lui dit :

– De quel pays es-tu ?

Sylvest hésita un moment encore ; il fut sur le point de répondre de manière à tromper sa sœur… Mais, en voyant si près de lui ce beau visage qui lui rappelait tant celui de sa mère… mais en sentant sur ses épaules ces mains si souvent enlacées dans les siennes au temps heureux de son enfance, il ne vit plus que sa sœur, qui reprit avec impatience :

– N'entends-tu donc pas la langue romaine ?… Je te demande de quel pays tu es ?…

– Je suis Gaulois.

– De quelle province ?… lui dit alors Siomara en langue gauloise.

– De Bretagne.

– De quelle tribu ?

– De la tribu de Karnak.

– Depuis quand es-tu esclave ?

– J'ai été vendu tout enfant après la bataille de Vannes.

– Avais-tu une sœur ?

– Oui… elle était moins âgée que moi d'une année.

– Et elle a été vendue comme toi, tout enfant ?

– Oui.

– Tu ne l'as jamais revue depuis ce temps-là ?

– Non…

– Viens, suis-moi…, dit à l'esclave Siomara, pendant que le gladiateur et l'eunuque semblaient, l'un soucieux, l'autre courroucé de cet entretien en langue gauloise, que sans doute ils ne comprenaient pas.

La courtisane fit un pas vers l'appartement intérieur, paraissant avoir complètement oublié Mont-Liban ; mais, se ravisant, elle se tourna vers lui… et lui adressant cette fois le plus doux sourire :

– Tu as humilié ton front sous mon pied… toi, le vaillant des vaillants ! lui dit-elle. Baise cette main…

Et elle la lui tendit.

– Continue de désespérer les grandes dames romaines, comme je désespère les nobles seigneurs… Mais ne te désespère pas… entends-tu, cœur de lion ?

Le gladiateur s'était jeté à genoux pour presser contre ses grosses lèvres la main de Siomara la courtisane… Il fallait que cet homme féroce, brutal, débauché, fût profondément épris, malgré la grossièreté de sa nature ; car, pendant qu'il baisait la main de Siomara avec une sorte de respect mêlé d'ardeur, une larme tomba de son œil attendri ; puis, se relevant, pendant que Siomara faisait signe à son frère de la suivre, Mont-Liban s'écria d'un air exalté :

– Par toutes les gorges que j'ai coupées ! par toutes celles que je couperai encore ! Siomara… tu peux dire à l'univers que le sang, le cœur et l'épée de Mont-Liban sont à toi !…

La courtisane, laissant le gladiateur exclamer sa passion, l'eunuque dévorer sans doute la colère que lui causait le rapprochement du frère et de la sœur, quitta le vestibule, fit signe à Sylvest de la suivre, et le conduisit dans une chambre meublée avec magnificence, où tous deux restèrent seuls… Alors Siomara se jeta au cou de son frère, et lui dit avec une expression d'inexprimable tendresse et le serrant passionnément contre sa poitrine :

– Sylvest… tu ne me reconnais pas, moi, qui t'ai eu sitôt reconnu ? Je suis ta sœur… vendue comme toi, il y dix-huit ans, après la bataille de Vannes !…

– Je t'avais reconnu…

– Tu dis cela froidement, frère… tu détournes les yeux… Ton visage est sombre… Est-ce ainsi que l'on accueille la compagne de son enfance… après une si longue séparation ?… Ingrat… moi qui ne passais pas un jour sans penser à toi… Oh ! c'est à en pleurer !…

Et, en effet, ses yeux se remplirent de larmes.

– Écoute, Siomara… d'un mot tu peux me rendre le plus misérable des hommes ou le plus heureux des frères !

– Oh ! parle !…

– D'un mot tu peux appeler de mon cœur à mes lèvres tout ce que j'ai thésaurisé d'affection pour toi depuis tant d'années !

– Parle… parle vite !…

– Un mot de toi enfin, et nous continuerons cet entretien, qu'hier j'aurais acheté au prix de mon sang ; sinon, je quitte cette maison à l'instant pour ne jamais te revoir…

– Ne jamais me revoir ! Et pourquoi ? que t'ai-je fait ?

– Siomara, les Dieux de nos pères m'en sont témoins… lorsque j'ai appris que la belle Gauloise… la célèbre courtisane, c'était toi… grandes ont été ma douleur et ma honte, ma sœur… Mais j'ai songé à la corruption forcée que presque toujours l'esclavage impose… lorsqu'il vous prend tout enfant… et surtout j'ai songé que ton maître, qui t'avait achetée à l'âge de neuf ans, se nommait Trimalcion… C'est donc une profonde pitié que j'ai ressentie pour toi… c'est ce sentiment qui m'a conduit ici, dans ta maison… hier soir, à la tombée du jour…

– Tu es ici depuis hier soir ?… dit Siomara en regardant son frère avec stupeur. Cette nuit… tu l'as passée ici ?…

– Oui…

– C'est impossible !…

– Je te l'ai dit, Siomara, d'un mot tu vas décider si je dois te chérir en te plaignant, ou m'éloigner de toi avec horreur !…

– Moi… t'inspirer de l'horreur !… reprit-elle d'un air si ingénument surpris, d'un ton de si doux reproche, que Sylvest en fut saisi. Pourquoi, frère, aurais-tu horreur de moi ?

Et elle attacha tranquillement ses beaux grands yeux sur ceux de l'esclave… Il se sentit de plus en plus ébranlé ; ses doutes renaissant pourtant, il reprit :

– Écoute encore : hier soir j'ai frappé à ta porte ; l'eunuque m'a ouvert… je lui ai dit que j'étais ton frère…

– Tu lui as confié cela ?… s'écria-t-elle.

Puis elle sembla réfléchir.

– Il a paru inquiet et courroucé de ma révélation ; puis il m'a dit : « Tu veux voir ta sœur ; tu vas la voir, viens. » Et il m'a précédé dans un étroit couloir… Au bout d'un instant, il a éteint la lampe, me disant d'avancer toujours… J'ai obéi ; j'ai rencontré un mur… En même temps un gouffre s'est ouvert à mes pieds… L'eunuque m'a dit alors de ne pas bouger de là au péril de ma vie, et de regarder la muraille…

– Comment ! reprit-elle avec autant d'étonnement que de candeur, tandis qu'un léger sourire d'incrédulité effleurait ses lèvres, pour me voir, il t'a dit de regarder la muraille… Parles-tu sérieusement, bon et cher frère ?…

– Je parle si sérieusement, Siomara, qu'en cet instant je ressens une terrible angoisse… car ce mot fatal que j'attends de toi, tu vas le prononcer… Écoute encore… J'ai donc suivi le conseil de l'eunuque ; j'ai regardé la muraille, et alors…

– Et alors ?…

– Par je ne sais quel prodige, ce mur est devenu transparent… et j'ai vu, dans une chambre voûtée, une femme… Elle avait ta ressemblance… cette femme… Était-ce toi, Siomara ? était-ce toi ou, ton spectre ?… était-ce toi… oui ou non ?…

Et pendant que Sylvest tremblait de tous ses membres, attendant la réponse de sa sœur :

– Moi… dans une chambre voûtée ? répéta-t-elle comme si son frère lui eût dit quelque chose d'impossible, d'insensé. Moi… vue à travers la transparence d'une muraille !…

Puis, portant vivement ses deux petites mains à son front, connue frappée d'un brusque souvenir, elle se prit à rire aux éclats, mais d'un rire tellement naïf et franc, que son visage enchanteur devint d'un rose vif et ses yeux se noyèrent de ces larmes que provoque souvent l'excès de rire. L'esclave la regardait bien étonné, mais aussi bien heureux… oh ! de plus en plus heureux de sentir ses soupçons se dissiper. Alors, elle, se rapprochant davantage encore de son frère, assis à ses côtés, appuya l'un de ses bras sur son épaule et lui dit de sa voix douce :

– Te rappelles-tu, dans notre rustique maison de Karnak… à gauche de la bergerie, et donnant sur le pâtis des jeunes génisses… te rappelles-tu, au pied d'un grand chêne, une petite logette couverte d'ajoncs marins et…

– Certes… répondit Sylvest surpris de cette question, mais se laissant aller malgré lui à ces chères souvenances. Cette logette, je l'avais construite pour toi…

– Oui, et quand le soleil d'été brûlait ou que les pluies de printemps tombaient, nous nous mettions, tu sais, à l'ombre ou à l'abri dans ce réduit…

– On y était si bien !… Au-dessus de soi, ce grand chêne ;

devant soi, le beau pâturage des jeunes génisses… et, plus loin, le joli ruisseau bordé de cette belle saulée, où l'on étendait les toiles nouvellement tissées…

– Frère, te rappelles-tu qu'une fois retirés là, nous aimions beaucoup à jouer à des *jeux parlés*, comme nous disions ?

– Oui, oui… je m'en souviens…

– Te rappelles-tu qu'un de ces jeux s'appelait celui *des conditions* ?

– Sans doute…

– Eh bien, frère, jouons-y encore… à cette heure comme autrefois.

– Que veux-tu dire ?

Elle reprit avec une grâce charmante :

– Première condition : Le petit Sylvest, qui voit des Siomara à travers les murailles, n'interrogera plus sa sœur sur ce sujet… car celle-ci, malgré le profond respect qu'elle a pour son aîné, ne pourrait s'empêcher de rire de lui… Seconde condition : Le petit Sylvest répondra aux questions que lui adressera sa sœur, et, ces conditions remplies, il apprendra tout ce qu'il veut savoir, même au sujet de la muraille transparente, ajouta Siomara en paraissant contenir à peine une nouvelle envie de rire. Et il n'aura plus qu'un embarras… celui d'exprimer assez vivement sa tendresse à cette pauvre sœur… qu'il menaçait pourtant tout-à-l'heure, de ne revoir jamais, le méchant frère !…

Bien des années se sont passées depuis cet entretien jusqu'au jour où Sylvest écrit ceci ; mais il lui semble encore entendre la voix de Siomara, son accent plein de gaieté naïve, en rappelant à son frère ces souvenirs de leur enfance… Il lui semble voir encore cette adorable figure, d'une expression à la fois si ingénue, si sincère… Il crut donc aux paroles de sa sœur… il se confirma dans cette pensée, qu'il s'agissait de mystères impénétrables à sa raison… Ces mystères, Siomara devait, selon sa promesse, les éclaircir, et prouver à son frère qu'elle ne déméritait en rien de sa tendresse… Il s'abandonna donc de nouveau à ce doux besoin de remémorance des seules années de bonheur qu'il eût jamais connues et partagées avec sa sœur, au sein de sa famille, alors heureuse et libre !… Se rapprochant de Siomara, il prit ses deux mains entre les siennes, et tâchant de sourire comme elle au ressouvenir de leurs jeux enfantins, il lui dit :

– Sylvest accepte les conditions de la petite Siomara… Il ne fera plus de questions… Que sa sœur l'interroge, il répondra…

Siomara, serrant non moins tendrement entre ses mains les mains du son frère, lui dit d'une voix touchante et attristée, comme si elle eût attendu d'avance une sinistre réponse :

– Sylvest… et notre père… ?

– Mort… mort par un affreux supplice…

De grosses larmes coulèrent des yeux de la courtisane, et, après un sombre silence, elle reprit :

– Et il y a longtemps que notre père a été ainsi supplicié ?

– Trois ans après avoir été fait esclave comme nous, après la bataille de Vannes…

– Je me rappelle notre douleur lorsque nous avons été séparés l'un de l'autre, à la vue de mon père chargé de chaînes, faisant un effort surhumain pour accourir à notre secours… Mais toi, frère, qu'es-tu devenu ? Tu n'as donc pas été séparé de lui ?

– Non… Son maître m'a aussi acheté, pour peu de chose, je crois… Notre père s'étant montré de race indomptable… on a craint que le louveteau ne devînt loup.

– Et dans quelle contrée avez-vous été emmenés tous deux ?

– Dans notre tribu… pour cultiver sous le fouet et à la chaîne… les champs de nos pères…

– Que dis-tu ?

– César, après la bataille de Vannes, avait distribué des terres à ses officiers invalides ; l'un d'eux a eu pour lot notre maison et une partie de nos guérets…

– Pauvre père !… pauvre frère !… quelle douleur pour vous de revoir notre maison, nos campagnes, au pouvoir de l'étranger ! Mais, du moins, tu n'étais pas séparé de notre père ?

– Il habitait la nuit, comme les autres esclaves, un souterrain creusé pour eux(65), tandis que l'officier romain, ses femmes esclaves et nos gardiens, demeuraient dans notre maison, où je logeais aussi, renfermé dans une sorte de cage…

– Dans une cage ?… Et pourquoi cette barbarie ?

– Le lendemain de notre arrivée chez nous, notre maître a dit à mon père en me montrant à lui :

« – Chaque journée où ton travail ne m'aura pas satisfait, on arrachera une dent à ton fils… Si tu essayes de te révolter, on lui arrachera un ongle ; si tu tentes de t'évader, à chaque tentative on lui coupera soit un pied, soit une main, soit le nez, les oreilles ou la langue… Si tu parviens à t'échapper, on lui arrachera les yeux ; puis il sera mis au four ou enduit de miel, et ainsi exposé aux guêpes, ou bien encore brûlé à petit feu dans une robe enduite de poix(66). Libre à toi maintenant de faire que ton fils compte ses jours par les tortures. »

Siomara frémit et cacha son visage entre ses mains.

« – Tu n'auras pas d'esclave plus docile, plus laborieux que moi, a répondu mon père à notre maître ; seulement, promets-moi que si tu es satisfait de ma conduite et de mon travail, je verrai quelquefois mon fils. – Conduis-toi bien, j'aviserai, » a répondu le Romain. Notre père tint sa promesse, ne pensant qu'à m'épargner des tortures… Il s'est montré le plus laborieux, le plus docile des esclaves…

– Lui… le plus docile des esclaves ! dit Siomara les yeux humides de larmes ; lui, notre père… lui, si fier de l'indépendance de notre race… lui, Guilhern, fils de Joel !… Ah ! jamais père n'a donné à son enfant plus grande preuve de tendresse.

– Une mère… un père ont seuls un pareil courage… Cependant, malgré sa soumission, notre maître fut longtemps sans lui permettre de se rapprocher de moi ; de temps à autre je l'apercevais de loin, le soir ou le matin, lorsqu'il rentrait à l'ergastule ou qu'il en sortait ; car, à ces heures, notre maître, pour me faire prendre un peu d'exercice, me sortait de ma cage, après m'avoir accouplé avec un grand chien très-méchant qui ne le quittait jamais.

– Toi, frère… ainsi traité ?…

– Oui. J'avais au cou un petit collier de fer, et une chaînette assez longue, s'ajustant au collier du chien, m'accouplait avec lui ; enfin, notre père puisa un tel courage dans l'espoir qu'on lui donnait de le laisser un jour se rapprocher de moi, qu'il accomplit parfois des travaux presque au-dessus des forces humaines. Ainsi, la première fois qu'il lui fut permis de me parler depuis notre commun esclavage, il dut cette faveur à l'achèvement d'un labour de sept mesures de terre, à la houe, commencé au lever du soleil et terminé à son déclin… tandis qu'en pleine force et santé, libre, heureux, il n'eût peut-être pas mené à fin une pareille tâche en

deux jours, en travaillant rudement. Ce soir-là, notre père, brûlé par le soleil, inondé de sueur, encore haletant de fatigue, fut amené par un gardien auprès de ma cage. Pour plus de sûreté, en outre de la chaîne qu'il portait aux jambes, on lui avait mis les menottes. Le gardien ne nous quittait pas des yeux… Oh ! ma sœur… je fondis en larmes à l'aspect de notre père ; jusqu'alors je l'avais seulement aperçu de loin ; mais de près… sa tête rasée, son visage amaigri, creusé… les haillons dont il était couvert… il était méconnaissable.

– Lui, si beau ! si fier ! si joyeux ! t'en souviens-tu, Sylvest, lorsque, les jours de fêtes… et d'exercices militaires, monté sur son vaillant étalon gris de fer, à housse et à bride rouges, il courait à toutes brides dans nos prairies, tandis que notre oncle Mikaël l'armurier le suivait à pied, comme suspendu à la crinière du cheval ?

– Et pourtant, ma sœur, la première fois où il lui fut permis de s'approcher de moi, de me parler, la figure de mon père devint aussi rayonnante que lors de nos plus heureux jours d'autrefois. À peine fut-il à portée de ma cage, qu'il me dit d'une voix entrecoupée par des larmes de bonheur :

« – Ta joue… mon pauvre enfant, ta joue.

– Alors j'appuyai ma joue sur le grillage, et il tâcha de la baiser à travers les barreaux ; puis, malgré notre contentement de nous revoir, nous avons beaucoup pleuré. Il a le premier séché ses larmes pour me consoler, pour m'encourager, pour me rappeler les mâles exemples de notre famille, les préceptes de nos Dieux. Nous avons aussi longtemps parlé de toi, ma sœur. Enfin, après bien des tendresses échangées, le gardien l'a reconduit au souterrain. Rares étaient ces entrevues ; mais, chaque fois, elles donnaient à notre père un nouveau courage.

– Et toi, pauvre frère, toujours prisonnier ?

– Toujours… C'était pour notre maître la seule garantie de la docilité de mon père… Trois ans se sont ainsi passés. Le Romain, ayant eu à correspondre dans notre langue pour des ventes de blés avec les Gaulois d'Angleterre, chargea mon père de ce soin… Ce fut ainsi qu'il put, obéissant aux dernières volontés de notre aïeul Joel, écrire à la dérobée, çà et là, pour moi, quelques récits de sa vie… Il avait caché dans le creux d'un tronc d'arbre, dont je savais la place, les récits de Joel et d'Albinik, ainsi que la petite faucille d'or venant de notre tante Hêna, et une des clochettes d'airain que

portaient nos taureaux de guerre à la bataille de Vannes ; il déposait aussi dans sa cachette ce qu'il pouvait écrire. Ces pieuses reliques de notre famille, je les ai là ma sœur ; je te les apportais, pour te prouver au besoin que j'étais ton frère… Hélas ! les dernières lignes écrites par notre père n'ont précédé sa mort que de peu de jours…

– Et cette mort… si horrible… sais-tu quelle en a été la cause ?

– Mon père, rendant de nombreux services à notre maître, finit par jouir d'un peu plus de liberté que les autres esclaves ; il en profita pour nous préparer à tous deux les moyens de fuir. Lors de notre dernière entrevue, il me dit : « Si la nuit l'incendie envahit l'endroit où tu loges, ne crains rien, ne cherche pas à fuir… attends-moi. » Tu te rappelles, ma sœur, le bâtiment où l'on mettait sécher le chanvre ?

– Oui, le *toit au chanvre* ; il communiquait à l'étable des taureaux… Ah ! Sylvest, que de fois nous et notre famille nous avons passé là joyeusement les longues veillées d'hiver à mettre le chanvre en écheveaux ! Quelle joyeuseté présidait à ces travaux ?… Et notre pauvre père donnait le premier le signal de la gaieté.

– Oui… il avait alors, comme Joel, notre aïeul, la gaieté des bons et vaillants cœurs… J'étais donc renfermé d'habitude dans le toit au chanvre ; ma cage, construite d'épaisses planches de chêne, avait un côté à jour garni de barreaux de fer ; j'entrais là-dedans par une porte dont le Romain fermait chaque fois les verrous extérieurs… Une nuit, je suis éveillé par une épaisse fumée, puis j'aperçois une vive lueur sous la porte qui communiquait aux étables ; soudain elle s'ouvre, et, à travers un nuage de feu et de fumée, mon père entre, une hache à la main et délivré de ses chaînes. Comment ? Je ne l'ai jamais su… Il accourt, tire les verrous de ma cage, me dit de le suivre, s'élance au fond du toit au chanvre déjà envahi par l'incendie ; à coups de hache il perce une trouée à travers les claies enduites de terre servant de murailles, me fait passer par cette ouverture et me suit…

– Et vous vous trouvez dans l'étroit chemin de ronde environné d'une palissade, et où, pendant la nuit, on lâchait les dogues de guerre ?

– Oui… mais cette palissade, trop élevée pour être franchie, mon père l'attaque avec sa hache. La lueur de l'incendie nous éclairait comme en plein jour ; enfin la palissade cède ; derrière

elle se trouvait, tu le sais, un profond et large fossé…

– Et comment le franchir ?… Impossible !

– Il y avait, du bord au fond de ce fossé, deux fois la hauteur de mon père… Il y saute, me tend les bras, me dit de l'imiter ; je me trouble ; je prends trop d'élan… Mon père peut à peine amortir ma chute, et, en tombant au fond du fossé, je me démets le pied… La douleur m'arrache un cri perçant… Mon père l'étouffe en me mettant la main sur la bouche, et je perds connaissance… Revenu à moi, longtemps après sans doute, voici ce que j'ai vu… Tu te souviens que, non loin de la source du lavoir, il y avait deux vieux saules dont l'un était creux ?…

– Oui… et nous tendions de l'un à l'autre une corde pour nous balancer…

– Dans le creux de l'un d'eux étaient cachées nos reliques de famille… et ces arbres, autrefois témoins de nos jeux enfantins, devaient voir mon supplice et celui de notre père… Après m'être évanoui au fond du fossé, j'ai été rappelé à moi par une douleur extraordinaire : c'était comme le fourmillement d'une infinité de petites morsures aiguës que je sentais par tout mon corps… J'ai ouvert les yeux ; mais un soleil brûlant, dardant en plein sur ma tête rasée, m'a d'abord obligé de baisser mes paupières… Je me suis senti nu, debout et garrotté à l'un des deux saules… J'ai de nouveau ouvert les yeux ; et, en face de moi, nu et garrotté à l'autre arbre, j'ai aperçu notre père… Son corps, sa figure, d'abord enduits de miel, ainsi que j'en avais été enduit moi-même, disparaissaient presque entièrement sous une nuée de grosses fourmis rouges dont les nids étaient placés dans les racines des deux saules… Je me suis alors expliqué ces milliers de petites morsures qui me rongeaient… Ces fourmis ne m'avaient pas encore envahi le visage, mais je les sentais déjà monter autour de mon cou… Mon premier cri fut d'appeler mon père ; seulement alors je me suis aperçu que, tour-à-tour, il riait d'un rire affreux, prononçait des paroles sans suite ou poussait des cris de douleur horrible : les fourmis commençaient sans doute à lui pénétrer dans la tête par les oreilles et à lui dévorer les yeux, car ses paupières fermées disparaissaient sous les insectes(67). Cette souffrance atroce, et surtout le soleil ardent frappant depuis longtemps sur sa tête nue et rasée, l'avaient rendu fou… Je lui criais : « Mon père, au secours !… » Il ne m'entendait plus… Mes cris ont attiré un autre colon romain, voisin de notre maître, et que l'on disait humain envers ses esclaves… Se promenant par hasard de ce côté,

il est accouru à moi… Ému de pitié, il a coupé mes liens, m'a traîné jusqu'à la source du lavoir, et m'a plongé dans ses eaux, afin de me délivrer des fourmis… Mes premières souffrances apaisées, je suppliai ce Romain d'aller au secours de mon père… À ce moment est arrivé un de nos gardiens, et bientôt après lui notre maître… Il a consenti, par cupidité, à me vendre à l'autre colon ; mais il a déclaré, dans sa fureur, que mon père, ayant incendié la nuit précédente, une partie des bâtiments de la métairie afin de profiter du tumulte pour s'échapper avec moi, subirait son supplice jusqu'à la fin… et il l'a subi… Entraîné loin de là par mon nouveau maître, j'ai été ensuite longtemps malade et traité avec humanité, car quelques Romains ne sont pas les bourreaux de leurs esclaves… La première fois que j'ai pu sortir seul, je me suis rendu près des deux saules… j'y ai trouvé les os blanchis de notre père…

– Mourir ainsi ! ô Dieux ! s'est écriée Siomara en essuyant ses larmes ; mourir esclave, et d'une mort affreuse… dans ces mêmes lieux où soi-même et les siens l'on a si longtemps vécu heureux et libres !

– Comme toi, Siomara, j'ai eu le cœur déchiré à cette pensée ; quoique jeune encore, j'ai fait un serment de vengeance sur ces restes sacrés de notre père… Puis, j'ai pris dans le creux du saule, où ils étaient cachés, nos récits de famille… Je suis resté quelques années chez mon nouveau maître comme esclave domestique… À cette époque j'ai appris à parler la langue romaine. Malheureusement, mon maître est mort : mis à l'encan ainsi que ses autres esclaves, un procurateur romain, en tournée dans notre pays, m'a acheté ; il était violent et cruel : ma vie a recommencé plus misérable que jamais ; puis il s'est défait de moi ; d'esclavage en esclavage, j'ai été revendu au seigneur Diavole, l'un des plus méchants maîtres que j'aie servis et que je sers… Un dernier mot, ma sœur : il y a bientôt deux ans, ayant accompagné Diavole dans une villa voisine de celle d'une grande dame romaine, dont l'intendant fait travailler beaucoup d'esclaves de fabriques, j'ai rencontré là une jeune Gauloise de Paris, vendue après le siège de cette ville ; nous nous sommes aimés, et, une nuit, devant l'astre sacré des Gaules, nous nous sommes donné notre foi… seul mariage permis aux esclaves malgré leurs misères… Les Dieux ont béni notre amour, car Loyse, ma femme, a l'espoir d'être mère… Enfin, hier, apprenant par hasard que la belle Gauloise arrivée récemment à Orange, c'était toi, ma sœur, j'ai feint de flatter la corruption de mon maître pour trouver le moyen de m'introduire

chez toi… Durant la nuit que je viens d'y passer, j'ai été témoin de mystères effrayants… ils ont un moment ébranlé ma raison… oui… un moment j'ai été le jouet de visions ou de sortilèges… Ton spectre m'est apparu pour me glacer d'horreur… Ma folle épouvante t'a fait sourire, et tu m'as dit : « Frère, réponds d'abord à mes questions : puis, ce qui te semble inexplicable te paraîtra naturel, et tu reconnaîtras que jamais ta sœur Siomara n'a démérité de ta tendresse… » Ma sœur, au nom de nos souvenirs d'enfance, dont tu as été si attendrie… au nom de notre père, que tu viens de pleurer, accomplis ta promesse… Crois enfin que j'ai pardon et pitié pour la honte où tu vis et où tu es tombée malgré toi… Hélas ! que pouvais-tu devenir, achetée tout enfant par Trimalcion… ce monstre de débauche et de cruauté ?…

– Lui ? reprit Siomara avec son doux sourire ; non vraiment, ce Trimalcion n'était pas un monstre…

– Que dis-tu ?… Cet horrible vieillard…

– Oh ! laid jusqu'à l'horrible, c'est vrai… il m'a même inspiré d'abord un grand effroi… Cela a duré quelques jours… Et puis, ajouta-t-elle ingénument, mes sentiments pour lui sont devenus tout différents…

– Qu'entends-je ?… Toi ! ma sœur… toi ! parler ainsi !…

– Voudrais-tu me voir ingrate ?

– Dieux justes !… que dit-elle !…

– Toi, pauvre frère, reprit Siomara en redoublant de tendresse caressante, toi… soumis tout enfant à un dur esclavage, ayant toujours sous les yeux le spectacle des misères, des maux de notre père, tu devais voir la servitude avec haine, avec horreur : rien de plus naturel… et puis tu comparais à ta vie présente les paisibles jours de notre enfance dans notre humble maison… Mais moi, Sylvest, quelle différence !…

– Quoi ! c'est ainsi que tu parles de l'esclavage ?

– Esclave… moi ?

Et elle se prit à rire d'un rire si sincère qu'il effraya Sylvest.

– Dis donc, au contraire, qu'au bout de huit jours, moi, enfant de neuf ans, j'avais pour premier esclave le vieux seigneur Trimalcion ; tous ses esclaves, à lui, étaient aussi les miens, car je ne sais quel philtre avait rendu ce vieillard, si redouté de tous, un véritable agneau pour moi. Et puis, tu ne peux t'imaginer les

merveilles de sa galère, qui m'a conduite de Vannes en Italie… La galère de la reine Cléopâtre n'était rien auprès de cela… figure-toi que ma chambre, la plus belle de toutes, car Trimalcion l'habitait avant de me la donner, avait pour lambris des plaques d'ivoire incrustées d'or ; de charmantes peintures qui, d'abord, me surprirent beaucoup, couvraient le plafond… Le tapis, composé des dépouilles des petits oiseaux les plus rares par la variété et l'éclat de leur plumage, semblait aussi brillamment nuancé que l'arc-en-ciel. Mon lit et tous les meubles de ma chambre, ciselés par des Grecs, étaient de l'or le plus pur ; le duvet des jeunes cygnes gonflait mes matelas, recouverts de soie tyrienne ; et telles étaient la blancheur et la finesse de mes draps de lin, qu'auprès d'eux la toile d'araignée eût semblé grossière et la neige grise. Dix femmes esclaves, destinées à me servir, travaillant jour et nuit, m'avaient taillé, dans des étoffes d'Orient d'un prix inestimable, les plus riches, les plus charmants habits… et, chaque jour, offraient une parure nouvelle à mes yeux enchantés. Des colliers, des bracelets, des bijoux de toutes sortes étincelants de pierreries, remplissaient mes coffrets ! des mets exquis, des vins précieux couvraient ma table, et le vieux seigneur Trimalcion se divertissait à me servir d'échanson. Voulais-je jouer, on m'apportait des chiens de Perse gros comme le poing, des singes vêtus d'habits grotesques, de petites filles moresques de mon âge, pour me servir de poupée, ou, dans leur cage d'argent à grillage d'or, des perroquets rouges et bleus sachant déjà dire *Siomara*… Ces amusements m'ennuyaient-ils, le vieux seigneur me donnait des boîtes d'onyx remplies de perles et de pierres précieuses, que j'aimais beaucoup à jeter dans la mer ; ces seuls jeux ont peut-être coûté dix milles sous d'or à Trimalcion… À notre arrivée en Italie, les magnificences qui m'attendaient m'ont fait presque prendre en pitié mes naïfs éblouissements de la galère.

Sylvest n'eut pas le courage d'interrompre sa sœur. Jamais jusqu'alors il n'avait songé à ce côté monstrueux de l'esclavage, à ces séductions infâmes, plus effroyables encore (pour une âme fière et juste) que les plus rudes labeurs et les supplices, car ceux-ci ne brisent et ne tuent que le corps…

– Quoi, dit-il à Siomara, les yeux pleins de larmes de pitié, quoi, malheureuse enfant, à cet âge si tendre, pas un regret pour ton père… pour ta mère… pour les tiens ? Pas un regret pour l'innocente vie de tes premières années !

– Oh ! si… J'ai d'abord pleuré, toi, ma mère, mon père ; mais, à

force de pleurer, les larmes se tarissent… et puis, l'enfance est si mobile ! Et puis enfin, frère, je ne pouvais sincèrement regretter longtemps mes grosses robes du laine brune, mes épais souliers de cuir, mes coiffes de toile, nos jeux aux cailloux sur la grève, lorsque, régnant en souveraine sur la galère du vieux seigneur Trimalcion, je me voyais vêtue comme la fille d'une impératrice et m'amusais à jeter perles et rubis dans la mer…

– Dieux miséricordieux ! s'écria Sylvest, soyez bénis de m'avoir fait l'esclavage si cruel ! de m'avoir mis au cou un carcan de fer au lieu d'un collier d'or ! J'aurais sans doute, comme cette infortunée, porté joyeusement ce collier d'infamie. Ainsi, l'opulence, la mollesse, les plaisirs, te tenaient lieu de tout : famille, pudeur, pays, liberté, Dieux ! il n'existait plus rien pour toi !…

– Que veux-tu, Sylvest ? reprit Siomara en étendant à demi ses bras, comme si un inexprimable souvenir d'ennui et de satiété eût à ce moment encore pesé sur son âme ; que veux-tu ? À quatorze ans à peine, j'étais depuis longtemps reine de ces gigantesques bacchanales que le vieux Trimalcion donnait de mois en mois, pour me divertir, dans son immense villa souterraine de l'île de Caprée, où, par un goût bizarre de ce noble seigneur, dix mille flambeaux de cire parfumée remplaçaient la lumière du jour. On eût acheté des provinces avec l'or que coûtait chacune de ces saturnales, où l'on noyait de jeunes et beaux esclaves dans des bassins de porphyre remplis des vins les plus rares, où l'on étouffait des enfants et de jeunes vierges sous des montagnes de feuilles de roses mêlées de fleurs de jasmin et d'oranger, sans te parler de mille autres inventions capricieuses de Trimalcion, qui ne savait qu'imaginer pour me plaire ou pour me distraire de mon ennui croissant… Ah ! Sylvest, on parle à Orange des orgies de Faustine… ce sont des jeux d'innocentes vestales auprès des orgies nocturnes et souterraines de ce vieux seigneur, qui a prolongé ses jours jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans en prenant chaque matin un bain magique où entrait le sang encore tiède d'une jeune fille(68)… Ce vieillard est mort à temps pour lui et pour les autres… Il était à bout d'inventions pour combattre le dégoût, la satiété, qui, de jour en jour, me minaient… Heureusement (et je peux te dire ceci, maintenant que ton récit, ta tendresse pour moi, me prouvent que j'ai retrouvé un frère, dont je ne veux plus me séparer), heureusement, de cet ennui, de cette satiété, de ce dégoût de toutes choses, j'ai, depuis deux ans, trouvé la guérison… Oh ! frère, ajouta Siomara avec une exaltation dont tout son visage sembla rayonner, si tu savais quelle âpre et

terrible volupté l'on trouve dans certains mystères !… Si tu savais !… Mais qu'as-tu ? Ta figure pâlit et peint l'épouvante… Sylvest, qu'as-tu ? réponds-moi !…

Siomara disait vrai ; son frère pâlissait ; ses traits exprimaient l'horreur, l'épouvante… car, en lui faisant ces abominables révélations, la figure de sa sœur était restée indifférente, presque souriante… Sa voix calme et douce venait seulement de s'animer en parlant de ces âpres voluptés que trouvait Siomara dans certains mystères. Ces paroles réveillant ses doutes plus poignants que jamais, en lui rappelant la vision de la nuit, Sylvest frémit de tout son corps et s'éloigna brusquement de sa sœur, dont le bras s'était jusqu'alors appuyé sur son épaule ; puis, levant au ciel ses mains jointes, il s'écria comme s'il ne pouvait croire à de qu'il voyait, à ce qu'il entendait :

– Ô Dieux tout-puissants ! cette malheureuse s'attendrissait pourtant il y a un instant aux souvenirs de notre enfance ! elle pleurait au récit des tortures de mon père et des miennes ! Dieux secourables ! est-ce encore une vision ? est-ce un fantôme qui prend la ressemblance de ma sœur ?…

Siomara, regardant à son tour Sylvest avec surprise, fut un mouvement pour se rapprocher de lui ; mais il l'arrêta d'un geste plein d'effroi.

Alors, elle, attachant sur lui ses grands yeux étonnés, lui dit d'une voix toujours douce et tendre :

– Pauvre frère ! qu'as-tu donc ? D'où vient ton inquiétude ? Tu m'as vue, dis-tu, m'attendrir et pleurer aux souvenirs de notre enfance… au récit des misères, des tortures de notre père et des tiennes…

– Oui… et en voyant couler tes larmes, mes derniers soupçons s'étaient évanouis.

– Quels soupçons ?

– Ne t'avais-je pas raconté mon horrible vision de cette nuit ?…

Siomara resta un instant silencieuse, pensive ; puis, s'adressant à l'esclave, sans rougeur, sans effroi, elle lui dit à demi-voix et de même qu'on fait une confidence amicale :

– Frère, je puis maintenant te l'avouer, ce n'était pas une vision ; c'est moi que tu as vue cette nuit…

À cette révélation, Sylvest s'est élancé vers la porte, et s'est

seulement alors aperçu qu'elle était fermée. Il ne put parvenir à l'ouvrir, quoiqu'il redoublât d'efforts en entendant Siomara répéter encore :

– Non, ce n'était pas une vision… La Siomara de cette nuit… la Siomara la magicienne… c'était moi, ta sœur…

Et elle ajouta d'un ton de doux reproche :

– Ne sois pas ainsi un cœur faible…

– Dieux secourables ! s'écria-t-il avec joie, frappé d'une idée subite, vous l'avez rendue insensée… Oh ! maintenant, ce n'est plus de l'horreur que tu m'inspires, infortunée ! ajouta-t-il, ne pouvant contenir ses sanglots et se rapprochant de sa sœur ; c'est de la pitié que je ressens… Oh ! mon cœur se brise de douleur en te voyant si jeune, si belle, et ta raison perdue… Oui, mon cœur se brise, mais il ne se soulève plus à la vue d'un monstre ; car tu n'es qu'une pauvre folle…

– Folle !… moi !… parce que mes larmes sont coulé à tes récits ? Est-ce cela qui te surprend ! Cela m'a surprise moi-même, je l'avoue… Mais ces larmes étaient sincères ; dans quel but les aurais-je feintes ? À quoi bon, puisque je viens de te faire cette révélation et te dire : La magicienne de cette nuit, c'était moi ?…

– Oui, c'était toi, pauvre créature, répondit Sylvest avec cette complaisance que l'on emploie à l'égard des insensés afin de ne point les irriter ; oui c'était toi… oui…

– Frère, tu parles de faiblesse d'esprit ? C'est le tien qui est faible ; tu veux nier ce que tu ne comprends pas… Cette nuit, par la trahison de l'eunuque, tu m'as vue jeune et belle ; je me suis transformée à tes yeux en une hideuse vieille… Comprends-tu cela davantage que mes larmes de tout-à-l'heure ? Et, pourtant, cette transfiguration était vraie comme les pleurs que j'ai versés devant toi, et qui te semblent inexplicables.

Au souvenir de ce sortilège dont il avait été témoin, l'esprit de Sylvest se troubla de nouveau. Folle ou non, sa sœur était sorcière, un de ces monstres, l'horreur de la nature, des hommes et des Dieux. Il voulut tenter une dernière et redoutable épreuve. Se contraignant, il reprit :

– Pauvre insensée ! si tu es véritablement magicienne, dis, qu'as-tu fait la nuit précédente ? Où as-tu été ?

– Chez Faustine… dans le temple sur le canal.

– Comment étais-tu vêtue ?

– Ainsi que je l'étais cette nuit à l'heure où je suis sortie pour mes enchantements.

– Non, non, s'est écrié Sylvest, éperdu, voyant sa dernière espérance lui échapper ; non, ce n'était pas toi, car la magicienne a prédit à Faustine que Siomara serait sa victime. Aurais-tu fait cette prédiction contre toi-même ?

– Qui t'a instruit de cela ?

– Oh ! prédiction horrible !… déchiffrée par toi ou par ton spectre à travers les traces blanches que laissaient sur le tapis rouge les doigts crispés de l'esclave empoisonnée…

– Encore une fois, qui t'a dit ?…

– Dieux secourables ! ayez pitié de moi !

– Puisque tu sais tout, frère, apprends donc que, pour tromper Faustine, que je hais, oh ! que je hais depuis longtemps… car cette haine remonte à trois ans… nous étions alors toutes deux à Naples… j'ai voulu, la nuit dernière, donner à Faustine un vain espoir, dont la perte lui portera un coup affreux. Alors, par sortilège, j'ai pris les traits de la magicienne de Thessalie, qu'elle avait demandée ; et ces traits, je les ai de nouveau pris cette nuit devant toi, en sortant pour accomplir d'autres charmes magiques…

– Tu l'avoues !… c'était toi qui as fait périr cette enfant de seize ans par une mort affreuse, afin de tromper Faustine ?…

– Oui, reprit Siomara d'un air inspiré, oui, cette esclave est morte pour mes sortilèges… car ce que m'a révélé son agonie, Faustine, abusée par mes trompeuses paroles, l'ignore… et moi, dans ces traces laissées par une main agonisante, j'ai lu des choses mystérieuses qui m'ouvrent l'avenir… Oui, cette esclave est morte comme d'autres sont mortes et mourront encore !… L'agonie nous livre des secrets certains et redoutables. Le trépas renferme des trésors pour qui les sait découvrir. Aussi, je cherche… je cherche, ajouta-t-elle d'un air de plus en plus inspiré, je cherche, j'interroge tout, car tout possède une puissance magique ! La fleur croissant dans les fentes du tombeau, le sang figé dans les veines d'une jeune vierge, la direction que l'air imprime à la flamme d'un flambeau funèbre, le bouillonnement des métaux en fusion, le rire de l'enfant qui joue avec le couteau dont il va être frappé, le rire sardonique du supplicié sur la croix, j'interroge tout… je cherche,

je cherche… j'ai trouvé… je trouverai plus encore !

– Que cherches-tu ? s'écria Sylvest éperdu ; que trouveras-tu ?

– L'inconnu ! ! ! le pouvoir magique de vivre à la fois dans le passé… dans l'avenir… et de soumettre le présent à mes volontés… le pouvoir de franchir l'air comme l'oiseau… l'onde comme le poisson ; de changer les feuilles sèches en pierreries… le sable en or pur ; le pouvoir de prolonger éternellement ma beauté, ma jeunesse ; le pouvoir de revêtir toutes les formes… Oh ! devenir à mon gré fleur des bois pour sentir mon calice inondé de la rosée des nuits, tressaillir sous les baisers des petits génies, nocturnes amants des fleurs… devenir lionne au désert, pour attirer les grands lions par mes rugissements… couleuvre argentée, pour m'enlacer aux noirs serpents et nous abriter sous les grandes feuilles du lotus à fleurs bleues qui borde les eaux dormantes… tourterelle ou cou d'iris et au bec rose, pour nicher dans la mousse avec les oiseaux chéris de Vénus !… Oh ! égaler les Dieux par la toute-puissance… pouvoir dire : *Je veux* ! *et cela est* !… Aussi, je cherche… je cherche… je trouverai !… Rien ne me coûtera… rien… Oh ! frère ! je te l'ai dit… si tu savais mes angoisses, les terreurs de ces recherches… par l'emploi des sortilèges… voluptés étranges et sans égales !… Tiens… cette nuit… depuis le moment où, transfigurée en magicienne de Thessalie, je suis parvenue, par mille enchantements, à tromper et à endormir les gardiens du tombeau de Lydia… jusqu'à l'heure où, enfin seule, dans le silence et la nuit de ce sépulcre… j'ai pu m'emparer du corps de la jeune vierge pour accomplir mes charmes magiques… j'ai éprouvé, vois-tu, frère… de ces épouvantes… de ces frémissements… de ces extases… dont aucune langue humaine ne sait… ne saura jamais le nom !…

– Courroux du ciel !… s'écria Sylvest. Horreur à toi, Siomara !… mais exécration à l'esclavage qui t'a faite ce que tu es !… Toi, l'innocente enfant de ma mère !… un démon t'a emportée toute petite, t'a égarée, dépravée, perdue… et, de débauche en débauche, rassasiée à quatorze ans des monstruosités de Trimalcion… tu en es venue à chercher l'inconnu, l'impossible, dans le meurtre… la profanation des tombeaux… et les effroyables mystères d'une magie sacrilège !… Oh ! par mon père, mort dans les tortures !… par ma sœur, devenue l'épouvante de la nature et des Dieux !… exécration à l'esclavage ! haine implacable !… vengeance féroce contre ceux qui font des esclaves !…

– Oui… haine ! exécration ! vengeance ! frère… Elles tuent ! elles tuent… et les mortes servent aux sortilèges ! Écoute… il est de puissants enchantements, infaillibles, disent les Égyptiennes, s'ils sont évoqués par le fils et la fille du même sang, ayant tous deux sacrifié aux secrètes cérémonies de la déesse Isis… Sois ce frère… je te ferai affilier, et saurai bien te racheter à ton maître…

Sylvest allait repousser cette offre avec indignation, lorsque l'entretien fut interrompu par la voix de l'eunuque. Il criait on frappant à la porte :

– Ouvrez, Siomara… ouvrez… le soleil est levé… Un magistrat vient d'entrer au logis avec des soldats pour chercher un esclave caché ici, et qui a fui la maison du seigneur Diavole en s'emparant d'une cassette pleine d'or… Ouvrez, ouvrez…

– Je m'informerai de la demeure de ton maître, dit Siomara à Sylvest. Je ne veux plus me séparer de toi, bon et tendre frère ! Je te rachèterai à quelque prix que ce soit… Et, d'ailleurs, Diavole est épris de la belle Gauloise… que pourra-t-il lui refuser ?…

Jamais Sylvest n'avait songé à une pareille honte… être racheté par l'infamie de sa sœur !… Aussi, pour échapper à ce dernier coup, il dit à Siomara, tandis que l'eunuque heurtait toujours à la porte :

– Élevé dans la foi de nos pères, la magie me semble redoutable. Cependant, je te servirais peut-être dans tes sortilèges, si tu me promettais, par ton art magique, de me donner le moyen de tirer de mon maître et de ses pareils une vengeance terrible !…

– Frère… ne nous quittons plus… et, grâce à mes sortilèges, parmi les plus atroces vengeances, tu n'auras que le choix…

– Afin de satisfaire ma haine… il me faut rester quelques jours encore au service de Diavole… J'ai mes projets… Jure-moi par notre affection de ne tenter aucune démarche auprès de mon maître pour racheter ma liberté, avant que je t'aie revue… et bientôt j'en trouverai le moyen… Me promets-tu cela ?

– Je te le jure ! répondit Siomara radieuse.

Et elle enlaça son frère d'une dernière et tendre étreinte, sans qu'il osât s'en défendre, de peur d'éveiller les soupçons de la magicienne. Celle-ci, s'approchant alors de la porte, toucha sans doute un ressort caché, car elle s'ouvrit aussitôt, et, avant que Sylvest eût eu le temps de se retourner, Siomara avait disparu, ou par une invisible issue, ou par un nouvel enchantement.

– Voilà ce misérable esclave ! s'écria l'eunuque entrant avec le magistrat, et paraissant triompher avec une joie cruelle en expulsant Sylvest de la maison.

Il le désigna au magistrat et ajouta :

– La belle Gauloise, ignorant que ce pendard eût volé une cassette, car personne ici n'a vu de cassette, avait été assez faible pour croire aux lamentations de ce coquin, se disant son compatriote, afin de gueuser quelque aumône… Allons, hors d'ici, gibier de potence !… Heureusement le seigneur Diavole va régler tes comptes !…

Sylvest quitta la maison de Siomara, emmené par le magistrat et par les soldats. Au dehors, il trouva son maître ; celui-ci l'attendait ; il pria le magistrat de faire à l'instant lier les mains de l'esclave, que deux soldats escorteraient jusqu'à la maison, de peur qu'il n'essayât de fuir…

Le secret désir de Sylvest commençait de s'accomplir ; il fut reconduit chez le seigneur Diavole, qui, sans prononcer un mot, marchait à côté des soldats. Ses colères froides étaient plus redoutées par ses esclaves que ses colères bruyantes. Arrivé à son logis, il dit aux deux soldats d'attendre dans le vestibule ; puis il fit entrer Sylvest dans une chambre basse, et s'y enferma seul avec lui.

Les traits de Diavole étaient pâles : de temps à autre, ses mains semblaient, malgré lui, se crisper de rage, tandis que, les sourcils froncés, l'œil féroce, les dents serrées, il regardait son esclave dans un farouche silence. Enfin, après avoir suffisamment savouré sans doute ses projets de vengeance, il dit à Sylvest, dont les mains étaient toujours garrottées :

– Je t'ai attendu toute la nuit à la porte de la belle Gauloise… oui, à sa porte… moi… j'ai attendu… Que faisais-tu chez elle pendant que ton maître se morfondait dehors ?

– Je lui parlais de vous, seigneur.

– Vraiment… honnête serviteur !… Et que lui disais-tu ?

– Je lui disais, seigneur, que couvert de dettes, ne reculant devant aucune bassesse, aucune honte… vous lui envoyiez, comme présent, une cassette d'or que vous aviez à peu près volé à un de vos amis, jeune imbécile fort riche… « Or, m'est avis, disais-je à la belle Gauloise, que tu ne peux faire un choix plus lucratif qu'en prenant ce jeune imbécile et son or… Quant à mon maître,

le seigneur Diavole, crois-moi, ferme-lui ta porte : ce noble fripon te grugerait ; témoin Fulvie, la noble dame, Bassa, la joueuse de flûte, et tant d'autres pauvres sottes qu'il a mises sur la paille… » La belle Gauloise a écouté mes conseils fraternels ; vous en aurez la certitude si vous allez frapper à son logis… Ne pensez pas que je plaisante, seigneur ; non, cette fois, ainsi que tant d'autres, je ne m'amuse pas de votre stupide crédulité… J'ai dit… et je dis sincèrement ce que je pense de vous, ô méprisable seigneur ! ô maître plus infâme que le dernier des misérables !…

Diavole, quoique habituées aux reparties effrontées de son esclave, ne l'interrompit pas d'abord, croyant sans doute qu'après ces insolences, dites en manière de contre-vérité, Sylvest chercherait à excuser sa faute… Mais, Diavole, détrompé par les dernières paroles de son valet, ne put contenir sa fureur, saisit un escabeau orné de sculptures de bronze, s'élança, et levant ce meuble des deux mains, il allait briser d'un coup la tête de l'esclave, qui, impassible et plein d'espoir, attendait la mort… Cependant, se ravisant, et tenant toujours l'escabeau suspendu, Diavole s'écria :

– Oh ! non… je ne veux pas te tuer là… non… tu ne souffrirais pas assez…

Sylvest vit avec chagrin sa dernière espérance déçue ; il ne se rebuta point encore. Ses mains étaient garrottées, mais il avait les jambes libres ; aussi profita-t-il de cette liberté pour donner au seigneur Diavole un si furieux coup de pied dans le ventre, qu'il alla rouler à quelques pas de là en criant à l'aide et au meurtre.

– À cette heure, pensa Sylvest, il ne peut manquer de me tuer ; je ne devrai pas la liberté à l'infamie de Siomara, et je serai à l'abri de ses sortilèges ; ils me poursuivraient sans cesse… je finirais par en être victime…

Aux cris du seigneur Diavole, les deux soldats et quelques esclaves, entre autres le cuisinier Quatre-Épices, se précipitèrent dans la chambre, tandis que leur maître se relavait péniblement, la figure bouleversée par la douleur et par la rage… Il se laissa tomber tout essoufflé sur un siège, en disant aux soldats :

– Saisissez ce scélérat… il a voulu me tuer !…

Les soldats s'emparèrent de Sylvest, tandis que ses compagnons d'esclavage, silencieux et consternés, car ils l'aimaient, échangeaient de mornes regards.

Diavole, sentant alors sa douleur un peu calmée, se leva, et, s'appuyant sur une table, dit aux soldats d'une voix calme, après avoir assez longtemps réfléchi :

– Conduisez ce meurtrier aux souterrains du cirque… Dans trois jours, il y a spectacle ; dans trois jours, il sera livré aux bêtes féroces.

– Enfin, pensa Sylvest, mon heure va donc bientôt venir !

Un frémissement d'épouvante agita ses compagnons pendant que les deux soldats l'entraînaient ; mais Quatre-Épices, le cuisinier, fit en cachette à Sylvest un signe mystérieux, en rapprochant deux des doigts de sa main comme s'il prenait une pincée de quelque poudre. Sylvest comprit que Quatre-Épices revenait à ses projets d'empoisonnement.

* *

*

Avant de continuer ce douloureux récit, mon enfant, je veux te dire, mon enfant, je veux te dire pourquoi la noble Faustine ne doit t'inspirer aucune pitié, tandis que Siomara, si criminelle, si monstrueuse qu'elle te paraisse, a droit peut-être à quelque commisération.

Faustine, c'est la personnification de ce féroce mépris des créatures humaines né du pouvoir illimité que le maître s'arroge sur l'esclave, le conquérant sur le conquis, l'oppresseur sur l'opprimé… Faustine, c'est l'exemple le plus épouvantable de ces débordements auxquels on arrive presque forcément par l'oisiveté, par l'opulence, par des volontés sans frein, des désirs sans bornes, bientôt suivis de la satiété, qui engendre alors ces raffinements de barbarie et ces débauches dont frémit la nature !…

Siomara c'est la personnification de l'épouvantable dépravation où nous plonge presque forcément l'esclavage, lorsqu'il nous prend jeunes, et surtout lorsque, au lieu d'être rude et cruel, il caresse le corps par toutes les jouissances du luxe et empoisonne à jamais l'âme par une corruption précoce. L'esclave, voué aux plus pénibles labeurs, battu, torturé, retrempe incessamment son énergie dans la douleur, dans la haine ; le sentiment de sa dignité n'est pas éteint en lui, car il songe à la révolte ! Et cette horreur de l'oppression, seule vertu de l'esclavage, l'esclave amolli, énervé par d'infâmes délices, la perd, cette vertu ; et souvent, par ses crimes, il égale et dépasse ses maîtres.

Siomara, achetée tout enfant et élevée par un vieillard infâme, dont la monstruosité semblait aller au-delà des limites du possible, devait imiter Trimalcion… elle l'a surpassée…

Honte et malheur à notre race ! mais l'esclave Siomara n'avait pas le choix entre le bien et le mal ; la noble Faustine, libre et riche, pouvait choisir entre le bien et le mal.

L'une est devenue un monstre par condition, l'autre par nature.

# CHAPITRE V.

*Sylvest est conduit dans les souterrains du cirque d'Orange. – Conseils paternels du guichetier et des bestiaires à l'endroit des lions, des tigres, des éléphants et des crocodiles. – Le jour de la fête arrive. – Gladiateurs à cheval et gladiateurs esclaves. – Les Mercures. – Les Plutons. – Les buveurs de sang. – Les femmes gladiateurs. – Faustine et Siomara. – Mont-Liban et Bibrix. – Diavole et ses amis. – Esclaves livrés aux bêtes féroces. – Dernier chant des* Enfant du Gui. *– Le temple du canal. – Fuite.*

Sylvest, conduit au cirque par les soldats, fut chargé de chaînes et enfermé seul dans une cellule souterraine ; les esclaves destinés aux bêtes féroces étaient emprisonnés séparément, de peur qu'ils ne s'étranglassent les uns les autres, afin d'échapper à une mort horrible par sa longue agonie.

De son cachot, il entendait les rugissements des animaux auxquels il devait être livré le soir du troisième jour après son emprisonnement, les combats de gladiateurs et de bêtes féroces se donnant aux flambeaux.

Tel avait été le trouble de l'esprit de Sylvest à la fin de cette nuit passée dans la maison de Siomara, surtout lorsque celle-ci lui eut offert de l'associer à ses sortilèges, qu'oubliant Loyse, il avait, en outrageant et frappant son maître, cherché une mort qu'il ne pouvait pas se donner, ayant eu les mains liées au moment de son arrestation chez la courtisane. Son esprit se raffermissant dans la solitude du cachot, l'esclave se souvint de sa femme, et, par la pensée, lui adressa ses adieux, songeant, non sans regrets – il avoue cette faiblesse – que, le soir même où il serait livré aux bêtes féroces, Loyse devait, ainsi qu'ils en étaient tous deux convenus lors de leur dernière entrevue, tenter de venir l'attendre à tout hasard dans le parc de Faustine. Il regrettait aussi de n'avoir pas, un mois auparavant, accepté l'offre de Loyse, qui lui proposait de fuir.

Pour certains esclaves domestiques, de fabrique ou de labour, la fuite était parfois possible ; mais il fallait se réfugier dans des

solitudes profondes, loin de tous les lieux habités ; alors souvent l'on mourait par la faim. C'est à une pareille mort qu'il n'avait pas voulu exposer sa femme, déjà mère ; mais ce moment venu, où le seul espoir de Sylvest était d'être étranglé au premier coup de dent par un lion ou par un tigre de l'amphithéâtre, et d'échapper ainsi à une lente agonie, il regrettait de n'avoir pas voulu braver avec Loyse les redoutables chances d'une évasion. Sans le souvenir de sa femme, l'esclave aurait d'ailleurs attendu le jour de son supplice avec indifférence : la Gaule asservie ne devait peut-être pas de sitôt briser ses fers par la révolte des *Enfants du Gui*, et il serait allé rejoindre ses aïeux dans les mondes inconnus…

Cependant, une seule crainte faisait parfois frémir Sylvest et alors il regardait avec angoisse la voûte épaisse et les dalles de pierre de son cachot : Siomara était magicienne ; il redoutait à chaque instant de la voir lui apparaître, et d'être emporté par elle, grâce à la puissance de ses sortilèges. Enfin, un chagrin pesait sur le cœur de Sylvest : il avait, selon son usage, replacé dans la forte et épaisse ceinture de ses braies la petite *faucille d'or* et la *clochette d'airain* provenant d'Hêna et de son père Guilhern, ainsi que les minces rouleaux de peau tannée contenant les récits de sa famille. Se voyant inévitablement destiné à mourir, il pensait avec tristesse que ces pieuses reliques seraient bientôt dispersées sur le sable ensanglanté de l'arène, au lieu d'être transmises à sa descendance, selon l'espoir de son aïeul Joel, le brenn de la tribu de Karnak…

Le guichetier qui, une fois par jour, apportait à Sylvest sa pitance, était un soldat invalide, ancien archer crétois, *aussi bavard qu'un Gaulois*, eût dit le bon Joel. Ce guichetier, vieil habitué des combats du cirque et endurci à ce spectacle, entretenait toujours Sylvest, durant son repas, et cela sans méchante intention, du nombre et de la férocité des animaux dont son ami et compagnon le *bestiaire* en chef avait la surveillance. La veille de la fête sanglante, il dit à l'esclave d'un ton paternel :

– Ah ! mon fils, il vient de nous arriver juste à point pour demain un superbe couple de lions d'Afrique ; j'ai songé à toi, car mon bon ami le bestiaire en chef n'a jamais vu de bêtes plus farouches. À quatre lieues d'ici, dans un repos, et après s'être pourtant bien repus de viande, ces lions ont, par pure malice, mis en morceaux leur gardien arabe, auquel ils étaient depuis longtemps accoutumés et qui ne se défiait aucunement d'eux. Que sera-ce demain soir, lorsqu'ils auront été privés de nourriture

pendant tout un jour ? Aussi, mon fils, je te souhaite de tomber sous la griffe d'un de ces compères ; il ne te fera pas languir… Et surtout, je t'en conjure, car ta jeunesse m'intéresse, surtout rappelle-toi ceci… N'imite pas ces malavisés qui, une fois les bêtes féroces lâchées dans l'amphithéâtre, se jettent maladroitement la face contre terre et présentent le dos au lieu du ventre… Maladroits ! leur agonie, leur supplice durent cent fois davantage ; tu vas comprendre pourquoi : aucune des parties nobles du corps n'étant tout de suite attaquée, la mort est beaucoup plus lente… tandis qu'au contraire on en finit vite en se mettant, n'oublie pas ceci, mon fils, en se mettant à genoux face à face avec le lion ou le tigre, la gorge et la poitrine franchement à portée de leurs dents ; l'on a du moins la bonne chance d'être étranglé ou éventré du premier coup…

– Le conseil est bon, je m'en souviendrai.

– Mais rappelle-toi, mon fils, que s'agenouiller ainsi face à face de la bête ne convient qu'à l'encontre des tigres ou des lions… A-t-on affaire à un éléphant, c'est une manœuvre contraire.

– Il y aura donc des éléphants à cette fête romaine ? Je ne croyais pas qu'il y eût à Orange de ces animaux ?

– Les édiles, voulant rendre le spectacle de demain non pareil dans la Gaule romaine, se sont mis en grands frais : ils ont acheté l'éléphant de combat du cirque de Nîmes ; on le dit féroce ; il est arrivé depuis plusieurs jours. Et ce n'est pas tout, car, par Jupiter ! nos vénérables édiles font impérialement les choses : il y aura encore un combat extraordinaire, que je n'ai vu, moi, que deux fois en ma vie, une fois à Rome, l'autre à Alexandrie, en Égypte.

– Et ce combat extraordinaire, quel est-il ?

– Avant de t'en parler, mon fils, laisse-moi te donner un précepte excellent. Quant à l'éléphant, tu le vois venir à toi furieux, n'est-ce pas ?

– Oui…

– Tâche de ne pas te laisser enlacer dans les replis de sa trompe ; jette-toi à plat ventre, glisse-toi sous lui, et cramponne-toi à l'une de ses jambes de derrière… Aussitôt il te piétinera pour se débarrasser de ton étreinte ; or, en un instant, il t'aura brisé les os et aplati aussi facilement que tu aplatirais sous ton soulier un escargot dans sa coquille…

– Je tâcherai donc de m'adresser de préférence aux éléphants ;

avec eux, il y a plus de chance de mourir vite…

– Certes ! mais il te faudra être preste et leste pour arriver l'un des premiers à la portée de l'éléphant ; il sera très-couru, et, dès son apparition dans l'arène, tu verras tous les esclaves condamnés aux bêtes se précipiter vers lui.

– Et ce combat extraordinaire dont vous parlez, offrirait-il une chance de mort plus prompte ?

– Non, non ! aussi, par Hercule ! je ne te souhaite pas d'avoir à affronter ces monstrueux animaux. J'ai vu à Rome trois esclaves avoir en un instant les cuisses et les bras aussi nettement tranchés par les dents de scie du crocodile(69) que par une hache…

– Je le vois… cette fête romaine sera complète… Ours, tigres, lions, éléphants, monstres marins… Y aura-t-il seulement assez d'esclaves pour le régal de tant d'hôtes ?

– Sans compter ceux que leurs maîtres offriront sans doute encore généreusement d'ici à demain pour le spectacle, vous êtes déjà près de quatre-vingt… c'est fort suffisant.

– Oui, il y a là de quoi divertir les ennuyés… Mais ce crocodile ne pourra combattre sur le sable de l'amphithéâtre ?

– Non ; aussi lui a-t-on creusé un bassin au milieu du cirque, à fleur de terre ; de sorte que les esclaves, en fuyant de ci de là les bêtes féroces, ne pourront manquer d'y tomber. Ce bassin aura cent pas de tour et deux coudées de profondeur. Le crocodile vient de Rome, par mer, dans une galère disposée exprès pour lui…

– Ainsi qu'un proconsul ou un riche et noble seigneur ?

– Oui, mon fils. Et, tiens, ce qui m'intéresse encore à toi, c'est le ferme courage que tu montres… De quel pays es-tu donc !

– Je suis né dans la Gaule bretonne !

– Par le vaillant dieu Mars ! c'étaient de rudes épées que ces Bretons !… Je les connais : le bras qui me manque, je l'ai perdu d'un coup de hache sous les yeux de César, du grand César ! à la bataille de Vannes… Terrible combat où César a failli être prisonnier.

– Oui, mon père l'emportait tout armé sur son cheval…

– Tu dis vrai : j'étais là lorsque les cavaliers numides sont accourus au secours de César, qu'une espèce de géant gaulois emportait sur son cheval… Comment, ce Breton, c'était ton père ?

– Le seul de ma famille qui ait survécu à la bataille de Vannes… Mais, reprit Sylvest, de crainte que ce Romain ne crût qu'il le voulait apitoyer en lui parlant de la bravoure gauloise, mais nous voici loin du crocodile venu de Rome dans sa galère, ainsi qu'un proconsul ou un riche et noble seigneur ! Où a-t-il débarqué ?

– À Narbonne, et de Narbonne ici, il est venu dans une immense cuve remplie d'eau et traînée par vingt couples de bœufs. Ce matin, on a donné à ce monstre une génisse vivante… Ah ! mon fils, il lui a broyé les os aussi facilement qu'un chat croque une souris.

– Les esclaves qui lui seront livrés pourront, il me semble, se noyer avant d'être dévorés… C'est une bonne chance…

– Non, ils ne pourront pas se noyer… l'on a prévu ceci… Le bassin du cirque sera rempli d'une coudée de limon, puis d'un peu d'eau par-dessus, de sorte que les esclaves auront les épaules et la tête hors de la vase… Quant à la manière d'aller à l'encontre du crocodile, mon fils, je ne peux rien te conseiller, n'ayant pas d'expérience à leur sujet… Du reste, comme les esclaves ne sont livrés aux bêtes qu'à la fin… tu attendras ton heure en assistant à l'un des plus fameux combats de gladiateurs qu'on ait vus : il y en aura huit couples à cheval et vingt-cinq couples à pied… Et l'on dit même, cela n'est pas encore certain, mais la fête serait complète, qu'à l'instar de la nouvelle mode de Rome, plusieurs de nos grandes dames combattront entre elles(70).

– Des femmes ? de nobles dames ?

– Certes, et des plus nobles ; le gardien qui a amené le crocodile d'Italie nous disait tantôt avoir vu, dans le cirque de Rome, cinq couples de femmes, épouses de sénateurs et de chevaliers, se battre, soit entre elles, soit contre des femmes esclaves, avec une furie incroyable ; de même que souvent des seigneurs et des chevaliers combattent en gladiateurs contre des esclaves, désarmés, bien entendu… On n'arme les esclaves que pour qu'ils combattent entre eux jusqu'à la mort, ainsi que les gladiateurs de profession, tels que le célèbre Mont-Liban de ce pays et autres batteurs d'épée, luttent entre eux… Oh ! la soirée sera bonne… Aussi, ajouta le guichetier en riant, grâce à la nouvelle méthode des médecins, les servants du cirque, et je suis du nombre, auront demain d'excellents profits, les compères.

– Quels profits ?

– Ignores-tu les merveilleux effets que, pour la guérison de certaines maladies, l'on retire maintenant du foie de gladiateur fraîchement tué ?… Les médecins sont là, tout prêts à s'abattre, comme une nuée de vautours, sur les corps des gladiateurs encore chauds… Car il faut que le foie soit retiré chaud des entrailles pour conserver toute sa vertu… et cette vente de foies, sans compter les générosités des vieillards et des épileptiques qui viennent aussi là chercher la vie dans la mort… (tu verras comment), constitue nos petits profits. Mais, par Pluton ! tout n'est pas plaisir pour nous ; car, une fois la fête terminée, les flambeaux éteints, l'amphithéâtre désert et noir comme la nuit… Ah ! mon fils !…

– Qu'avez-vous à frissonner ainsi ? Que se passe-t-il lorsque l'amphithéâtre est désert et noir comme la nuit !

– Alors… vient l'heure des sorcières !…

– Des sorcières ! dit Sylvest en tressaillant à son tour. Et que viennent-elles faire au cirque… à cette heure de la nuit ?

– Oh ! c'est l'heure où, prenant la forme d'hyènes, de louves, de couleuvres, d'oiseaux de proie ou d'animaux inconnus plus effrayants encore, les magiciennes, se glissant dans les ténèbres, viennent se disputer, pour leurs sortilèges, les débris humains dont est jonché le sable ensanglanté de l'arène… Ah ! que de fois, frémissant dans ma logette, moi, vieux soldat pourtant, j'ai entendu au loin les cris, les grondements effrayants des sorcières s'arrachant ces lambeaux de chair à demi-dévorés, ces têtes arrachées du tronc labourées et trouées par l'ongle et la dent des bêtes féroces !… Ah ! mon fils ! la sueur me vient au front en songeant aux bruits mystérieux, formidables, que j'entendrai encore dans la nuit de demain, après la fête…

Et le guichetier laissa Sylvest dans de nouvelles angoisses… Peut-être Siomara, sous la forme d'une louve, viendrait-elle, dans la nuit du lendemain, disputer les débris du corps de son frère aux autres magiciennes.

Sylvest passa la dernière nuit dans sa prison presque sans sommeil, craignant toujours de voir apparaître Siomara… Grâce aux Dieux, elle ne lui apparut pas… Sans doute aussi, fidèle à sa promesse de ne pas s'adresser au seigneur Diavole, afin d'acheter, à un prix infâme, la liberté de Sylvest, avant de l'avoir revu, elle l'attendait, ignorant qu'il était condamné à mourir dans l'arène.

La soirée consacrée à la fête romaine arriva ; deux heures auparavant, le vieil invalide crétois, le guichetier, au lieu d'apporter à Sylvest sa pitance habituelle, lui dit :

– Mon fils… tu as aujourd'hui le *repas libre*(71).

– Qu'est-ce qu'un repas libre ?

– Tu peux demander à manger tout ce que tu voudras, jusqu'à la valeur d'un demi-sou d'or… Les quatre-vingt esclaves destinés comme toi aux bêtes ont la même liberté… pour leur dernier repas… C'est un ancien et généreux usage…

– Oui… les édiles tiennent sans doute à ce que lions, tigres et crocodiles aient pour festin des esclaves délicatement nourris pendant leur dernier jour… Quant à moi, je n'offrirai pas ce régal à ces nobles animaux ; je ne mangerai rien aujourd'hui ; ils me prendront tel que m'a fait le régime de la prison.

– Voilà qui est singulier, reprit le guichetier en réfléchissant et regardant Sylvest. Vous êtes ici à peu près une trentaine d'esclaves gaulois condamnés aux bêtes, et vous êtes fermes comme des rocs ; tandis que les autres esclaves romains, espagnols, allemands, arabes, hébreux, tous… non, pas tous… les esclaves hébreux se montrent aussi d'un grand courage… ils se soucient assez peu de mourir, disant que leur véritable messie viendra un jour.

– Qu'est-ce que leur messie ?…

– Je n'en sais rien, mon fils… Un homme, disent-ils, qui, plus heureux que les nombreux messies qui se sont produits naguère, affranchira leur peuple du joug des Romains, car Rome domine le pays des Hébreux comme le reste du monde… Mais enfin, ces Hébreux aussi sont très-fermes devant la mort, tandis que les autres, sauf vous, Gaulois, ont vu arriver le soir de ce jour-ci avec une terreur croissante ou un désespoir farouche ; vous autres, au contraire, vous ne sourcillez point ; plusieurs même font, comme toi, les plaisants. Mon fils, d'où vient cela ? par Hercule !

– C'est que nos Dieux et leurs druides nous ont appris que l'on ne meurt jamais.

– Toujours plaisant, mon fils !… Comment, lorsque, dans quelques heures, tes os craqueront sous la dent des bêtes féroces… lorsque ton corps sera déchiré en lambeaux, tu ne mourras pas ?

– Le corps meurt-il parce que les vêtements dont on le couvre s'usent et se remplacent ? Non : les vêtements passent, le corps

reste… Il en est ainsi de notre vie… elle est éternelle… et change d'enveloppe comme nous changeons de vêtements… À peine, ce soir, le dernier lambeau de mon vêtement de chair sera-t-il déchiré par les bêtes féroces, que, prenant un corps nouveau, comme l'on prend un vêtement nouveau, j'irai continuer de vivre dans des mondes inconnus, où je retrouverai ceux que j'ai aimés ici.

L'invalide regarda Sylvest d'un air surpris, hocha la tête et dit :

– Si vous croyez cela, vous autres Gaulois, le courage vous est facile : je ne m'étonne plus que vous soyez des enragés à la bataille… Ainsi, tu ne veux pas faire honneur au *repas libre* ?

– Non…

– Tu as tort… J'ai toujours ouï dire que l'agonie d'un homme à ventre vide dure plus longtemps que celle d'un homme à ventre plein… Mais, fais à ta guise… Au soleil couché, je te viendrai chercher ; tu pourras, du moins, te vanter d'avoir assisté à l'un des plus beaux spectacles du monde : d'abord, combat de huit couples de gladiateurs à cheval, gladiateurs de métier, ceux-là ; puis vingt-cinq couples de gladiateurs esclaves, forcés de combattre jusqu'à la mort ; ensuite, le jeune et riche seigneur Norbiac paraîtra dans le cirque.

– Pour se battre… le seigneur Norbiac ?… Et contre qui ?…

– Pure comédie ; mais c'est la mode… Il se battra, lui, armé jusqu'aux dents, contre un esclave *armé à blanc*(72), comme on dit au cirque, c'est-à-dire nu et armé d'un sabre de fer-blanc sans pointe ni tranchant ; nos jeunes seigneurs se donnent ces divertissements… Ensuite viendra le combat de femmes dont je t'ai parlé, car décidément il aura lieu.

– Entre qui ?

– Entre deux des plus belles femmes d'Orange… une grande dame et une célèbre courtisane affranchie…

– Leur nom ? demanda Sylvest avec anxiété ; oh ! leur nom… le sais-tu ?

– La grande dame est Faustine, patricienne de cette ville… La courtisane affranchie est depuis peu à Orange : elle se nomme la belle Gauloise… Ensuite, nous aurons un combat à mort entre le fameux Mont-Liban et Bibrix, le plus célèbre gladiateur de Nîmes. Enfin, pour terminer la fête, les esclaves seront livrés aux bêtes…

et, à ce propos, mon fils, n'oublie pas mes conseils selon l'encontre d'un lion, d'un tigre ou d'un éléphant ; quant au crocodile, je ne peux te donner d'avis.

Sylvest resta seul ; il venait d'apprendre avec surprise l'annonce du combat de Siomara et de Faustine. Pour quelle cause ces deux femmes devaient-elles se battre ? Mont-Liban était-il l'objet de cette rivalité ? Sylvest hésitait à le croire : il se rappelait avec quel dédain Siomara avait traité le gladiateur, quoiqu'elle l'eût congédié en lui adressant quelques douces paroles… Mais, depuis cette nuit-là, trois jours s'étaient passés : Siomara avait peut-être pris Mont-Liban pour amant, par haine contre Faustine plutôt que par amour pour ce gladiateur stupide et brutal ; car Sylvest se souvenait des aveux de Siomara se jetant dans les sortilèges par satiété de débauche… il se souvenait enfin en frémissant et sans vouloir y croire, de l'horrible révélation de l'eunuque au sujet de Belphégor… D'ailleurs, il ne s'étonnait pas de voir la noble Faustine franchir, pour ce combat, la distance qui la séparait de la courtisane affranchie… À Rome, les plus grandes dames combattaient, soit entre elles, soit contre des femmes esclaves, et une courtisane affranchie rentrait à peu près dans la condition d'une esclave. Ce dont il était surpris, c'est que Siomara eût accepté cette lutte meurtrière ; peut-être, pour en sortir victorieuse, elle comptait sur la puissance de ses sortilèges…

Ces pensées occupèrent Sylvest jusqu'à la fin du jour…

Au soleil couché, le guichetier vint chercher l'esclave pour la fête romaine.

– Serai-je donc livré aux bêtes les menottes aux mains et la chaîne aux pieds ? demanda-t-il à l'invalide. N'allez-vous donc pas me déferrer ?

– Non, mon fils. Vous allez être conduits tous ensemble sous une voûte grillée communiquant de plain-pied avec l'arène, et, comme vous resterez enfermés là jusqu'au moment où vous serez livrés aux bêtes, on craindrait qu'en attendant vous ne vous tuiez les uns les autres. Quelques instants avant votre entrée dans le cirque, vous serez déferrés… Allons, mon fils, suis-moi : bonne et surtout prompte chance je te souhaite.

En sortant de son cachot, Sylvest se trouva dans une longue galerie souterraine, de chaque côté de laquelle s'ouvraient les portes de cellules, d'où étaient sans doute sortis avant lui un grand nombre de ses pareils, aussi condamnés. À l'extrémité de ce

souterrain, vers laquelle se dirigeaient les esclaves, poussés par les guichetiers et les gardiens armés, on apercevait, à travers d'épais barreaux de fer, une éclatante lumière produite par l'éclairage de l'amphithéâtre. Sylvest, plein d'angoisses en songeant au combat de sa sœur et de Faustine, voulut arriver l'un des premiers à la grille de cet immense soupirail, d'où il pouvait voir le spectacle, et fendit la foule de ses compagnons, moins hâtés que lui. Il arriva l'un des premiers près des barreaux de fer, entendant de plus en plus distinctement le murmure et le tumulte d'une foule immense, car l'amphithéâtre d'Orange, comme ceux d'Arles, de Nîmes et autres villes de la Gaule romaine, contenait vingt-cinq mille spectateurs…

* *

*

(Ô mon pauvre enfant ! le fils de ma Loyse ! toi pour qui j'écris ce récit, tu sauras, par la description que je veux te faire d'un des amphithéâtres construits par les Romains dans notre vieille Gaule(73), à quels excès de prodigalité insensée nos oppresseurs, enrichis par le travail de leurs esclaves, en étaient venus pour se donner le divertissement de massacres humains.)

* *

*

L'arène du cirque d'Orange, destinée aux combats et aux supplices, était de forme ovale, longue de cent cinquante pas, large de cent, et entourée d'une muraille assez massive pour que l'on ait pu prendre dans son épaisseur la voûte sous laquelle se tenaient les victimes destinées aux bêtes. Cette construction, d'une telle hauteur que les éléphants ne pouvaient du bout de leur trompe atteindre le rebord de la plate-forme qui la surmontait, était intérieurement décorée de pilastres, séparant des niches ornées de statues de marbre, entourant l'arène de tous côtés, et offrait ainsi à sa parti supérieure, une sorte de terrasse où se trouvaient les places de *première galerie*. De crainte des bonds des bêtes féroces, et malgré son élévation au-dessus du lieu des combats, l'on avait encore défendu cette galerie par une forte balustrade de bronze doré. Ces places, régnant autour de l'amphithéâtre, étaient réservées aux femmes et aux hommes les plus riches, les plus nobles ou les plus considérables de la ville. On y voyait aussi, se faisant face l'un à l'autre, le trône d'Auguste, empereur de Rome et des Gaules, et la tribune des édiles,

magistrats ordonnateurs de la fête.

Derrière cette galerie, et suivant comme elle la forme ovale de l'arène, s'élevaient une innombrable quantité de gradins de marbres superposés les uns aux autres ; l'on y arrivait du dehors par plusieurs étages de galeries extérieures contournant le cirque et communiquant entre elles par de nombreux escaliers. En temps de pluie ou de soleil trop ardent, l'on abritait les spectateurs sous un *velarium* ; mais ces toiles immenses n'avaient pas été tendues ce soir-là : la nuit était si sereine, l'air si calme, que pas un souffle de vent n'agitait la flamme des milliers de gros flambeaux de cire placés dans des torchères de bronze doré fixées autour de l'arène, où l'on avait accès par quatre passages voûtés pratiques sous les gradins et dans l'épaisseur de la muraille d'enceinte. Les deux entrées du nord et du midi étaient réservées aux gladiateurs à pied et à cheval. À l'orient et à l'occident, se faisant face, se voyaient deux voûtes grillées : l'une destinée aux bêtes féroces, l'autre aux esclaves condamnés à être dévorés. Sous cette voûte avaient été conduits Sylvest et ses compagnons : debout le long des barreaux de fer, il examinait avec une curiosité triste tout ce qu'il pouvait apercevoir au dehors.

Le sol de l'arène, couvert d'une épaisse couche de sable coloré en rouge, afin que les traces du sang parussent moins, était semé d'une foule de petites parcelles brillantes qui, à la lueur des flambeaux, étincelaient comme des millions de paillettes d'argent(74). Un certain espace n'avait pas été sablé, mais recouvert d'un plancher à claire-voie ; au-dessous se trouvait le bassin où le crocodile attendait ses victimes. Ce plancher mobile devait être enlevé au moment où les animaux seraient lâchés dans le cirque. De loin en loin, montés sur des estrades appuyées au mur d'enceinte de l'arène, Sylvest remarqua des hommes vêtus comme le *Mercure* des païens, coiffés d'un casque d'acier arrondi et orné de deux ailes dorées ; ces hommes portaient pour tout vêtement un caleçon rouge, et au talon de leurs sandales étaient attachées de petites ailes. Chacun de ces Mercures avaient devant lui un réchaud de bronze rempli de braise où chauffaient de longues tiges d'airain ; ainsi rougies au feu, elles servaient à s'assurer si les gladiateurs esclaves, qui, gravement blessés, feignaient parfois d'être morts pour ne plus combattre, avaient réellement cessé de vivre : le Mercure acquérait cette certitude en sillonnant les plaies des blessés avec sa tige brûlante, car, sous cette affreuse douleur, il était impossible de simuler l'insensibilité de la mort. Ces tiges d'airain servaient encore à ramener au

combat les esclaves qui lâchaient pied devant leur adversaire(75).

Sylvest remarqua aussi, autour du mur d'enceinte de l'arène, immobiles comme les statues des niches qui le décoraient, des hommes à longue barbe, d'une taille gigantesque, vêtus comme Pluton, le dieu de l'enfer des païens ; coiffés d'une couronne de cuivre à dents aiguës, drapés dans leurs toges noires semées d'étoiles d'argent, ils s'appuyaient sur le long manche de leurs gros marteaux de forgeron : on les nommait les *Plutons* ; ils avaient pour office de traîner les cadavres hors du cirque et d'achever à coups de marteau les victimes qui respiraient encore.

Enfin, près des deux entrées des gladiateurs, se tenaient les *hérauts d'armes*, la tête ceinte d'une bandelette écarlate, ayant à la main une verge d'ivoire et vêtus de chlamydes blanches. À côté de ces hérauts étaient les *buccinateurs*, portant des justaucorps verts brodés d'argent ; leurs chausses, de même couleur, disparaissaient sous la tige de leurs grandes bottes de cuir qui leur montaient jusqu'au milieu des cuisses ; ils avaient à la main, prêt à les emboucher, leurs énormes buccins recourbés à la manière des trompes de chasse.

On attendait l'arrivée des édiles pour commencer la fête, bien que l'amphithéâtre regorgeât de monde. Les cris, les sifflets témoignaient de l'impatience de la multitude. L'éclairage du cirque donnait à ce spectacle une apparence étrange, sinistre ; les innombrables flambeaux placés autour de l'arène l'inondaient de clarté ainsi que les spectateurs de la première galerie et des gradins rapprochés de ce foyer de lumière qui, ensuite, allait toujours décroissant d'intensité vers les gradins supérieurs, de sorte qu'à ces lueurs rougeâtres, presque crépusculaires, les milliers de figures humaines placées aux rangs les plus élevés de l'amphithéâtre ressemblaient à de pâles fantômes à peine distincts des ténèbres au-dessus desquelles brillaient les étoiles du firmament.

Soudain, il se fit grand tapage à la première galerie, où plusieurs places avaient été réservées jusqu'alors. Sylvest les vit bientôt occupées par son maître Diavole et par plusieurs jeunes seigneurs de ses amis, vêtus, comme lui, avec magnificence, et, comme lui, sortant d'un festin prolongé, car ils portaient à la main de gros bouquets de roses. L'entrée bruyante de ces jeunes gens, leurs éclats de voix, leurs rires prolongés, l'animation de leurs traits, annonçaient leur demi-ivresse. Le seigneur Diavole, penché sur la balustrade, examina longtemps l'aspect de l'amphithéâtre,

saluant de côté et d'autre ; puis, comme il se trouvait placé juste en face de l'endroit où se tenaient les condamnés aux bêtes, et que Sylvest était debout derrière les barreaux de la voûte, Diavole ayant par hasard jeté les yeux de ce côté, reconnut son esclave, le désigna du geste à ses amis, et redoubla d'éclats de rire en lui montrant le poing.

Il est au ciel des Dieux vengeurs ! Au moment où Diavole insultait ainsi au sort de son esclave, celui-ci entendit prononcer son nom derrière lui parmi ses compagnons ; il prêta l'oreille : une voix disait en langue gauloise :

– Il doit y avoir parmi nous un camarade du nom de Sylvest… comment ne répond-il pas ? Voici plusieurs fois que je l'appelle… Est-il sourd ?… Sylvest !… Sylvest !…

– Je suis là, reprit l'esclave ; je suis auprès de la grille ; je ne veux pas quitter ma place ; viens à moi si tu veux me parler…

Il vit, au bout de quelques instants, s'approcher de lui un des condamnés, marqué au front comme fugitif et jeune encore, qui lui dit à voix basse en langue gauloise :

– Tu te nommes Sylvest ?

– Oui.

– Esclave chez Diavole, tu avais pour compagnon un cuisinier surnommé Quatre-Épices ?

– Oui.

– Quatre-Épices m'a chargé pour toi d'une bonne nouvelle ; je l'ai rencontré avant-hier au marché ; je le connais depuis longtemps : c'est un compagnon ferme et sûr ; je lui ai dit : « Dans deux jours, je serai libre au fond des bois ou condamné aux bêtes lors du prochain spectacle ; car, cette nuit, j'essaye de me sauver, et mon maître m'a menacé, si je tentais encore de fuir et qu'il pût me rattraper, de m'envoyer au cirque… Veux-tu tenter de fuir avec moi cette nuit ?… Une évasion à deux offre plus de ressource. – Non, m'a répondu Quatre-Épices ; je ne peux t'accompagner cette nuit. Mais, si tu es rattrapé, ramené à ton maître et conduit au cirque, tu trouveras parmi les condamnés un Gaulois nommé Sylvest, esclave de Diavole ; tu lui diras ceci, afin de lui rendre la mort douce : Notre maître a convié bon nombre de jeunes seigneurs de ses amis à un splendide festin, qui doit avoir lieu demain et précéder le spectacle du cirque, où ils se rendront après le repas. J'attends depuis longtemps l'heure de me venger ; Sylvest

m'avait fait ajourner mon projet en m'assurant qu'au prochain départ de l'armée romaine les esclaves se soulèveraient en armes… Vain espoir ! hier, on affirmait chez mon maître que l'armée romaine restait en Gaule. »

– Que dis-tu ? s'écria Sylvest plein d'anxiété. Cette nouvelle serait vraie ?…

– Oui ; car les logements préparés dans les faubourgs d'Orange pour l'avant-garde, qui devait y arriver demain, ont été décommandés hier… je le sais.

– Malheur ! malheur ! dit Sylvest désolé. Quand viendra maintenant, le jour de la délivrance ?

« – La révolte devenue impossible, a ajouté Quatre-Épices, j'ai hâte de venger moi et Sylvest du même coup. J'ai acheté d'une sorcière un poison sûr et d'un effet lent ; je l'ai essayé sur un chien : le poison n'a agi qu'au bout de quelques heures, mais avec une violence terrible. Au festin de demain, les plats d'honneur les plus exquis, que l'on ne sert qu'à la fin du repas, seront empoisonnés par moi ainsi que les dernières amphores que l'on videra. D'après mon expérience sur le chien, Diavole et ses amis doivent expirer vers le milieu de la fête… Dis ceci à Sylvest si tu vas le rejoindre au cirque. S'il doit mourir avant d'avoir vu expirer Diavole et sa bande, il s'en ira du moins certain d'être bientôt suivi par notre maître et ses dignes amis. Le coup fait, je tâcherai de fuir. Si je suis repris, j'ai fait d'avance le sacrifice de ma vie. » Et, là-dessus, Quatre-Épices m'a quitté. Moi, j'ai tenté mon évasion ; mon maître m'épiait : il m'a surpris au moment où j'escaladais un mur… Trois heures après, j'étais amené au cirque… et, depuis que nous sommes rassemblés ici, je t'appelle afin de remplir ma promesse faite à Quatre-Épices… À cette heure, il a sans doute abandonné la maison de son maître… Fasse que le poison soit sûr et que ces Romains maudits crèvent comme des rats empoisonnés !

– Vois-tu, dit Sylvest à l'autre condamné, vois-tu à la galerie, au-dessus de la voûte aux bêtes féroces, ce jeune seigneur couronné de pampres, vêtu d'une chlamyde de soie bleue brodée d'argent et aspirant le parfum de ce bouquet de roses qu'il tient à la main ?

– Oui, je le vois.

– C'est le seigneur Diavole.

– Ah ! par tout le sang qui va couler ! s'est écrié l'esclave avec une joie farouche, nous aurons donc aussi notre fête, nous ?… Riez, riez, jeunes seigneurs avinés, lancez des œillades amoureuses aux courtisanes… ce soir, le marbre de la brillante galerie aura ses morts comme l'arène ensanglantée aura les siens !… Regardons-nous donc un peu en face, mes joyeux et beaux seigneurs ! mes fiers conquérants romains ! vous, du haut de votre balcon doré… tout parfumé de fleurs… éblouissant de lumière… nous, Gaulois conquis, nous, vos esclaves, du fond de notre soupirail funèbre… Oui, regardons-nous donc en face ! et saluons-nous, condamnés que nous sommes, vous et nous, à mourir ce soir !… nous, sous l'ongle et la dent des bêtes féroces… vous, tordus par le poison…

L'esclave ayant, dans son exaltation croissante, assez élevé la voix pour être entendu des autres Gaulois, il leur raconta, afin de leur rendre aussi la mort plus douce, la vengeance de Quatre-Épices. À ces mots, presque tous les esclaves, qui, jusqu'alors sombres et taciturnes, mais résignés à leur sort, s'étaient tenus assis ou couchés sur la dalle, dans l'ombre de la voûte, se précipitèrent aux barreaux pour contempler avec une joie farouche ces jeunes seigneurs romains si gaiement avinés, et portant dans leur sein une mort terrible et prochaine.

Cette joie farouche, Sylvest la partagea d'abord ; puis il se la reprocha, se souvenant que son oncle Albinik le marin, pilotant les galères romaines la veille de la bataille de Vannes, avait regardé comme une lâcheté indigne de la valeur et de la loyauté gauloises de traîtreusement engloutir au fond de la mer des milliers de soldats romains confiants dans sa manœuvre. Si excusable qu'elle fût par la férocité de Diavole, la vengeance de Quatre-Épices fit horreur à Sylvest… tandis qu'il eût donné des premiers le signal d'une révolte armée pour briser les fers de l'esclavage, exterminer les Romains et reconquérir la liberté de la Gaule ; mais l'heure de cette révolte, quand sonnerait-elle ?… S'il n'eût pas été ferme devant la mort, la nouvelle qu'il venait d'apprendre au sujet du maintien de l'armée romaine en Gaule lui eût ôté tout regret de quitter la vie.

– Heureusement, pensa Sylvest, si les hommes meurent, les réunions des *Enfants du Gui* se succéderont d'âge en âge, grâce aux druides, jusqu'au jour de la justice et de la délivrance…

Le bruit éclatant des fanfares tira Sylvest de sa rêverie ; les buccinateurs, soufflant dans leurs buccins, annonçaient l'arrivée

des édiles. Ces magistrats prirent place dans la tribune ; les hérauts d'armes donnèrent le signal du combat. Les buccinateurs firent de nouveau résonner leurs instruments de cuivre. Un profond silence se fit dans cette foule immense, et quatre couples de gladiateurs à cheval (gladiateurs de profession) se présentèrent dans l'arène par l'entrée du nord, quatre couples par l'entrée du midi. Les premiers montaient des chevaux blancs harnachés de vert ; les seconds, des chevaux noirs harnachés de rouge. Chaque gladiateur à cheval était armé d'une lance légère, d'un bouclier peint et doré ; leur casque de bronze, à visière baissée, seulement ouverte à la hauteur des yeux par deux trous ronds, leur cachait le visage ; un brassard et un gantelet de fer couvraient leur bras droit ; le reste de leur corps était nu, car ils ne portaient que leur tablier de gladiateur, attaché aux hanches par une ceinture d'airain à laquelle pendait leur longue épée ; des sandales ferrées chaussaient leurs pieds. Ces cavaliers, gladiateurs de profession, étaient libres ; du moins ils se combattaient volontairement, en hommes braves, ainsi que s'étaient souvent battus les aïeux de Sylvest, par seule outre-vaillance, mais non comme de malheureux esclaves forcés de s'entr'égorger sans raison pour le divertissement de leurs maîtres. Glorieuse et digne est la lutte quand elle est volontaire ! Grâce au faible du Gaulois pour la bravoure, Sylvest et plusieurs de ses compagnons, collés aux barreaux du souterrain, oublièrent leur mort prochaine, intéressés malgré eux à ce valeureux combat, applaudissant de la voix et du geste l'adresse et l'audace. Un grand nombre de ces cavaliers furent tués ainsi que leurs chevaux, et pas un gladiateur ne quitta l'arène sans blessure. Le combat des gladiateurs à cheval terminé, les cadavres emportés hors de l'arène par les Plutons et les chevaux morts entraînés par des mules richement caparaçonnées que l'on attelait après eux, il y eut un moment de repos.

Alors de longs rugissements retentirent au fond de la voûte faisant face à celle où se trouvaient les esclaves condamnés, grillée comme la leur, et divisée en trois loges ; bientôt ils virent arriver lentement, et avec de sourds grondements, quatre lions dans l'une des loges, trois tigres dans l'autre, et dans celle du milieu, un éléphant si énorme, que son dos touchait presque au cintre. Ces animaux, un moment éblouis par la vive lumière du cirque, n'approchèrent pas d'abord des barreaux du souterrain ; ils restèrent à demi dans l'ombre, où l'on voyait luire leurs prunelles. Un frémissement d'effroi couru parmi les esclaves ; les plus faibles, poussant des gémissements lamentables, défaillirent et se

laissèrent tomber à terre en se cachant la figure ; d'autres éclatèrent en imprécation contre les Romains ; d'autres enfin, mornes, mais résolus, paraissaient insensibles au péril.

Les buccinateurs firent retentir leurs clairons ; les hérauts ouvrirent les barrières de l'arène, et l'on vit entrer un grand nombre de couples de gladiateurs esclaves, offerts ou vendus par leurs maîtres pour cette fête sanglante et forcés de combattre jusqu'à la mort(76)… Tous étaient coiffés de casques de différentes formes : les uns à visière grillée, d'autres à visière pleine seulement d'un côté ou trouée de deux ouvertures ; leur tablier de gladiateur, d'étoffe rouge ou blanche, attaché autour des reins par un ceinturon de cuir, laissant leur corps, leurs cuisses ou leurs jambes nues. Plusieurs portaient un brassard de fer au bras droit et un jambard de fer à la jambe gauche ; tous avaient l'épée à la main et presque tous le bouclier au bras gauche ; quelques-uns remplaçaient cette arme défensive par un filet frangé de plomb roulé autour de leur bras, et destiné à être lancé sur leur adversaire, afin d'empêcher ses mouvements et de le frapper plus facilement.

L'esclavage énerve souvent les courageux et double la lâcheté des lâches. La plupart de ces gladiateurs forcés, loin de ressentir aucune haine les uns contre les autres étaient plutôt liés entre eux par la confraternité du malheur : les valeureux se révoltaient à la pensée d'employer leur vaillance au divertissement de maîtres abhorrés, et d'être réduits à la condition de chiens de combat. Aussi, dès leur entrée dans l'arène, trois esclaves se tuèrent en s'enfonçant leur épée dans la gorge avant que les couples fussent placés face-à-face par les hérauts ; d'autres, éperdus d'effroi, jetant sabre et bouclier, pleurant à sanglots, se mirent à genoux, les mains étendues vers les spectateurs, pour demander grâce du combat ; mais ils furent couverts de huées… Parmi eux, un vieillard courut embrasser les pieds d'une des grandes statues de marbre placées dans les niches de la muraille d'enceinte, et représentant des divinités païennes ; il semblait se mettre sous sa protection… Mais, à un des signes des édiles, les Mercures, retirant du brasier leurs longues tiges d'airain, en menacèrent le vieillard et les esclaves agenouillés… Ainsi placés entre la crainte de ces horribles brûlures et la crainte d'un combat à mort, ils se résignèrent à la lutte… Elle commença : les uns combattirent avec la furie du désespoir, heureux de trouver dans la mort la fin de leurs misères ; d'autres, à la première blessure, s'agenouillèrent et, hâtés d'en finir, tendirent la gorge à leur adversaire, forcé de les

tuer (en attendant qu'il fût tué lui-même), aux grands applaudissements du public… Ceux-ci, couverts de blessures, se traînant à peine, levaient, selon l'usage, la paume de la main gauche vers les spectateurs, pour demander grâce de la vie, oubliant que les seuls gladiateurs de profession avaient ce droit, et que tout esclave entrant dans l'arène n'en sortait que mort, tué par l'épée ou la tête broyée sous le marteau des Plutons. Plusieurs, enfin, grièvement blessés, feignirent d'être morts. L'un de ceux-ci, jeune et vigoureux esclave, avait vaillamment combattu : son corps était criblé de blessures ; au dernier choc, il tomba non loin des barreaux de la voûte où se trouvait Sylvest. Lui-même crut cet esclave mort : les membres roidis, la tête couverte de son casque à visière baissée renversée sur le sable, il restait immobile… Un des Mercures l'aperçut, s'approcha de lui armé de sa longue tige d'airain rouge comme un charbon ardent, et en sillonna une des plaies de l'esclave… La chair vive grésilla, fuma… le corps resta sans mouvement malgré cette torture… Le Mercure le crut mort ; il s'éloigna… mais, se ravisant, il revint, plongea sa tige d'airain à travers l'un des deux trous de la visière du casque du gladiateur… Sans doute le fer brûlant et aigu pénétra dans l'œil, car l'esclave, vaincu cette fois par la douleur, se releva d'un bond en poussant des hurlements qui n'avaient rien d'humain, fit quelques pas et retomba ; aussitôt deux Plutons accoururent vers lui, et, frappant de leurs lourds marteaux sur ce casque comme sur une enclume, ils broyèrent tellement cette tête, que Sylvest vit jaillir, à travers les cassures de la visière, un mélange sans nom de chair, de sang, de cervelle et de petits morceaux d'ossements.

À cet horrible spectacle, qui couronnait cette boucherie, Sylvest ne put se contenir : d'une voix éclatante, il chanta ce refrain des bardes gaulois à la réunion nocturne des *Enfants du Gui* :

– Oh !… coule… coule… sang du captif ! – Tombe, tombe, rosée sanglante !… – Germe, grandis, moisson vengeresse !…

Parmi les condamnés, Sylvest n'était pas le seul *Enfant du Gui* ; bientôt d'autres voix que la sienne répétèrent avec lui, à la sinistre cadence des chaînes secouées avec fureur :

– Oh !… coule… coule… sang du captif ! – Tombe, tombe, rosée sanglante !… – Germe, grandis, moisson vengeresse !…

Ces chants de mort furent couverts par un grand tumulte : l'arène était jonchée de cadavres et de mourants ; pas un des

combattants n'était debout. Soudain on entendit crier par les hérauts :

– Les *malades* !… les *médecins* !…

Et aussitôt se précipitèrent dans le cirque un grand nombre de vieillards débiles, richement vêtus, les uns soutenus par des esclaves, d'autres s'appuyant sur des cannes. Il y avait aussi parmi ces malades des hommes mûrs et des jeunes gens ; tous s'agenouillèrent ou s'accroupirent auprès de ces mourants, et chaque malade, appliquant sa bouche avide aux blessures, pompa le sang encore tiède qui s'en échappait : les uns cherchaient dans ce sang le ravivement de leurs forces épuisées, les autres la guérison de l'épilepsie(77). Çà et là, des médecins, armés d'instruments tranchants, éventraient les morts encore chauds et en retiraient les *foies*(78), dont ils se servaient comme remèdes. Les médecins pourvus, les riches malades rassasiés de sang, les Plutons achevèrent à coups de marteau les esclaves encore survivants, et, aidés par les Mercures, ils emportèrent les cadavres, pendant que les servants de l'amphithéâtre, au moyen de longs râteaux, mêlaient au sable le sang de l'arène…

À ce moment, les bêtes féroces, de plus en plus animées par la vue de ce long carnage ainsi que par la chaude et forte odeur du sang, ont redoublé de rugissements, bondissant avec furie dans leurs cages dont elles ébranlaient les barreaux avec leurs pattes énormes. À ces rugissements des animaux dont ils allaient être la proie, Sylvest et les esclaves gaulois ont répondu par ce refrain des bardes en secouant leurs chaînes :

– *Coule… coule… sang du captif ! – Tombe, tombe, rosée sanglante !… – Germe, grandis, moisson vengeresse !…*

Il y eut alors un entracte à la fête romaine.

Pendant cette interruption, Sylvest et les esclaves jetèrent les yeux sur le seigneur Diavole et sur ses amis ; tous continuaient de se montrer joyeux et animés. Diavole avait été l'un des plus obstinés à refuser la vie, même aux gladiateurs libres qui, blessés, demandaient grâce aux spectateurs d'un geste suppliant.

Cependant, Sylvest remarqua que, sans doute grâce aux lents et sûrs effets du poison de Quatre-Épices, la vive rougeur du visage de son maître, excité par le vin et par la vue de cette fête sanglante, commençait à s'effacer, surtout au front, au nez, au menton, qui devenaient d'un blanc de cire. La même altération

s'observait sur les traits des autres jeunes seigneurs ; ceux-ci, d'ailleurs, ne se montraient ni moins bruyants ni moins gais que Diavole ; car, la comédie ayant pour quelques instants succédé à la tragédie, tous accueillirent avec de grands éclats de rire l'apparition de leur ami Norbiac, qu'un faux pas avait fait trébucher à son entrée dans l'arène.

Ce Gaulois, ridicule et lâche, objet des railleries de tous par sa suffisance et sa sottise, ayant ouï dire qu'à Rome les seigneurs à la mode combattaient parfois en gladiateurs, voulait, par vanité, les imiter. Coiffé d'un casque d'acier ayant pour cimier une chimère dorée d'une hauteur démesurée, sa visière baissée ne laissait pas voir son visage ; il s'était prudemment bardé de fer : haussecol, cuirasse, brassards, gantelets, cuissards, jambards, bottines à écailles de fer ; on aurait dit une tortue dans sa carapace ; ployé sous le poids de cette lourde armure, il marchait difficilement, et portait de plus un complet arsenal, sans parler de son bouclier doré ayant pour emblème un lion peint de vives couleurs tenant dans sa patte droite une devise où l'on voyait écrit en grosses lettres le nom de Siomara. N'ayant pas renoncé à son amour pour la belle Gauloise, il espérait sans doute la toucher en faisant montre de courage dans ce spectacle où elle devait aussi combattre.

Norbiac tenait à la main une longue épée, et avait à sa ceinture, d'un côté un poignard, de l'autre une hache d'armes et une masse à pointes aiguës. À peine se fut-il remis de l'ébranlement causé par son faux pas, que l'on s'aperçut, à l'embarras et à l'hésitation de sa marche, que les trous de sa visière, percés trop bas sans doute, pouvaient à peine lui servir à se conduire, car il essaya deux ou trois fois, mais en vain, de rehausser cette visière, au bruit des rires de la foule.

L'esclave destiné à combattre Norbiac était entré par l'autre porte de l'arène : sauf son tablier de gladiateur, aucun vêtement, aucune armure ne le couvrait ; pour seule défense, il tenait à la main un large sabre de fer-blanc, véritable jouet d'enfant, et paraissait d'ailleurs jeune, agile et vigoureux. Le héraut d'armes et les buccinateurs donnèrent le signal de l'attaque… Norbiac, couvrant de son bouclier son corps déjà défendu par son épaisse cuirasse, fit tournoyer sa longue épée autour de lui, se tenant sur la défensive. L'esclave, armé d'un glaive inutile, restait hors de portée des coups de son adversaire, attendant, pour l'étreindre corps à corps, que Norbiac, peu familier au maniement d'une

pesante épée, eût le bras lassé. En effet, déjà le tournoiement du glaive se ralentissait, et, de toutes parts, surtout des gradins supérieurs, on entendait des huées, des quolibets :

– Ce moulin-à-bras va s'arrêter ! criaient les uns.

– Il faut que la mécanique qui fait mouvoir ce mannequin de fer soit détraquée, disaient les autres.

Et les esclaves gaulois, du fond de leur souterrain, applaudissaient aux mépris et aux injures dont on poursuivait ce lâche parjure… ce stupide imitateur des Romains… Mais les édiles, ne pouvant souffrir qu'un riche seigneur servît plus longtemps de risée à la foule, firent signe à l'un des Mercures de l'arène. Aussitôt celui-ci, retirant de la fournaise une des tiges d'airain brûlant, en piqua le dos de l'esclave, jusqu'alors toujours hors de portée de l'épée de Norbiac. La surprise et la douleur de la brûlure firent faire à l'esclave un bond en avant ; il se jeta malgré lui sur l'épée de son adversaire, et reçut ainsi à la figure et à la poitrine deux larges blessures. Abandonnant alors son sabre de fer-blanc, il se précipita sur son adversaire couvert d'acier, le renversa sous lui, arracha de sa ceinture sa masse de fer, et commença de marteler le casque de Norbiac, qui poussait des cris perçants et appelait à l'aide, au grand contentement de la foule. Mais les forces de l'esclave se perdant avec le sang de ses deux larges blessures, il ralentit bientôt ses coups, laissa échapper la masse de fer, éleva sa main défaillante pour demander grâce de la vie, et tomba près de Norbiac, dont les cris aigus s'étaient changés en gémissements lamentables, et qui essayait de se relever.

Les spectateurs des gradins supérieurs, quoique l'esclave fût d'avance destiné à périr selon la coutume, crièrent :

– La vie à l'esclave ! grâce ! grâce !…

Mais les spectateurs de la galerie et des gradins voisins, ainsi que Diavole et ses amis, trouvant d'un fâcheux exemple, quoique les premiers ils eussent ri de Norbiac, d'accorder la vie à un esclave qui venait de si rudement marteler son maître, demandèrent la mort, et, sur un signe de l'édile, un des Plutons brisa la tête du blessé. À ce moment, Norbiac, parvenant enfin à se relever, et trouvant des forces dans son effroi, se mit à courir çà et là devant lui, malgré le poids de son armure, étendant les mains au hasard comme quelqu'un dont les yeux sont bandés. Il tomba ainsi entre les bras d'un des hérauts, qui le conduisit hors de l'arène au milieu des huées universelles…

L'arène restant vide un moment, l'esclave, ami de Quatre-Épices, dit à Sylvest et à ses compagnons :

– Voyez donc le Diavole et ses amis… comme leur pâleur augmente et devient verdâtre ; on dirait que leurs yeux se renfoncent dans l'ombre de leur orbite, qui va toujours se creusant !… Courroux du ciel !… le poison de Quatre-Épices est d'un effet certain ; mais ces joyeux seigneurs n'éprouvent encore sans doute aucune douleur ! Cependant, voici l'un d'eux qui porte la main à son front ; sa tête alourdie semble lui peser…

– Et cet autre… qui vient de se rasseoir en cachant ses yeux comme s'il était ébloui ou étourdi ?

Un grand frémissement se fit alors dans la foule ; les noms de Faustine et de Siomara, circulant dans toutes les bouches, arrivèrent jusqu'aux oreilles de Sylvest, comme s'ils eussent été prononcés par une seule et grande voix composée de ces milliers de voix !

Hélas ! Siomara lui inspirait autant d'horreur que d'épouvante ; mais, en ce moment, suprême… où il allait entrevoir sa sœur pour la dernière fois… il oublia la courtisane, la magicienne, il ne se souvint plus que de l'innocente enfant d'autrefois, la douce compagne de sa première jeunesse !

Les buccinateurs sonnèrent une fanfare ; tous les spectateurs se levèrent et se penchèrent avidement vers l'arène, s'écriant d'une voix palpitante d'impatience et de curiosité :

– Les voilà !… les voilà !…

Un instant cette attente fut trompée… cette fanfare n'annonçait pas encore l'entrée de Siomara et celle de Faustine, mais Mont-Liban, qui les précédait, non pour se battre à mort avec le célèbre Bibrix, car il était seul, et le combat des deux gladiateurs ne devait avoir lieu qu'après celui de la courtisane et de la grande dame… Que venait faire Mont-Liban dans le cirque, lui peut-être la cause de cette rivalité qui allait se dénouer par la mort de l'une de ces deux femmes ? Le géant se présenta d'un air fanfaron dans l'arène, au milieu d'applaudissements et de cris d'enthousiasme. Sauf son tablier de gladiateur, un jambard de fer à sa jambe gauche et un brassard de fer à son bras droit, son corps, velu comme celui d'un ours, athlétique comme celui de l'Hercule païen, était nu et frotté d'huile ; par un raffinement d'orgueil, ses nombreuses cicatrices étaient peintes de vermillon,

comme pour rehausser leur éclat aux yeux des spectateurs. Un casque d'acier poli sans visière – il dédaignait cette défense – retenait sa tête énorme. Son poing gauche sur la hanche et tenant de sa main droite deux épées courtes, il fit le tour de l'arène, jetant des regards effrontés sur les nobles dames de la galerie, pendant que des grandes impudiques, agitant leurs mouchoirs, criaient avec ardeur :

– Salut… salut à Mont-Liban !… salut au vainqueur des vainqueurs !…

Mais les fanfares des buccinateurs résonnèrent de nouveau… et la foule cria cette fois avec vérité :

– Les voilà ! les voilà !…

C'étaient elles…

C'étaient Faustine et Siomara se présentant dans l'arène, l'une par la porte du nord, l'autre par la porte du midi…

Hommes, femmes, tous, jusqu'aux édiles, se levèrent de nouveau, et bientôt un profond silence régna dans cette foule immense…

La noble dame et la courtisane s'avancèrent, calmes, résolues, le front haut, le regard assuré, bravant tous les yeux ; depuis longtemps elles ne connaissaient plus la retenue, la pudeur ou la honte !

Faustine portait le casque léger de la Minerve païenne, orné d'une touffe de légères plumes écarlates ; sa courte visière découvrait son hardi et pâle visage aux yeux noirs, aux lèvres rouges, encadré de deux grosses tresses de cheveux d'ébène tressés de perles qui se perdaient sous les oreillères du casque… Elle avait pour cuirasse une simple résille d'or à larges mailles laissant voir le blanc mat de la peau, emprisonnant ce corps souple et nerveux depuis la naissance des bras et du sein jusqu'aux hanches, serrées dans un étroit ceinturon d'or enrichi de pierreries, et où se rattachait sa tunique de soie écarlate coupée bien au-dessus du genou, nu comme la jambe. Des bottines formées de petites écailles d'or flexibles montaient jusqu'à sa cheville, emboîtaient le cou-de-pied et ne laissaient voir que l'extrémité de sa petite sandale de maroquin, aussi brodée de pierreries.

Si d'horribles débauches et l'expression habituelle des plus féroces passions n'eussent pas empreint les traits de ce monstre d'un caractère révoltant de sanguinaire et lubrique audace, elle

eût paru belle d'une beauté sinistre ; car ardent était son regard… et fier était son front au moment de ce combat à mort !

Siomara, par son armure, par sa beauté resplendissante, car ses traits, à la stupeur profonde de Sylvest, conservaient en ce moment, comme toujours, leur sérénité candide, Siomara offrait un contraste frappant avec Faustine.

Son casque grec, d'argent ciselé, orné d'une touffe de légères plumes bleues, découvrait entièrement son visage enchanteur… Ses cheveux blonds, à demi-coupés depuis peu, tombaient en nombreuses boucles flottantes autour de ses joues et de son cou d'ivoire… Son corps de nymphe était, comme celui de Faustine, emprisonné dans une résille à mailles d'argent laissant voir le rose animée de l'épiderme ; son étroite ceinture d'argent, sa courte tunique d'un bleu céleste brodée de perles, ses bottines à écailles d'argent, étaient pareilles pour la forme à celles de Faustine.

L'expression du visage de Siomara n'était pas fière, impudique et sombre comme la physionomie de sa rivale… Non… ses grands yeux, doux comme son sourire, semblaient annoncer une confiance tranquille ; aussi, voyant sa sœur d'une beauté si radieuse sous son casque de guerrière, Sylvest se demandait encore par quel continuel prodige l'enfant élevé par Trimalcion, la célèbre courtisane, la magicienne empoisonneuse, la hideuse et sacrilège profanatrice des tombeaux, conservait ces dehors ingénus et charmants ?

Les deux femmes avaient lentement traversé l'arène pour se joindre à l'endroit où les attendait Mont-Liban, tenant les courtes épées. Le plancher à claire-voie recouvrant le bassin du crocodile, et occupant le milieu du cirque, n'ayant sans doute pas paru une place propice au combat, le gladiateur avait choisi un endroit si voisin de la voûte grillée où les esclaves attendaient la mort que, Faustine et Siomara s'étant rapprochées de Mont-Liban, Sylvest était à peine éloigné de sa sœur de quelques pas. Cédant à un mouvement involontaire, il se rejeta dans l'ombre de la voûte, afin d'échapper aux regards de Siomara ; mais un mélange de tendresse, d'épouvante et de curiosité terrible le ramena bientôt devant la grille. Une puissance au-dessus de la volonté le retenait là ; il put ainsi observer attentivement la figure de Mont-Liban. À ses airs de brutalité fanfaronne et effrontée avait succédé une émotion visible. Pâle, troublé, une épée dans chaque main, de la gauche il offrait une arme à Faustine, et de la droite une arme à Siomara ; mais ses mains tremblèrent si fort au moment où les

deux femmes s'apprêtaient à prendre les épées qu'il leur tendait, que ce tremblement et l'angoisse croissante du gladiateur n'échappèrent pas à Faustine ; elle jeta sur lui un de ses profonds et noirs regards, réfléchit un instant ; puis, écartant du geste l'épée qui lui était offerte, elle voulut prendre l'autre.

– Non ! dit Mont-Liban en reculant presque effaré d'un pas en arrière, non… pas celle-ci.

– Pourquoi non ? demanda Faustine d'un air de sombre défiance.

– Parce que, juge du combat, balbutia le géant, il m'appartient de donner les armes…

Tout-à-coup, Siomara, inattentive à ce débat, car, avant qu'il eût commencé, les yeux tournés vers le souterrain des esclaves, elle y attachait ses regards avec une anxiété croissante ; tout-à-coup, Siomara reconnut Sylvest, s'élança vers la grille, et saisissant de ses mains les mains de l'esclave attachées aux barreaux, elle s'écria en gaulois d'une voix très-émue et de grosses larmes dans les yeux :

– Toi, frère !… toi condamné !… toi ici !…

– Oui… je vais mourir… Fassent les Dieux que tu meures aussi ! et, avant ce soir, nous aurons rejoint ceux des nôtres qui nous ont précédés dans les mondes inconnus… Puissent Hésus et nos parents te pardonner comme je te pardonne !…

– Confiante en ta promesse, je t'attendais… Ah ! malheur à moi d'avoir cru ta parole !… tu serais libre à cette heure !…

– C'est pour fuir cette liberté honteuse que j'ai voulu mourir.

Siomara, d'abord émue et effrayée, redevint souriante, presque joyeuse, et dit à son frère :

– Écoute… approche ton oreille…

Il obéit machinalement, et elle lui dit tout bas :

– Frère, tu ne mourras pas… Faustine, par un sortilège, va tomber sous mes coups… Diavole est là… il peut d'un mot t'arracher au supplice… Ce mot, il va me dire… après la mort de Faustine… Courage, frère… ce soir nous souperons ensemble, et tu seras libre !

Puis Siomara, de plus en plus souriante, fit un signe d'intelligence à son frère, lui envoya du bout des doigts un baiser

d’adieu, et courut rejoindre Faustine et Mont-Liban, au bruit d’un murmure de surprise causé dans l’amphithéâtre par ce court entretien de la belle Gauloise avec un esclave condamné.

Lorsque Siomara revint près de Mont-Liban, celui-ci de plus en plus pâle et troublé, ne tenait plus qu’une épée à la main ; sa figure stupide peignait à la fois l’embarras, la douleur et l’effroi…

– Mon épée…, lui dit Siomara.

Le gladiateur parut faire un violent effort sur lui-même, et, malgré un geste de Faustine bref et menaçant, il repoussa du geste la main de la Gauloise étendue vers l’épée, et lui dit d’une voix altérée :

– Pas cette épée… Non… non… pas cette épée…

Et, de son œil unique, il tâcha de se faire comprendre de la courtisane ; mais celle-ci, préoccupée d’une autre pensée, ne remarqua pas les signes du gladiateur et se tourna du côté de la galerie où se trouvait Diavole. Alors, le saluant du geste et du regard, elle arracha une des légères plumes bleues de son casque d’argent, la prit entre ses deux doigts, approcha cette plume de ses lèvres roses, puis d’un souffle gracieux la lança en direction de la galerie, en disant à haute voix :

– À toi, beau Diavole !

Ensuite elle jeta à la dérobée un regard vers son frère.

Sylvest comprit alors, en frémissant, que sa sœur donnait à Diavole les arrhes d’un marché infâme, dont sa liberté, à lui, serait le prix ; car, ainsi que l’avait dit Siomara, tout maître, jusqu’au dernier moment, pouvait arracher son esclave au supplice… Faustine tuée, la belle courtisane irait, pendant le combat de Mont-Liban et de Bibrix, demander à Diavole la liberté pour Sylvest… Elle obtiendrait cette grâce par une promesse honteuse, et l’on reviendrait retirer du souterrain le condamné.

Pendant que l’esclave se désespérait à cette pensée – il préférait la mort à une telle délivrance – tous les regards se tournaient vers Diavole ; un murmure d’envie avait circulé parmi les jeunes seigneurs à l’appel provoquant de la belle Gauloise, jusqu’alors dédaigneuse de tous les hommages. Diavole était devenu, ainsi que la plupart de ses compagnons de table, d’une pâleur verdâtre… Mais, soit qu’il n’éprouvât pas encore les atteintes du poison, soit qu’enivré d’orgueil par la flatteuse provocation de la célèbre courtisane, il oubliât les premiers

ressentiments de la douleur, il se pencha radieux au-dessus de la balustrade, jeta dans l'arène le bouquet de roses qu'il tenait à la main, après l'avoir passionnément pressé de ses lèvres, et s'écria :

– Victoire et amour à la belle Gauloise !

La courtisane ramassa le bouquet, l'approcha de ses lèvres à son tour, puis le plaçant au pied d'une des gigantesques statues de marbre qui décoraient les niches profondes du mur d'enceinte de l'arène, elle jeta un dernier regard à son frère, revint auprès de Mont-Liban, et lui dit impatiemment :

– Mon épée… mon épée !

Le gladiateur, cette fois, ne refusa pas l'arme à la courtisane.

Il lui mit au contraire l'épée dans la main avec un affreux sourire.

Sylvest devina tout… il avait été témoin des protestations d'amour de Mont-Liban pour Siomara : mais, du moment où, dans l'espoir d'obtenir la liberté de l'esclave, elle eut si impudiquement provoqué Diavole, les traits de Mont-Liban, d'abord aussi troublés qu'attendris, devinrent soudain effrayants de jalousie et de férocité ; tandis que Faustine, immobile comme un spectre, son poing gauche sur la hanche, la pointe de son épée appuyée sur le bout de sa sandale, souriait d'un air de triomphe sinistre…

Plus de doute pour Sylvest : un des deux glaives offerts par le gladiateur était enchanté, grâce aux maléfices de Siomara… D'accord avec elle, Mont-Liban connaissait l'arme magique… Mais son trouble éclairant Faustine, elle avait refusé l'épée qu'il lui offrait, pour prendre l'autre presque malgré lui. Autant ce choix avait d'abord épouvanté le gladiateur pour Siomara, autant il devait s'en réjouir, à cette heure que son amour pour la courtisane se changeait en haine furieuse par jalousie de Diavole.

À peine Siomora eut-elle pris l'épée, qu'à demi-voix elle dit à Faustine :

– Es-tu prête ?

– Je suis prête, répondit la grande dame qui ajouta à demi-voix, mais assez haut pour que Sylvest l'entendit :

– Tu te rappelles nos conditions ?

– Oui.

– À moi Mont-Liban si je te tue… À toi si tu me tues !

– Oui…

– Morte ou vive, tu m'appartiendras, Siomara, si tu ne peux continuer le combat après une première blessure.

– Et si je te tue, Faustine, nulle autre que moi n'entrera dans ton tombeau pour la veillée de mort ?

– Non… j'en ai donné l'ordre, et je t'ai remis les clefs du sépulcre de ma famille.

– Allons, noble Faustine…

– Allons, belle Siomara…

Et, sur un signe de Mont-Liban, les deux jeunes femmes se précipitèrent l'une sur l'autre, l'arme haute, Siomara toujours souriante et comme certaine de son triomphe, Faustine le regard implacable, mais confiante aussi, car au premier choc des épées, celle de la courtisane se rompit entre ses mains au ras de la poignée.

À ce moment, Sylvest ne put retenir un cri ; il vit la grande dame, poussant un éclat de rire féroce, plonger son épée dans le flanc de Siomara en s'écriant :

– À toi… la fausse sorcière de Thessalie !

La blessure était grave, mortelle peut-être. La courtisane abandonna la poignée de son arme, tomba sur les genoux, jeta un dernier regard vers Sylvest, et cria d'une voix défaillante :

– Pauvre frère !

Puis elle roula renversée sur le sable, tandis que son casque, se détachant, laissait nue sa tête blonde, et que le sang, coulant à flots de sa blessure, rougissait les mailles d'argent de la résille qui lui servait de cuirasse.

Faustine, rugissant de joie, se précipita sur sa rivale comme une tigresse sur sa proie, et, la fureur, la haine doublant ses forces, elle l'enlaça de ses bras frêles et nerveux, la souleva de terre, l'emporta comme elle eût emporté un enfant, en jetant d'une voix éclatante ces derniers mots au gladiateur :

– Mont-Liban, je vais t'attendre au temple du canal !

Et Faustine disparut avec sa victime dans l'ombre de la voûte du nord, au milieu des acclamations frénétiques des spectateurs.

Cela s'était passé si rapidement, que Sylvest se crut le jouet

d'un songe ; il éprouva une sorte de vertige, dont il fut tiré par le bruit des chaînes que les guichetiers et des soldats armés ôtaient à ses compagnons ; l'heure était venue de déferrer les condamnés aux bêtes féroces, dont les grondements redoublaient.

Sylvest, immobile auprès de la grille, regardait sans voir. Deux guichetiers le saisirent et firent tomber ses chaînes. Alors, pleurant malgré lui la mort de sa sœur, quoiqu'il eût désiré cette mort, il s'assit sur les dalles du souterrain, sa tête cachée dans ses deux mains, indifférent à ce qui se passait dans l'arène, où combattaient alors Bibrix et Mont-Liban. De temps à autre, de grandes rumeurs annonçaient les différentes chances du combat.

– Courage, Mont-Liban ! criaient les uns, courage !

– Courage, Bibrix ! criaient les autres, courage !

Puis enfin, au bout d'un assez long temps, une immense clameur de : *Victoire à Bibrix* ! fit trembler les murailles de l'amphithéâtre.

Mont-Liban venait de succomber dans cette lutte à mort…

Tout-à-coup Sylvest fut violemment heurté et foulé aux pieds par ses compagnons qui fuyaient pêle-mêle. Se relevant, non sans peine, pour n'être pas écrasé par eux, il vit dans l'ombre, et du fond de la voûte, s'approcher rapidement une sorte de muraille ardente de la hauteur d'un homme, barrant toute la largeur du souterrain.

Cette immense plaque de bronze, rougie au feu sur des brasiers roulants, chassait devant elle les condamnés. La grille qui les avait jusqu'alors séparés du cirque s'était enfoncée au-dessous du sol en glissant dans une rainure ; de sorte que ces malheureux, refoulés par la plaque ardente, ne pouvaient échapper à d'horribles brûlures qu'en se précipitant dans l'arène où bondissaient les bêtes féroces, et d'où Plutons, Mercures, hérauts et buccinateurs venaient de disparaître, après avoir emporté le cadavre de Mont-Liban, et fermé, au moyen de portes garnies de barreaux de fer, les deux entrées du nord et du midi.

Le moment du supplice arrivé, Sylvest résolut de mourir vaillamment avec ses compagnons, et s'écria :

– *Enfants du Gui* ! voulez-vous mourir en dignes fils de la vieille Gaule ?

– Oui… oui, répondirent de nombreuses voix.

– Frères, répétez comme moi en face de la mort :

– *« Coule… coule, sang du captif !… – Tombe… tombe, rosée sanglante !… – Germe… grandis, moisson vengeresse !… »*

Et les *Enfants du Gui*, ainsi que les autres esclaves gaulois, ayant Sylvest à leur tête, se précipitèrent dans l'arène en chantant dans leur langue natale et d'une voix retentissante ce refrain du barde…

Ces chants éclatants, l'apparition de cette troupe d'hommes, étonnèrent d'abord les animaux… Profitant de leur hésitation et se souvenant des conseils du guichetier, Sylvest, voyant à quelques pas de lui l'éléphant acculé à l'une des niches du mur d'enceinte ornées de grandes statues de marbre, donna une dernière pensée à sa femme Loyse, et aussi à Siomara, courut droit à l'éléphant, et, dans l'espoir d'être bientôt piétiné, écrasé par lui, se jeta à plat ventre, rampa sous l'animal énorme, afin d'embrasser de ses deux bras un de ses pieds monstrueux.

À cet instant s'élevèrent, du côté de la galerie où se tenaient Diavole et ses amis, des cris d'abord voilés, puis de plus en plus lamentables, parmi lesquels il distingua la voix de son maître… À ces cris se joignit un tumulte extraordinaire dans l'amphithéâtre ; aussitôt une pensée traversa comme l'éclair l'esprit de Sylvest… pensée lâche, il l'avoue, car il voulait tenter d'échapper au supplice que ses compagnons allaient subir ; mais cette pensée lui venait avec le souvenir de sa femme et de son enfant…

Les yeux de tous les spectateurs, au lieu d'être tournés vers l'arène, devaient en ce moment être attachés sur Diavole et ses amis, alors sans doute expirants, par la violence du poison, aux regards de la foule étonnée ; le corps immense de l'éléphant, acculé à l'une des niches du mur, la cachait en partie ; à tout hasard, et au risque d'être découvert plus tard, Sylvest, après s'être glissé sous le ventre de l'éléphant, au lieu de saisir une de ses jambes de derrière, passa entre elles, monta sur le soubassement de la niche, et parvint à se blottir derrière une statue de marbre deux fois haute comme lui, et, par bonheur, représentant une femme amplement drapée…

À peine fut-il caché là, que les rumeurs de l'amphithéâtre s'apaisèrent et qu'il entendit ces mots :

– Voici les médecins… Emportez ces mourants ; leur agonie interrompt la fête…

Sans doute on transporta hors de la galerie Diavole et ses amis expirants, car peu à peu le silence se rétablit, silence bientôt troublé par le rugissement croissant des bêtes féroces, revenues de leur première surprise… Le carnage commença : au milieu des grondements des animaux, des cris de douleur de quelques esclaves déjà tombés sous la dent des tigres et des lions, des imprécations des victimes non encore atteintes, dont quelques-unes, folles de terreur, demandaient grâce aux animaux furieux… çà et là retentissait encore la voix éclatante des *Enfants du Gui*, chantant jusque sous l'ongle des bêtes féroces :

– *Coule… coule… sang du captif !… – Tombe… tombe, rosée sanglante !… – Germe… grandis, moisson vengeresse !…*

De temps à autre, du fond de sa cachette, que ne masquait plus la masse de l'éléphant, alors au milieu de l'arène, Sylvest voyait bondir un tigre ou un lion à la poursuite d'un esclave, qu'ils abattaient en le saisissant entre leurs pattes dont les griffes faisaient aussitôt jaillir des jets de sang en s'enfonçant dans les chairs ; puis, accroupis ou allongés sur leur proie, ils la dévoraient ou la mettaient en lambeaux…

Sylvest vit, entre autres, horrible souvenir ! un lion énorme, fauve, à crinière presque noire, se précipiter sur le gaulois ami de Quatre-Épices… Afin de mourir plus vite, ce malheureux s'était jeté à genoux ! seulement, dans son épouvante, il cachait sa figure entre ses deux mains pour ne pas voir le monstre… Le lion, d'un coup de patte sur le haut du crâne, le jeta la face contre terre et l'y contint ; puis, lui plantant les ongles de son autre patte dans les reins, il l'attira transversalement à lui, et, le maintenant ainsi, il ne se hâta pas de le dévorer… Haletant, essoufflé, il s'étendit de toute sa longueur le ventre sur le sable, et appuya pendant un instant sur le corps de l'esclave sa tête monstrueuse, dont la gueule béante et la langue pendante ruisselaient d'une écume ensanglantée… Le gaulois n'était pas mort ; il poussait des cris inarticulés ; ses bras, ses jambes s'agitaient et battaient le sol ; aux contorsions de tout son corps, on voyait qu'il s'efforçait, mais en vain, d'échapper à une torture atroce… Soudain la crinière du lion se hérissa ; il fouetta le sable à grands coups de queue ; sa large croupe se releva, quoiqu'il tînt toujours le Gaulois sous ses pattes de devant ; puis, baissant brusquement la tête, il mordit sa proie au milieu de l'échine, et, tout en la broyant sous ses crocs, il poussa des grondements irrités… Un tigre moucheté de jaune et de noir, aussi énorme que le lion, venait lui disputer sa victime…

Le lion, sans démordre, levant la patte dont les ongles avaient jusqu'alors labouré le crâne de l'esclave, les enfonça dans le mufle du tigre… Celui-ci, malgré cette blessure, ouvrit la gueule, saisit entre ses dents la tête du Gaulois que le lion contenait de son autre patte, et, la croupe haute, le mufle abaissé, s'arc-boutant sur ses pattes de devant, le tigre tira violemment cette tête à lui en rugissant, tandis que le lion, ne démordant pas le milieu du corps, où s'enfonçaient ses crocs, tirait de son côté… Tous deux, d'accroupis, se levèrent pour finir de s'entr'arracher ce corps. L'esclave n'avait pas encore cessé de vivre… Soulevé de terre par les deux bêtes féroces qui se le disputaient, il roidissait encore convulsivement de temps à autre ses jambes et ses bras… La masse énorme de l'éléphant vint cacher à Sylvest cet épouvantable dépècement…

L'éléphant furieux tenait enlacé dans les replis de sa trompe un jeune esclave, un enfant âgé de quinze ans au plus, qui se tordait dans les airs en poussant des cris horribles. Par deux fois l'éléphant, dans sa rage, battit violemment de ce pauvre corps meurtri, presque disloqué, la muraille d'enceinte ; et lorsqu'il eut ainsi brisé ces membres palpitants, il jeta l'enfant sous ses pieds, tâcha de le transpercer de ses défenses, et finit par le piétiner avec emportement. En s'acharnant ainsi sur ces restes sanglants qui ne formaient plus qu'une espèce de boue de chair humaine, il recula et heurta d'une de ses jambes de derrière un esclave fuyant un tigre, et qui, à ce moment, passait entre la croupe de l'éléphant et le bassin du crocodile. Du choc, l'esclave fut, comme d'autres l'avaient été avant lui au milieu de leur fuite éperdue, précipité dans la cuve limoneuse du reptile ; aussitôt Sylvest entendit les hurlements de l'infortuné que coupaient en morceaux les dents de scie du crocodile.

Ce carnage a duré jusqu'à ce que les esclaves livrés aux bêtes ne fussent plus que des ossements à demi-rongés ou des débris sans nom et sans forme…

Pendant toute la durée, cette fête romaine fut accompagnée des cris, des acclamations de la foule, devenue ivre à ce spectacle de massacre…

Enfin les flambeaux usés, prêts à s'éteindre, ne jetèrent plus que des clartés vacillantes : lions et tigres, gorgés de chair humaine, alourdis et silencieux, vautraient leurs grands corps sur la boue sanglante de l'arène, bâillaient, soufflaient ou léchaient leurs pattes énormes, qu'ils passaient ensuite sur leur mufle rougi.

Sylvest entendit le murmure de plus en plus lointain de la foule quittant le cirque…

Bientôt, par les entrées du nord et du midi, à la lueur des flambeaux expirants, apparurent les esclaves bestiaires, revêtus d'épaisses armures de fer à l'éprouve de la morsure des animaux ; ils étaient armés de longs tridents sortant rouges de la fournaise. Les animaux, fatigués, repus, habitués à la voix des bestiaires, et surtout effrayés des piqûres des tridents, furent poussés sous la voûte dans les trois couloirs correspondant à leurs cages ; puis, au moyen d'une roue tournée par les servants du cirque, les grilles remontèrent de leur rainure souterraine ; la voûte fut close, le plancher mobile replacé sur le bassin du crocodile. Les flambeaux tout-à-fait éteints, les bestiaires quittèrent précipitamment l'arène en se disant d'une voix basse et effrayée :

– Voici l'heure des magiciennes !…

Et le plus profond silence régna dans les ténèbres de l'immense amphithéâtre.

Sauvé de la mort par un hasard miraculeux, car, si les cris de Diavole et de ses amis expirants par le poison n'avaient pas distrait tous les regards de l'arène, il lui eût été impossible, quoique à demi-caché par l'éléphant, de gagner sans être aperçu la niche où il s'était tenu blotti… Sylvest, ainsi sauvé miraculeusement de la mort, remercia Hésus… et comme si les Dieux lui étaient cette nuit-là secourables, il se souvint que sa femme Loyse, lors de leur dernière entrevue, lui avait promis de venir l'attendre, à quatre jours de là, dans le parc de Faustine, le soir, à l'extrémité du canal…

Il se souvint aussi de ces dernières paroles de Faustine à Mont-Liban, tandis qu'elle emportait Siomara évanouie dans ses bras :

– Mont-Liban, je t'attends au temple du canal.

Un sinistre pressentiment disait à l'esclave que la grande dame, tenant Siomara en son pouvoir, et peut-être vivante encore, devait lui faire subir toutes les tortures qu'une femme dépravée, jalouse et féroce, pouvait imaginer en haine d'une rivale… Sans doute le temple du canal était le lieu de ces supplices… Sylvest résolut de gagner en hâte le parc de la villa de Faustine… L'oreille au guet, il sortit enfin de sa cachette… Alors il éprouva d'étranges frayeurs… Comme il traversait l'arène, il entendit le vol de grands oiseaux de nuit qui, silencieux, tournoyaient très-près de terre ; deux ou trois

fois il sentit en frissonnant le vent de leurs ailes sur son front ; il fut plusieurs fois heurté, presque renversé, par des corps velus et rapide qui passaient auprès de lui… C'étaient sans doute les magiciennes, venant, sous forme d'animaux inconnus, chercher des débris sanglants pour leurs sortilèges… Peut-être Siomara, échappée par magie au pouvoir de Faustine, se trouvait-elle parmi ces monstres…

L'esclave, ayant marché sur une épée abandonnée par un gladiateur, la ramassa ; elle était courte et acérée ; il s'en arma, atteignit enfin la sortie du nord, suivit une longue voûte, et se trouva bientôt hors de l'enceinte extérieure de l'amphithéâtre, situé dans le faubourg d'Orange. Il n'avait qu'une demi-heure de trajet pour se rendre chez Faustine ; il précipita sa marche, arriva, escalada le mur du parc, comme d'habitude, à l'aide de sa perche, et courut à l'extrémité du canal, où il osait à peine espérer de rencontrer encore Loyse, la nuit étant déjà très-avancée.

Bonheur des cieux ! le pauvre esclave a aussi ses moments de joie. À peine Sylvest eut-il fait quelques pas sur la terrasse du canal, qu'il reconnut la voix de sa femme disant :

– Sylvest ! Sylvest ! est-ce toi ?…

L'esclave ne répondit rien… Il se jeta en sanglotant dans les bras de Loyse, sans trouver un mot à lui dire… Il la tint longtemps embrassée, la couvrant de larmes et de baisers…

– Tu pleures… reprit-elle enfin avec angoisse. Un malheur te menace ?…

– Non, oh ! non… Loyse… les Dieux nous sont secourables… mais nous n'avons pas un instant à perdre : le jour va bientôt paraître… Veux-tu risquer les chances d'une fuite ? Elles sont terribles ! mais nous les braverons ensemble…

– Sylvest, plus d'une fois je t'ai proposé de fuir… tu as refusé…

– Oui… mais maintenant j'accepte : tu sauras pourquoi. Auras-tu la force de m'accompagner, femme bien-aimée ?

– Mon amour pour toi, pour notre enfant, me donnera cette force… Mais où fuir ? de quel côté ?…

– En partant à l'instant, nous pourrons arriver avant le jour dans une vallée sauvage et déserte où se trouve une caverne. Je m'y suis déjà rendu pour des réunions nocturnes… Nous resterons cachés là… nous prendrons en passant des fruits et des racines

dans les jardins qui bordent la route… Un torrent n’est pas loin de la caverne ; nous n’aurons pas à craindre de manquer d’eau et de nourriture pour quelques jours… Plus tard nous aviserons : peut-être les Dieux auront-ils pitié de nous…

À ce moment, un cri horrible… un cri prolongé qui n’avait rien d’humain, mais affaibli par la distance, arriva aux oreilles de Sylvest et de sa femme qui dit, en frémissant :

– Ah ! ces cris… encore ces cris !…

– Tu les as déjà entendus ?…

– Plusieurs fois depuis que je suis ici à t’attendre… Tantôt ils cessent… et puis, au bout d’un assez long moment, ils repartent plus effrayants encore… Faustine supplicie quelque esclave…

– Faustine ! s’écria Sylvest frappé de stupeur.

Et se souvenant alors seulement de Siomara :

– Ces cris viennent du temple du canal ?

– Oui… et pourtant on avait dit ce soir que notre maîtresse allait au cirque… mais au moment où je quittais la fabrique, un affranchi à cheval, venant de l’amphithéâtre, s’est dirigé à toute bride vers le temple, par les jardins, pour annoncer, disait-il, à Faustine, la mort de Mont-Liban.

– Plus de doute ! s’écria Sylvest, c’est Siomara… On l’aura transportée dans ce temple maudit… Oh ! malheur !… malheur !… Viens… viens, Loyse !…

– Où vas-tu ? dit la compagne de Sylvest en s’attachant à son bras et le voyant courir éperdu. N’entends-tu pas ces cris ?… Faustine est là !… Approcher du temple… c’est risquer de nous perdre…

Mais Sylvest n’écoutait plus Loyse… Plus il approchait de la rotonde, plus les cris que de temps à autre poussait la victime devenaient distincts… si distincts… qu’il reconnut la voix de Siomara, étouffée de temps à autre par les chants et le bruit des lyres, des flûtes et des cymbales.

Loyse, effrayée, suivait son époux, n’essayant plus de le retenir… Tous deux arrivèrent bientôt près du portique circulaire dont le temple était entouré… Une vive lumière s’échappait des cintres à jour à travers lesquels, quatre nuits auparavant, Sylvest avait assisté invisible, à de monstrueux mystères… Soudain un

dernier cri, plus affreux encore que les autres, mais déjà expirant, retentit au milieu du silence de la nuit, et fut suivi de ces mots, suprême appel prononcé d'une voix forte encore, bien que défaillante et haletante de douleur :

– Sylvest !... ma mère !... mon père !...

L'esclave, prenant son épée entre ses dents, s'élança, afin de grimper, ainsi qu'il l'avait fait, le long d'une des colonnes du portique. Une fois arrivé aux cintres à jour, qu'aurait-il fait ? Il ne le sait ; car, en ce moment, il n'était possédé que d'une passion furieuse, celle d'aller au secours de Siomara, et de la venger par la mort de Faustine... Mais Loyse, de plus en plus épouvantée de l'exaltation de son époux, se cramponna de toutes ses forces à son bras, et l'empêcha de monter à la colonne, en lui disant tout bas avec un accent déchirant :

– Tu nous perds !... Songe donc à notre enfant !...

Sylvest tâchait de se dégager de l'étreinte de sa femme, et, sourd à sa prière, il allait poursuivre son projet insensé, lorsque soudain, après un moment de silence funèbre, il entendit la voix éclatante de Faustine s'écrier :

– Morte !... déjà morte !... Tu l'avais prédit toi-même, belle magicienne... que Siomara, ma rivale, tomberait en mon pouvoir... et expirerait sous ma main dans des tortures inconnues !... Ta prédiction est accomplie... te voilà morte... déjà morte !... Oui, morte... comme Mont-Liban !... Par Hercule !... ajouta le monstre avec un éclat de rire effrayant, Mont-Liban est mort... vive Bibrix !... Évohé ! Évohé !... à moi, tous !... Évohé ! venez ! du vin, des chants, des fleurs !... Morte est ma rivale !... Du vin... des chants... du vin !... toutes les ivresses !...

Et les instruments de musique retentirent : les chants obscènes, les cris de l'orgie devinrent frénétiques, et marquèrent la cadence de cette ronde infernale dont l'aspect avait déjà failli rendre Sylvest fou d'horreur !...

Siomara était morte... l'esclave n'avait plus qu'à fuir avec Loyse... et ce fut à peine si, haletant, éperdu, il put reconnaître son chemin à travers let ténèbres pour trouver la muraille du parc ; il la fit franchir à sa femme au moyen de la perche, et tous deux se dirigèrent en hâte vers la route de la vallée déserte...

* *

*

Moi, *Fergan*, qui écris ceci, je suis fils de *Pearon*, qui était fils de Sylvest, dont le père se nommait Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, le dernier Gaulois libre de notre famille.

Sylvest, mon grand-père, est mort à quatre-vingt-six ans.

J'étais alors dans ma quinzième année ; ma naissance avait coûté la vie à ma mère. Peu de temps après sa mort, Pearon, mon père, a été écrasé sous la roue d'un moulin qu'il tournait.

De plusieurs récits sur sa vie que Sylvest, mon aïeul, devait me remettre, deux ont été perdus ; il ne m'a transmis, avec les autres parchemins de notre famille, que le récit précédent sur les événements de sa vie, alors qu'il était esclave du seigneur Diavole dans la ville d'Orange, et qu'ayant échappé par prodige à la mort qui l'attendait dans le cirque, il s'était rendu dans le jardin de la noble Faustine, où il avait retrouvé mon aïeule Loyse et fui avec elle après les derniers cris de l'agonie de Siomara, torturée par la grande dame romaine.

Je me rappelle (et ces souvenirs sont déjà loin de moi), je me rappelle que, dans mon enfance, mon grand-père m'a raconté qu'après son évasion il s'était tenu longtemps caché avec sa femme Loyse, d'abord dans la caverne des *Enfants du Gui*, puis dans une solitude plus profonde encore, vivant de fruits et de racines que mon grand-père allait chercher la nuit, et souvent à de grandes distances, dans les champs cultivés.

La saison était belle et douce ; les deux pauvres esclaves, au fond de leur retraite, jouissaient avec délices des seuls jours de liberté qu'ils eussent jamais connus. Cependant, l'été passa, puis l'automne ; l'hiver approchait, et, avec lui, le froid, le manque de fruits et de racines ; enfin le moment venait où mon aïeule allait mettre mon père au monde ; ses vêtements tombaient en lambeaux, sa santé s'affaiblissait de plus en plus… Mon grand-père se résigna de nouveau à l'esclavage, plutôt que de voir sa femme mourir de misère et de faim, mort qu'aurait partagée l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Les esclaves fugitifs que l'on arrêtait loin du domicile de leur maître ou qui refusaient de dire le nom de leur possesseur, lorsque, comme mon grand-père et sa femme, ils étaient parvenus à se débarrasser de leur collier, où se trouvait écrit le nom de leur maître, ces esclaves appartenaient au fisc romain, et étaient, ou vendus à son profit, ou employés, toujours comme esclaves, aux travaux et constructions publics.

Mon aïeul et sa femme, après plusieurs jours de marche dans les montagnes, arrivèrent, presque mourants de fatigue et de faim, jusqu'aux faubourgs de la ville de Marseille ; ils demandèrent la demeure de l'agent du fisc, avouèrent qu'ils avaient fui de la maison de leur maître et qu'ils se rendaient à discrétion.

Les Dieux voulurent que l'agent du fisc fût humain ; il eut pitié de mon aïeul et de sa femme, et leur promit qu'au lieu d'être vendus, ils resteraient esclaves du fisc, et seraient employés, mon aïeul aux travaux que l'on exécutait à Marseille, mon aïeule dans la maison de l'agent pour soigner les enfants ; mais ce Romain ne put épargner à mon grand-père et à sa femme la honte et la douleur d'être, selon la loi, marqués au front comme esclaves fugitifs.

Pendant de longues années, le sort de mon aïeul fut supportable, quoique soumis aux plus durs travaux ; employé d'abord à la construction d'un aqueduc, il transportait, soit sur son dos, soit attelé à un chariot, les pierres destinées aux bâtisses… Il rentrait le soir brisé de fatigue ; mais, du moins, au lieu de coucher à l'ergastule, ainsi que ses compagnons d'esclavage, il revenait auprès de sa femme et de son enfant, faveur que mon aïeule avait, par sa douceur et son zèle, obtenue de la femme de l'agent du fisc.

Les années passèrent ainsi… Mon grand-père, devenu vieux et usé par le travail, incapable de continuer de porter de lourds fardeaux, fut chargé par le Romain du soin de cultiver son jardin… Mon aïeule mourut peu de temps avant que mon père fût en âge de se marier, comme se marient les esclaves, et ma mère perdit la vie en me donnant le jour… J'avais huit ans, lorsque mon père, resté esclave du fisc et attaché à la culture, fut écrasé sous la roue d'un moulin à huile qu'il faisait mouvoir. Le fils de l'agent avait succédé à l'emploi de son père ; à sa recommandation, il conserva mon aïeul auprès de lui comme esclave jardinier : celui-ci, quoique très-vieux, suffisait à ces fonctions.

Après la mort de ma mère, une autre esclave gauloise de la maison m'avait nourri en même temps que sa fille Geneviève, ma sœur de lait et d'esclavage. Dès l'âge de dix ans, nous étions employés tous les deux aux menus travaux de la maison… Mais, peu d'années après, notre maître, chargé, comme son père, de la surveillance des esclaves du fisc, me fit apprendre le métier de tisserand, afin de pouvoir retirer un profit de moi en me plaçant à

loyer ; Geneviève, ma sœur apprit l'état de lavandière.

J'avais quinze ans lorsque mon grand-père, se sentant de plus en plus affaibli, pressentit sa fin prochaine… Il occupait une cabane dans le jardin du maître ; de temps à autre, ma journée de travail d'apprenti tisserand terminée, on me permettait de venir voir mon aïeul. L'un de ces soirs-là, je le trouvai couché dans sa cabane ; il fit un grand effort pour se lever, me fit fermer soigneusement la porte, monta sur un escabeau, et prit dans une cachette pratiquée entre deux solives de la toiture une large ceinture de toile épaisse ; puis il tira de cette espèce de fourreau de larges bandes de peau tannée, pareilles à celles dont on se sert pour écrire dans notre pays ; ces bandes de peau, larges comme deux fois la paume de la main, couvertes de notre écriture gauloise, fine et serrée, étaient cousues les unes au bout des autres. À ces rouleaux étaient joints une petite *faucille d'or*, une *clochette d'airain*, et un morceau du *collier de fer* que portait mon aïeul lors de son évasion du cirque de la ville d'Orange, et qu'il était parvenu, avec l'aide de Loyse, sa femme, à limer au moyen de sable mouillé et d'un poignard qu'il avait emporté dans sa fuite. Sur ce fragment de collier, on lisait encore, gravés sur le fer, ces mots en langue latine : *Je suis esclave…*

– Mon enfant, me dit mon grand-père, je le sens, la vie s'éteint en moi ; mais avant de mourir je veux accomplir un devoir sacré… Quoique bien jeune encore, tu es en âge de sentir la valeur d'une promesse… Promets-moi donc, lorsque tu auras lu ces récits touchant notre famille, d'accomplir la volonté suprême de notre aïeul Joel, le brenn de la tribu de Karnak, volonté que tu trouveras mentionnée dans ces parchemins… Promets-moi aussi, mon enfant, de garder précieusement les reliques de notre famille, cette petite *faucille d'or,* cette *clochette d'airain* et ce morceau de *collier,* que j'ai porté pendant les plus cruels jours de mon esclavage. Du moins, jusqu'ici, mon pauvre enfant, de la servitude tu n'as connu que le pénible labeur et la honte… encore la honte… je ne sais ; ton caractère est résigné, timide, craintif ; je ne trouve pas en toi cette *furie gauloise*, comme disent les Romains en parlant de notre race ; cela tient peut-être à ce que tu es chétif et frêle… Ah ! mon enfant ! les races dégénèrent dans l'esclavage, et pour la force du caractère et pour celle du corps… Mon aïeul Joel et mon père Guilhern avaient tous deux plus de six pieds romains ; peu d'hommes auraient pu les vaincre à la lutte ; ma taille n'atteignait pas la leur ; mais avant d'être courbé par le travail et les années, elle était haute et robuste… Déjà mon fils, ton pauvre

père, atteint pour ainsi dire dans les entrailles de sa mère, et par suite des misères de notre vie errante et fugitive, avait dégénéré de l'antique vigueur de notre race, et toi, tu es encore plus petit et plus faible que ton père. Les habitudes sédentaires de ton état de tisserand, l'insuffisance de la nourriture accordée aux esclaves, augmentent encore ta débilité corporelle ; puisse ton caractère ne pas s'affaiblir encore ! Puisses-tu retrouver l'énergie de ta race, l'heure de la délivrance et de la justice venue, si elle vient, hélas ! pendant ta vie !… Tu sauras, du moins, par ces écrits, les maux que tes aïeux ont soufferts ; cette conscience et cette connaissance réveilleront peut-être en toi l'ardeur du sang gaulois, et te donneront le courage et la force de briser le joug odieux que tu portes, toi, de race autrefois libre, et de venger toi et tes aïeux sur le Romain, notre oppresseur éternel. J'avais joint à ce récit, que tu liras, celui de mon évasion avec Loyse, ma femme, évasion dont je t'ai quelquefois parlé ; j'y avais retracé les douces jouissances des seuls jours de liberté dont j'aie jamais joui durant ma longue vie d'esclavage ; j'avais aussi fait le récit de ma rencontre avec un de nos courageux et vénérés druides, esclave comme moi et mes compagnons, lors des travaux de l'aqueduc de Marseille ; ces deux récits se sont égarés : le plus important des trois est resté ; c'est celui que je te remets… Jure-moi, mon enfant, de conserver pieusement ce dépôt ; si tu ne crois pas pouvoir le cacher sûrement quelque part, porte-le sur toi au moyen de cette ceinture, sous tes vêtements, ainsi que souvent j'ai fait moi-même… Adieu, mon enfant, sois fidèle à tes Dieux ; n'aie qu'un espoir, qu'un but : la délivrance de notre Gaule bien-aimée ! qu'un souvenir, les maux dont ta race a souffert !… »

J'ai fait à mon grand-père la promesse qu'il me demandait ; puis, selon ses conseils, j'ai mis la ceinture autour de moi, sous mes vêtements et, après un dernier embrassement de mon aïeul, je l'ai quitté.

Je ne devais plus le revoir… le lendemain il expirait…

J'avais alors quinze ans.

Geneviève, ma sœur de lait, devenue ma femme quelques années plus tard, avait été louée comme lavandière par l'épouse d'un Romain de Marseille nommé le seigneur *Grémion*, parent du premier maître de mon aïeul, et aussi l'un des agents du fisc.

La domination des Romains s'étendait alors d'un bout à l'autre du monde. La Judée leur était soumise comme dépendance de la

province de Syrie, gouvernée par un préfet de Rome.

Plusieurs vaisseaux de Marseille partaient de ce port pour le pays des Israélites… Grémion, parent du procurateur romain en Judée, nommé *Ponce-Pilate*, fut désigné pour aller remplacer dans ce pays le *tribun du trésor* chargé d'assurer le recouvrement des impôts, car, partout où s'établissait la domination romaine, l'exaction des impôts s'établissait en même temps.

Aurélie, épouse de Grémion, avait loué Geneviève, ma femme, comme esclave lavandière ; elle fut si satisfaite de son zèle et de sa douceur, qu'elle voulut se l'attacher pendant ce long voyage au pays des Israélites, et pria son mari d'acheter Geneviève, ce qu'il fit.

Les Dieux nous furent favorables. Aurélie était du petit nombre de ces dames romaines qui se montraient pitoyables envers leurs esclaves. Jeune, belle, d'un caractère vif et enjoué, Aurélie ne devait pas rendre à ma femme la servitude trop pénible. Cette pensée rendit pour moi cette séparation moins amère. J'étais devenu habile dans mon métier de tisserand, et je rapportais au fisc, qui me louait à des maîtres, de bons bénéfices.

Ma vie était celle de tous les esclaves artisans, ni meilleure, ni pire ; et d'ailleurs, je l'avoue, mon grand-père m'avait bien jugé : je n'avais pas hérité, tant s'en faut, *de la furie* et de *l'outre-vaillance* de notre vieille race gauloise et de sa farouche impatience de l'esclavage. La servitude me pesait comme elle pèse à tous ; mais (que mes aïeux, et si je dois avoir un fils, que mes descendants me le pardonnent !) je n'aurais jamais osé songer à briser mes fers par la violence ou à échapper par la fuite à ma servitude ; mon caractère est resté aussi débile que mon corps ; et lorsque je relis parfois les terribles combats des guerriers de ma race et les effrayants périls auxquels mon grand-père Sylvest a échappé, je frissonne d'épouvante, la sueur baigne mon front, et je me fais à moi-même le serment de ne jamais m'exposer, volontairement du moins, à de pareils dangers, et de faire de mon mieux tourner ma navette pour satisfaire mes maîtres. J'ai gagné à cette résignation d'être un peu moins maltraité que mes compagnons, quoique j'aie fait comme eux connaissance avec le fouet et les verges, malgré ma douceur et mon envie de bien faire ; mais les maîtres ont leurs caprices et leurs moments de colère. Regimber contre eux, c'est s'exposer à un pire sort… J'endurais donc le mien, me contentant de me frotter les épaules quand elles me cuisaient… Malgré l'exemple de mon aïeul et les sollicitations de quelques-uns de mes

compagnons, qui me croyaient d'une grande énergie, comme étant de la race de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, je ne voulus jamais faire partie des réunions secrètes des *Enfants du Gui* qui s'étaient perpétuées en Gaule… Le supplice des esclaves crucifiés pour rébellion m'inspirait trop d'effroi, et je frémissais, moi, chétif, à la seule pensée d'une révolte armée.

D'ailleurs, ces entreprises me semblaient insensées… En effet, vers le commencement du règne de Tibère, successeur d'Auguste, les sociétés secrètes des *Enfants du Gui* et d'autres conjurés gaulois, après avoir longtemps attendu le moment opportun pour la révolte, se décidèrent, d'après les avis des druides, à tenter un soulèvement général.

SACROVIR, Gaulois du Nivernais, fut l'âme de cette insurrection, parcourant les conciliabules secrets, envoyant des émissaires de concert avec les druides, montrant l'Italie elle-même subissant avec impatience le joug de Tibère ; il croyait le moment venu, ou jamais, de recouvrer la liberté des Gaules(79). Une grande conjuration s'organisa ; Sacrovir en fut le chef et la dirigea avec une extrême circonspection. Il ne fallait, selon lui, rien brusquer, et attendre que toutes les cités conjurées fussent en mesure d'agir. Malheureusement, les Gaulois d'Anjou et de Touraine s'insurgèrent trop tôt ; ce commencement de révolte, n'étant pas appuyé, fut aussitôt comprimé : les riches Gaulois ralliés aux Romains se joignirent à eux pour châtier, disaient-ils, l'ingratitude des rebelles qui avaient l'audace de se soulever contre l'auguste empereur Tibère, le protecteur des Gaulois. Sacrovir avait toujours combattu au premier rang, sans casque et la poitrine découverte. Mais ses partisans, écrasés par le nombre, se débandèrent ; entraîné par la fuite de ceux qu'il avait soulevés, il se réfugia dans *Autun*, tenta d'insurger cette ville contre les Romains… Le peuple et les magistrats, découragés et craignant les vengeances de Tibère, menacèrent Sacrovir de le livrer aux Romains… Alors il se rendit avec plusieurs de ses amis dans sa maison de campagne, voisine de la ville ; ils y mirent le feu par en bas ; puis, montant sur la terrasse qui la surmontait, ils s'attablèrent, vidèrent une dernière coupe à la délivrance de la Gaule, dont ils ne désespéraient pas, et lorsque l'incendie commença d'envahir la terrasse où buvaient Sacrovir et ses amis, tous se poignardèrent et s'abîmèrent dans les flammes, offrant, comme nos aïeux, leur sang en holocauste à Hésus.

Gaulois, je déplorai la mort de ces vaillants ; mais je me dis

avec découragement (que mes aïeux me le pardonnent encore !) : « C'en est fait à jamais de la liberté de notre pauvre pays, puisque depuis le *chef des cent vallées*, l'hôte de mon aïeul Joel, tant de héros ont en vain sacrifié leur sang généreux !… »

Ma femme Geneviève est une guerrière auprès de moi, et digne, par le courage et la vertu, d'entrer dans notre famille, qui compte parmi ses aïeules : HÊNA, la vierge de l'île de Sên ; MÉROË, la femme du marin, et MARGARID, la matrone gauloise… J'ai fait lire à Geneviève les parchemins que m'a laissés mon grand-père : ces récits l'ont exaltée… Combien de fois elle m'a tendrement reproché ma tiédeur, mon découragement, en s'écriant :

– Ah ! si j'étais homme ! si je descendais du brenn de la tribu de Karnak ! cette race féconde en vaillants et en vaillantes ! au premier soulèvement des Gaulois j'irais me faire tuer…

– J'aime mieux vivre tranquillement près de toi, Geneviève, lui disais-je, prendre en patience les maux que je ne peux empêcher, et dévider de mon mieux ma navette au profit de mon maître.

* *

*

Ce fut donc vers la quinzième année du règne de Tibère que ma femme partit de Marseille avec Aurélie, sa maîtresse, pour se rendre eu Judée.

Les faits suivants ont été écrits par Geneviève il y a un an, à son retour de voyage… Ma vie a été jusqu'ici tellement monotone et insignifiante, qu'elle figurerait mal parmi les récits de ma famille. Celui de Geneviève, bien qu'il raconte quelques aventures sans grande importance qui se sont passées dans le pays des Hébreux, alors qu'elle habitait Jérusalem, aura du moins l'attrait de curiosité qu'inspire tout événement dont un pays très-lointain et très-peu connu est le théâtre…

FIN DU VOLUME II.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Décembre 2009**

—

**– Élaboration de ce livre électronique :**

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*.

Ont participé à l'élaboration de ce livre :

Pour *Wikisource*, Camelinat.

Pour *Ebooks libres et gratuits*, Jean-Marc, Jean-Luc, PatriceC, Coolmicro et Fred.

**– Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

**– Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un

travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 À peu de distance de la ville de Saint-Nazaire, qui existe aujourd'hui. – Le pays ainsi dévasté par l'incendie comprenait presque la totalité des départements du Morbihan et de la *Loire-Inférieure* de nos jours.

2 On a justement admiré le patriotisme des Russes incendiant Moskow pour chasser et affamer l'armée française, mais il ne s'agissait que d'une seule ville ; combien plus admirable a été l'héroïque patriotisme de nos pères ! car, à cette époque, pour combattre l'invasion romaine, non-seulement la Bretagne, mais presque un tiers de la Gaule, a été livré à l'incendie par ses habitants.

Mais laissons parler César :

« *Le chef des cent vallées* convoqua les chefs des armées gauloises coalisées, et leur déclara qu'il était urgent de changer le système de guerre et d'en adopter un autre plus approprié au caractère d'une lutte nationale ; qu'il fallait affamer l'ennemi, intercepter les vivres aux hommes, le fourrage aux chevaux ; travail d'autant plus aisé que les Gaulois étaient forts en cavalerie, et que la saison les favorisait ; les Romains ne pouvaient encore fourrager au vert, il serait facile de les surprendre dans les habitations éloignées où le besoin les conduirait, et de les détruire ainsi en détail ; mais le salut commun, – ajouta *le chef des cent vallées*, – exige des sacrifices particuliers ; NOUS DEVONS NOUS RÉSOUDRE À BRÛLER TOUTES NOS HABITATIONS, TOUS NOS VILLAGES ET CELLES DE NOS VILLES QUI NE SAURAIENT SE DÉFENDRE, de peur qu'elles ne deviennent un refuge pour les lâches qui déserteraient notre cause, ou qu'elles ne servent à attirer l'ennemi, par l'espoir du butin : la population trouvera un refuge dans les cités éloignées du théâtre de la guerre. Ces mesures vous paraissent violentes et dures ? mais vous serait-il plus doux de voir vos femmes outragées et captives ? vos enfants chargés de chaînes, vos parents, vos amis égorgés ? vous mêmes réservés à une mort honteuse ? car voilà le sort qui vous attend si vous êtes vaincus. » (CÉSAR, *De Bello Gallico*, liv. VII, chap. XIV.)

« …… *Le chef des cent vallées* fut écouté avec calme et résignation, aucun murmure ne l'interrompit, aucune objection ne s'éleva contre le douloureux sacrifice qu'il demandait ; ce fut à l'*unanimité* que les chefs de tribus votèrent la ruine de leur fortune, et la dispersion de leurs familles. On appliqua sans délai ce remède terrible au pays que l'on craignait de voir occuper par

l'ennemi… De toute part, on n'apercevait que le feu et la fumée des incendies ; à la lueur de ces flammes, à travers ces décombres et ces cendres, l'on voyait une population innombrable se diriger vers la frontière, où l'attendaient un abri et du pain ; souffrante et morne, mais non pourtant sans consolation, puisque ces souffrances devaient amener le salut de la patrie. » (AMÉDÉE THIERRY, Hist. des Gaulois, t. III, chap. VIII, p. 103.)

3 Le requin.

4 Cri de guerre des Gaulois, signifiant *frappe à la tête, assomme !* (LATOUR D'AUVERGNE, *Origines gauloises*.)

5 Troupe composée de cavaliers (*mahrek*) et de piétons (*droad*).

« Un certain nombre de cavaliers gaulois choisissaient un pareil nombre parmi les piétons les plus agiles et les plus courageux ; chacun d'eux veillait sur un cavalier et le suivait dans les combats ; la cavalerie se repliait sur eux si elle était en danger, et les piétons accouraient ; si un cavalier blessé tombait de cheval, le piéton le secourait et le défendait. Fallait-il s'avancer rapidement ou faire une retraite précipitée, l'exercice avait rendu ces piétons si agiles, qu'en se tenant à la crinière des chevaux, ils suivaient les cavaliers à la course. » (CÉSAR, *De Bell. Gall.*, liv. I, chap. XLVIII.)

6 « Dans ce corps de cavalerie, chaque cavalier était suivi de deux écuyers montés et équipés qui se tenaient derrière le corps d'armée ; lorsque le combat s'engageait, le cavalier était-il démonté, les écuyers lui donnaient un de leurs chevaux ; si le cheval et le cavalier étaient tués ou que le cavalier blessé fût emporté du champ de bataille par un des écuyers, l'autre occupait dans l'escadron la place du cavalier. Ce corps de cavalerie s'appelait *trimarkisia*, de deux mots qui, dans la langue gauloise, signifiaient *trois chevaux*. » (130, v. 1. *Histoire des Gaulois*, Amédée Thierry. – PAUSANIAS. L. X.)

7 Les *Bardes* faisaient, nous l'avons dit, partie de la corporation des Druides…

« … L'art – dit Jean Raynaud – n'était représenté chez les Gaulois que par les bardes ; ils avaient pour ceux-ci un attachement sans bornes… ils ne les séparaient pas des autres ministres de la religion druidique ; le don céleste de l'inspiration leur paraissait une investiture suffisante ; ils comprenaient que

l'art n'est digne de celui qui en fait briller les rayons qu'à la condition d'encourager les hommes dans les efforts qui font la noblesse et la sainteté de la vie. – *Les bardes*, – dit Lucain, – *se plaisaient à célébrer la gloire des fortes armes*, et en illustrant ainsi les héros, ils allumaient dans les cœurs le désir d'imiter ces modèles, dans l'espoir d'être un jour chantés comme eux. – On a comparé les bardes à Tyrtée qui, par l'autorité de ses accents, disposait, comme un Dieu, de la victoire. – *Ils se font écouter des ennemis comme de leurs amis*, – dit Diodore de Sicile ; – *souvent, entre les deux armées en bataille, quand les rangs marchaient déjà l'un sur l'autre, les glaives tirés, les piques en arrêt, les bardes s'avançant au milieu suspendent le combat, comme s'ils venaient tout à coup apaiser des bêtes féroces par leurs enchantements.*

» Le but des bardes n'était pas de divertir, avec d'harmonieux accords, des auditeurs mollement rassemblés autour d'eux pour leur plaisir ; animés par la religion dont ils se sentaient les ministres, ils regardaient le ciel, et suivis de la multitude séduite, ils marchaient en chantant dans la voie que leur montraient les dieux. » (JEAN RAYNAUD, *Druidisme*.

« ……… Les Gaulois eurent aussi leurs Pindares et leurs Tyrtées, le talent des bardes, le talent des poètes s'exerçant à chanter en vers héroïques les actions des grands hommes, à entretenir dans le cœur des Gaulois l'amour de la gloire. » (LATOUR D'AUVERGNE, *Origine gauloise*, p. 168.)

« Les Gaulois pensent, – dit *Nicolas de Damas*, – qu'il est honteux de vivre subjugués, et que, dans toute guerre, il n'y a que deux chances pour l'homme de cœur : « VAINCRE OU PÉRIR » (NIC. DAMASC. – *ap.* – *Strab. serm.* XII.)

8 César, dans ses *Commentaires*, et plus tard les historiens ont pris le titre de commandement exercé par ce héros de la Gaule pour son nom propre, et, par corruption, ils l'ont écrit *Vercingetorix*, au lieu de *ver-cinn-cedo-righ*, *chef-des-cent-vallées*, ainsi que le fait observer M. Amédée Thierry (*Hist. des Gaulois*, t. III, pag. 86). Vercingetorix, natif d'Auvergne, était fils de *Celtil*, qui, coupable de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur le bûcher son ambition et son crime ; héritier des biens de son père, dont il rougissait de porter le nom, puisqu'on ne le trouve jamais autrement désigné dans l'histoire que par son surnom de guerre, le jeune Gaulois, devenu l'idole du peuple, voyagea beaucoup, alla à Rome et y vit César qui tâcha de se l'attacher, mais le Gaulois repoussa l'amitié de l'ennemi de sa

patrie. Revenu dans son pays, il travailla secrètement à réveiller parmi les siens le sentiment de l'indépendance, et à susciter des ennemis aux Romains ; quand l'heure d'appeler le peuple aux armes fut venue, il se montra au grand jour, dans les cérémonies druidiques, dans les réunions politiques, partout enfin on le voyait, employant son éloquence, sa fortune, son crédit, en un mot, tous ses moyens d'action sur les chefs et sur la multitude, pour les amener, comme dit un historien, à revendiquer le droit de la vieille Gaule. (AMÉDÉE THIERRY, *Hist. des Gaules*.)

9 Les chars armés de faux dont se servaient les Gaulois se nommaient *rhedæ*, dérivé du celtique *Rhed*. (Latour d'Auvergne, *Orig. Gaul.,* p. 74.)

… Les femmes gauloises s'élançaient, du haut des chariots de guerre, contre les Romains, armées d'épées et de haches, grinçant les dents de rage et de douleur, jetant des cris horribles ; elles frappaient également sur ceux qui fuyaient et sur ceux qui les poursuivaient ; sur les premiers comme traîtres, sur les autres comme ennemis ; se jetant dans la mêlée, elles saisissaient de leurs mains nues les épées des Romains, leur arrachaient leurs boucliers, recevaient des blessures, se voyaient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignaient jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. (Plutarque, *in Vitâ Marcelli*.)

10 Espèce de casse-tête encore en usage parmi les paysans bretons.

11 Nous recommandons au lecteur cette note, constatant ce fait historique extraordinaire et l'un des plus curieux exemples de la bonhomie gauloise :

* * *

Voici au sujet de cet événement extraordinaire (dit Latour d'Auvergne, dans ses *Origine gauloises*, chap. III, p. 57), les propres paroles de César, extraites de ses *Éphémérides*, journaux à la main où César avait l'habitude d'inscrire jour par jour ce qui lui arrivait d'intéressant. Ces paroles nous ont été transmises par Servius : *Caius Julius Cæsar, cùm dimicaret in Gallià, et ab hoste rapius, equo ejus portaretur armatus, occurrit quidam ex hostibus qui cùm nosset et insultans ait : Ceco Casar ! quod in linguâ Gallorum dimitte significat. Et ita factum est ut dimitteretur*

*Hoc autem dicit ipse Cæsar in Ephemeride sud ubi propriam commemorat felicitatem*. (Ex Servio LXI, *Æneid.,* edit. Amstelod.,

typ. Elsev., 1650, ex antiquo Vatic. Exemp. cap. VIII.)

On voit par ce passage, ajoute Latour d'Auvergne, que César ayant été délaissé par le Gaulois qui l'avait fait prisonnier et enlevé tout armé du champ de bataille et l'emportait ainsi sur son cheval, crut devoir le bienfait de la vie à l'arrêt même qui venait de prononcer sa mort : au mot *sko*, que César écrit *ceco*, et qu'il interprète faussement par *laisse*, abandonne, tandis que dans le sens gaulois *sko* signifiait *tue, frappe, assomme* ; tout porte à faire croire qu'au seul nom de César la frayeur ou la stupeur ayant saisi les esprits du Gaulois, au pouvoir duquel était le général de l'armée romaine, celui-ci dut son salut à la stupéfaction de son vainqueur.

12 En racontant cette bataille héroïque, César dit : « Pendant ce combat, qui dura depuis la septième heure jusqu'au soir, on ne vit pas un Gaulois tourner le dos, *aversum hostem nemo videre potuit*. (Cæsar, *de Bello gall.,* cap. XXXVII.)

13 Quand les Romains s'approchèrent des chars de guerre, un nouvel ennemi vint les assaillir : c'étaient les dogues de combat. Ils furent à grande peine exterminés à coups de flèche. (Pline, liv. LXXII, chap. C.)

14 On vit les choses du monde les plus tragiques : les femmes gauloises, vêtues de noir, étaient sur des chariots de guerre. Prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots, sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes ; *une d'elles se pendit au bout du timon de son char, après avoir attaché à ses talons deux de ses enfants, l'un de çà, l'autre de là…* Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou un nœud coulant, qu'ils attachaient aux cornes et aux jambes des bœufs, et, piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssaient ainsi foulés aux pieds ou étranglés. (Plutarque, *in Vitâ Marcelli.*)

15 La flotte gauloise fut complètement détruite dans la baie du Morbihan… La défaite des vaisseaux gaulois résulta d'une invention très dangereuse des Romains qui, au moyen de faux très tranchantes emmanchées de longues perches, tiraient à eux les cordages qui attachaient les vergues ; elles tombaient, et les vaisseaux gaulois, privés de voiles et d'agrès, étaient réduits à l'impuissance de manœuvrer. (César, *de Bello gall.,* lib. III, cap. XIV et XV.)

16 Les marchands d'esclaves étaient appelés MAQUIGNONS

(*mangones*). Voir Pline, Quintilien, Sénèque, etc., cités dans l'excellent ouvrage de M. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, 3 volumes. Imprimerie royale.

17 Environ cinq à six cents francs de notre monnaie ; c'était à cette époque le prix courant d'un esclave. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 329.)

18 Les esclaves n'avaient pas de nom propre ; on leur donnait indistinctement tous les noms, même des noms d'animaux. (Traduit de l'allemand de Gwin, p. 339.)

19 On donnait *par dessus le marché*, sur un lot d'esclaves de travail ou de plaisir, quelques vieillards qui n'avaient plus que la peau et les os ; c'étaient les esclaves de réjouissance (*coemptionales*). Voir Plaute, *Bachid.*, IV, *Prospéra*. IV, – Térence, *Eun.*, III, cités par Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 56.

20 Il y avait dans la vente d'esclaves, comme dans celle d'animaux, certains cas rédhibitoires et de moins-value ; on avait six mois pour les premiers et un an pour les derniers. (Wallon, 12-63.)

Le mutisme, la surdité, la myopie, la fièvre tierce ou quarte, la goutte, l'épilepsie, un polype, des varices, une haleine qui indiquait une maladie interne, la stérilité chez les femmes, tels étaient les cas rédhibitoires. Quant aux défauts moraux, l'on n'en disait rien. Cependant le marchand ne devait pas donner à l'esclave des qualités qu'il n'avait pas. On devait indiquer surtout si l'esclave avait des tendances au suicide. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 63.)

21 Nous n'osons insister sur ces monstruosités ; nous citerons seulement ces mots de l'avocat Hétérius : « *L'impudicité est un crime dans l'homme libre, – un devoir dans l'affranchi, – une nécessité dans l'esclavage*. » (Voir pour plus amples détails sur l'abominable et précoce dépravation dont on souillait les enfants et les esclaves : Wallon, t. II, p. 266 et suiv. *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*.)

22 Les malheureux enfants ou adolescents, vendus et livrés aux monstrueuses débauches des Romains, jouaient de la flûte antique ou de la lyre et dansaient dans les festins. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*.)

23 *Des maîtres éventraient des enfants esclaves pour chercher des pronostics dans leurs entrailles*. (Wallon, Histoire de l'esclavage

dans l'antiquité, t. II, p. 251.)

24 Les marchands d'esclaves disaient : – Timide comme un Phrygien, – vain comme un Maure, – menteur comme un Crétois, – indocile comme un Sarde, – féroce comme un Dalmate, – doux comme un Ionien, etc. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II. p. 65.)

25 Espèce de souterrains où étaient tenus les esclaves.

26 César crut devoir en faire un exemple sévère : IL FIT MOURIR TOUT LE SÉNAT, ET VENDIT LES AUTRES À L'ENCAN. » (Cæsar, *de Bello gallic.*, l. III, c. XVI.)

27 Voir dans *l'Histoire de l'esclavage* de Wallon, t. II, ch. III, les moyens singuliers employés par les maquignons pour parer ou rajeunir les esclaves.

28 Voir Wallon, *Histoire de l'esclavage*, t. II, p. 277.

29 Les Gaulois attachaient tant de dignité à la longueur de leur chevelure, que toutes les provinces du Nord et de l'Occident s'appelaient la *Gaule chevelue*. (La Tour d'Auvergne, *Origines gauloises*.)

30 Les prisonniers de guerre, vendus comme esclaves, portaient pour signe distinctif une couronne de feuille d'arbre. (Wallon, *Histoire de l'esclavage*.)

31 Un écriteau placé sur la poitrine de l'esclave ou pendu à son cou annonçait son âge, ses qualités, sa profession, etc. (Wallon, *Histoire de l'esclavage*.)

32 « Les philtres magiques de la Médée et de la Circé antiques n'étaient que des breuvages pharmaceutiques d'une action aussi diverse que puissante. Plusieurs de ces narcotiques ou de ces exhilarants, qui tantôt jetaient momentanément l'homme dans une incroyable prostration morale, tantôt le jetaient dans une sorte de frénésie, s'employèrent longtemps chez les Romains ; les marchands d'esclaves s'en servaient pour énerver les captifs les plus indomptables. » (*Dictionnaire philosophique*, p. 345.)

33 « Les esclaves d'un grand prix étaient retenus dans une sorte de cage qui attirait par le mystère les amateurs sérieux. » (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 54.)

34 On obligeait l'esclave à porter des poids, à marcher, à sauter, pour prouver sa vigueur et son agilité. (Wallon, *Histoire de l'esclavage*, t. II, p. 69.)

35 Les pieds des femmes et des enfants étaient enduits de craie blanche. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*.)

36 Pour les détails de mœurs romaines, voir Pétrone.

37 Voir, pour ces épouvantables mœurs que nous osons à peine indiquer par respect humain, entre autres écrivains romains : Tacite, Martial, Juvénal et surtout Pétrone.

38 Voir les auteurs cités ci-dessus.

39 Le maître était civilement responsable des actes de l'esclave, de même qu'on est civilement responsable des actes de son chien. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 183.)

40 On vouait aux travaux des champs les esclaves de rebut, et comme, par la nature de leurs travaux accablants, ils étaient portés à fuir, on les enchaînait la nuit dans *l'ergastule* ; des veilleurs les suivaient le jour à l'ouvrage, et ne les quittaient jamais. Aussi les appelait-on la *race ferrée*. (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. II, pag. 217.)

« Oui, par Hercule, avant peu de mois, Tranion, tu grossiras dans nos champs la *troupe ferrée*. » (Plaute, *le Revenant*, 273.)

41 Voir, pour l'admirable persistance des druides à défendre la nationalité gauloise et à prêcher la guerre de l'indépendance, A. Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. III, p. 360 et suiv.

42 Toute cette magnifique scène de *Vercingétorix* (le chef des cent vallées) se rendant à César pour sauver la garnison d'Alais, est rigoureusement historique jusque dans les détails de costume. (César, *de Bello Gallic*., et A. Thierry, *Histoire des Gaules*, t. III, p. 175, et pour la mort de Vercingétorix à Rome, A. Thierry, t. III, p. 237.)

43 Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

44 Le nombre d'esclaves attachées au service d'une grande dame romaine était considérable, ainsi que le prouve ce passage d'une des comédies de Plaute :

« Lui donne-t-on à souper, elle amène toute la maisonnée d'esclaves, la *parfumeuse*, la *conservatrice de bijoux*, les *femmes de chambre qui habillent*, celles qui *tiennent l'éventail*, les *donneuses de sandales*, les *chanteuses*, les *berceuses*, les *porteuses de coffrets*, les *coureurs pour les messages*, les *coureurs pour les réponses*. » (Plaute, *l'Homme aux trois deniers*, t. IX, p. 45.)

45 Pour les mœurs de certaines grandes dames romaines, voir Juvénal, Martial, *l'Âne d'Or d'Apulée*, etc., etc.

46 Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

47 Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

48 Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

49 Suivant Juvénal, Messaline rentrait dans son palais *épuisée, mais non assouvie, lassata, non satiata*.

50 Nous avons à peine osé indiquer à quelle monstrueuse dépravation en étaient arrivées de grandes dames romaines, *émules de Pasiphaë*, comme les appelait Martial. Il faut lire la sixième satire de Juvénal, dont nous citerons seulement les vers suivants qui terminent la peinture d'une orgie sans nom :

Tunc prurigo moræ impatiens, tunc *femina simplex*

Et toto pariter repetitus clamor ab antro

Jam fax est, *admitte viros* ! dormitat adulter !

llla jubet sumpto juvenem properare cucullo,

Si nihil est, *servis incurritur*, abstuleris spem

Servorum, veniet *conductus aquarius* : Hic si

Quæritur, et desunt homines, mora nulla per ipsam

*Quominus imposito clunem submittat* ASELLO !

(*Satires* de Juvénal, t. I., p. 293, édit. Pank.)

Nous nous abstiendrons de la traduction de ce passage par respect pour nos lectrices. Voir aussi pour les mœurs romaines, Martial, t. I., pag. 17, épigramme sur la nouvelle *Pasiphaë*, p. 18, épigramme sur *Bassa*, la Lesbienne ; 379 à *Celia* et sa *gentille esclave*. Voir enfin *l'Âne d'Or d'Apulée*.

51 Souvent les esclaves, pour échapper à leur horrible sort, se jetaient d'eux-mêmes au milieu des combats d'animaux.

52 Les châtiments et supplices infligés aux esclaves étaient aussi nombreux que variés ; l'on donnait familièrement à ces malheureux le nom des châtiments qu'ils subissaient, tels que *Gymnases des houssines*, *Piliers de prison*, etc., etc.

« – Gymnase des houssines, salut !

– Comment t'en va, pilier de prison ?

– Conservateur des chaînes.

– Délices des étrivières. »

(*L'Asinaire*, Plaute, 249.)

53 Les nobles Romains professaient le plus profond mépris pour le travail, mais ils vivaient magnifiquement du fruit des labeurs de leurs esclaves.

« Crassus, qui s'entendait à faire fortune, eut une multitude d'esclaves qu'il avait instruits à toutes sortes de métiers d'artisans ; c'était un revenu immense pour lui, mais ils n'avaient d'autre gain que ce qu'ils volaient ; telle est la morale de la servitude, voilà l'homme tel qu'elle le fait. » (Naudet, *Notes de l'Asinaire de Plaute*, t. I., 382.)

« Je me suis créé un genre d'industrie assez bon ; les muletiers ont des mulets porteurs de bâts, moi je me sers d'hommes bâtés ; ils sont vigoureux ; quelque charge qu'on leur mette sur le dos, ils la portent. (Plaute, *le Revenant*, 285.)

54 L'aiguillon, dit une note de M. Naudet, était un bâton garni d'une pointe que l'on faisait rougir au feu pour l'appliquer sur les différentes parties du corps.

55 Les portiers étaient enchaînés comme des chiens de garde.

« Sous le vestibule même se tenait le portier, enchaîné comme un chien, habillé de vert avec une ceinture cerise ; il épluchait des pois dans un plat d'argent ; au dessus du seuil était suspendue une cage d'or renfermant une pie qui saluait de ses cris ceux qui entraient. » (Pétronne, *Satir.,* t. I., p. 131.)

On avait des précautions plus horribles et plus dégradantes encore.

« Pour les esclaves boulangers (dit Pollux, *Onom*. X), on avait inventé une machine en forme de roue que l'on passait au cou de l'esclave pour l'empêcher de porter la main à sa bouche et de goûter à la farine. *Anaxarque* muselait l'esclave qui faisait le pain, afin qu'il ne souillât pas le pain par son haleine. » (Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. I., p. 227.)

56 « Alors Eumolpe, d'une main exercée, nous couvre à grands traits le visage entier des lettres dont on marque ordinairement les esclaves fugitifs avec un fer chaud. » (Pétronne, *Satir.,* t. II, p. 79.) Ces lettres étaient l'une grecque *phi*, et une latine F. *Notes* de Pétronne, 314.

57 Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

58 Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

59 « Vous avez fait tout à l'heure l'épreuve de ma douceur, de ma bonté ; je vous ai interrogées toutes deux à grands coups de fouet pendant que vous étiez à la potence ; prenez garde d'être conduites aux gens qui font craquer les os. » (*Le Brutal*, Plaute, t. IX, p. 305.)

60 « Quand on a attaché un bon poids de cent livres à tes pieds, que tes mains sont prises dans des menottes et amenées contre les poulies… » (*L'Asinaire*, Plaute, 249.)

61 « Vous qui gardez les cadavres, ayez toujours l'œil bien au guet, car ces maudites sorcières se changent en toutes sortes d'animaux, se glissent en cachette, de manière à tromper même les regards du soleil. (Apulée, *Métamorphose*, t. II, p. 85.)

62 Voir la note précédente pour les métamorphoses des sorcières.

63 Apulée décrit ainsi les objets que l'on voit communément dans la demeure des sorcières :

« C'étaient des aromates de tous genres, des lames d'airain couvertes de caractères indéchiffrables, des pièces de fer, tristes débris des vaisseaux, de nombreux morceaux de chair humaine appartenant à des corps récemment pleurés, des doigts, des clous de gibet, des crânes à demi dévorés par les animaux du cirque. » (*Métamorphoses*, l. III, Apulée, p. 81.)

« Sur les tombeaux, dans les bûchers, on va prendre certaines dépouilles, des lambeaux de cadavre, pour conjurer les maux les plus affreux sur les vivants. » (Apulée, *Métamorphoses*, l. II.)

64 Voir *l'Âne d'Or*, déjà cité, ainsi que les vers latins de Juvénal.

65 *L'ergastule*, ou prison des esclaves de labour, était toujours souterraine.

66 Entre autres supplices, on revêtait les esclaves de robes enduites de poix et on les faisait ainsi brûler.

67 Cette épouvantable torture d'être livré aux fourmis est ainsi décrite par Apulée :

« Il ordonna de le frotter de miel de la tête aux pieds et de l'attacher à un chêne creux dont la souche servait de demeure à

des essaims de fourmis ; aussitôt que les insectes eurent senti la douce odeur du miel qu'exhalait ce corps, ils s'attachèrent à lui par de petites mais innombrables morsures ; ils le firent ainsi expirer dans les tourments d'une lente agonie, lui dévorant les chairs et les entrailles jusqu'à ce que le malheureux fût devenu un cadavre décharné et qu'il n'y eût plus qu'un squelette attaché à un arbre. (Apulée, *Métamorphoses*, liv. VIII.)

68 Voir Pline le naturaliste, *de Nat.,* l. II.

69 Pline le naturaliste (t. VI, p. 239) donne ces détails curieux sur les combats d'éléphants, et (p. 299) raconte le combat d'un crocodile et d'un hippopotame amenés dans le cirque.

70 Cette même année, il y eut des spectacles de gladiateurs aussi magnifiques que les précédents : mais des femmes illustres et des sénateurs, en trop grand nombre, vinrent se dégrader au milieu de l'arène. » (Tacite, *Annales*, liv. XV, § 32.)

« On y faisait combattre non seulement des hommes, mais encore des femmes. » (Suétone, *Domitien*, chap. IV.)

71 M. Wallon, dans son remarquable ouvrage sur l'esclavage antique, donne l'origine du repas libre.

72 « Les princes gladiateurs se gardaient bien d'exposer leurs jours. Commode, qui se vantait d'avoir tué ou vaincu mille gladiateurs de la main gauche, ne combattait que contre des adversaires armés de simples fleurets (Xiphilin). » C'étaient de lâches comédies terminées toujours par un meurtre.

73 On trouve dans le *Cours d'Antiquités monumentales*, de Caumont, les détails les plus précis sur la construction des cirques et amphithéâtres. Nous donnerons seulement ici la mesure des principaux amphithéâtres des Gaules :

DIAMÈTRES EXTÉRIEURS (Grand diam.-Petit diam., en pieds)

Nîmes : 405 – 317 ; Arles : 420 – 309 ; Bordeaux : 405 – 339 ; Limoges : 411 – 345 ; Périgueux : 459 – 377 ; Poitiers : 426 – 375 ; Saintes : 400 – 324

DIAMÈTRES INTÉRIEURS (Grand diam.-Petit diam., en pieds)

Nîmes : 229 – 142 ; Arles : 209 – 119 ; Bordeaux : 231 – 165 ; Limoges : 231 – 165 ; Périgueux : 231 – 165 ; Poitiers : 264 – 210 ; Saintes : 246 – 168

(Caumont, t. III, p. 498.)

74 Voir Caumont pour les détails.

75 Cette horrible invention des *mercures* et des *plutons* était un des accessoires obligés de tout combat de gladiateurs :

« Les gladiateurs engraissés pour le combat tombaient-ils blessés dans l'arène, de peur qu'ils ne fissent les morts (après avoir juré à leur maître de combattre, comme on disait, jusqu'au fer et au feu), le *mercure* s'approchait des corps étendus dans l'arène, s'assurant au moyen d'une verge ardente s'ils étaient bien morts ; le *pluton* entraînait le cadavre, et s'il donnait signe de vie, il l'achevait de son lourd marteau ; les verges ardentes servaient encore à pousser au combat les récalcitrants s'il s'en trouvait. » (Wallon, *Hist. de l'esclavage*, t. II, p. 229.)

76 Voir la note précédente.

77 On voit (dit Pline, 28, 2, 1) des hommes à l'amphithéâtre boire du sang de gladiateur, pour chercher dans ce breuvage où fermente encore la vie, un remède aux atteintes du *haut mal* ; ils pensent que rien n'est plus efficace que de *boire le sang chaud* et respirant encore à la source même de l'homme et de le recueillir comme le souffle de l'âme aux lèvres de la blessure.

« *Sribonius Largus*, au temps de Tibère, dit que, bien que peu partisan des remèdes de ce genre, il avoue en avoir vu de bons effets. Item, dit-il, qu'ils prennent une particule du *foie d'un gladiateur égorgé, en neuf doses distinctes*. » (Cité par Wallon, t. II, p. 251 ; *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*.)

78 Voir la note précédente.

79 Voir *Annales* de Tacite, et *Histoire des Gaules,* A. Thierry, t. III, p. 289.